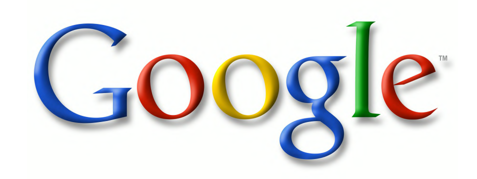
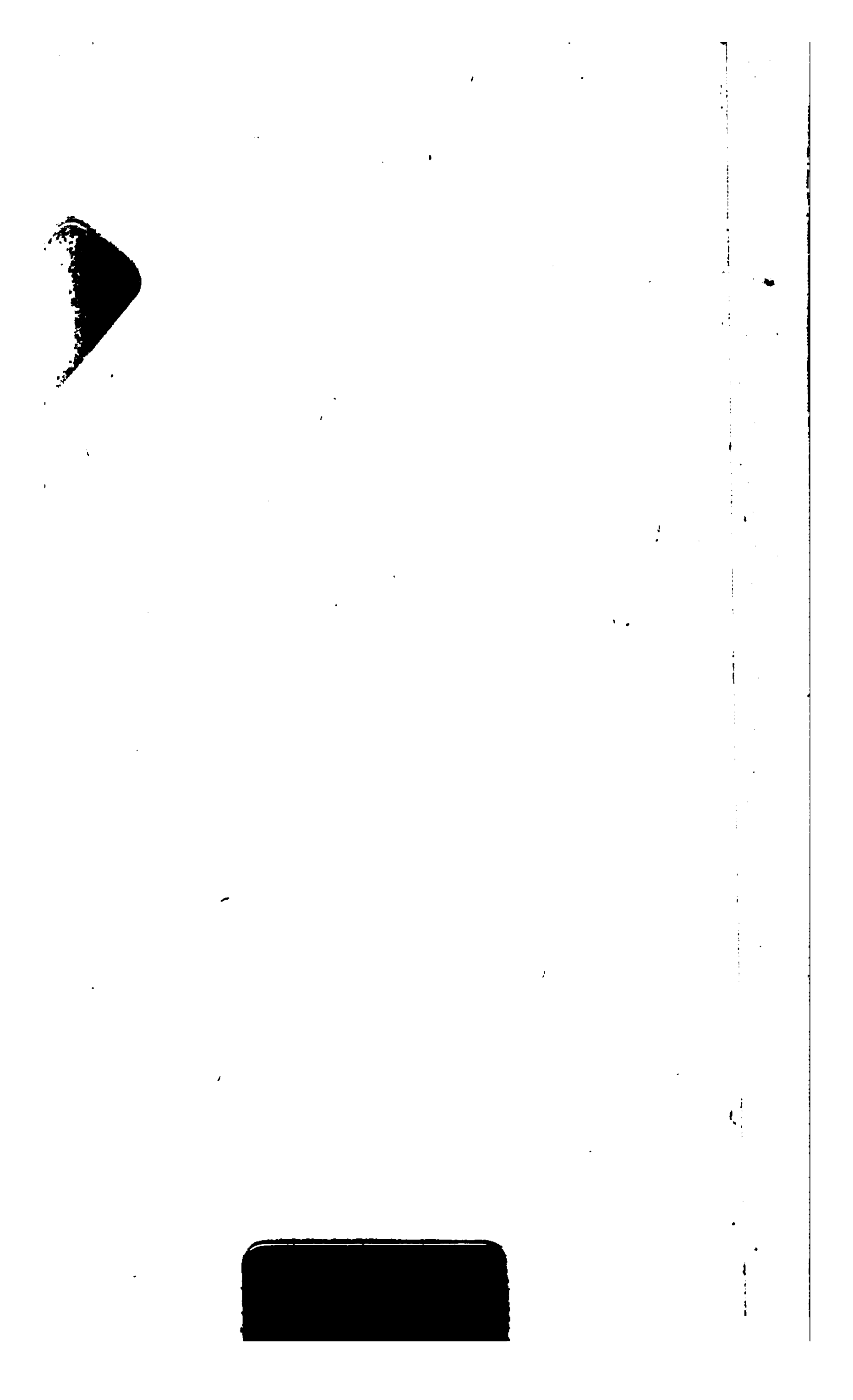




La Harpe

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME XXXI.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

Huitième volume de Supplément, et faisant suite aux Voyages d'Asie.

TOME TRENTE-UN.

A PARIS,
Chez Moutardier, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, No. 28.
AN IX.—1801.



AVANT-PROPOS
ET
Appendice du Livre premier.

PARMI les ouvrages littéraires qui captivent le plus l'attention du lecteur éclairé, les voyages tiennent sans contredit le premier rang. Les mœurs, les usages des habitans d'un pays éclairé ou inconnu ; la connaissance de leur climat, de leurs lois, de leurs principes religieux ; celle de leur commerce, des productions de leur sol ou de leur industrie ; les dangers que le voyageur a courus, ceux qu'il a bravés, les incidents qui l'ont bien ou mal servi ; tous ces objets attachent, intéressent. Nous aimons à comparer les peuples des climats lointains & souvent sauvages, avec les peuples policés de l'Europe ; leurs coutumes avec les nôtres. Nous suivons le voyageur qui parcourt leur pays, pas à pas : Est-il heureux ? trouve-t-il un toît hospitalier ? Nous partageons sa félicité, nous remercions avec lui l'homme bienfaisant qui lui a fait un

bon acueil; mais s'il est repoussé avec barbarie, s'il est en bute aux mauvais traitemens, s'il est menacé de périr ou par la faim, ou par la dent cruelle des bêtes féroces, la terreur s'empare de notre ame, nous respirons à peine, nous formons des vœux pour lui : effrayés des périls qui l'environnent, nous lui tendons les bras, nous le rappellons parmi nous ; mais bravant tous les dangers, surmontant tous les obstacles, le voyageur intrépide redouble d'audace, se roidit contre le malheur, compte pour rien les fatigues, les privations, les humiliations, & s'élance avec courage vers le but qu'il s'est proposé ; il le touche & revenant parmi nous, riche de ses observations, il trace de nouvelles routes au commerce, indique de nouvelles sources de richesses aux peuples étonnés, & s'écrie avec délices : « mon nom ne périra pas ! » il vivra dans la postérité, & la gloire » l'environnera toujours ? »

Parmi les voyageurs qui ont marché à leur but, à travers des périls sans nombre, on doit placer M. Mungo Park. Son voyage pourrait paraître

imaginaire, si l'on ne savait pas quelles forces & quel courage donnent à l'homme qui se livre à ces sortes d'entreprises, l'espoir d'être utile, la passion de la gloire & le désir de voir des peuples inconnus, de les étudier chez eux & de les observer dans leur intimité.

L'intérieur de l'Afrique occidentale n'avait pas encore été parcouru par les Européens; on n'avait sur ses habitans, sur ses fleuves, sur ses montagnes, sur ses productions, que des renseignemens inexacts. Des Anglais, & l'on doit rendre cette justice à ce peuple qui encouragea toujours les découvertes, & que le non succès ne rebuta jamais; des Anglais formèrent une société, sous le nom *d'Association africaine*, pour recueillir toutes les observations faites sur ce pays, pour y faire passer des voyageurs qu'ils soutiendraient de leur argent & de leur crédit. Le major Houghton entreprit le premier un voyage dans l'Afrique occidentale; il y trouva la mort. On n'ignorait pas cet événement en Angleterre, & cependant, non plus que le climat brulant, non plus que l'insalubrité des

ſaiſons pluvieuſes, & la crainte des bêtes féroces qui peuplent ce continent; il ne put retenir M. Mungo Park, ce jeune voyageur s'offrit à l'*Aſſociation africaine*, pour ſuccéder au major Houghton; il fut agréé & partit.

La ſituation de Tombuctou & le cours du Niger, étaient particulièrement les motifs & l'objet de ſon voyage. Depuis long-tems on diſputait ſur le cours de ce fleuve, qu'Hérodote, Pline & Ptolomée ont toujours dit couler de l'oueſt à l'eſt; mais auquel Edriſi, après lui Aboulféda qui vivait au quatorzième ſiècle; le géographe Nubien, Sanuto, Deliſle, Danville & le père Labat, quoique différant d'opinion entre eux, ont donné une direction différente : M. Mungo Park a fait ceſſer toutes ces incertitudes, en nous indiquant les ſources & le cours du Niger, de la Gambie & du Sénégal, en nous apprenant où nous devons chercher les contrées élevées de cette partie du globe : il nous montre même quelle eſt la plus haute, puiſqu'il nous indique le lieu où le Niger & la Gambie prennent une direction oppoſée. Graces à lui, nous con-

naiſſons auſſi les limites du pays des Maures & de celui des Nègres, du déſert & des parties fertiles de ces contrées. Celles-ci offrent un plus grand intérêt à l'obſervateur: ſes frontières peuvent être regardées comme la borne *morale* des qualités du corps & de l'eprit, ſi oppoſées chez les Nègres & chez les Maures.

Les découvertes de M. Park, donnent auſſi une face nouvelle à la géographie phyſique de l'Afrique occidentale. Elles prouvent d'après le cours des fleuves qu'une chaîne de montagnes s'ètend de l'oueſt à l'eſt & de l'oueſt au ſud. C'eſt le long d'une de ces branches que commence à couler la Gambie; une autre ſuit le cours de Rio-Grande, & une troisième, celui de Sierra-Leone.

La partie de cette chaîne, la plus élevée que M. Park a découverte, eſt ſitué entre le 5e & le 9e dég. de longitude oueſt : c'eſt là que la Gambie, qui court à l'oueſt-nord-oueſt, le Sénégal qui court au nord-oueſt, & le Niger qui court à l'eſt-nord-eſt, prennent leurs ſources; celle du Sénégal eſt à environ

quatre-vingt milles géographiques à l'oueſt de celle du *Joliba* ou Niger, & celle de la Gambie à environ cent milles à l'oueſt de celle du Sénégal. Les bras affluants de ce dernier fleuve, ſont en grand nombre & entrecoupent le pays, dans une étendue de plus de deux cents milles de l'eſt à l'oueſt, ſur le paſſage des caravanes.

Le Niger reçoit néceſſairement dans ſon cours, toutes les eaux qui deſcendent des montagnes de Kong, du côté du midi; mais M. Park, n'ayant voyagé que ſur la rive ſeptentrionale, ne pût voir que divers bras qui ſont de ce côté là, & on lui apprît qu'il était impoſſible de voyager ſur l'autre bord. Ce fleuve que M. Park a remonté juſqu'à environ quatre cent vingt milles de ſa ſource en ligne directe, quoiqu'il ſoit encore regardé comme au commencement de ſon cours, charie déjà un très-grand volume d'eau, & paraît le plus conſidérable de l'Afrique; mais le voyageur obſerve que quoique le Niger, ſoit le roi des fleuves de l'Afrique occidentale, comme le Nil l'eſt de l'Afrique orientale, il s'en faut beau-

coup que les fleuves & les rivières d'Afrique soient comparables à celle d'Asie & d'Amérique, & il cite le Sènégal, qui, au-dessous de la cataracte de Felow, n'est pas si fort que la Twid, vis-à-vis Melross. Il ajoute que ces fleuves ne sont réellement grands que dans la saison des pluies; alors ils remplissent leur lit, surmontent leurs bords & se répandent dans les campagnes.

Les principaux bras affluens du Sénégal, que M. Mungo Park ait traversés, sont le Kokoro, le Bafing, qui ont beaucoup de crocodiles, & le Falemé.

Ses observations sur la Gambie ne sont pas aussi étendues; mais il est à remarquer que la position qu'on lui a désignée comme celle des sources de cette rivière, est presque la même que celle qu'ou trouve sur la carte de Wadstrom, qui avait pris ses renseignemens ailleurs. Des six rivières que ce voyageur a traversées, & qui, venant du nord, se jettent dans la Gambie, la principale est le Nériko, qui sort du royaume de Bondou & sert de limite au pays de l'ouest. La partie de ce pays, plus bas que celui de l'est, que M. Park a

traverſée, eſt couverte de bois. Dans le déſert de Jallonka, les arbres ſemblent auſſi vieux que le monde.

Il réſulte des obſervations de ce voyageur, que le pays à l'oueſt du Bambara & du Kaarta eſt très-élevé, & a une pente rapide vers l'eſt; que cette hauteur ſe termine du côté oppoſé vers le Woradou, à l'oueſt du principal bras du Sénégal, & que cette ligne de limite s'étend de-là au nord juſqu'à une pente pareille : là, le Sénégal ſe précipite de la première hauteur ſur la ſeconde, & forme les caſcades de Govinea. La partie la plus élevée contient le Manding, le Salboukadou, le Fouladou, le Kaſſon, le Gadou & quelques autres petits états. Le ſecond plateau, comprend le Bambouk, le Konkadou, le Dentilla & quelques autres pays; le Kirwanney, où les eaux commencent à couler vers l'oueſt, lui ſert de borne. Au nord oueſt, il a la pente où ſe trouve la caſcade de Felow, à quarante-huit mille au-deſſus du fort St.-Joſeph, d'où le Sénégal, à l'exception de quelques endroits, commence à être navigable.

A Baraconda, la navigation de la Gambie est gênée par un *rapide*, suivant l'expression des Américains.

Le Niger allant du Manding vers le Bambara, court vers l'est avec une extrême rapidité, jusqu'à Baunnakou à cent cinquante milles de sa source. De-là, il coule mollement, & est navigable jusqu'à Houssa, & probablement jusque dans le Wangara. On peut adopter l'idée que le Niger se termine en lacs dans le Wangara & le Ghana; mais cependant on n'a encore aucun renseignement certain sur l'embouchure de ce fleuve, & l'idée que j'émets ici n'est qu'une conjecture du voyageur.

L'Afrique septentrionale se divise en trois grandes parties : la première & la plus petite, est un pays fertile qui s'étend le long de la Méditérannée, & qu'on désigne sous le nom de *Barbarie*; la seconde & la plus considérable, comprise entre la mer rouge & le cap vert, à l'est & à l'ouest: elle a le grand désert au nord, l'océan éthiopien & l'Afrique méridionale du coté opposé. Le trait le plus saillant de cette immense

région, eſt une étendue de pays élevé, formant une vaſte ceinture ſur laquelle on voit pluſieurs hautes montagnes qui ſe prolongent de l'oueſt à l'eſt ; au nord, ſes ramifications ne ſont pas étendues, ſi l'on en excepte le pays élevé qui rejette le Nil par de-là l'Abiſſinie : on ne connaît du pays du ſud qu'une multitude de rivières aſſez conſidérables, qui ſe jettent dans la mer d'Ethiopie, ou dans l'Atlantique.

Le grand déſert ou le Sahara, eſt la troiſième partie de l'Afrique ſeptentrionale : il a quelques ramifications ; on peut le regarder comme un grand océan de ſable égal en étendue à la moitié de l'Europe, ayant des golfes, des bayes, des iſles où l'on trouve des bois, des pâturages & ſouvent une population nombreuſe, avec un gouvernement régulier. Sa patrie la plus conſidérable eſt du coté de l'oueſt : les caravanes reſtent cinquante jours pour la traverſer du nord au ſud, ce qui revient à huit cent milles géographiques de largeur & deux fois autant de longueur. Les *Oaſes* ou Iſles ſont en petit nombre & de peu d'étendue du coté de l'oueſt,

elles ſont plus grandes & plus nombreuſes du coté de l'eſt : ce déſert abonde en ſel, tandis qu'on n'en trouve point au midi du Niger.

La chaîne des montagnes produit beaucoup d'or, on en trouve ſur-tout dans le *Manding*, le *Bambouk* & dans le *Wangara*. *Tombuctou* eſt l'entrepôt où celui du *Manding* eſt apporté ; c'eſt là que les marchands de *Tunis*, de *Tripoli*, de *Fez* & de *Maroc* viennent le chercher. Cet or qu'ils diſtribuent dans tous le nord de l'Afrique, paſſe enſuite en Europe. Les marchands de *Fez* vont auſſi le chercher dans le *Dégombah* à l'eſt de *Kong*.

On peut remarquer un caractère particulier dans l'aſpect de la géographie morale, politique & phyſique des limites qui ſéparent les Maures & les Nègres en Afrique. Deſcendans des Arabes & mêlés aux peuples qui, les premiers, ont fondé des colonnies en Afrique, les Maures ſe ſont répandus dans toutes les Oaſes & les parties habitables du déſert, ils ont même étendu leurs conquêtes au midi, tandis que les Nègres agriculteurs ſe ſont ſouvent re-

tiré au midi des fleuves, & n'ont jamais occupé une grande partie du désert.

On verra, dans l'Abrégé du voyage de M. Park, la différence qui existe entre les Foulahs & les Mandingues, qui sont les principaux Nègres habitans de l'ouest de l'Afrique; quant aux Maures, comme ils se sont rarement établis au midi des grands fleuves, voici la limite que notre voyageur trace entre eux & les Nègres :

Sur la rive septentrionale du Sénégal on trouve le petit royaume Maure de *Gédumah*, & vis-à-vis, sur la rive méridionale, le royaume Nègre de *Kaaja*, qui s'étend jusqu'à la cataracte de Felow. De ce point, on divise inégalement l'espace qui se trouve entre le Sénégal & le lac *Dibbie*, qui est situé plus loin que n'est allé M. Park, entre les Maures de *Jaffnou* & le *Kasson*, entre le *Ludamar* & le *Kaarta*, & enfin entre les Maures de *Bierou* & les royaumes de *Bambara* & de *Massina*. Les royaumes de *Tombuctou* & de *Houssa*, situés à l'est de *Massina*, sont soumis aux Maures, quoique la plupart de leurs habitans

ſoient Nègres : on peut donc regarder le Niger, en cet endroit, comme la limite naturelle entre les deux races.

On n'a aucune notion ſur les pays entre *Houſſa* & *Kaſſina*; on dit que le *Kaſſaba*, le *Gago* & d'autres pays Nègres, ſont au ſud du fleuve ; mais on n'a aucun renſeignement ſur leur poſition ; on ſait ſeulement que le *Melli* eſt encore plus loin.

On trouve au nord du Niger, deux grands empires, le *Kaſſina* & le *Bornou* qui s'étendent juſqu'aux frontières de la *Nubie*, & très-loin dans le nord: leurs ſouverains ſont mahométans.

Les Maures & les Nègres diffèrent entre eux de caractère comme de traits & de couleur, & comme les pays qu'ils habitent : les Maures ont tous les vices des Arabes, ſans avoir leur vertus; ils ſe ſervent du prétexte de la religion pour opprimer les étrangers, tandis que les Nègres préfèrent leur humble ignorance, à la foi aveugle des Maures, ne laiſſent jamais un étranger ſans ſecours & ſans protection, & exercent envers lui tous les devoirs de l'hoſpitalité. On peut, je le penſe, les

appeller, avec juſtice, les *Indous de l'Afrique.*

Cet expoſé des obſervations de M. Mungo Park ſuffira, je le crois, pour attirer toute l'attention du lecteur, ſur l'abrégé de ſon voyage; ſi l'on ajoute à ces recherches ſur les pays qu'il a parcourus, ſur les mœurs, le caractère, &c. des différens peuples qu'il a vus, la poſition certaine qu'il a donnée de pluſieurs villes, & ſur-tout ſi l'on a toujours préſens à la penſée, la hardieſſe de l'entrepriſe, les obſtacles ſans nombre, les dangers & les fatigues d'une courſe de près de onze cents milles Anglais, en ligne directe; dans un pays inconnu, embrâſé par un ſoleil brûlant, ſi l'on ſonge à ſes périls toujours croiſſans, aux privations nombreuſes qu'il éprouva, on admirera ſon courage & ſa conſtance, & l'on ſera forcé de donner des applaudiſſemens à ſon dévouement généreux.

Nous plaçons ici l'explication de quelques mots Nègres, qu'on trouvera ſouvent repétés dans le cours de l'Abrégé, & avec leſquels il eſt néceſſaire que le lecteur ſe familiariſe pour ſui-

vre avec fruit le récit du voyage de M. Park.

MANSA, Roi ou Gouverneur.

ALKAÏD, principal Magiſtrat d'une ville ou d'une province; ſon emploi eſt héréditaire.

DOUTY, ce titre eſt le même que celui d'*Alkaïd*; on s'en ſert dans le centre de l'Afrique.

PALAVER, nom qu'on donne à une Cour judiciaire & à toute aſſemblée publique.

BUSCHRÉEN, Muſulman.

KAFIR, payen ou infidèle.

SONAKIE, homme qui boit des liqueurs fortes.

SLATÉE, Nègre, marchand d'eſclaves.

BARRE, monnaie fictive.

KAURIS, petits coquillages qui ſervent de monnaie.

KORÉE, puits ou ſources.

BENTANG, eſpèce de théâtre qui ſert de halle & de maiſon commune.

BALOUN, chambre où on loge les étrangers.

SOUFROU, Outre.

SAPHI, Amulette.

KOUSKOUS, Maïs pilé & bouilli.

SCHÉ TOULOU, beurre végétal.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE dans l'intérieur de l'Afrique.

CHAPITRE PREMIER.

MOTIFS du voyage de M. Mungo Park dans l'intérieur de l'Afrique. --- Départ d'Angleterre. --- Arrivée sur les côtes d'Afrique par l'embouchure de la Gambie. --- Séjour à Pisania. --- Soins que le docteur Laidley prend de M. Park. --- Maladie & convalescence de ce voyageur. --- Productions du royaume d'Yani.

UNE société qui s'était formée à Londres pour faire faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique, désirait, en 1793, trouver quelqu'un qui voulût y pénétrer par la rivière de Afrique.

Afrique.

Gambie. M. Mungo Park, de retour d'un voyage aux Indes orientales, inſtruit de ce projet, ſe préſenta & fut bientôt admis. Il ſavait que le major Hougthon, parti pour la même deſtination & avec les mêmes inſtructions que lui, avait vraiſemblablement péri par l'inſalubrité du climat ou par la perfidie des naturels du pays; mais cet exemple, loin de le détourner de ſon projet, l'enflamma d'une nouvelle ardeur; le déſir de pénétrer dans l'Afrique occidentale, d'en connaître les productions, d'obſerver les mœurs & le caractère de ſes habitans; ſa jeuneſſe, la force de ſon tempérament augmentèrent encore ſon courage & lui firent braver tous les dangers d'un pareil voyage. Il partit de Portſmouth le 22 mai 1795, ſur l'*Endeavour* qui faiſait voile pour la riviere de Gambie. Il avait un crédit de 200 livres ſterling ſur le docteur Laidley auquel il était recommandé. Le 22 juin, il jeta l'ancre à Gillifrie, petite ville ſur la rive ſeptentrionale de la Gambie.

Le royaume de *Barra*, dans lequel on trouve la ville de *Gillifrie*, produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Le principal objet de commerce de ſes habitans eſt le ſel: ils en chargent leurs canots &, remontant la rivière, ils vont l'échanger à *Barraconda* contre du

maïs, des étoffes de coton, des dents d'éléphans, de la poudre d'or & quelques autres objets. Les vaisseaux européens qui viennent faire le commerce à la Gambie, sont soumis à des droits considérables que le roi de *Barra* a établis & que l'Alkaïd de Gillifrie perçoit lui-même. Afrique.

Le lendemain, en remontant la Gambie, M. Park arriva à *Vintain*, ville très-fréquentée par les Européens à cause de la grande quantité de cire qu'ils trouvent à y acheter. Cette cire est ramassée dans les bois par les *Féloups*, nation sauvage, dont le pays très-étendu produit beaucoup de riz. Ce sont eux qui le fournissent à ceux qui font le commerce de la Gambie & de Cassa-Mansa. Ils employent le miel qu'ils ramassent avec la cire à faire une liqueur enivrante qui ressemble beaucoup à notre hydromel.

La langue des Féloups ne ressemble pas aux idiômes des autres nègres ; les européens ne cherchent pas à l'apprendre : ce n'est que par l'entremise des Mandingues qu'ils traitent avec eux.

Le 26 juin, M. Park partit de *Vintain*, & arriva six jours après à *Jonkakonda* lieu très-commerçant & où sont plusieurs factories européennes. C'est-là qu'il quitta ses compagnons de voyage pour se rendre par terre à *Pisania*

Afrique.

chez le docteur Laidley, qui lui fit l'accueil le plus gracieux & chez lequel il trouva tout ce qui lui était nécessaire.

La *Gambie* est profonde & vaseuse ; elle abonde en poissons excellens, presque tous inconnus en Europe. Les requins sont très-communs à l'entrée de cette rivière, plus haut, on y trouve des crocodiles & des hyppopotames. Ces derniers sont d'une grosseur énorme, & leurs dents fournissent du très-bel ivoire : ils sont amphibies, leurs jambes sont très-grosses & très-courtes, leur pied est fourchu ; rarement ils s'écartent de la rivière &, sitôt qu'ils entendent l'approche d'un homme, ils replongent à l'instant.

Le docteur Laidley s'appliqua à rendre agréable à M. Park le séjour de Pisania. Ce petit village n'est habité que par des blancs, qui jouissent de la plus parfaite tranquillité sous la protection du roi d'*Yany*, dans les états duquel Pisania est situé. Ce sont ces blancs qui font la plus grande partie du commerce des esclaves, de l'or & de l'ivoire.

M. Mungo Park apprit en peu de temps le Mandingue, la langue la plus répandue dans cette partie de l'Afrique. Il s'appliqua aussi à prendre des renseignemens sur les pays qu'il voulait parcourir. A cet effet, il s'adressa à

plusieurs Slatées; mais il ne put se fier beaucoup à leurs récits, qui se contredisaient l'un l'autre : son impatience & sa curiosité s'irritaient encore par l'opposition qu'ils témoignaient tous à ce qu'il allât plus loin. Afrique.

Il ne put, quoi qu'il s'en fût quelque temps flatté, échapper à la maladie dont les Européens payent ordinairement le tribut aux brûlans climats d'Afrique : il fut attaqué d'une fièvre violente qui le retint dans sa chambre pendant tout le mois d'août. Sa convalescence fut très-lente; mais jamais les soins de son hôte ne se rallentirent; ce bon docteur contribua, par sa conversation intéressante, à lui faire trouver moins longues les heures de la saison des pluies, où, le jour, on est accablé d'une chaleur étouffante; où, la nuit, on est effrayé par le croassement d'innombrables crapauds, les cris aigus des jalacks, les hurlemens des hyènes & par les coups redoublés du tonnerre qui roule sur les têtes d'une manière effrayante.

Le pays n'est qu'une vaste plaine couverte de bois; la vue en est ennuyeuse & uniforme. Privé des beautés romantiques d'un paysage agréable, il en est dédommagé par la fertilité & l'abondance. Il produit, presque sans cutulre, une quantité assez considérable de grains; le

Afrique.

bétail y trouve de gras pâturages & les habitans pêchent beaucoup de poiſſon excellent.

Les grains les plus communs dans ces contrées ſont le maïs & deux ſortes de millet ; on y recueille auſſi beaucoup de riz. Les jardins des environs des villes produiſent des oignons, des patates, des ignames, du manioc, des piſtaches, des giraumons, des citrouilles, des paſtèques & d'autres bons légumes. On y voit auſſi quelques petits champs de coton & d'indigo.

Les nègres préparent le grain dont ils ſe nourriſſent, en le pilant dans un mortier juſqu'à ce qu'il ſoit ſéparé de ſon enveloppe : ils le vanent enſuite & le pilent de nouveau juſqu'à ce qu'ils l'aient réduit en farine. La manière la plus ordinaire de la préparer ſur les bords de la Gambie, eſt d'en faire une eſpèce de pouding que les nègres appellent *kouskous*.

Pour faire le kouskous, on humecte d'abord la farine avec de l'eau, puis on la bat dans une grande calebaſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit graineuſe comme du ſagou : alors on la met dans un pot de terre dont le fond eſt percé de beaucoup de petits trous, & ce pot étant placé ſur un autre qui n'eſt point percé, on les ſcelle enſemble avec de la farine délayée, ou même avec de la bouze de vache & on les met ſur le

feu. Le pot de dessous est ordinairement rempli d'eau dans laquelle il y a de la viande, & dont la vapeur pénétrant à travers les trous de celui qui est au-dessus, ramollit & cuit le kouskous. Ce mets est très-estimé dans ces contrées. Afrique.

Les animaux domestiques y sont les mêmes qu'en Europe. On y trouve des cochons dont la chair n'est pas estimée, & de la volaille de toute espèce, à l'exception des poules d'Inde. Les pintades & les perdrix rouges y abondent, & les forêts sont remplies d'une espèce de gazelle dont la chair est singulièrement prisée.

Les animaux sauvages les plus communs sont l'hyène, la panthère & l'éléphant. Les Africains n'ont point trouvé le moyen d'apprivoiser ce dernier. M. Park raconta aux nègres l'usage que les Indiens en faisaient, mais ils sourirent de pitié & s'écrièrent : « Mensonge d'un homme blanc! »

L'âne est la seule bête de somme dont on se serve dans la Nigritie. Ne connaissant pas l'art d'employer les animaux à l'agriculture, les nègres ne font pas usage de la charrue. Leur principal instrument aratoire est *la houe*, qui varie dans chaque canton. Les esclaves seuls travaillent à la terre.

Les pluies cessèrent, & M. Park s'occupa de son départ. Voyant la répugnance que les

Afrique.

Slatées mettaient à le recevoir dans leurs caravannes, il profita de la belle saison & voyagea sans eux : mais avant de quitter les bords de la Gambie, il laissa ses observations sur les différentes nations de nègres qui habitent les bords de cette rivière fameuse.

Afrique.

CHAPITRE II.

Description des Féloups. — Des Yolofs. — Des Foulahs. — Des Mandingues. — Commerce de ces peuples avec les Européens. — Leur manière de vendre & d'acheter.

Les habitans des bords de la Gambie se divisent en quatre nations principales : les Féloups, les Yolofs ou Jalloffs, les Foulahs, que d'autres voyageurs ont nommés Foulis, & les Mandingues appelés aussi Mandingos.

La religion mahométane a fait & fait encore de grands progrès parmi ces nations ; cependant les gens du peuple, libres ou esclaves, conservent les superstitions de leurs ancêtres ; aussi les mahométans les appellent-ils *kafirs*, c'est-à-dire *infidèles*.

Les Féloups sont d'un caractère triste & ne pardonnent jamais : ils lèguent leur haine à leurs enfans, comme un héritage sacré. Dans leurs fêtes, ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'ils font avec du miel, & leur ivresse produit souvent des querelles. Si, dans ces querelles, un homme perd la vie, l'aîné de ses fils prend

Afrique.

ses sandales & les porte chaque année le jour de l'anniversaire de la mort de son père, jusqu'à ce qu'il l'ait vengé. Ce penchant féroce est contrebalancé par plusieurs bonnes qualités. Les Féloups sont reconnaissans, gardent la plus tendre affection à leurs bienfaiteurs & rendent tout ce qu'on leur confie avec une fidélité admirable.

Les Yolofs sont actifs, puissans & belliqueux. Leur pays s'étend entre le Sénégal & le territoire des Mandingues, sur les bords de la Gambie. Ils diffèrent de ces derniers par le langage, les traits & même par la couleur. Leur nez est moins épaté, leurs lèvres moins épaisses, leur peau est très-noire, & les blancs qui font le commerce d'esclaves les regardent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Les Yolofs sont divisés en plusieurs états indépendans, mais souvent en guerre entr'eux. Leur mœurs, leurs superstitions & leur gouvernement ont beaucoup de rapport avec ceux des Mandingues qu'ils surpassent dans l'art de fabriquer la toile de coton. Ils filent aussi la laine avec plus de finesse, la tissent en étoffe plus large & la teignent beaucoup mieux.

Les Foulahs des bords de la Gambie, qu'on nomme aussi *Pholeys*, ont la peau d'un noir

peu foncé, les cheveux soyeux & les traits agréables. Ils aiment la vie pastorale & agricole, & se répandent dans les royaumes voisins pour y être bergers & laboureurs. Ils paient un tribut au souverain du pays où ils cultivent des terres.

Afrique.

Les Mandingues sont les plus nombreux habitans des cantons qu'a parcourus M. Park: leur langue est parlée, ou du moins entendue dans toute cette partie du continent.

On croit que ces peuples portent le nom de Mandingues, parce que leurs pères sont sortis du *Manding*, qui est au centre de l'Afrique. Mais, loin d'imiter le gouvernement républicain de leur ancienne patrie, ils n'ont formé dans le voisinage de la Gambie que des états monarchiques. Cependant le pouvoir de leurs rois n'est pas illimité : dans les affaires importantes, ils sont obligés de convoquer une assemblée des plus sages vieillards, de se diriger par leurs conseils : ils ne peuvent, sans leur assentiment, déclarer la guerre ou conclure la paix.

Il y a dans toutes les grandes villes un *Alkaïd*, dont la place est héréditaire. Il maintient l'ordre, perçoit les droits imposés aux voyageurs & préside à l'administration de la justice.

La juridiction est composée de vieillards de condition libre : leur assemblée s'appelle un

Afrique.

palaver. Ses séances se tiennent en plein air, avec la plus grande solennité. Là, les affaires sont examinées avec franchise, les témoins publiquement entendus & les décisions des juges presque toujours reçues avec l'approbation générale. Les nègres, n'ayant point de langue écrite, jugent les affaires d'après leurs anciennes coutumes ; mais depuis que l'islamisme a fait des progrés parmi eux, plusieurs institutions civiles du prophète se sont introduites avec les préceptes religieux, &, lorsque le koran n'est pas assez clair, ils ont recours à un commentaire intitulé *al scharra* qui contient une exposition complète & méthodique des lois civiles & criminelles de l'islamisme.

» Je ne m'attendais guère, dit M. Mungo » Park, à trouver dans leurs palavers des » gens qui exercent la proffession d'avocats & » qui comparaissent & plaident, soit pour » l'accusateur, soit pour l'accusé, de la même » manière que dans les tribunaux d'Europe. » Ces avocats nègres sont mahométans ; ils » affectent d'avoir fait une étude particulière » des lois du prophète & si j'en peux juger » par leurs plaidoyers que j'allais souvent en» tendre, ils égalent les plus habiles plaideurs » de l'Europe dans l'art de la chicane.

» Tandis que j'étais à Pisania, continue

» M. Park, il y eut un procès qui fournit aux Afrique.
» jurifconfultes mahométans l'occafion de dé-
» ployer tout leur favoir & leur dextérité:
» voici le fait. Un âne appartenant à un nègre
» Serawoulli, habitant d'un des cantons qui
» qui avoifinent le Sénégal, était entré dans
» le champ de blé d'un mandingue & y avait
» fait de grands dégats. Le mandingue voyant
» l'âne dans fon champ, le faifit, tira fon
» couteau & l'égorgea. Auffitôt le Serawoulli
» fit convoquer un palaver & demanda à être
» indemnifé de la perte de fon âne, qu'il por-
» tait à un très-haut prix. Le mandingue
» avouait qu'il avait tué l'âne; mais il pré-
» tendait être affranchi de toute indemnité,
» parce que le dommage commis dans fon
» blé, égalait au moins le prix qu'on deman-
» dait pour l'animal. L'objet de la queftion
» était de prouver ce fait; les favans avo-
» cats parvinrent fi bien à embrouiller l'affaire
» qu'après trois jours de plaidoirie, les juges
» fe féparèrent fans avoir rien décidé; il
» fallut donc tenir un fecond palaver.

Les Mandingues font, en général, doux, fociables & bienveillans. Ils font, pour la plupart, d'une taille au deffus de la médiocre, bien faits, robuftes & capables de grands travaux. Les femmes font bonnes, vives & jolies.

Afrique.

Les deux ſexes ont des vêtemens de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes ont des caleçons qui deſcendent juſqu'à mi-jambe & une tunique flottante aſſez ſemblable à un ſurplis; ils portent des ſandales & un bonnet de coton. L'habillement des femmes conſiſte en deux pièces de toile de ſix pieds de long & de trois pieds de large l'une ceinte autour de leurs reins, & tombant juſqu'à la cheville du pied, fait l'effet d'une jupe; l'autre enveloppe négligemment leur ſein & leurs épaules. Cette deſcription des vêtemens nègres convient à tous ceux des habitans de cette partie de l'Afrique: la mode ne varie que dans la coiffure des femmes.

Sur les bords de la Gambie, les femmes ont une coiffure appellée *jalla*. C'eſt une étroite bande de coton qui, à partir du front, leur fait pluſieurs fois le tour de la tête. A *Bondou*, elles portent pluſieurs grains de verroterie blanche avec une petite plaque d'or ſur le milieu du front. Dans le *Kaſſon*, les dames parent leur tête de petits coquillages blancs qu'elles arrangent d'une manière très-agréable. Dans le *Kaarta* & le *Ludamar*, elles ſe ſervent d'un couſſinet pour lever leurs cheveux très-haut, comme le faiſaient autrefois les anglaiſes, & ce couſſinet eſt orné de morceaux d'une eſpèce

Afrique.

de corail qu'on pêche dans la mer rouge & que les pélerins qui reviennent de la Mecque vendent fort cher.

Les habitations des Mandingues ressemblent à toutes celles des autres nations de cette partie du continent. Ce sont des chaumières petites & commodes. Un mur de terre de quatre pieds de haut sur lequel est une couverture conique faite de bambous & de chaume sert pour la demeure du roi comme pour celle du plus humble esclave. Les meubles sont aussi simples: leurs lits sont faits d'une claie de roseaux placée sur des pieux de deux pieds de haut & couverts d'une natte ou d'une peau de bœuf. Une jarre, quelques vases d'argile pour faire leur manger, quelques gamelles, quelques calebasses, un ou deux tabourets composent le reste de leur ameublement.

Les Mandingues de condition libre ont plusieurs femmes; elles ont chacune leur chaumière particulière. Toutes ces chaumières appartenant à la même famille sont entourées d'un treillis de bambou fait avec beaucoup d'art, & forment ce qu'on appelle un *sirk* ou *sourk*. Plusieurs de ces enclos séparés par un petit passage, composent une ville.

Il y a dans chaque ville une espèce de grand théâtre appelé *Bentang* qui sert de maison de

Afrique.

ville. Il eſt fait de roſeaux entrelacés & placé ſous un grand arbre qui le met à l'abri du ſoleil. C'eſt-là qu'on traite les affaires publiques & qu'on juge les procès ; c'eſt-là que les oiſifs & les pareſſeux vont fumer leur pipe & apprendre les nouvelles.

Les mahométans ont en pluſieurs endroits des *miſſourats* ou *moſquées* où ils vont faire les prières preſcrites par le koran.

Tout ce qu'on vient de dire ſur les Mandingues n'eſt applicable qu'à ceux qui ſont libres & qui forment au plus le quart des habitans de ces contrées : les trois autres quarts, nés eſclaves, n'ont aucune eſpérance de ceſſer de l'être. Ils ſont chargés de tous les travaux ſerviles. Cependant le Mandingue libre ne peut ôter la vie à ſon eſclave, ni même le vendre à un étranger, ſans qu'un palaver ait jugé publiquement que cet eſclave mérite d'être puni. Les ſeuls eſclaves nés dans le pays ont le droit d'invoquer les lois pour ne pas en ſortir : les priſonniers de guerre, les malheureux condamnés à l'eſclavage pour avoir commis quelque crime ou pour dettes, tous les infortunés qu'on tire de l'intérieur de l'Afrique & qu'on vient vendre ſur la côte, ne peuvent jamais réclamer contre les injuſtices de leurs maîtres, qui les traitent & en diſpoſent à leur fantaiſie.

Quelquefois

Quelquefois un maître généreux admet au nombre de ses domestiques les esclaves qu'il avait achetés pour revendre, alors les enfans de ces esclaves jouissent de tous les priviléges de ceux qui sont nés dans le pays. Afrique.

Le commerce des Européens dans la Gambie est très-considérable. Il est, en général, fait par les Anglais, les Français, les Danois & les Américains. Les marchandises qu'on y importe consistent en armes à feu, munitions, ferremens, liqueurs spiritueuses, tabacs, bonnets de coton, une petite quantité de draps larges, quelques quincailleries, quelques marchandises des Indes, de la verroterie, de l'ambre & quelques autres bagatelles. On reçoit en échange des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la cire & des cuirs. Les esclaves sont le principal article, & cependant les Européens n'en tirent pas, au total, plus de mille par an. La plupart de ces infortunés viennent de l'intérieur de l'Afrique, conduits par des caravannes qui se rendent sur les côtes à des époques fixes & qui emportent en échange du sel, chose rare & précieuse dans leurs contrées. Le prix de ces esclaves varie en raison de la quantité d'acheteurs qui sont à la côte; mais communément un homme de 16 à 25 ans, d'une bonne constitution, se vend de 18 à 20 livres sterling.

Afrique.

Les *Slatées* qui amènent ces esclaves vendent aussi aux Négres de la côte du Fer natif, des gommes odorantes, de l'encens & du *schétoulou*, ou beurre d'arbre ou beurre végétal, qui est trés-recherché & dont ils se fait une très-grande consommation.

Pour remédier à l'inconvénient du défaut de monnaie, les Nègres de l'intérieur se servent de petits coquillages appelés *Korys*. Ceux de la côte ont une méthode particulière.

Lorsqu'ils commencèrent à traiter avec les Européens, ce dont ils faisaient le plus de cas était le fer qui leur servait à fabriquer des instrumens de guerre & aratoires. Le fer devint la mesure de la valeur des autres objets. Ainsi une barre de fer valait une certaine quantité de marchandises; de là le terme mercantile, une barre de marchandise; par exemple, vingt feuilles de tabac furent considérées comme une barre de tabac. Une barre de marchandise quelconque fut estimée le même prix qu'une barre de toute autre marchandise. Aujourd'hui, pour plus de précision, les blancs évaluent une barre, de marchandise telle qu'elle soit à deux schelings sterling.

Afrique.

CHAPITRE III.

Départ de Pisania. --- Histoire racontée par un nègre Mandingue. — Arrivée à Madina, capitale du royaume de Wouilli. — Entrevues avec le roi. — Saphis ou Amulettes. — Arrivée à Kolar. — Office du Mombo-Jombo. — Arrivée à Koujar. — Combat de la lutte. — Danse. — Traversée du désert. — Arrivée à Tallika dans le royaume de Bondou.

MONSIEUR Mungo Park quitta le 2 décembre l'estimable docteur Laidley; il prit avec lui un domestique nègre nommé Johnson qui, parlant facilement l'anglais & le mandingue, lui servit d'interprête. Le docteur lui donna en outre un jeune nègre nommé Demba, nègre intelligent & qui parlait le mandingue & le serawoulli; enfin un nègre forgéron qui s'en retournait dans le *Kasson* sa patrie, fut son troisième compagnon de voyage. M. Park montait un cheval petit, mais vif; ses deux domestiques étaient pourvus d'un âne chacun. Le bagage était léger; il consistait en provision de bouche pour deux jours, en un petit

Afrique.

assortiment de grains de verre, d'ambre & de tabac pour acheter des provisions, en un peu de linge, un parasol, un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre, deux fusils & deux paires de pistolets.

Après avoir traversé la crique de *Walli*, les voyageurs s'arrêtèrent chez un riche Slaté qui leur donna un bon souper. En attendant l'heure du repas, un Mandingue leur conta des histoires assez gaies en général. Celle qui suit pourra en donner une idée.

« Il y a plusieurs années que les habitans de *Doumasansa*, ville des rives de la Gambie étaient inquiétés par un lion qui, chaque nuit, leur enlevait quelque tête de bétail. Les dommages qu'il leur causait étaient si fréquens & si considérables que plusieurs de ces nègres résolurent d'aller ensemble l'attaquer. Ils le découcouvrirent bientôt : ayant fait feu sur lui, ils furent assez heureux pour le blesser de manière que quand il voulut s'élancer sur eux, il tomba sur l'herbe & ne put se relever.

» Cependant l'animal montrait encore tant de rage & de vigueur que personne n'osait s'en approcher : alors les nègres tinrent conseil entre eux sur le meilleur moyen de le prendre en vie, pour le transporter sur la côte & le vendre aux Européens. Un vieillard proposa de dé-

pouiller de son chaume la couverture d'une maison & de transporter les chevrons bien liés dans toutes leurs parties, pour en couvrir le lion. Si, en approchant de l'animal, ajouta le vieillard, il fait mine de s'élancer, nous n'aurons qu'à laisser tomber la couverture sur nous, & lui tirer des coups de fusils à travers les chevrons.

Afrique.

» Ce projet fut adopté, les chasseurs s'avancèrent courageusement vers le champ de bataille, tenant chacun un fusil d'une main, tandis que l'épaule du côté opposé soutenait une partie de la couverture ; mais le lion avait recouvré ses forces ; la férocité qu'il montrait empêcha les chasseurs d'aller plus loin & leur fit trouver prudent de pourvoir à leur sûreté, en faisant tomber la couverture sur eux. Malheureusement le lion s'élança, à l'instant même, avec tant d'agilité, qu'il se trouva renfermé avec les chasseurs dans la même cage. Il y dévora ces malheureux tout à son aise, & il est aujourd'hui dangereux de rappeler cette histoire aux habitans de Doumasansa.

M. Park continua sa route, arriva bientôt à *Koutaconda*, dernière ville du royaume de Walli où il fut contraint de payer un droit de passage au roi de ce pays. A son entrée dans le royaume de *Woulli*, il éprouva la même contrainte ; il paya encore & arriva le 5 dé-

Afrique.

cembre à *Médina* capitale des états du roi de Woulli.

Ce royaume eſt borné à l'occident, par celui de Walli; au midi, par la Gambie; au nord-oueſt, par une petite rivière qui lui donne ſon nom; au nord-eſt, par le pays de Bondou; & à l'eſt, par le déſert de Simbani. Il offre de toutes parts des petites montagnes couvertes de bois; les villes ſont dans les vallées. Elles ſont environnées de terrains cultivés dont le produit ſuffit à la nourriture des habitans: la terre y eſt très-fertile, ſi l'on en excepte la crête des montagnes. Les productions de ce royaume ſont le tabac, le coton & les légumes qu'on cultive dans les vallées; les collines ſont réſervées pour les grains.

Les habitans du pays ſont Mandingues, les uns mahométans, les autres payens. Ceux-ci ſont les plus nombreux: le gouvernement eſt entre leurs mains. Quelquefois on conſulte les plus reſpectables des mahométans, mais ſans leur laiſſer aucune part à l'adminiſtration qui dépend du *Manſa* & des grands de l'État. Le premier de ces officiers eſt héritier préſomptif de la couronne & porte le titre de *Farbanna*; après lui viennent les alkaïds.

Le peuple ſe diviſe en hommes libres & eſclaves. Parmi les premiers les Slatés ſont très-

confidérés, mais les vieillards de toutes les claffes font traités avec refpect. Afrique.

A la mort du roi, fi fon fils eft en majorité, il lui fuccède. Si le roi mort n'a pas laiffé de fils, ou que ce fils foit mineur, les grands de l'État défèrent la couronne au plus proche parent du monarque, qui devient alors véritablement roi. Les revenus de l'État confiftent dans les contributions qu'on lève au befoin fur le peuple, & dans les droits qu'on perçoit fur tout ce qui traverfe le pays.

Médina, capitale du royaume, contient huit cents à mille maifons: elle eft fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre revêtue de pieux pointus & d'arbuftes épineux. L'entretien de cette muraille eft négligé, & la paliffade fouffre beaucoup du brigandage des femmes du voifinage qui en arrachent les pieux pour alimenter leur feu.

« Je logeai, dit M. Park, chez un des parens du roi. Mon hôte me prévint que je ne devais pas prendre la main du roi, parce que ce prince n'accorde pas cette liberté aux étrangers. Ce roi fe nommait *Jaka;* je le trouvai devant fa porte affis fur une natte. Après l'avoir falué refpectueufement, je l'informai du fujet de ma vifite. Il me répondit avec obligeance qu'il me permettait le paffage par fes États & qu'il prierait

Afrique.

le ciel pour ma sûreté. Il m'offrit ensuite un guide pour me conduire en sûreté jusqu'à la frontière de son royaume & me pria de le venir revoir le lendemain. Je le quittai; bientôt il m'envoya une grande quantité de provisions en retour d'un léger présent que je lui avais fait.

» Le lendemain je me rendis de bonne heure auprès du roi. Il m'accueillit avec bonté & me conseilla de renoncer à mon projet. Il me mit sous les yeux, le sort du major Houghton assassiné dans ces contrées. Je le remerciai de tant de bienveillance & lui dis que j'étais résolu à suivre mon entreprise. Il n'insista plus & dans l'après-dîné il m'envoya le guide qu'il m'avait promis, j'allai aussitôt prendre congé de lui & je me mis en route avec mes compagnons.

» Après trois heures de marche, nous arrivâmes à *Konjour*. J'y achetai un mouton que les serawoullis de ma suite tuèrent avec toutes les cérémonies prescrites par leur religion.

» Les cornes furent un objet de dispute entre un serawoulli & Johnson, je terminai le différend en leur en donnant une à chacun. Elles étaient du nombre de celles qu'on estime beaucoup, attendu qu'on en forme aisément des espèces d'étuis dans lesquels on renferme des charmes ou amulettes que les nègres nomment *Saphis* & qu'ils portent constamment sur eux

Ces ſaphis ſont des verſets de l'alcoran que des prêtres mahométans écrivent ſur de petits morceaux de papier & qu'ils vendent aux nègres, qui leur ſuppoſent une vertu extraordinaire. Cette ſuperſtition s'étend même aux nègres payens. Afrique.

» Nous arrivâmes le 8 à *Kolor* ville conſidérable. En y entrant, je remarquai qu'on avait appendu à un arbre une eſpèce d'habit de maſque fait d'écorce d'arbre & qu'on me dit appartenir au *Mombo-Jombo*. Cet épouventail ſe trouve dans toutes les villes mandingues. C'eſt par lui que les nègres payens font reſpecter l'autorité maritale parmi leurs femmes. Cet étrange magiſtrat n'eſt autre que le mari lui-même, ou quelqu'un inſtruit par lui qui ſe déguiſe le ſoir, ſous l'habit dont je viens de parler, & armé d'une baguette, ſigne de ſon autorité, annonce ſon arrivée par des cris épouvantables dans les bois voiſins. A la nuit il entre dans la ville, ſe rend au Bentang où tous les habitans s'aſſemblent auſſitôt au grand déplaiſir des femmes tremblantes d'être l'objet de cette apparition. La cérémonie commence par des chanſons & des danſes. A minuit, le Mombo déſigne la coupable, qui eſt à l'inſtant ſaiſie, dépouillée de ſes vêtemens & frappée de la baguette du Mombo, au milieu des applaudiſſe-

Afrique.

mens des spectateurs. Cette farce indécente finit au point du jour. »

Sans s'arrêter à *Tambaconda* & à *Konniakary*, M. Park arriva le 11 à *Koujar*, ville frontière du royaume de Woulli, du côté du Bondou, où le guide que le roi Jatta lui avait donné le quitta, après en avoir reçu un peu d'ambre pour présent.

La plupart des habitans de Koujar avaient été sur les bords de la Gambie & y avaient vu des européens; cependant ils regardaient M. Park avec curiosité & respect. Ils l'invitèrent à se rendre au Bentang pour y voir un combat à la lutte, amusement fréquent chez les Mandingues. Les lutteurs joignent la force à l'agilité: ils n'ont pour vêtement qu'une paire de caleçons courts & leurs corps est oingt d'huile & de beurre. Ceux que vit M. Park luttèrent long-temps avec adresse, enfin la force triompha. Il faut remarquer que les combattans sont animés par la musique d'un tambour qui règle assez bien leurs mouvemens.

La danse succéda à la lutte; les danseurs étaient nombreux. Ils avaient de petits grelots aux bras & aux jambes; le tambour réglait leurs pas. Celui qui battait cet instrument se servait d'une baguette crochue qu'il tenait dans sa main droite & de temps en temps il amortissait

le fon avec l'autre main, afin de varier la musique. Le tambour fert auffi à maintenir l'ordre dans les affemblées: on lui fait, à cet effet, imiter le fon de certaines phrafes mandingues. Par exemple, avant de commencer la lutte, on le frappe de manière que l'affemblée croit entendre ces mots : *ali-bæ-fi* (affeyez-vous tous), & à l'inftant tous lès fpectateurs s'affeyent. Pendant l'affemblée on fervit à M. Park une liqueur faite avec de la drêche & du millet, affez femblable à la meilleure bière forte.

Le 12 décembre notre voyageur fe mit en route avec fes compagnons. Ils entrèrent dans le défert qui fépare le royaume de Woulli de celui de Bondou. A peine eurent-ils fait un mille, que les nègres s'arrêtèrent pour préparer un faphi qui dans la traverfée garantit la caravane des accidens facheux. Cette cérémonie confifte à marmotter quelques paroles & à cracher fur une pierre qu'on jette fur le chemin. Les nègres ont beaucoup de confiance dans ces faphis. Après la conjuration, ils marchèrent jufqu'à midi & firent halte fous un arbre auquel chaque voyageur attache un lambeau d'étoffe. M. Park fe foumit à la coutume.

La caravane arriva le 13 à *Tallika* ville du royaume de Bondou, Le voyageur obferve que

Afrique. termina à l'accompagner à *Fatteconda* où le roi de Bondou tient sa cour.

Le 14 décembre nos voyageurs quittèrent Tallika. A peine en furent-ils éloignés de deux milles, que deux nègres de la caravane se prirent de dispute & se dirent les choses les plus insultantes ; on observera que les Africains pardonnent plus facilement les coups qu'on leur donne que les injures qui portent sur ceux dont ils tiennent le jour. — » Frappez-moi, mais ne maudissez pas ma mère. — » est une phrase très-usitée parmi les esclaves. La dispute se serait terminée d'une manière sérieuse, si M. Park n'eut interposé son autorité. Ils arrivèrent le soir à *Ganado* où ils passèrent une partie de la nuit à écouter un chanteur ambulant qui leur fit des contes très-plaisans & leur joua des airs fort agréables en soufflant sur la corde d'un arc & en la frappant en même temps.

Le 15 ils traversèrent le *Nériko*, bras de la Gambie & couchèrent à *Karkarani*, ville mahométane qui a une mosquée. M. Park y vit plusieurs manuscrits arabes, entre autres l'aschara.

A *Douggi* plusieurs Foulahs & d'autres nègres se joignirent à M. Park & sa caravane prit un air imposant. Vers les onze heures du matin un

âne s'arrêta tout à coup & refusa de marcher. Alors les nègres coupèrent une branche d'arbre fourchue, mirent la fourche dans la bouche de l'âne pour lui servir de frein, attachèrent les deux petits bouts par dessus sa tête & laissèrent pendre le gros, afin qu'il put toucher à terre toutes les fois que l'âne baisserait la tête : ainsi arrangé, l'animal marcha tranquillement & gravement : bientôt même il tint la tête haute, afin que le manche de la fourche ne heurtât pas les pierres & les racines qui étaient dans le chemin. Les compagnons de voyage de M. Park l'assurèrent que les Slatées n'employaient pas d'autre moyen & qu'il réussissait toujours.

Afrique.

La caravane s'arrêta le 19 dans un village dont les habitans sont vêtus d'une gaze très-fine faite en France, & qu'ils appellent *bikoui*. Ce vêtement léger qui laisse apercevoir toutes les formes du corps, plaît beaucoup aux dames de ce pays ; mais rien dans leur manière ne correspond à cette parure : elles sont grossières & importunes. Une foule d'entr'elles obséda M. Park & lui demanda de l'ambre, des grains de collier avec des instances si vives qu'il ne put y résister : lorsqu'il remonta à cheval pour s'échapper, il fut encore poursuivi par ces femmes à plus d'un demi mille.

Afrique.

Le ſoir, la caravane arriva à *Soubrodouka* & s'arrêta le lendemain dans un grand village ſur les bords du Falemé. Les habitans étaient occupés à la pêche ; ils prennent les gros poiſſons dans de longs paniers faits avec des roſeaux fendus, & placés dans le fort des courans artificiels dont la violence empêche les poiſſons d'en ſortir une fois qu'ils s'y ſont précipités. Quant aux petits poiſſons, ils les pêchent avec des éperviers très-fins. Les nègres ont différentes manières de préparer ces petits poiſſons : ſouvent ils les pillent dans un mortier de bois, puis ils les entaſſent en forme de pain de ſucre & les font ſécher au ſoleil. Ils vendent fort cher le poiſſon ainſi préparé ſur la rive ſeptentrionale du Sénégal : pour le manger, on le fait diſſoudre dans de l'eau bouillante & on le mêle avec le kouskous.

Les bords du Falemé étaient couverts de beaux de champs de millet, que les gens du pays appellent *manio* : c'eſt celui que nos botaniſtes appellent *holcus cernuus*.

M. Park, en revenant de la promenade, apprit d'un vieux Schérif maure, que le major Houghton avait péri dans le pays des Maures. Il lui donna quelques feuilles de papier pour écrire des ſaphis. Le nègre forgeron l'imita :

l'imita : tous deux reçurent la bénédiction du schérif. Afrique.

Le 20 les voyageurs arrivèrent à *Nayemou*, où ils furent bien accueillis par le chef de cette ville.

Le 21 ils entrèrent dans *Fatteconda*, capitale du royaume de Bondou. Peu après leur arrivée ils furent invités à aller loger chez un riche Slatée. Les villes d'Afrique n'ayant pas d'auberge, les étrangers se rendent en arrivant au Bentang, où quelqu'habitant va bientôt leur offrir l'hospitalité.

« Une heure après notre arrivée, dit M. Park, un homme vint me trouver pour me conduire devant le roi ; je pris mon interprète avec moi & je le suivis. Le roi était assis sous un arbre dans la campagne & donnait audience ; nous nous approchâmes, il me fit asseoir sur la même natte que lui ; je lui dis quel était l'objet de mon voyage, & il parut surpris en apprenant que je ne voulais acheter ni or ni esclaves. Il m'invita ensuite à venir le voir dans la soirée, parce qu'il voulait me faire présent de quelques provisions.

» Je savais qu'*Almami*, c'est le nom de ce roi, s'était conduit avec beaucoup de malveillance envers le major Houghton, & pour

Afrique.

me le rendre favorable, je lui portai une poire à poudre, du tabac, un peu d'ambre & mon parasol. Me doutant qu'il ferait visiter mon bagage, je cachai quelques objets précieux dans le toit de la maison, & je me revêtis d'un habit bleu tout neuf que je désirais conserver.

» Les maisons occupées par le Roi & sa famille sont entourées d'une très-haute muraille de terre, ce qui en fait une espèce de citadelle. Cette enceinte est divisée en plusieurs cours ; à la première entrée, on trouve un homme en faction avec un fusil sur l'épaule ; & pour pénétrer jusqu'au roi, il faut passer par un chemin tortueux & par différentes portes, à chacune desquelles il y a des sentinelles.

» A l'entrée de la cour où est l'appartement du roi, mon guide & mon interprète ôtèrent leurs sandales. Je répérai à Almami tout ce que je lui avais dit le matin ; mais l'idée de voyager par curiosité lui resta toujours étrangère. J'avais ouvert mon porte-manteau, il parut alors convaincu de ma sincérité : il fut très-content de mes présens, il ne pouvait sur-tout, de même que ses officiers, se lasser d'admirer le parasol que je lui avais offert.

» J'allais prendre congé de lui, mais il commença un long discours à la louange des blancs, dont il vanta les richesses & la générosité. Il fit ensuite l'éloge de mon habit bleu & termina sa péroraison en me le demandant. Pour me dédommager, il m'assura qu'il le porterait dans toutes les grandes occasions, & qu'il instruirait tous les étrangers de la libéralité de l'homme blanc.

Afrique.

» Comment résister à un prince Africain qui demande ce qu'il saurait trop bien enlever s'il éprouvait un refus ? J'ôtai donc mon habit & le mis aux pieds de ce prince, qui me fit donner beaucoup de provisions, & qui m'invita à revenir chez lui le lendemain matin. J'y allai ; le monarque était sur son lit, il me dit qu'il était malade, & qu'il désirait d'être saigné : j'eus à peine lié son bras & ouvert une lancette, qu'il manqua de courage & différa l'opération jusqu'à l'après-midi : il me remercia de mon zèle à le servir, & me pria d'aller rendre visite à ses femmes qui avaient grande envie de me voir.

» Je fus à peine entré dans leur cour que je me vis environné de tout le sérail. Les unes me demandaient des médecines, les autres de l'ambre ; toutes voulaient être saignées. Elles étaient dix à douze, la plu-

Afrique.

part jeunes & jolies : elles portaient sur la tête des ornemens d'or & des grains d'ambre. Elles me plaisantèrent avec beaucoup de gaîté, riant de la blancheur de ma peau & de la longueur de mon nez : pour moi, je vantai la beauté africaine, la brillante noirceur de leur teint, & l'agréable applatissement de leur nez ; elles me prévinrent qu'on faisait peu de cas de la flatterie dans le royaume de Bondou ; cependant elles me témoignèrent leur reconnaissance de ma visite ou de mes éloges, par le don d'une jarre de miel & de quelques poissons.

» Almami voulut me revoir avant le coucher du soleil. Je lui portai, en me rendant chez lui, quelques grains d'ambre & quelques feuilles de papier. Il me donna en retour cinq drachmes, & m'annonça qu'il avait donné des ordres pour que mes bagages fussent exempts de la visite qu'on en eût faite, suivant l'usage établi.

» Nous partîmes le 23 de *Fatteconda*. Arrivés à la frontière du royaume de Bondou, nous nous décidâmes à ne marcher que la nuit. Deux guides nous conduisirent dans les bois, & nous nous mîmes en route dès que les gens du village que nous avions à traverser furent endormis.

« La tranquillité de l'air, la vaste solitude de la forêt, un très-beau clair de lune & le hurlement des bêtes féroces, rendaient la scène très-imposante. Chacun de nous était attentif à ce qui se passait autour de lui : mes compagnons de voyage me donnaient des preuves de leur perspicacité en me montrant les loups & les hyènes qui se glissaient comme des ombres de buissons en buissons. » Afrique.

La caravanne arriva le jour suivant à *Joag*, dans le royaume de *Kajaga*. Comme il diffère de celui de Bondou, M. Park avant de quitter ce dernier pays, entre dans quelques détails sur la division & sur les mœurs de ses habitans.

Le royaume de Bondou est borné à l'est, par le pays de Bambouk; au sud-est & au sud, par le royaume de Tenda & le désert de Simbaai; au sud-ouest, par la contrée de Woulli; à l'ouest, par le royaume de Fouta-torra; & au nord, par celui de Kajaaga, situé entre la Gambie & le Sénégal; il est très-fréquenté par les Slatés qui le traversent en conduisant leurs caravanes de l'intérieur de l'Afrique, sur la côte, & par les marchands qui y viennent acheter du sel.

Les Mandingues & les Serawoullis, établis dans ce pays, ont ces deux branches de com-

Afrique.

merce presqu'entièrement en leurs mains. Les mêmes marchands vont aussi chercher du sel dans le royaume de *Gedumah* & les autres pays Maures; ils y portent en échange du grain & des toiles de coton bleu. Ils vont ensuite dans le *Dentila* & les contrées voisines, échanger ce sel contre du fer, du beurre végétal & de la poudre d'or. Ils vendent aussi plusieurs gommes odorantes, qui jettées sur les cendres chaudes répandent une odeur très-agréable.

Les droits imposés aux voyageurs sont très-considérables. Dans presque toutes les villes, on paye une barre de marchandises d'Europe pour un âne chargé; & à Fatteconda, on paye une pièce de taffetas ou un fusil & six bouteilles de poudre. Ce tribut rend le roi de Bondou redoutable à tous ses voisins.

Les Foulahs sont après les Mandingues la nation la plus considérable de ce pays. Ils sont naturellement doux & faciles: le mahométisme a fait de grands progrès parmi eux, par l'établissement de petites écoles où les enfans apprennent à lire le koran. M. Park remarqua dans ces écoles l'extrême docilité & l'air respectueux des élèves.

Nous avons déjà observé que ces peuples sont pasteurs & agriculteurs. Ils sont très-opu-

lens dans le royaume de Bondou & leurs soins rendent le bétail extrêmement doux & familier; ils traient leurs vaches soir & matin; le lait en est délicieux, mais peu abondant; ils ne l'emploient que quand il est aigre; ils en tirent une crême très-épaisse, dont ils font le beurre en le battant avec force dans une calebasse; ils le font ensuite fondre & le conservent pour s'en nourrir. L'art de faire le fromage leur est inconnu: ils font aussi un commerce d'excellens chevaux qui sont un mélange des races africaine & arabe. Afrique.

CHAPITRE V.

Observations sur le royaume de Kajaaga. — Des Serawoullis. — Leur langage, leurs mœurs. — Description de Joag. — M. Park est maltraité & volé par ordre de Baschieri, roi du Kajaaga. — Beau trait d'une esclave. — Demba-Ségo, neveu du roi de Kasson, fait une visite à M. Park, & lui offre de le conduire dans les états de son oncle. — Cette offre est acceptée. — Départ de M. Park avec son protecteur. — Ils traversent le Sénégal.

Les Français donnent le nom de *Galam* au royaume de *Kajaaga*, mais ce dernier est le seul qu'emploient les habitans du pays. Le Kajaaga est borné au sud-est & au sud, par le pays de Bambouk ; à l'ouest par celui de Bondou & de Fouta-Torra, & au nord par le Sénégal.

« Je crois, dit M. Park, que, dans ce royaume, l'air est plus pur & le climat plus sain que dans les contrées qui se rapprochent de la côte. Ce pays offre un mélange agréable de collines & de vallées, coupées par

les eaux tortueuſes du Sénégal, qui deſcendent des montagnes de l'intérieur de l'Afrique. » Afrique.

Les Serawoullis que les Français nomment Séracolets, ſont les habitans du Kajaaga. Ils ſont d'un noir de jais; leur gouvernement eſt monarchique; ils aiment le commerce & ſont renommés pour la loyauté avec laquelle ils le font. Ils vont vendre au loin le ſel & les toiles de coton, & ils font ſur ces objets un gain conſidérable. Quand un Serawoulli eſt de retour d'un voyage, ſes amis s'aſſemblent pour le féliciter, & il montre ſa libéralité par quelques préſens qu'il leur fait. S'il n'a pas réuſſi dans ſon entrepriſe, ſa maiſon eſt bientôt déſerte, on le regarde comme un homme ſans intelligence.

La langue des Serawoullis diffère de celle des Mandingues. En général elle eſt entendue dans les royaumes de Kaſſon, de Kaarta, de Ludamar & au nord du royaume de Bambara: ces peuples étant les principaux commerçans de ces pays divers.

» A notre arrivée à *Joag*, je logeai chez le gouverneur de la ville, auquel on donne dans ce pays le titre de *Douti*. Cette ville, qui contient environ deux mille habitans, eſt entourée d'une haute muraille dans laquelle on a

Afrique.

pratiqué des meurtrières ; chaque maison est aussi défendue par un enclos.

» Le soir, je fus invité à des jeux publics, qu'on célèbre toujours à l'arrivée d'un étranger. Le peuple faisait un grand cercle autour des danseurs & quatre tambours battaient avec beaucoup d'ensemble & de justesse. La danse consistait moins en pas difficiles & en attitudes gracieuses qu'en gestes expressifs & variés.

» Au milieu de la nuit, je fus réveillé par dix cavaliers armés que le roi du pays envoyait à ma recherche. L'un d'eux me dit en Mandingue, que j'étais entré dans la ville du roi sans payer les droits, & sans lui faire de présent; que suivant l'usage du pays, mes gens, mes animaux, mes bagages, devaient être confisqués. Il m'apprit aussi qu'il avait ordre de me conduire à *Maana*, (1) lieu de la résidence du roi.

» Mon hôte, que je consultai, me conseilla d'éviter, à quelque prix que ce fut, de me rendre devant le roi, qui, me disait-il, s'approprirait, sans scrupule, tout ce qui lui convien-

(1) Maana est à peu de distance des ruines du fort Saint-Joseph, où les Français avaient autrefois une factorerie.

drait dans mes effets. Je capitulai donc avec les nègres qui venaient me chercher ; je leur présentai les cinq drachmes d'or du roi de Bondou qu'ils prirent sans balancer, & je ne pus m'opposer à ce qu'ils visitassent mes bagages : ils emportèrent au moins la moitié de mes effets. Afrique.

» Cet événement nous accabla. Jonhson se moquait de l'idée de poursuivre notre route sans argent. Le forgeron n'osait parler, de peur d'être reconnu pour un sujet du roi de Kasson contre lequel celui de Kajaaga faisait des préparatifs de guerre.

» Notre situation était affligeante. Il nous était impossible de nous procurer des vivres. Je n'osais montrer ni de la verroterie ni de l'ambre ; le roi, s'il en eût été informé, m'eût probablement ôté le peu d'effets qui me restaient.

» Vers le soir, j'étais assis dans le Bentang, lorsqu'une vieille femme esclave, passant avec un panier sur la tête, me demanda si j'avais dîné : Jonhson lui dit que les nègres envoyés par le roi m'avaient dérobé tout mon argent. Elle parut extrêmement touchée & tira de son panier quelques poignées de pistaches qu'elle me donna en s'éloignant avec promptitude pour éviter mes remercîmens.

Afrique.

» A peine elle m'avait quitté, qu'on m'annonça la visite de *Demba Sego* neveu de *Demba Sego Jalla*, roi de Kasson. Il avait été envoyé en ambassade auprès de *Batcheri*, roi de Kajaaga, pour tenter une pacification qui n'avait pu s'opérer, & il retournait dans son pays. Ayant appris qu'il y avait à Joag un homme blanc, il voulut me voir. Je ne lui cachai point ma triste situation. A l'instant il m'offrit sa protection, me dit qu'il me servirait de guide jusque dans le Kasson, & qu'il se rendait garant de ma sûreté si je voulais partir le lendemain matin. J'acceptai cette offre avec reconnaissance & nous arrivâmes le 28 sur les bords du Sénégal, où ce fleuve sépare le royaume de Kajaaga de celui de Kasson, sur le territoire duquel nous débarquâmes après un passage périlleux pour les hommes & difficile pour les chevaux. »

CHAPITRE VI.

Arrivée à Tiéfie. — Couduite de Demba-Sego. — Entrevue avec Tiggity-Sego, frère du roi. — Détenfion à Tiéfie. — Defcription de cette ville & fes habitans. — Rapacité de Tiggity-Sego. — M. Park part pour Kouniakary, capitale du royaume. — Son arrivée à Jumbo, lieu de naiffance du Forgeron. — Son arrivée à Kouniakary. — Audience favorable qu'il obtient du roi. — Séjour à Kouniakary. — Départ pour Kemmou, capitale du Kaarta. — Réception que le roi de Kaarta fait à M. Park. — Confeil qu'il lui donne. — Départ de M. Park pour le royaume Maure du Ludamar. — Honneurs que le roi de Kaarta lui fait rendre.

« DÈS que nous fûmes fur le territoire de *Kaffon*, *Demba-Sego* me dit qu'il attendait de moi quelque riche préfent pour m'avoir mis hors de danger. Il favait qu'on m'avait volé à Joag, & fa demande me furprit. Il eût été imprudent de me plaindre ; je lui donnai, fans objections, fept barres d'ambre & un peu de tabac.

Afrique.

» Après une longue journée de marche dans un pays où je vis plusieurs rochers de granit blanc, nous arrivâmes à Tiésie & nous logeâmes chez Demba-Sego, qui me présenta le lendemain à son père *Tiggity-Sego*. Ce prince m'examina beaucoup & me dit ensuite qu'il n'avait jamais vu qu'un blanc : au portrait qu'il m'en fit, je reconnus le major Houghton. Je lui fis connaître les motifs de mon voyage, mais il ne me crut pas. Il me dit de me rendre à *Kouniakari*, résidence du Roi son frère.

» Le lendemain, 31 décembre, Demba-Sego eut ordre d'aller appaiser une querelle survenue entre les Maures & les habitans de Tiésie. Il m'emprunta mon cheval, & je m'empressai de lui être agréable. Pendant son absence, je visitai la ville, je causai avec ses habitans qui m'accueillaient avec bienveillance.

» Tiésie est une grande ville sans murs, qui n'a d'autre défense contre l'ennemi qu'une espèce de citadelle. Les habitans sont riches en grains, en bétail & peu difficiles sur leurs alimens. Grands & petits, maîtres & esclaves, tous mangent les rats, les taupes, les écureuils, les serpens, les sauterelles. Je reconnus un jour un morceau de la peau d'un serpent dont

un de mes gens avait mangé dans une fête où il avait été invité.

Afrique.

» Trois jours après le départ de son fils, Tiggity-Sego tint un palaver pour juger un Buschréen prévenu d'avoir séduit la femme de son ami. La cause fut plaidée avec finesse & intelligence. Le Buschréen fut condamné à être réduit en captivité & à être vendu comme esclave, ou à fournir deux esclaves pour son rachat, si le kafir y consentait. Celui-ci se désista de ses droits & se contenta de demander que le coupable fut fouetté devant la porte de Tiggity-Sego, ce qui fut exécuté. Les spectateurs, malgré les cris du patient, applaudirent à cette juste punition, qui fut (cette particularité est remarquable) de quarante coups moins un, selon la loi de Moyse.

» Le 4 janvier 1796, j'allai voir arriver un convoi de vivres, achetés pour l'approvisionnement de Tiésie, qui, comme ville frontière, devait probablement être exposée aux incursions des Maures du *Gédumah*. Il était composé de 400 hommes marchant en bon ordre & portant sur la tête de grandes callebasses remplies de grains & de pistaches. Des archers les précédaient, huit chanteurs étaient à leur suite. A l'approche de la ville, ces chanteurs entonnèrent des couplets, dont toute la troupe

Afrique. répétait le refrain en frappant ſur de gros tambours. Les proviſions furent déſpoſées chez Tiggity-Sego & la nuit ſe paſſa en réjouiſſances.

Une ambaſſade de dix perſonnes, envoyée par le roi de *Fouta-Torra*, arriva le 5 janvier à Tiéſie. Ces envoyés déclarèrent au peuple aſſemblé que s'il n'embraſſait pas la religion mahométane, leur roi romprait la neutralité & ſe joindrait au roi de Kajaaga. Cette condition était humiliante, mais un prince puiſſant l'exigeait, elle fut acceptée.

Demba-Sego revint le 8 avec mon cheval. Je fis auſſitôt connaître mon deſſein de partir le lendemain; mais avant mon départ, il fallut encore faire un préſent à Tiggity; quoique j'euſſe offert ſept barres d'ambre & ſept barres de tabac, Demba trouvant le préſent indigne de ſon père, fit ouvrir mes paquets & prit tout ce qu'il lui plut. J'avais été volé à Joag de la moitié de ma petite fortune, à Tieſie, où l'on ſe vantait de m'avoir accueilli avec généroſité, on ne me laiſſa que la moitié de ce que n'avaient pas pris les premiers voleurs!

Le 10, nous quittâmes Tiéſie de grand matin. Nous traverſâmes le lendemain le *Krieko*, un des bras du Sénégal. A deux mille delà, nous paſsâmes ſans nous arrêter à *Madina*,

aſſez

assez grande ville, & dans l'après-dînée nous découvrîmes *Jambo*, patrie du forgeron. Son frère, instruit de son retour, arriva bientôt à sa rencontre avec un chanteur. Il amenait un cheval au forgeron, afin que son entrée dans sa ville natale fut plus pompeuse, & il nous pria de mettre une double charge de poudre dans nos fusils. Afrique.

» Le chanteur marchait le premier suivi des deux frères; en peu d'instans, nous fûmes joints par une foule de gens qui témoignaient par leurs chants & leurs gambades la joie qu'ils avaient de revoir un compatriote. En entrant à Jambo, le chanteur improvisa une chanson sur le retour du forgeron; il vanta son courage & invita ses amis à lui offrir un repas abondant.

» A la porte de la demeure du forgeron, nous mîmes pied à terre & nous fîmes une décharge de nos fusils. Ce nègre reçut ses parens avec beaucoup de sensibilité. Au milieu de tous ces transports, on amena la mère du forgeron. Elle était aveugle, très-vieille & marchait appuyée sur un bâton; tout le monde lui fit place : elle étendit la main sur son fils, le félicita de son retour & lui toucha, avec soin, les mains, le visage & les bras : elle était ivre de la joie la plus pure & la plus douce.

» Retiré dans un coin de la chaumière, je

Afrique. contemplais avec raviſſement cette ſcène touchante. Perſonne ne me remarquait; le forgeron captivait toute l'attention. Il fut engagé par ſon père à raconter ſes aventures; tout le monde garda le ſilence. Il fit rapidement le tableau de ce qui lui était arrivé en ſe rendant ſur les bords de la Gambie, de ſes occupations à Piſania & des dangers du retour. C'eſt dans cette dernière partie de ſon récit qu'il parla de moi & qu'il peignit, par les expreſſions les plus fortes, ma bienveillance pour lui. Il me montra alors à l'aſſemblée, & s'écria : « *Affille ibi ſiringo* : » — Voyez-le là aſſis.

» Tous les yeux ſe tournèrent à l'inſtant ſur moi. Chacun était ſurpris de ne m'avoir pas aperçu plutôt; quelques femmes & quelques enfans parurent inquiets de ſe voir ſi près d'un blanc : le forgeron les raſſura. Je paſſai le reſte du jour & le lendemain avec ces bonnes gens, & je m'occupai enſuite de mon départ. Le forgeron voulut m'accompagner à *Kouniakari*, où j'arrivai le 14. Je me détournai quelque peu pour paſſer à *Soulo*, village où demeurait un Slatée, nommé *Salim-Daucari*, qui faiſait le commerce de la Gambie & jouiſſait d'une grande réputation. Le docteur Laidley lui avait confié des marchandiſes pour la valeur de cinq eſclaves & m'avait donné un ordre pour

en toucher le montant. Ce Slatée m'accueillit avec beaucoup d'honnêteté & m'accompagna à Kouniakari où le roi m'attendait impatiemment ; mais, quelque diligence que nous eussions faite, nous ne pûmes le voir le même jour, étant arrivés après le coucher du soleil. Afrique.

» A travers une foule de curieux, je me rendis le lendemain à l'audience du roi de Kasson : je le trouvai assis sur une natte dans une grande chaumière. Il avait environ soixante ans. Ses succès à la guerre & la douceur de son gouvernement le faisaient chérir de tous ses sujets. Il ne parut pas très-persuadé sur les motifs de mon voyage que Salim-Daucari lui expliqua ; mais cependant il me promit tous les secours qui dépendraient de lui & me mit sous les yeux le tableau des dangers auxquels je m'exposais. Il m'apprit qu'il avait vu le major Hougthon & qu'il lui avait fait présent d'un cheval blanc ; il ajouta que ce voyageur avait traversé le royaume de Kaarta & perdu la vie dans le pays des Maures ; mais il ignorait comment.

» Je fis au roi un présent qui fut bien reçu, quoique de peu de valeur ; il m'envoya en retour un taureau blanc que mes compagnons virent avec le plus grand plaisir : sa couleur était une marque de faveur particulière.

Afrique.

» Les obstacles qui s'opposaient à mes projets étaient grands. La guerre était sur le point de se déclarer entre les rois de Kasson & de Kajaaga; mais le royaume de Kaarta que je devais traverser allait être compris dans cette guerre & il éprouvait, en outre, des hostilités de la part des habitans du Bambara.

» Le roi m'apprit lui-même ces circonstances & me conseilla de rester quelque tems dans les environs de Kouniakari, jusqu'à ce qu'il eût reçu des avis certains du Bambara. Je retournai à Soulo où Salim-Daucari me remit en poudre d'or les trois cinquièmes de la somme qu'il devait au docteur Laidley.

» *Samba-Sego*, second fils du roi, apprit bientôt que Salim-Daucari m'avait fait un paiement qu'il crut beaucoup plus considérable. Le 23 janvier, il vint me voir & me demanda avec instance combien j'avais reçu, déclarant que la moitié de la somme, quelle qu'elle fût, appartenait au roi, & me faisant entendre qu'il espérait en outre un beau présent pour lui & un autre pour sa suite. Il fallut me soumettre; Salim-Daucari intercéda pour moi, & j'en fus quitte pour seize barres de marchandises, un peu de poudre & de balles, à condition même qu'on ne me demanderait plus rien dans tout le Kasson.

Afrique.

» Dans la matinée du 26, j'allai me promener sur le sommet d'une montagne au sud de Soulo, où je jouis d'une vue enchanteresse. Le nombre des villes, des villages & les champs cultivés qui les entouraient, offraient une perspective d'une beauté supérieure à tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Afrique. On se fera une idée du nombre des habitans de ce pays, en considérant que le roi de Kasson peut rassembler une armée de 40,000 combattans.

» En parcourant la montagne, je vis des creux profonds & des cavernes qui servent de refuge aux loups & aux hyènes, qui viennent souvent, pendant la nuit, attaquer les troupeaux des habitans de Soulo, & qui emportent toujours quelque tête de bétail.

» Les messagers arrivèrent du Kaarta & rapportèrent que la guerre n'était pas encore commencée entre le Bambara & le Kaarta, que je pourrais traverser ce dernier royaume avant que l'armée du Bambara l'envahît.

» Le 3 février, deux guides à cheval vinrent me chercher à Soulo, pour me conduire jusqu'aux frontières du Kaarta. Je pris congé de Salim-Daucari, & je me séparai du bon forgeron.

» Nous voyageâmes le long des bords du Krieko qui étaient bien cultivés & passant par

Afrique.

Soumou, nous arrivâmes à *Kimo*, résidence de *Madi-Konko* gouverneur de la province de *Sorroma*, dans le pays de Kasson. Là, mes guides me quittèrent pour rejoindre l'armée qui marchait contre le Kajaaga & ce ne fut qu'avec beaucoup peine que j'obtins un nouveau guide de Madi-Konko. Le 7 février, je quittai Kimo, conduit par le fils même du gouverneur. Nous suivîmes encore les bords du Krieko. Cette jolie rivière commence son cours un peu à l'est de ce lieu, est très-bruyante & très-rapide jusqu'au bas de la montagne de Tappa, puis serpente tranquillement à travers la belle plaine de Kouniakari &, grossie des eaux d'une autre rivière qui vient du nord, se réunit au Sénégal, dans les environs de la cascade de Félaw.

» Le 8 février, nous vîmes *Seimpo* & plusieurs autres villages; nous nous arrêtâmes, vers le soir, à *Lackarago*, petit village situé sur une chaine de montagnes qui sépare le Kasson & le Kaarta. A l'est de ce village nous grimpâmes sur une montagne, d'où nous découvrîmes au sud-est plusieurs montagnes très élevées que mon guide me dit être celles du Foudalou. Nous en descendîmes par un chemin difficile & raboteux, puis nous suivîmes un ravin profond & sombre parce que les arbres qui étaient au dessus, formaient un épais berceau.

Afrique.

» Nous fûmes bientôt à l'extrémité de ce chemin romantique. A midi nous fîmes halte auprès d'une korée, c'est-à-dire d'un endroit où l'on trouve de l'eau; avec quelques grains de verroterie, nous achetâmes de quoi faire un bon repas : nous arrivâmes le soir à *Fiesurah*.

» Notre hôte nous rançonna & ne se décida à nous servir de guide & à nous protéger jusqu'à *Kemmou*, capitale du Kaarta, que moyennant une couverture de laine qui lui plaisait singulièrement. C'était un négre très-superstitieux. Nous étions arrivés dans une partie du bois très-sombre & très-solitaire, tout à coup il s'arrêta & siffla trois fois avec force, en se servant d'un morceau de bambou qu'il portait au cou. Je fus éffrayé, mais il m'assura que son seul but était de connaître l'issue du voyage. Il mit alors pied à terre, posa sa lance en travers du chemin, dit plusieurs courtes prières & termina par trois autres coups de sifflet. Après avoir écouté quelque temps, il nous assura que nous pouvions avancer sans redouter aucun péril.

» Nous quittâmes *Karankalla* le 12 & nous arrivâmes de bonne heure à *Kemmou*. Cette ville est située au milieu d'une plaine vaste & découverte. J'allai loger vis-à-vis la demeure royale; je chargeai le fils de Madi-Konko & mon hôte d'aller informer le roi de mon ar-

Afrique.

rivée. Ils revinrent bientôt avec un messager, pour me dire que ce prince désirait me voir dans la soirée. Le messager avait l'ordre de me préparer un logement & de veiller à ce que la foule des curieux qui m'environnait ne me fit aucune insulte. Je fus à peine entré dans mon logement que cette foule m'y suivit, & la curiosité fut si grande pour me voir, que la chambre fut vidée & remplie treize fois de suite.

» Un peu avant le coucher du soleil le roi me fit mander. Je suivis son messager. En entrant dans la cour où ce prince était assis, je fus étonné du grand nombre de personnes qu'il avait autour de lui & de l'ordre qui régnait parmi elles. Tout le monde était assis, les hommes à droite, les femmes & les enfans à gauche. On avait laissé un passage pour moi.

» Le roi, dont le nom était *Daisy-Kourabarri*, n'avait aucun vêtement qui le distinguât de ses sujets. Un banc de terre de deux pieds de haut & couvert d'une peau de léopard était son trône. Je m'assis à terre en face de lui, je lui fis part des causes de mon voyage & réclamai sa protection. Il parut satisfait; mais il m'annonça qu'il ne pouvait, en ce moment, m'être d'un grand secours; que toute communication était interrompue entre le Kaarta & le Bambara, que *Mansong*, roi de Bambara

était déjà entré dans le *Fouladou* pour venir l'attaquer & que je ne devais pas espérer pouvoir pénétrer dans son royaume, parce que je serais regardé comme un espion; que si ses états étaient en paix j'aurais pu y demeurer jusqu'à ce que j'eusse trouvé une occasion favorable pour poursuivre mon voyage, qu'enfin, dans l'état actuel des choses, il ne souhaitait pas que j'y restasse de peur qu'il m'arriva quelque malheur & que mes compatriotes ne pussent dire qu'il avait fait périr un homme blanc. Il me conseilla de retourner dans le Kasson & d'y demeurer jusqu'à la fin de la guerre, qu'alors il serait charmé de me voir, & que s'il était mort, son fils prendrait soin de me faire conduire.

Afrique.

» Le conseil était sage sans doute, mais je ne le suivis pas. Je craignais de rester pendant la saison des pluies dans l'intérieur de l'Afrique, & je me déterminai à aller plus loin. Alors le roi me proposa de me rendre dans le *Ludamar*, habité par les Maures, d'où, en faisant un détour, je pourrais pénétrer dans le Bambara, & il m'offrit un guide pour me conduire jusqu'à *Jarra*, ville frontière du Ludamar. J'adoptai ce parti; la conversation continuait, mais un nègre montant un beau cheval maure entra dans la cour & annonça qu'il

Afrique.

avait des choses importantes à communiquer au monarque. Le roi mit ses sandales; à ce signal les étrangers sortirent. Je laissai mon domestique dans les environs pour apprendre quelques nouvelles. Une heure après, il vint m'apprendre que l'armée du Bambara s'avançait vers le Kaarta.

» Daisy m'envoya un mouton qui servit pour notre souper; tandis qu'on le préparait, la prière fut annoncée, non par la voix d'un prêtre comme c'est l'usage, mais par le bruit du tambour & le son de grandes dents d'éléphans, percées comme des cornes de bœuf sauvage. Le son de cet instrument est mélodieux, il approche beaucoup de la voix humaine. L'armée du Kaarta étant alors à Kemmou, les mosquées étaient très-fréquentées, car la moitié des guerriers suivent la loi de Mahomet.

J'envoyai le 15 mes pistolets d'arçon & leurs fourreaux en présent au roi & je me hâtai de partir pour *Jarra*, impatient de quitter un pays qui devait être bientôt le théâtre de la guerre. Trois des fils de Daisy & deux cents hommes de cavalerie m'accompagnèrent par bienveillance jusqu'à quelque distance de Kemmou. »

CHAPITRE VII.

Route de Kemmou à Funingkedi.—Observations sur le Rhamus Lotus.—Jeune homme massacré par les Maures.—Passage à Simbing.—Détails sur l'assassinat du major Houghton.—Arrivée à Jarra.—Causes de la guerre entre les royaumes de Bambara & du Kaarta.—De celle du Kaarta & du Kasson.

» Nous arrivâmes, dit M. Park, le 13 février à *Marina*, village où nous couchâmes. Des voleurs entrèrent pendant la nuit dans la chaumière où était mon bagage, ouvrirent un de mes paquets & me prirent beaucoup de verroterie, une partie de mes habits, de l'ambre & de la poudre d'or; j'en fis inutilement mes plaintes aux deux princes qui étaient encore avec moi.

» En partant de *Marina* nous rencontrâmes deux négres qui s'occupaient à cueillir des *Tomberongs* dont ils avaient déjà rempli deux corbeilles.

» Les tomberongs sont de petites bayes jaunes & farineuses, d'un goût délicieux. C'est

Afrique. le fruit de la plante que Linné appelle *Rhamus lotus*. Ils sont très-prisés des gens du pays qui en font une sorte de pain; à cet effet, ils les exposent quelques jours au soleil, puis ils les pilent légèrement dans un mortier de bois, jusqu'à ce que la partie farineuse soit séparée du noyeau. Ils délayent cette farine avec un peu d'eau, en font des gateaux qu'ils mettent cuire au soleil; par l'odeur & la couleur, ces gateaux ressemblent au meilleur pain d'épices; ils mettent ensuite les noyaux dans un grand vase d'eau pour en extraire le peu de farine qui reste; cette eau farineuse est d'un goût agréable & avec un peu de millet pilé elle forme une espèce de gruau que les nègres appellent *fondi*, & qui sert de déjeûner dans le Ludamar, pendant les mois de février & de mars. Le fruit du lotus se recueille en étendant un drap sous l'arbuste, & en frappant les branches avec une gaule.

» Le lotus croît dans toutes les parties de l'Afrique que j'ai parcourues; on le trouve sur-tout dans les terrains sablonneux du Kaarta, du Ludamar & au nord du Bambara; c'est l'arbuste le plus commun dans ces contrées. Il fournit aux Négres un aliment qui ressemble au pain & une boisson douce qu'ils aiment beaucoup. Il y a apparence que c'est de ce pain

qu'une armée de Libiens s'est nourrie, comme le rapporte Pline.

» Le 15 février nous arrivâmes à *Funingkedi* ville très-considérable, où nous fumes très-bien accueillis par un Slatée qui faisoit le commerce de la Gambie. Il nous apprit que beaucoup de gens de Funingkedi partiraient le lendemain pour Jarra, & nous prîmes la résolution de les attendre.

» Au milieu de la nuit, je fus réveillé par de grands cris. On m'apprit que les Maures venaient pour voler du bétail; je montai sur le toit d'une chaumière, d'où je vis cinq Maures à cheval qui poussaient vers la ville un grand troupeau dont ils choisirent les seize plus beaux bœufs qu'ils emmenèrent tranquillement.

» Peu après on ramena un des gardiens des troupeaux, il avait reçu un coup de fusil d'un des Maures. Sa mère désolée marchait devant lui en louant ses bonnes qualités. « *Eé maffo fonio abada* ». Jamais il n'a menti s'écriait-elle, & tous les spectateurs déploraient son sort.

» J'examinai le blessé, il avait la jambe percée d'une balle & deux os cassés au dessous du genou. Je reconnus la nécessité de l'amputation, mais cette proposition fit horreur aux Nègres, & le blessé fut confié aux soins de quelques busohréens qui lui firent marmotter

Afrique

quelques phrafes arabes pour lui affurer fon entrée en paradis; ce pauvre jeune homme mourut le même foir.

» Pour éviter les brigands Maures nous partîmes dans la nuit du 17, & nous paffâmes le lendemain près de *Simbing*, ville frontière du Ludamar. C'eft dans cette ville que le major Houghton fut abandonné par fes nègres domeftiques qui ne voulurent pas le fuivre dans le pays des Maures. C'eft de là qu'il écrivit avec un crayon la dernière lettre que le docteur Laidley reçut de lui. Arrivé feul à Jarra, il fe lia avec quelques marchands Maures qui allaient à *Tifchéet*, ville fituée près des marais falanes du grand défert, à dix journées de marche au nord de Jarra. Après deux jours, les Maures le dépouillèrent & s'enfuirent. Le malheureux major fe voyant ainfi trahi, retourna à *Jarra*, il y avait quelque jours qu'il n'avait point pris de nourriture & les Maures refufant de lui en donner, il fuccomba à fon infortune : on ignore s'il périt de faim ou s'il fut maffacré. Son corps fut traîné dans les bois; on me montra de loin le lieu où on le laiffa fans fépulture.

» Nous trouvâmes au nord de *Simbing* un ruiffeau fur les bords du quel il y avait un grand nombre de chevaux fauvages qui, à

notre approche s'éloignèrent au galop. Les Nègres leur font la chasse & aiment beaucoup leur chair. Afrique.

» Nous arrivâmes à midi à *Jarra*. Avant de parler de cette ville, je vais dire un mot sur la guerre qui m'engagea à suivre cette route & qui devint la cause de toutes mes infortunes.

» Un parti maure pilla dans un village du Bambara quelques chameaux vendus à des habitans du Kaarta. Ceux-ci les réclamèrent en vain : telle fut l'origine de la guerre. *Mansong*, roi du *Bambara*, jaloux de la prospérité de *Daisy*, saisit ce prétexte pour armer contre le *Kaarta*. Il envoya d'abord un messager à ce dernier, pour le prévenir que dans la saison du sec, il se rendrait à Kemmou, à la tête de neuf mille hommes ; qu'en conséquence il eût à ordonner à ses esclaves de nettoyer les maisons & de tout préparer pour le bien recevoir. Le messager présenta ensuite des sandales de fer à Daisy, & lui dit que, jusqu'à ce qu'il eût fui assez pour user ces sandales, il ne serait pas en sureté contre les flèches du roi de Bambara.

» *Daisy* répondit avec fermeté à ce message insolent. Il assembla ses grands pour délibérer sur les moyens de faire tête à l'orage,

Afrique.

excita l'enthousiasme de ses sujets, permit aux pusillanimes de se retirer dans les royaumes voisins & de revenir quand ils voudraient, pourvu qu'ils observassent une exacte neutralité.

» La proclamation de Daisy fut généralement applaudie. Plusieurs tribus, profitant de la permission, se retirèrent dans le Ludamar & le Kasson, ce qui diminua considérablement l'armée de Kaarta : elle ne s'élevait pas à plus de quatre mille hommes, mais ils étaient tous remplis de bravoure & de fermeté. Bientôt Mensong s'avança vers Kemmou avec toute son armée. Daisy se retira d'abord à *Joco*, puis il alla s'enfermer dans la forte place de *Gedingouma* qui était bien approvisionnée. Elle est bâtie dans un étroit défilé, formé par deux hautes montagnes, & n'a que deux portes. Daisy en défendait une, ses fils défendaient l'autre. L'armée du Bambara s'en approcha & fit inutilement plusieurs tentatives pour l'emporter d'assaut.

» Mansong voulut alors la réduire par famine, il la bloqua pendant deux mois. Harcelé par les fréquentes sorties des assiégés, il fit demander à *Ali*, roi *du Ludamar*, deux cents cavaliers pour l'aider à s'emparer de la place. Mais le maure refusa ce secours promis depuis le

commencement

commencement de la guerre. Indigné d'un tel procédé, Mansong marcha droit à *Freningkédy* avec une partie de son armée, pour surprendre le camp d'Aly, mais les Maures, avertis à temps, se retirèrent vers le nord. Ayant échoué dans son entreprise, Mansong retourna dans sa capitale.

Afrique.

» Pendant ce temps le roi de Kasson mourut & ses deux fils se disputèrent le trône qui resta au plus jeune, *Samba-sego* : l'aîné se refugia à *Gédingouma* où les gens de *Samba-sego* vinrent le redemander. *Daisy* refusa de le rendre, en déclarant qu'il ne soutiendrait pas ses prétentions.

» *Samba-sego* fut irrité de ces refus & se joignit à quelque révoltés du Kaarta. Il enleva d'abord quelques habitans qui ensemençaient les terres & rassemblaient les troupeaux. *Daisy* se vengea bientôt. Il entra dans le Kasson & fit massacrer plusieurs de ses sujets rebelles qui étaient dans des villages voisins de *Kouniakari*, & n'épargna pas les habitans en état de porter les armes. Après cette expédition il marcha contre les *Jowers* & les *Kacarous*, autres sujets rebelles, qui s'enfuirent devant lui. Ainsi finirent ces guerres, & tel était l'état de ces pays peu de temps après que j'y fus arrivé.

Afrique.

CHAPITRE VIII.

Description de Jarra.---Des Maures qui l'habitent. — M. Park obtient la liberté de traverser le royaume de Ludamar. —Il se rend à Déena. — Il est maltraité par les Maures. ---Arrivée à Sampaka.-Il est arrêté à Samie, par ordre d'Ali, conduit à Benowm, où on le retient prisonnier. —Il reçoit la visite de quelques dames Maures. — Ses souffrances dans le camp des Maures.—Observations sur les villes de Houssa & de Tombuctou.—Il suit Ali qui transporte son camp au nord.— Il est présenté à la reine Fatima. — Ali part pour Jarra.— M. Park le suit.—Ali retient le nègre Demba.—Il retourne à son camp, & laisse M. Park à Jarra. —Irruption de Daisy, roi de Kaarta.— M. Park s'éloigne de Jarra avec les habitans. — Il est arrêté à Quéria & s'échappe. — Arrêté de nouveau par les Maures il parvient encore à se sauver.

» LA ville de *Jarra* est très-grande. Ses maisons sont bâties en pierre & l'argile y remplace le mortier. Elle est située dans le royaume de Ludamar, habitée en partie par des nègres qui sortent des états du midi & préfèrent

payer un tribut considérable aux Maures pour obtenir une incertaine protection, que de rester chez eux, exposés à leurs rapines & à leurs agressions.

Afrique.

» Les *Maures* du Ludamar ressemblent aux mulâtres des Antilles & sont distingués des Maures barbaresques dont le grand désert les sépare. Voici ce qu'on sait sur leur origine.

Vers le milieu du septième siècle, lorsque les Arabes n'avaient pas encore conquis l'Afrique, tous les habitans de cette partie du monde, soit qu'ils descendissent des Numides, des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Goths ou des Vendales étaient compris sous la dénomination générale de Maures.

Lorsque les Kalifes étendaient l'empire de l'Islamisme, presque toutes ces nations embrassèrent cette religion. Cependant quelques tribus numides, se dérobant à la fureur des Arabes, traversèrent ces déserts immenses. Une de ces tribus, celle de *Zanhaga* découvrit & conquit les nations qui habitent le long du *Niger*. Il est à remarquer que *Léon l'Africain* dont on suit ici la relation, entend par le nom de Niger, le *Sénégal* que les Mandingues appelent *Basing* (le fleuve noir.)

Les pays soumis à la domination de ces Maures s'étendent de l'ouest à l'est, depuis

Afrique.

l'embouchure du Sénégal, jusqu'à l'Abissinie. C'est un peuple perfide & rusé qui trompe & vole à chaque instant les nègres naïfs & crédules.

» Je logeai en arrivant à Jaffa, chez *Daman-Jumma*, Slaté qui faisait le commerce de la Gambie. Depuis cinq ans, ce nègre avait acheté du docteur Laidley des marchandises à crédit, & le docteur m'avait donné un ordre pour en recevoir le montant jusqu'à la valeur de six esclaves. *Daman-Jumma* reconnut la dette & me promit de me donner tout l'argent qu'il pourrait se procurer.

Les difficultés que j'avais déjà éprouvées, l'état incertain du pays effrayèrent mes domestiques au point qu'ils me déclarèrent qu'ils aimaient mieux renoncer à toutes récompenses que de faire un pas de plus vers l'est. Déterminé à suivre mon projet, j'envoyai un présent de cinq vêtemens de coton à *Ali* roi du *Ludamar*, pour lui demander la permission de traverser ses états. Après quatorze jours d'attente, un des esclaves de ce prince vint à Jarra me dire qu'il était chargé de me conduire en sûreté jusqu'à *Gomba* & prétendit que je lui devais aussi un vêtement de toile de coton pour sa peine.

Demba, mon fidèle domestique, voulut m'accompagner, & je remis à Johnson un duplicata

de mes papiers pour les porter promptement à Pisania. Je laissai chez *Daman* quelques hardes & ce qui ne m'était pas absolument nécessaire, afin que les Maures fussent moins tentés de me piller. Afrique.

Je partis dans l'après midi avec l'esclave d'Ali; celui de Daman & mon domestique; passant par *Troumgoumba*, *Quira* & *Conipe*, nous arrivâmes à *Déèna*, grande ville, bâtie comme *Jarra*. Les habitans s'assemblèrent autour de la chaumière où je logeais & me traitèrent avec insolence. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me fâcher & être ainsi autorisés à prendre mon bagage. Les insultes ne leur réussissant pas, ils dirent que j'étais un chrétien & que, par conséquent, les enfans de Mahomet avaient droit de se saisir de tout ce que j'avais: aussitôt ils ouvrirent mon bagage & s'emparèrent de tout ce qui leur convint. Cette fois mes gens résolurent de rebrousser chemin & je partis seul, le 3 mars, à deux heures du matin. Les hurlemens des bêtes féroces m'engagèrent à voyager avec précaution. J'avais à peine fait un demi-mille que je vis accourir Demba & l'esclave de Daman, leur retour me fit le plus grand plaisir.

Nous nous mîmes en route le 4 mars & nous fûmes rendus à *Sampaka* dans la soirée. Nous

Afrique.

vîmes en route beaucoup de sauterelles. Ces insectes dévorent tous les végétaux qu'ils rencontrent & dépouillent en peu d'instans les arbres de leurs feuilles. Elles suivent dans leur vol la direction du vent qui, dans la saison du sec, souffle toujours du nord est. Tous les lieux où elles passent sont dévastés.

Sampaka est une grand ville, que le roi de Bambara céda aux Maures avec toutes celles qui sont entre elle & *Gomba* pour obtenir la paix. Je logeai chez un nègre qui faisait de la poudre à feu. Je vis chez lui du salpêtre fort blanc; on le tire en grande partie des étangs, remplis dans le temps des pluies & où le bétail évite les grandes chaleurs dans la saison du sec. Quand l'eau est évaporée, on voit sur le limon une croûte blanchâtre que les gens du pays ramassent & purifient. Les Maures leurs fournissent du soufre qui vient des ports de la méditerrannée. Les nègres font la poudre en pilant ensemble dans un mortier de bois les différentes matières qui la composent; les grains en sont inégaux, & le bruit de l'explosion est loin d'être aussi fort que celui de la poudre d'Europe.

» Près d'un village nommé *Dalli*, nous vîmes deux grands troupeaux de chameaux qui paissaient. Les Maures les font paître en leur

relevant une jambe de devant qu'ils attachent pour les empêcher de s'éloigner. Afrique.

» Aussitôt qu'on fut à *Dalli* qu'un homme blanc arrivait, on quitta les jeux pour venir me voir. Précédés de leur musique, les habitans s'avancèrent deux à deux & avec beaucoup d'ordre. Les musiciens jouaient d'une espèce de flutte à bec : parmi leurs airs, j'en entendis de très-doux & de très-mélancoliques. On dansa & on chanta jusqu'à minuit, & la foule qui m'environna fut très-grande pendant tout ce temps.

» De Dalli nous nous rendîmes à *Samée*. Le Douty, fier d'héberger un homme blanc, nous accueillit avec bienveillance & me fit consentir à rester chez lui toute la journée du lendemain 7 mars.

» Je me croyais déjà échappé à tous les dangers, déjà mon imagination me transportait sur les bords du Niger & me présentait des scènes ravissantes & variées au sein de l'Afrique ; vaine & trop courte illusion! Une troupe de soldats d'Ali entre dans ma chaumière, m'arrache à ce rêve enchanteur & me mène brutalement au camp de *Benowm* ; le fidèle *Demba* reste seul avec moi. Les Maures qui s'aperçoivent de mon étonnement & de ma terreur, me rassurent & m'annoncent qu'ils ne

Afrique.

ſont venus me chercher que pour complaire à *Fatima* qui déſirait beaucoup voir un chrétien & que probablement Ali, après avoir ſatisfait la curioſité de ſon épouſe, me ferait quelque préſent conſidérable & me donnerait un guide qui me conduirait dans le Bambara.

La réſiſtance était inutile & je quittai mon hôte. Un ſentier tortueux nous mena à *Dangali* où nous paſſâmes la nuit. Nous arrivâmes le 10 à *Samamingkous*. Le ſoir, parut la nouvelle lune qui annonçait le commencement du carême. Auſſitôt on alluma de grands feux dans toute la ville & on fit cuire beaucoup plus d'alimens que de coutume.

» Le lendemain les Maures furent prêts de bonne heure &, quoiqu'ils m'euſſent aſſurés qu'ils ne boiraient ni ne mangeraient avant le coucher du ſoleil, ils eurent plus d'une fois recours au ſouffrou (1) que j'avais rempli d'eau pour mon uſage.

J'allai en arrivant à *Déena*, préſenter mon reſpect à un fils d'Ali. Il était dans une chaumière très-baſſe avec cinq ou ſix compagnons. Tous étaient occupés à ſe laver les pieds & les mains, & à ſe gargariſer la bouche avec de l'eau. A peine

(1) Eſpèce d'outre.

étais-je assis que ce prince me présenta un fusil à deux coups en m'ordonnant d'en teindre la culasse en bleu & de racommoder une des platines. J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que ces choses m'étaient étrangères, alors il me demanda de suite des couteaux & des ciseaux. Demba qui me servait d'interprète, répondit que je n'en avais point. A l'instant le fils d'Ali saisissant une carabine, la banda & appuyant le bout sur l'oreille du négre, il lui aurait infailliblement fait sauter le crâne, si on ne lui eût arraché l'arme des mains & si on n'eût fait évader le malheureux Denba.

» Le 12, vers les cinq heures, nous découvrîmes *Benowm*, résidence d'Ali. Des tentes malpropres, au milieu desquelles étaient de grands troupeaux, tel est l'aspect qu'offrait ce camp. Nous ne pûmes obtenir qu'un peu d'eau en y arrivant. Les Maures, hommes, femmes, enfans accoururent sur mon passage; je pouvais à peine faire un mouvement. Je parvins enfin à la tente du roi.

» Assis sur un coussin de maroquin noir, Ali rognait quelques poils de sa moustache, tandis qu'une esclave tenait un miroir devant lui. C'était un vieillard de la race des Arabes. Il portait une longue barbe blanche & avait l'air sombre & soucieux. Il me considéra long-temps

Afrique.

Afrique.

avec attention & fut très-étonné que je ne parlasse pas l'arabe. Les personnes qui l'entouraient, les femmes sur-tout, m'accablaient de questions, regardaient toutes les parties de mes vêtemens, déboutonnaient mon gillet pour s'assurer de la blancheur de ma peau, comptaient mes doigts des pieds & des mains & semblaient douter que j'appartinsse à la nature humaine.

» Ali fit amener un cochon qu'il ordonna de tuer & de préparer pour mon souper. Sachant que les Maures ont cet animal en horreur, je refusai d'en manger. Alors les jeunes gens détachèrent le cochon, dans l'espoir qu'il courrait sur moi; mais il se trompèrent; après avoir attaqué tous ceux qui se trouvaient sur son passage, il alla se refugier sous le coussin du roi. Cependant j'avais faim, je demandai quelque chose à manger. On m'apporta un peu de maïs bouilli avec du sel & de l'eau, & on étendit devant la tente du premier esclave du roi, un tapis sur lequel je passai la nuit.

» Le lendemain, Ali me fit conduire dans une cabane de forme carrée qu'il m'avait fait préparer. A l'un des poteaux on avait attaché, par ordre d'Ali, le cochon dont j'ai déjà parlé. Le roi voulait ainsi témoigner son

mépris pour un chrétien, & ce voisinage était fort désagréable pour moi. Exposé à la curiosité & aux insultes des Maures, il est impossible de décrire ce que j'eus à souffrir. Soupçonné d'être un espion, étranger, sans protections & chrétien; que de titres à l'animosité de ces barbares! quoique j'opposasse la patience & la résignation la plus grande à leurs mauvais traitemens, ma position n'en fut pas moins cruelle. Afrique.

» Johnson, arrêté à Jarra, fut amené le 18 mars à *Benowm*, il apportait le paquet de hardes que j'avais laissées chez *Daman*. J'appris avec le plus grand plaisir qu'il avait remis mes papiers en mains sûres. *Ali* s'empara de tous mes effets; je ne pus garder que la chemise que j'avais sur le corps & une boussole que j'avais heureusement enterrée dans le sable : c'était avec mes vêtemens tout ce qui me restait.

» Les Maures qui voulaient m'occuper, me donnèrent l'emploi de barbier ; mais ma maladresse me fit bientôt ôter cette charge.

» Une boussole que les envoyés d'Ali m'avaient prise, fut bientôt l'objet de leur superstitieuse curiosité. Le roi voulut savoir pourquoi l'aiguille se tournait toujours du côté du grand désert ; je ne trouvai d'autre moyen de

Afrique.

ſortir de l'embarras où me jettait cette queſtion, que de dire que ma mère demeurait bien au-delà des déſerts de Sahara, que tant qu'elle vivrait, le petit morceau de fer ſe tournerait toujours de ce côté-là & me ſervirait de guide pour me rendre vers elle; mais que ſi elle mourait, le petit morceau de fer ſe tournerait vers ſa tombe. A ces mots l'étonnement d'Ali redoubla, & après avoir retourné la bouſſole en tous ſens, il me la rendit avec précaution, croyant qu'elle renfermait quelque choſe de magique.

» Le 20 mars, un enfant d'Ali âgé d'environ neuf ans, vint m'apprendre qu'on avait tenu conſeil ſur moi. Cet enfant me dit avec beaucoup d'intérêt, que ſon oncle avait conſeillé au roi ſon père, de me faire arracher les yeux, parce qu'ils reſſemblaient à ceux d'un chat, que tous les Buchréens avaient approuvés ce conſeil, mais que ſon père ne voulait pas faire exécuter cette ſentence juſqu'à ce que j'euſſe paru devant la reine *Fatima*, qui était en ce moment dans le nord.

» J'appris en frémiſſant cette réſolution barbare; je demandai à Ali la permiſſion de retourner à Jarra; il me refuſa, en me diſant que la reine ne m'avait pas vu & qu'il fallait que je reſtaſſe à *Benowm* juſqu'à ſon arri-

vée, qu'alors je ferais maître de partir & que mon cheval me ferait rendu. Afrique.

» Je tombai dans une sombre mélancolie & fus attaqué d'une fièvre violente. Je commençais à goûter quelque repos, lorsque plusieurs Maures entrèrent dans ma cabane, me plaisantèrent sur ma souffrance & l'augmentèrent par mille vexations. Craignant de sortir des bornes de la prudence, j'allai me coucher sous quelques arbres voisins du camp : mais un des fils d'Ali accourut & me força à le suivre. Un de ses compagnons tira un pistolet de l'arçon de sa selle & m'ajusta. Deux fois le feu ne prit qu'à l'amorce, je crus à son air d'indifférence que le pistolet n'était pas chargé; mais enfin l'arme ayant fait feu, il en sortit un morceau d'acier qui alla frapper contre une pierre. Ali en me voyant témoigna la plus grande colère & donna l'ordre de me brûler la cervelle, lorsqu'on me trouverait hors de l'enceinte du camp.

» Un horizon épais & brumeux du côté de l'est annonça un vent de sable, qui commença le lendemain & souffla pendant deux jours. Le ciel était obscurci par la quantité de sable qu'il portait; l'air courait de l'est à l'ouest comme un vaste fleuve. Le sable tombait dans les alimens cuits en plein air, & s'attachait à la

Afrique. peau, qui dans cette saison est toujours moîte. Les Maures s'en préservaient en se tournant du côté opposé à la direction du vent & en mettant un linge sur leur visage.

» Vers ce temps-là toutes les femmes du camp teignirent leurs pieds & le bout de leur doigt d'une forte couleur de safran. J'en ignorai toujours le motif. Leur importunité était souvent extrême. Le 25 mars il en vint une troupe dans ma cabane, pour vérifier si la circoncision était suivie par les Nazaréens comme par les Mahométans. Tournant la chose en plaisanterie, j'observai à ces dames, que je ne pouvais pas donner une démonstration occulaire devant un aussi grand nombre de jolies femmes, mais que si une seule voulait rester, je satisferais sa curiosité. Ces dames entendirent la plaisanterie & s'en allèrent en riant. Celle que j'avais désignée, contente de mon hommage, m'envoya de la farine & du lait pour mon souper.

» Le 28 mars, Ali me fit avertir que je monterais à cheval avec lui; il vint effectivement dans l'après dînée me chercher. Je le suivis; il me mena dans les tentes de quatre différentes dames; dans chacune on me servit du lait & de l'eau. Les dames me firent mille questions, examinèrent avec attention mes

cheveux & ma peau, & affectèrent de me regarder comme un être d'une espèce inférieure à la leur.

» Un mois entier s'était écoulé depuis que je languissais dans le camp des Maures. On m'apportait vers minuit une gamelle de kouskous avec du sel & de l'eau : c'était tout ce qu'on nous donnait à Demba, Johnson & moi pour appaiser notre faim le jour suivant, car c'était alors le temps du Ramadan, & les Maures jugeaient à propos que nous observassions la loi comme eux.

» Je me fis cependant à ce régime &, pour abréger les longues heures, j'essayai d'apprendre à écrire l'Arabe ; je demandais à tous ceux qui venaient me voir de m'instruire ; l'orgueil de montrer leurs connaissances faisait toujours bien accueillir ma demande.

» Le 14 avril, Ali se détermina à aller au-devant de Fatima. On tua un jeune bœuf dont on emporta la viande coupée par tranche & séchée au soleil ; cette viande & deux sacs de kouskous furent toutes les provisions du voyage. Le surlendemain Ali partit sans bruit, ne prit avec lui qu'un petit nombre de ses gens & annonça qu'il serait de retour dans neuf ou dix jours.

» Un Schérif, venant de *Walet* avec du sel

Afrique.

& d'autres marchandises, arriva le 18 au camp; on le logea dans ma cabane; il était instruit, connaissait la langue arabe & celle du Bambara & voyageait ainsi en sureté dans plusieurs royaumes. Habitant de Walet, il avait été à *Houssa* & à *Tombuctou*. Voici ce qu'il m'apprit de ces trois villes.

» *Houssa* est la plus grande ville que j'aie jamais vue : *Walet* est plus grand que *Tombuctou*; mais éloigné du Niger, il y vient fort peu d'étrangers. Son principal commerce est en sel. De Benowm à Walet, il y a dix jours de marche, pendant lesquels on ne trouve aucune ville remarquable, & on est obligé de se nourrir du lait qn'on achète des Arabes. On traverse pendant deux jours un pays sablonneux où l'on ne trouve point d'eau; il faut ensuite onze jours pour aller de *Walet* à *Tombuctou*. L'eau est moins rare sur cette route, & l'on y voyage ordinairement sur des bœufs. On voit à *Tombuctou* des Juifs qui parlent Arabe & se servent des mêmes prières que les Maures.

» Ce Schérif m'indiqua la position de *Tombuctou*, à l'est-quart-de-sud, & ne varia que très-peu dans les différentes indications que je lui demandai.

» Je vis arriver aussi un autre schérif de *Maroc*, nommé *Sidi-Mahomet-Moura-Abdalla*,

dalla, avec cinq bœufs chargés de ſel. Il ſavait un peu l'Anglais, & il m'apprit qu'il venait de la *Santa-Crux*, & qu'il fallait cinquante jours pour faire le chemin de *Maroc* à *Benowm*. Afrique.

» Ces deux Schérifs & quelques étrangers qui vinrent au camp d'Ali, me firent trouver le temps de ma détention moins ennuyeux; mais d'autres déſagrémens m'étaient réſervés; on retrancha ſur ma nourriture, ſouvent on reſtait deux jours ſans me l'apporter; qu'on juge ma ſituation & celle de mes deux nègres.

» On apprit le 29 avril que l'armée du Bambara s'avançait & l'alarme ſe répandit dans le pays; un fils d'Ali arriva au camp, fit emmener le bétail, abattre les tentes & donna l'ordre du départ pour le lendemain. Le 30, tout le camp partit; on marcha droit au nord & je fus envoyé avec deux tentes à *Farani*, où j'arrivai le ſoir.

» Craignant qu'on ne fît du premier mai un jour de jeûne, comme de celui du départ, j'entrai dans *Farani* où le Douty me donna tout ce qu'il avait à manger, en me recommandant de venir tous les jours tant que je ſerais dans ſon voiſinage. Les Maures mépriſent les habitans de *Farani* & les traitent avec la plus brutale inſolence.

Afrique.

» Le 3 mai, nous étions rendus au nouveau camp d'Ali. Plus vaste que celui que nous quittions, ce camp était placé au milieu d'une grande forêt, à environ deux milles de distance d'une ville nègre nommée *Boubeker*. Je fus en arrivant à la tente d'*Ali*, pour présenter mon respect à la reine *Fatima*. Le roi parut satisfait de me voir, & dit à son épouse que j'étais ce chrétien dont on lui avait parlé. *Fatima* était de la caste des Arabes, elle avait de longs cheveux noirs & une excessive corpulence. Contente de mes réponses, elle m'offrit une jatte de lait; ce présent me parut d'un bon augure.

» La chaleur était extrême; toute la nature en était accablée: hommes, animaux, tout se ressentait de la disette de l'eau; j'en souffrais plus que personne, quoi que Fatima m'en donnât une ou deux fois par jour & qu'elle m'eut permis d'avoir une outre à moi; mais les cruels Maures ne permettaient pas à mon nègre fidèle de la remplir, & tel était l'effroi de Demba, qu'il aurait préféré mourir de soif que de s'exposer à la brutalité des Maures. Une nuit je fus obligé, tant était grande la soif qui me dévorait, de prendre ma part de l'eau d'une petite auge dans laquelle trois vaches s'abreuvaient; je bus avec grand

plaisir, jusqu'à ce que l'eau fut presqu'épuisée. Afrique.

» C'est ainsi que se passa le mois de mai. Ali me traitait toujours en esclave & *Fatima* qui me témoignait quelqu'intérêt n'avait rien dit encore de ma délivrance. Tout annonçait la saison des pluies ; je sentais que mon sort allait se décider, je résolus d'attendre sans monter d'impatience : des événemens imprévus hâtèrent ce moment si désiré.

» Des transfuges du *Kaarta* proposèrent à *Ali* de leur fournir deux cents cavaliers Maures, pour chasser *Daisy* de *Gédingoumar*: dans le dessein de leur extorquer de l'argent, *Ali* fit partir un de ses fils pour *Jarra*. La circonstance me parut mportante &, grace à *Fatima*, j'obtins la permission d'accompagner *Ali* à *Jarra*; je pris alors congé de la reine qui m'avait fait rendre mes effets avec beaucoup de bienveillance ; & le 26 mai je quittai de bonne heure le camp d'*Ali*, accompagné de *Johnson*, de *Demba* & de plusieurs cavaliers.

» Le 28 au matin, un messager d'Ali vint m'annoncer que désormais mon nègre *Demba* appartenait au roi. Je fis en vain les représentations les plus vives & les plus fortes, *Ali* fut inexorable & ordonna de conduire *Demba* à *Boubeker*. Notre séparation nous arracha des

Afrique.

larmes amères : avec ce fidèle ami, je perdais tout ce qui pouvait adoucir l'horreur de ma situation. J'appris à *Daman-Jumma*, chez lequel j'avais déjà logé à Jarra & chez qui je revins, tout ce qui m'était arrivé chez les Maures ; je le priai d'user de tout son crédit pour racheter *Demba* ; il se charga avec empressement de cette négociation. Ali refusa long-temps de le céder, cependant il consentit à la fin à le vendre à *Daman*, à condition que celui-ci le garderait chez lui. *Daman* accepta le marché & promit de payer l'esclave dès qu'on le lui enverrait.

» Ali qui ne s'était armé en faveur des rebelles du Kaarta que pour en tirer de l'argent, leur demanda, avant de rien entreprendre & en leur faisant beaucoup de protestations d'amitié, de lui donner à titre d'avance quatre cents têtes de bétail, deux cents vêtemens de toile de coton bleue & une quantité considérable de grains, de colliers & d'autres ornemens. Les rebelles furent embarrassés, mais ils prièrent *Ali* de prendre des habitans de *Jarra* la moitié du bétail qu'il exigeait. Ali y consentit & cette convention fut exécutée sur-le-champ.

» Le 2 juin, *Ali* me fit avertir qu'il me permettait de rester à *Jarra* jusqu'à son retour. Le 9, tous les Maures en sortirent. Le 12,

on apprit par un homme blessé, trouvé dans les bois, les succès de *Daisy* dans le Kasson & ses desseins contre les rebelles de ses états. Ceux-ci réclamèrent aussitôt les secours d'*Ali*, qui leur fit dire qu'il avait besoin d'employer ailleurs sa cavalerie. Afrique.

» Abandonnés à leurs propres forces, les rebelles entrèrent en campagne, au nombre de huit cents hommes; mais ils trouvèrent bientôt Daisy à la tête d'une armée nombreuse, ils battirent en retraite & prirent bientôt la fuite devant lui. Le désordre était à son comble dans Jarra &, malgré l'amitié que le roi du Kaarta m'avait témoignée, je ne jugeai pas à propos de l'attendre. Je montai donc à cheval & je suivis les habitans qui fuyaient.

» Demba m'avait été enlevé par Ali, Johnson refusait de me suivre plus loin, je restais seul pour continuer mon entreprise. J'en prévoyais toutes les difficultés & cependant rien ne put me détourner de mon projet.

J'étais arrivé à *Kadeeja* & à *Queira* avec les habitans fugitifs, j'attendais l'arrivée de quelques Mandingues qui allaient dans le Bambara pour faire route avec eux, lorsque, le premier juillet, le premier esclave d'*Ali* arriva avec quatre Maures à *Queira* & descendit chez le Douty. Johnson sut bientôt qu'ils venaient

Afrique.

pour me ramener à *Boubeker*. Inſtruit de leurs deſſeins, je réſolus de partir ſur-le-champ. Pendant la nuit je préparai mon bagage : deux chemiſes, deux paires de culottes longues, deux mouchoirs de poche, une veſte, un gillet, un chapeau & un manteau le compoſaient. Il ne me reſtait plus rien pour acheter des vivres.

» Johnſon réſiſta à toutes les inſtances que je lui fis pour m'accompagner. Il retournait ſur les bords de la Gambie, je lui confiai des papiers & le chargeai de donner de mes nouvelles à mes amis de Piſania & de leur dire qu'il m'avait vu bien portant ſur les frontières du Bambara.

» Paſſant légèrement par deſſus les nègres qui dormaient à ma porte, je montai à cheval, pris congé de *Johnſon* & de *Daman* & m'éloignai avec précaution. Des gardeurs de troupeaux qui faiſaient boire leur bétail à une korée me pourſuivirent pendant plus d'un demi-mille en me jetant des pierres. J'étais à peine hors de leur portée, que j'entendis de nouveaux cris derrière moi. Je me retournai & je vis trois Maures qui venaient à moi au grand galop, en brandiſſant leurs fuſils à deux coups. Je m'arrêtai & revins à leur rencontre. Après m'avoir traité avec férocité, l'un d'eux m'ordonna d'ouvrir mon paquet. J'obéis. Après

avoir examiné mon bagage, ils ne trouvèrent que mon manteau qui méritât d'être pris. Il m'était extrêmement utile, je les priai long-temps de me le laisser; mais un d'eux me l'arracha & s'en fut au galop; les deux autres le suivirent. Afrique.

» Je tournai alors mes pas vers l'est, & m'enfonçai dans les bois pour n'être pas poursuivi. Bientôt je me trouvai dans un chemin frayé. »

Avant de présenter au lecteur la suite des voyages de M. Park, nous plaçons sous ses yeux, dans le chapitre suivant, les observations de ce voyageur sur les mœurs, les usages, les habitans, les cérémonies religieuses de ces Maures, dont ce chapitre a fait assez connaître le caractère féroce & barbare.

Afrique.

CHAPITRE IX.

Caractère & mœurs des Maures. — Occupations des femmes.—Religion.—Education.—Beauté des femmes. — Vêtemens. — Occupations des femmes. — Esclaves nègresses. —Maladies. — Jurisprudence.—Impôts.--Forces du Ludamar. — Chevaux des Maures. — Funérailles. — Mariage.—Présent que fait la nouvelle épouse. — La Banna salée. — Géographie du Ludamar. — Animaux du Ludamar. —Quelques traits caractéristiques.—Vie errante des maures.

LES Maures du milieu de l'Afrique sont divisés en plusieurs tribus indépendantes. Les plus redoutables sont celles de *Trasart* & d'*Il-Braken*, sur la rive septentrionale du Sénégal. Les tribus de *Gédingouma*, de *J·fnou* & de *Ludamar* sont moins considérables, mais elles sont puissantes & belliqueuses. Chaque tribu est gouvernée par un chef, ou roi, qui jouit d'une autorité absolue.

Les Maures sont pasteurs. En temps de paix, ils ne s'occupent guère que de leurs troupeaux. Ils passent alternativement de la voracité à l'ab-

ſtinence. Les jeûnes fréquens preſcrits par la religion, les voyages pénibles qu'ils font à travers le déſert leur donnent la force de ſupporter la ſoif & la faim; mais quand l'occaſion s'en préſente, ils mangent plus dans un ſeul repas que trois européens. Ils négligent l'agriculture & échangent du ſel gemme qu'ils tirent du grand déſert contre du grain, des toiles de coton & autres objets qu'ils reçoivent des nègres.

Afrique.

Leur pays eſt ſtérile & ne produit que peu d'objets propres à être manufacturés. Cependant ils fabriquent eux-mêmes une étoffe très-forte dont ils couvrent leurs tentes & qui provient du poil des chèvres, filé par les femmes Maures. Ces femmes préparent auſſi les cuirs dont on fait les ſelles, les brides, les valiſes & autres objets.

Les Maures font avec du fer natif des piques, des couteaux & même des marmites; mais ils achètent des européens leurs ſabres, leurs armes à feu & leurs munitions, qu'ils payent avec des nègres qu'ils enlèvent dans les royaumes voiſins.

Les Maures ſont mahométans rigides. Ils ont la bigoterie, la ſuperſtition & l'intolérance de leur ſecte. A Benowm, à défaut de moſquée, les prières ſe font dans une enceinte de

Afrique.

nattes. Celui qui y préside est à-la-fois prêtre & maître d'école. Ses écoliers s'assemblent tous les soirs devant sa tente, où, à la clarté d'un grand feu, on leur apprend quelques sentences du koran & les principes de leur religion. Leur alphabet diffère peu de celui qu'on trouve dans la grammaire de Richardson. Leurs prêtres feignent de connaître la littérature étrangère. Celui de *Benowm* me montra plusieurs caractères barbares qu'il prétendait être l'alphabet romain & d'autres qu'il donnait pour du persan. Sa bibliothèque consistait en neuf volumes in-4°., où l'on trouvait, presque à chaque page, le nom de Mahomet tracé en caractère rouge.

Le papier étant rare & cher, les écoliers écrivent ce qu'on leur apprend sur des planchettes qu'ils portent toujours pendues derrière le dos. Dès qu'un écolier sait lire & écrire quelques passages du koran, il est suffisamment instruit & il sort de la classe des enfans; alors il méprise les nègres illettrés & ne perd pas une occasion de montrer sa supériorité sur ceux qui n'ont pas tant de science que lui.

L'éducation des filles Maures est très-négligée. Les femmes se soucient peu des qualités morales, les hommes ne regardent pas le manque de ces qualités comme un défaut. Les femmes qu'ils regardent comme d'une espèce

inférieure; ne sont, selon eux, créées que pour les plaisirs & les caprices d'un maître. Le goût de la volupté est leur première qualité & la plus aveugle soumission, leur premier devoir. Afrique.

Chez les Maures, corpulence & beauté sont synonymes. La femme à qui il faut un chameau pour la porter, est une beauté parfaite; celle que deux esclaves peuvent soutenir, ne peut avoir que des prétentions modérées. Les femmes prennent beaucoup de peines pour devenir massives & flatter le goût des Maures. Les mères font, à cet effet, manger tous les matins à leurs filles une énorme quantité de kouskous & boire une grande jatte de lait de chameau. Souvent les coups sont employés pour les y contraindre. Cet usage n'occasionne ni maladies, ni indigestions & produit bientôt l'embonpoint si désiré qui est aux yeux des Maures la perfection même.

Les Maures achètent des nègres tous leurs vêtemens, ce qui force les femmes à s'habiller avec économie. En général, elles ne portent qu'une pagne qui leur ceint le corps, descend presque jusqu'à terre & fait à-peu-près l'effet d'une jupe. Au haut de cette pagne, on coud deux pièces carrées, l'une devant, l'autre derrière, & on les attache ensemble sur l'épaule. La coiffure des femmes est composée d'un

Afrique.

bandeau de toile de coton, dont une partie plus large que le reste leur couvre le visage quand elles vont au soleil. Elles ne sortent jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le degré de fortune de leurs maris, varie les occupations des femmes maures. La reine & quelques autres font comme les grandes dames d'Europe, elles causent avec ceux qui viennent les voir, font quelques prières & applaudissent à leurs charmes devant un miroir. Celles d'une classe inférieure s'occupent des soins du ménage, sont vaines, parleuses, & font sentir à leurs esclaves les effets de leur mauvaise humeur.

Le sort de ces négresses esclaves est déplorable; contraintes d'aller chercher de l'eau dans des grandes outres qu'on appelle *guirbas*, il faut qu'elles charient assez d'eau pour leurs maîtres & leur chevaux, puis elles pilent le maïs & préparent le manger. Dans les intervalles, elles balayent la tente, battent le beurre, & font tout ce qu'il y a de plus pénible. Elles sont mal nourries & cruellement châtiées pour la moindre faute.

L'habillement des Maures du Ludamar ne diffère guère de celui des nègres dont il a été parlé dans le chap. II, si l'on n'en excepte le turban qui, chez eux, est toujours de toile

blanche. Les Maures, qui ont une longue barbe en font orgueilleux, parce qu'elle prouve leur origine arabe. Les autres ont en général les cheveux courts, touffus & extrêmement noirs. Afrique.

Les maladies les plus communes chez les Maures, sont la fièvre intermittente & la dysenterie. On les abandonne ordinairement au seul secours de la nature. Quelquefois la petite vérole fait chez les Maures de grands ravages & passe de chez eux chez les nègres du midi. Ces derniers peuples pratiquent l'inoculation.

Leur jurisprudence criminelle est prompte & décisive; mais les peines capitales ne sont guère infligées qu'aux nègres. La seule fantaisie du roi tient lieu de loi & de jugement.

La garde de leurs troupeaux est un des soins les plus importans des Maures. Cependant la plupart d'entre eux restent souvent à ne rien faire, passant le jour à parler de leurs chevaux, ou à former des projets de rapine contre les nègres. Les oisifs se rendent dans la tente du roi; ils y causent avec beaucoup de liberté les uns des autres, mais ils n'ont qu'une opinion sur leur chef. Ils le louent souvent dans des chansons si remplies d'adulation, qu'un despote maure peut seul entendre sans rougir.

Le roi est toujours vêtu des étoffes les plus précieuses. Ses vêtemens sont tantôt de toile de

Afrique.

coton bleue de *Tombuctou*, tantôt de mousseline achetée à *Maroc*. Sa tente est plus grande que les autres; mais il oublie fréquemment sa grandeur & devient l'égal de ses plus petits sujets.

Différens impôts fournissent aux dépenses du gouvernement. Les nègres établis dans le Ludamar payent une taxe en grains, en toile ou en poudre d'or. Toutes les Korées sont sujettes à une taxe qui se paie en bétail. Toutes les marchandises qui passent dans le royaume doivent des droits qui sont toujours prélevés en nature. Mais les plus grands revenus du roi sont le pillage & l'extorsion. Les nègres qui habitent le Ludamar tremblent de paraître riches; le prince a dans toutes les villes des espions qui lui rendent compte de la fortune de ses sujets, qu'il trouve toujours moyen de niveler.

Les forces du Ludamar sont sa cavalerie qui est bien montée & qui paraît très-adroite à la guerre d'escarmouche & de surprise. Chaque cavalier se fournit son cheval & ses armes, qui sont, un grand sabre, un fusil à deux coups, un sachet de cuir rouge pour mettre les balles & une poire à poudre qu'il porte en bandoullière; il n'a d'autre paye & d'autre récompense que le pillage. On ne peut fixer le nombre des Maures du Ludamar, mais l'ar-

mée sous le gouvernement d'Ali, était de deux mille cavaliers. Afrique.

Les chevaux Maures sont très-beaux & tellement estimés que les princes nègres donnent de douze à quatorze esclaves pour en avoir un.

Les Maures sont de très-bons cavaliers, ils montent à cheval sans crainte : ils ont des selles dont les arçons de devant & de derrière sont si hauts qu'ils y sont bien en sureté, le sable dont leur pays est couvert les préserve de toute fracture ou lézion, si par hasard, ils tombent de cheval. Comme les Maures au nord du désert, ils mettent leur orgueil à faire galoper un cheval ventre à terre & à l'arrêter tout-à-coup en tirant la bride de manière à déhancher l'animal, ce qui arrive souvent.

Dès qu'un malade meurt, ses parents font entendre des cris d'usage en ces sortes d'occasions; les femmes vont joindre à ce concert leurs voix glapissantes. Les Maures enterrent leurs morts secrètement, à l'entrée de la nuit & non loin de leur tente. Ils plantent sur la tombe un arbuste particulier & ils ne souffrent pas qu'un étranger en arrache une feuille, ou même y touche, tant est grande leur vénération pour les morts.

Un grand tambour appelé *tabala* annonce

Afrique.

chez ces peuples la célébration d'un mariage. Plusieurs personnes se rassemblent dans la tente où les époux vont s'unir, mais on n'y trouve pas cette gaité qui accompagne toujours les mariages nègres; il n'y a ni chant, ni danse, ni autre amusement. Une femme bat le tambour & les autres personnes de son sexe poussent toutes à la fois, à intervalles égaux, un cri aigu, & remuent en même temps leur langue d'un côté de la bouche à l'autre avec une volubilité extraordinaire. M. Parck qui nous donne ces notions lassé de ce spectable ne vit pas le reste de la cérémonie & n'en parle pas, il ajoute seulement qu'il commençait à s'endormir dans sa cabane lorsqu'une vieille femme entra, tenant une gamelle dans sa main & lui disant qu'elle lui apportait un présent de la part de la nouvelle mariée; avant qu'il fut revenu de sa surprise, la femme lui jetta sur le visage ce que contenait la gamelle. C'était la même espèce d'eau lustrale dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés. La vieille assura à M. Park que les jeunes maures non mariés recevaient toujours avec reconnoissance une faveur aussi distinguée; il s'éssuya & chargea la vieille de ses remercîmens. Après que l'épouse a fait ce don, le tambour continue à battre & les femmes répètent leur cri pendant toute

toute la nuit. Vers les neuf heures du matin la nouvelle mariée sort en cérémonie de la tente de sa mère, accompagnée d'un grand nombre de femmes portant la tente dont son mari lui a fait présent ; les unes portent les poteaux, les autres les cordes & toutes pousſent le même cri que la veille : arrivées dans le lieu destiné à la résidence des nouveaux époux, elles y plantent la tente. Le nouveau marié suit de près le cortège de femmes ; il a avec lui un grand nombre d'hommes conduisant quatre taureaux qu'on attache aux piquets de la tente, puis on en tue un cinquième qu'on distribue aux spectateurs & la cérémonie est terminée

Afrique.

La manière dont on célèbre la banna salée parmi les Maures, mérite bien le nom de fête. Tous les esclaves sont proprement habillés. Les maîtres de maisons font à l'envi distribuer des provisions à leurs voisins qui sont moins riches qu'eux. La faim disparaît, hommes, femmes, enfans, libres ou esclaves ont à manger jusqu'à la satiété.

Le Ludamar est borné au nord par le grand désert de Sahara. Cette mer de sable qui occupe un si grand espace dans le nord de l'Afrique est presqu'entièrement inhabitée. Dans quelques endroits, une légère apparence de

Afrique.

végétation excite quelques miférables Arabes à y conduire leurs troupeaux ; quelques peuplades maures ont fixé leur réfidence dans d'autres endroits où l'on trouve un peu plus d'eau & de pâturages. Là, elles vivent pauvres, mais indépendantes, fans redouter la domination des defpotes de la Barbarie. Le refte du défert, abfolument dépourvu d'eau, ne voit d'autres être humains que quelques marchands dont les caravanes forment de temps en temps la pénible & dangereufe entreprife de le traverfer. Dans quelques parties de cette vafte folitude, le fable eft couvert d'arbuftes rabougris qui marquent les haltes des caravannes & fourniffent un peu de pâture aux chameaux; mais dans d'autres endroits, le voyageur ne voit autour de lui que les cieux & une immenfe étendue de fable. L'œil cherche en vain où fe repofer, & l'ame eft fans ceffe remplie de la cruelle appréhenfion de périr de foif.

La gazelle & l'autruche font les feuls animaux qui habitent ces contrés; la légéreté de leur courfe fait qu'elles fe tranfportent facilement dans les endroits éloignés où il y a de l'eau; fur les confins du défert, où elle eft plus facile à trouver, on voit des lions, des panthères, des fangliers & des éléphans.

Le feul animal domeftique qui réfifte à la

fatigue du passage du désert est le chameau ; la conformation de son estomac lui fournit en suffisance de l'eau pour dix à douze jours. On a vu plusieurs fois dans cet abrégé sa description & l'utilité dont il est, ce qui nous engage à ne pas en reparler. Afrique.

Les Maures ont quelque chose de désagréable dans la figure. On croit voir sur leur visage la perfidie & la cruauté ; leur regard est tellement égaré qu'on les prendrait pour des fous. Leurs trahisons & leur méchanceté sont prouvées par les vols & les brigandages qu'ils commettent dans les villages nègres, sans que les habitans paisibles de ces villages en tirent vengeance. Le courage entreprenant des Maures, la connaissance qu'ils ont du pays, la vitesse de leurs chevaux les rendent des ennemis très-dangereux : les petits royaumes nègres près du désert sont dans des transes continuelles tandis que les tribus maures vivent tranquilles, grâce à la terreur que leur nom inspire.

Le Maure change de place à chaque saison. Dans le mois de février, quand le soleil dévore toutes les plantes, il se rapproche du pays des Nègres, il y demeure jusqu'à la saison des pluies qui commence en juillet. Alors il retourne au nord après avoir échangé du sel contre des grains & d'autres objets de néces-

Afrique.

sité. Cette vie errante habitue les Maures à la fatigue & aux privations, mais elle resserre entr'eux les liens de l'amitié & leur donne pour les étrangers une aversion insurmontable. Se croyant bien au dessus des Nègres, parce qu'ils ont la connaissance des lettres, ils sont vains, orgueilleux, féroces & intolérans, enfin ils unissent la superstition du nègre à la perfidie & à la cruauté de l'Arabe. Tous ont en horle nom chrétien & ne pensent pas qu'il y ait du mal à massacrer un européen. Ce que M. Park éprouva pendant qu'il fut entre leurs mains & la mort du major Houghton prouvent cette dernière assertion.

On trouvera dans la suite quelques détails également applicables aux Maures & aux Nègres qui habitent le midi de leur pays, nous les donnerons en faisant connaître ces Nègres.

Afrique.

CHAPITRE X.

Joie qu'éprouve M. Park en échappant aux Maures. — Sa ſituation dans le déſert. — Une vieille femme lui donne à manger. — Il eſt bien accueilli par des Foulahs. — Il arrive à Wawra, ville nègre tributaire du Roi de Bambara. — Il ſe rend à Vaſſibou. — Il eſt joint par des Kaartans fugitifs, qui l'accompagnent juſque dans le Bambara. — Il voit le Niger. — Quelques détails ſur Ségo, capitale du Bambara. — Le Roi Manſong refuſe de voir M. Park & lui envoie un préſent. — Généreuſe hoſpitalité d'une négreſſe. — Le ſhéa ou arbre à beurre. — Conduite des Maures de Sanſading. — M. Park continue ſa marche & éprouve pluſieurs incidents. — Il arrive à Modibou, part pour Kea & laiſſe ſon cheval en chemin. — Il s'embarque à Kéa, arrive à Mourzan, traverſe le Niger & va à Silla. — Il ſe détermine à s'arrêter. — Détails ſur le cours intérieur du fleuve & ſur les états voiſins du côté de l'eſt.

COMMENT peindre la joie de M. Park, lorſqu'il ſe vit échappé à tous les dangers dont il était menacé chez les Maures. Je reſpirais

Afrique.

dit-il plus facilement, j'étais beaucoup plus dispos, le désert même me paraissait agréable. Cependant ma situation était encore déplorable, j'étais sans moyen pour me procurer des vivres & je craignais de ne pas trouver d'eau. Je souffris pendant toute la journée une soif ardente, ma bouche était sèche & enflammée. J'essayai de mâcher des feuilles d'arbustes, mais je ne fus pas soulagé. Un peu avant le coucher du soleil, j'éprouvai un tournoiement de tête & une extrême foiblesse; je tombai sur le sable & je me crus prêt à expirer. Le soleil disparaissait de l'horizon, lorsque je repris un peu de courage; je marchai aussi long-temps que je pus, en poussant mon cheval devant moi. Bientôt j'aperçus quelques éclairs. Oh! qui peindra ma joie à cette vue. Ces éclairs annonçaient la pluie. Ils augmentèrent rapidement, le vent agitait violemment les buissons, j'ouvrais la bouche pour recevoir les gouttes rafraichissantes que j'attendais lorsque je fus couvert d'un nuage de sable que le vent poussait avec tant de force que je fus obligé de m'abriter sous des arbres pour n'en être pas suffoqué. Ce nuage de sable couvrit l'air pendant une grande heure; après qu'il fut passé je me remis en route quoique j'eusse beaucoup de peine à marcher, enfin vers les

dix heures du soir de nouveaux éclairs très-vifs furent suivis de quelques grosses gouttes de pluie & le sable cessa de voler. Bientôt la pluie tomba en abondance, j'étendis tout mon linge pour la recueillir & étancher ma soif en le suçant. Afrique.

La nuit était très-obscure, j'avançais difficilement, quand j'aperçus plusieurs lumières. Je craignais d'être tombé dans un parti Maure, & marchant avec beaucoup de précaution vers elles, j'entendis les mugissement des bœufs, ce qui me fit connaître qu'il y avait là des puits ou mares dont les Maures étaient probablement les maîtres. Cette idée me fit m'éloigner au plus vite quoique j'eusse encore soif, je marchai vers l'est-sud-est &, un peu avant onze heures, je trouvai des champs cultivés où plusieurs nègres plantaient du maïs. Ils m'apprirent que le village voisin, s'appellait *Schrilla*, qu'il appartenait à *Ali* & qu'il était habité par des nègres Foulahs.

Au nom d'*Ali*, j'hésitai à entrer dans ce village, cependant la lassitude de mon cheval & ma faim me décidèrent; j'allai droit chez le Douty qui ne voulut pas me recevoir & qui me refusa même une poignée de maïs pour moi & mon cheval. Je m'éloignai & sortis du village : en dehors des murs, je vis quelques huttes dispersées vers lesquelles je me dirigeai.

Afrique.

Une vieille femme filait du coton à la porte d'une de ces huttes, je lui fis signe que j'avais faim, à l'instant elle me fit entrer chez elle & me donna du Kouskous pour moi & du maïs pour mon cheval. Je fis présent d'un de mes mouchoirs à cette pauvre femme. Il me fallut bientôt échapper à de nouveaux dangers, les gens du village s'assemblaient & voulaient me mener à Ali, je frémis à ce nom & serrant le maïs que la vieille m'avait donné, je me remis en route, marchant d'abord au nord pour qu'on ne soupçonna pas que je m'étais enfui de chez les Maures. Traversant ensuite les bois & dirigeant ma marche vers le sud, j'arrivai le 4 juillet dans un lieu habité par des Foulahs. Un pasteur me fit un bon accueil; je payai ses soins généreux & un peu de maïs, avec quelques boutons de cuivre; en le quittant, j'entrai dans un chemin qui allait droit au royaume de Bambara. Le lendemain 5, j'étais à dix heures dans la ville nègre de *Wawra* qui appartient au *Kaarta*, mais qui était alors tributaire de *Mansong*, roi de *Bambara*.

Cette petite ville est entourée de murs élevés & habitée par des Mandingues & des Foulahs; ses habitans s'occupent de la culture du grain qu'ils échangent avec les Maures contre le sel. *Flancharec*, Douty de cette ville,

me reçut très-bien. Je dormais tranquillement sur une peau de bœuf, quand la curiosité des habitans me réveilla; le Douty, qui avait été à la Gambie, leur assura que j'étais un blanc, que j'allais à *Ségo* capitale du Bambara & qu'à coup sûr, j'étais très-pauvre. Plusieurs femmes, apprenant que j'allais à Ségo, me prièrent de demander au roi Mansong ce qu'étaient devenus leurs enfans. Toutes me donnèrent des preuves de leur tendresse & de leur sollicitude maternelle. Afrique.

Le 6 juillet, je gagnai *Dingyce.* Un vieux foulah m'invita à entrer dans sa hutte. Le Douty m'envoya quelques alimens pour moi & du grain pour mon cheval. Le lendemain, au moment de mon départ, mon hôte me demanda de mes cheveux qui étaient m'a-t-il dit, un saphis qui donnait à celui qui le portait toute l'instruction des blancs. Je me prêtai volontiers à ses desirs.

Vers midi, je parvins à *Vassibou*, petite ville où je m'arrêtai pour attendre que l'occasion me procurât un guide pour *Satilé.* Je restai quatre jours chez le Douty &, pendant ce temps je suivis les habitans dans leurs champs pour les voir travailler. La culture s'y pratique en grand, & les nègres disent avec orgueil qu'ils n'ont jamais connu la faim. Hommes & femmes

Afrique.

labourent le sol avec une bêche pointue supérieure à celle des bords de la Gambie. La crainte des Maures fait qu'ils portent toujours leurs armes avec eux.

Le soir du 11, huit Kaartans fugitifs arrivèrent à *Vassibou* : fuyant la tyrannie des Maures, ils allaient vivre sous les lois de *Mansong* : ils m'offrirent de me conduire à *Satilé*, j'acceptai.

Le 12, nous partîmes à la pointe du jour & nous marchâmes avec une vitesse extraordinaire jusqu'au soleil couchant. En approchant de *Satilé*, nous fûmes pris par les habitans pour un parti Maure. L'alarme se répandit dans toute la ville, dont nous trouvâmes les portes fermées ; après de longs pourparlers, le Douty nous permit de coucher dans son baloun & nous donna même à chacun une peau de bœuf pour nous servir de lit.

Le 13, nous arrivâmes à un village ruiné par la guerre, six mois auparavant. Pour empêcher qu'on y bâtit aucune ville, on avait brulé le Bentang, comblé les puits & détruit tout ce qui pouvait rendre ce séjour commode & agréable.

Vers midi mon cheval était si fatigué que je ne pus suivre mes compagnons de voyage. Je les priai donc de continuer leur route, mais

ils s'y refusèrent. Les lions, me dirent-ils, sont nombreux dans ces contrées, mais quoiqu'ils n'attaquent pas souvent une troupe, ils auraient bientôt trouvé un homme seul. Il fut convenu qu'un cavalier resterait avec moi pour faire aller mon cheval devant moi tandis que les autres se rendraient à *Gallou* pour y chercher des logemens & y préparer de l'herbe pour les chevaux. Avec le secours de ce bon nègre je conduisis lentement mon cheval jusqu'à *Gallou*, ville considérable dans une belle & riche vallée qu'entourent des rochers élevés.

Afrique.

Le Doury fit présent d'une belle brebis blanche à mes compagnons & je me procurai du grain pour mon cheval.

Le lendemain nous arrivâmes à *Mourja*, ville grande & fameuse par son commerce de sel : Les Maures l'apportent en grande quantité. La plupart des naturels sont mahométans & il n'est pas permis aux Kafirs de boire du *Neodollo*, sorte de bière, excepté dans de certaines maisons. Cette boisson rend la gaîté aux nègres & quelque fois les ennivre. Le maïs y étant abondant, les habitans sont généreux pour les étrangers. Nous reçûmes de différentes personnes autant de grains & de lait qu'il nous en eût fallu pour trois fois plus de monde. Nous y passâmes deux jours & notre

Afrique.

séjour ne diminua pas la libéralité de nos hôtes.

Le 16, nous partîmes pour *Sansading* & suivîmes un chemin pittoresque entre deux collines : nous arrivâmes le soir à *Datlibou* d'où nous nous mîmes en marche le lendemain pour nous rendre à *Fanimbou*. Le Douty de ce village, ayant appris qu'il y avait parmi nous un homme blanc, m'envoya sur le champ trois vieux mousquets à réparer & il fut fort surpris quand je lui eus dit que je ne le pouvais pas.

Le 18, nous allâmes à *Geotoiro*. Mes compagnons se disputaient avec le cadi qui ne voulait pas leur permettre d'acheter quelques provisions, mais ils le trouvèrent inflexible : ce ne fut que vers minuit, qu'on nous apporta des vivres qui nous rendirent la nuit plus agréable.

Le lendemain nous nous proposâmes d'aller jusqu'à *Doulinkeabou*. Mes compagnons de voyage, beaucoup mieux montés que moi, me laissèrent bientôt derrière eux. Je marchais pieds nuds conduisant mon cheval devant moi. Je rencontrai une caravane de soixante-dix esclaves, qui venaient de *Ségo*. ile étaient attachés par le cou avec des lanières de cuir tressées comme des cordes. Sept esclaves te-

naient à la même corde, entre chaque groupe de ſept, marchait un homme avec un mouſquet. Pluſieurs de ces eſclaves étaient en mauvais état & on comptait parmi eux beaucoup de femmes. Le domeſtique de *Sidi-Mahomed* que je vis à la ſuite de ces eſclaves m'apprit qu'ils allaient à *Maroc* par le *Ludamar* & le grand déſert. Dans l'après midi, je rencontrai une vingtaine de Maures à cheval & bien armés, c'étaient les propriétaires des eſclaves. Ils m'apprirent que *Sidi* n'était pas à *Sego*, mais qu'il était allé à *Kancaba* chercher de la poudre d'or.

Mes compagnons de voyage étaient partis lorſque j'arrivai à *Doulinkeabou*; mon cheval était ſi fatigué que je ne pus les ſuivre. Le Douty m'accorda de l'eau pour boire, mais ſon hoſpitalité ſe borna là. Le lendemain, je lui demandai envain quelques vivres, ce ne fut qu'après ſon départ, que ſa femme m'envoya un peu de farine que je délayai dans de l'eau & que je bus pour mon déjeuner. Je continuai ma route & j'arrivai vers midi près d'une Korée où des Foulahs me donnèrent du lait. J'y trouvai deux nègres qui allaient à *Sego* & je m'applaudis de cette heureuſe rencontre. Dans un petit village où nous nous arrêtâmes, nous fûmes invités à une eſpèce de

Afrique.

repas public où régnait une sorte de cérémonie. On y servit avec profusion du *Sinkatou* (mets composé de lait aigre & de farine ,) & de la bière faite avec du grain du pays. Les femmes étaient admises dans cette société, ce que je n'avais jamais vu en Afrique. Tout se faisait sans gêne, chacun buvait à son gré. Les convives faisaient l'un à l'autre un signe de tête quand ils voulaient boire & disaient ordinairement en prenant la calebasse , *Berka* (Je vous remercie). Tous , hommes & femmes me parurent un peu ivres , mais la fête se termina sans querelle.

Dans les villages où nous passâmes en sortant de ce lieu , les Bambaras me prirent pour un Maure & me plaisantèrent beaucoup. Le soir pour un bouton , je me procurai quelques alimens pour moi & mon cheval. J'appris alors que le lendemain , je verrais le Niger que les nègres appellent le *Joliba* ou la *grande eau*. Dans cette contrée , les lions sont si communs que l'on ferme les portes des villes au coucher du soleil.

L'idée de voir le Niger , le bourdonnement des Moustiques , m'empêchèrent de fermer l'œil pendant la nuit. Je fus obligé d'attendre le grand jour pour faire ouvrir les portes ; en approchant de Ségo , je rejoignis les Kaar-

tans fugitifs & ils convinrent de me présenter au roi. Nous marchions au travers d'un terrain marécageux, je cherchais à découvrir le fleuve, lorsque l'un des nègres s'écria : *geo affilli* (voyez l'eau), & j'aperçus en regardant devant moi le majestueux Niger, large comme la Tamise à *Westminster*, qui coulait lentement *vers l'Orient*. Je courus au rivage &, après avoir bu des eaux du fleuve, je remerciai le ciel de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet. Afrique.

Le cours du Niger ne me causa aucune surprise, mes doutes à ce sujet avaient été presque détruits par les différens rapports des nègres que j'avais questionnés & je savais déjà que le major Houghton avait aussi recueilli des informations pareilles.

Ségo capitale du *Bambara*, se compose de quatre villes, deux sur la rive septentrionale, s'appellent *Ségo-Koro*, & *Ségo-Bou* ; les deux sur la rive méridionale, s'appellent *Ségo-sou-korro*, & *Ségo-see-korro*. Toutes sont entourées de grands murs de terre ; les maisons sont construites en argile ; elles sont carrées & leurs toits sont plats ; quelques-unes ont deux étages ; plusieurs sont blanchies. Outre ces bâtimens, on trouve dans tous les quartiers des mosquées bâties par les Maures. Les rues

Afrique.

ſont étroites, les voitures à roues inconnues. Sa population s'élève environ à trente mille habitans; le roi de Bambara réſide conſtament à *Sego ſee-korro* & il emploie un grand nombre d'eſclaves à tranſporter les habitans d'un côté à l'autre de la rivière. Le ſalaire qu'ils reçoivent fournit un revenu conſidérable; les canots dont on fait uſage pour ces paſſages, ſont d'une forme ſingulière; ils ſont faits avec les troncs de deux arbres joints bout à bout: de ſorte que la jointure eſt préciſément au milieu; ils n'ont ni pont, ni mâts, mais beaucoup de capacité. J'en ai vu qui traverſaient la rivière chargés de quatre chevaux & de pluſieurs perſonnes.

En arrivant au paſſage, la foule me regardait en ſilence; j'y vis avec inquiétude pluſieurs Maures; je m'aſſis ſur le rivage pour attendre mon tour & je contemplai cette grande ville, ces nombreux canots, cette population active, les terres bien cultivées qui s'étendaient au loin & annonçaient l'opulence & la civiliſation.

J'attendis plus de deux heures. Le roi *Manſong* fut averti que je venais pour le voir, il me fit dire auſſitôt que je ne ſerais pas admis en ſa préſence, ſans qu'il ſut ce qui m'amenait en ſon pays, qu'il me défendait de

de passer la rivière. Le messager qui m'apporta cet ordre, me conseilla d'aller chercher dans un village qu'il me montra, un logement pour la nuit, en me disant que le lendemain, il m'apporterait de nouvelles instructions. Je fus au village où personne ne voulut me recevoir; je restai toute la journée sans manger, assis sous un arbre : le vent s'était élevé & annonçait une forte pluie. Vers le soir, j'étais décidé à grimper sur l'arbre pour y passer la nuit à l'abri des bêtes féroces; déjà j'avais lâché mon cheval, afin qu'il put paître en liberté, quand une femme, qui revenait des champs, s'arrêta pour me regarder. Elle s'informe de ma position, je la lui expose en peu de mots : alors avec un air de grande compassion, elle prend ma selle & ma bride, & me fait signe de la suivre; elle me conduit dans sa hutte, allume une lampe, étend une natte sur le sol & me dit que j'y pouvais passer la nuit; mais elle s'aperçoit que j'ai faim & sort aussitôt pour me procurer à manger. Bientôt elle revient avec un fort beau poisson qu'elle fait griller à moitié sur quelques charbons & qu'elle me donne ensuite pour souper : puis me montrant ma natte, ma digne bienfaitrice m'invite à m'y reposer sans crainte. Les femmes de sa maison n'a- Afrique.

Afrique.

vaient cessé de me contempler; elle les rappella alors au travail, qui consistait à filer du coton. Pour charmer l'ennui de ce travail, elles eurent recours à des chansons & en improvisèrent même une sur moi. Une femme seule chantait d'abord, les autres reprenaient en chœur. L'air en était doux & plaintif, les paroles répondaient à celles-ci. — « Les vents rugissaient & la pluie tombait. — Le pauvre homme blanc, faible & fatigué, vint & s'assit sous notre arbre. — Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. — Chœur. — Ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère. &c. &c. » Ces détails minutieux pour le lecteur, donneront peut-être une idée de la position cruelle où je me trouvais. Ému d'une bonté si touchante, si inespérée, je ne pus fermer les yeux. Le matin je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste, c'était le seul don que j'eusse à lui offrir.

Le 22 juillet, le roi me fit demander si j'avais apporté quelques présens; Je lui fis dire que les Maures m'avaient tout volé. Le lendemain un messager m'apporta un sac conte-

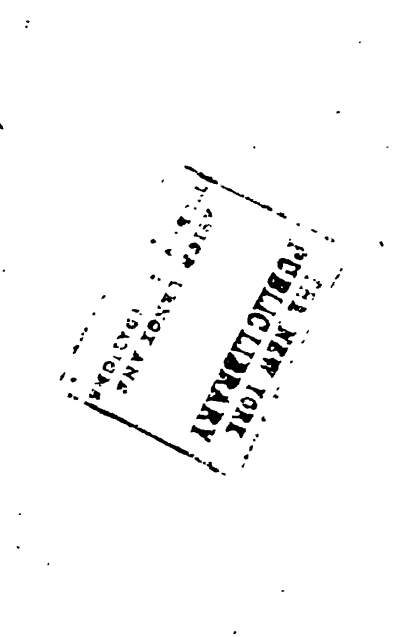
nant cinq mille kauris. (1) C'était un don du roi qui m'invitait en même temps à m'éloigner de *Ségo*. Le messager ajouta qu'il avait ordre de me conduire jusqu'à *Sansanding*, si mon intention était d'aller à *Jenné*. Je ne pus deviner les motifs de cette conduite. Afrique.

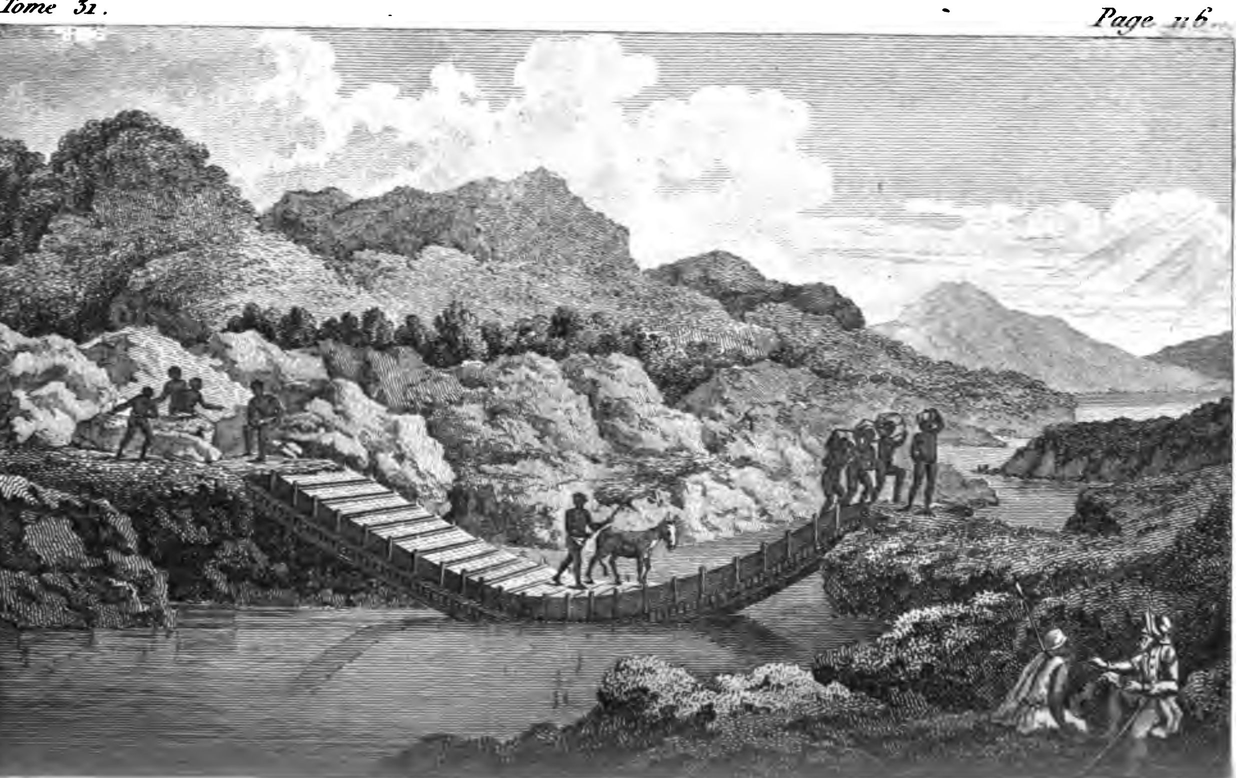
Mon guide était franc & communicatif; en me conduisant dans un village à l'est de *Ségo*, où nous fûmes bien reçus, il m'apprit que si *Jenné* était réellement le lieu de ma destination, j'avais formé une entreprise très-dangereuse. « Jenné, me dit-il, fait, il est vrai, par-« tie des états du roi de Bambara; mais dans » le fait, c'est une ville Maure; la plupart » des habitans sont *Buschréens* & le gouver-» neur même, quoique nommé par Mansong, » est de cette secte. » — Je voyais le danger de retomber entre les mains des Maures & j'appris que le péril augmenterait à mesure que j'irais plus avant, toutes les villes étant sous leur influence, sur-tout Tombuctou, objet principal de mes recherches, où ce peuple barbare ne permet à aucun chrétien de demeurer : cependant je partis du village le 24, &, accompagné de mon guide, je passai vers huit heures par une grande ville appellée *Kabba*,

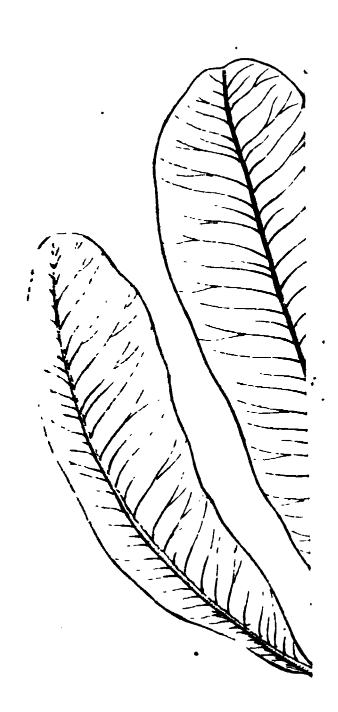
(1) 250 Kauris équivalent à 24 sols de france.

Afrique.

ſituée au milieu d'un beau pays, très-bien cultivé, & reſſemblant plutôt à l'intérieur de l'Angleterre, qu'à celui de l'Afrique. Les habitans étaient par-tout occupés à recueillir le fruit du *Shéa*, avec lequel on fait le beurre végétal dont il a été parlé dans le commencement de cet ouvrage. Cet arbre qui ſe place dans l'ordre naturel des *Sapotæ*, a quelque reſſemblance avec l'arbre *madhuca*, que Charles Hamilton décrit dans les recherches aſiatiques. Il croît abondamment dans toute la partie méridionale du Bambara; on ne le plante pas, mais on le trouve naturellement dans les bois. Lorſqu'on défriche les forêts pour la culture, on coupe tous les arbres excepté les shéas; le fruit de cet arbre, avec le noyau duquel, ſéché au ſoleil & bouilli dans l'eau, on prépare le beurre végétal, reſſemble un peu à l'olive d'Eſpagne. Le noyau eſt enveloppé d'une pulpe douce, que recouvre une mince écorce verte. Le beurre qui en provient ſe conſerve toute l'année ſans ſel, eſt plus blanc, plus ferme & plus agréable au goût que le meilleur beurre de lait de vache. On fait encore ſécher ce fruit dans un four, ſous lequel on allume un feu de bois clair. Après trois jours le fruit eſt en état d'être pillé & bouilli; le beurre préparé de cette manière,


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS







Schea *o*

7
né
a,
ie
es
s-
gt
ar
r-
e
,
u
a-
ar
a-
le
-
ns
és
fe
a
n
-
e
i-
nt
ci

Afrique.

eſt préféré à celui qui provient du fruit ſéché au ſoleil. La récolte & la préparation du shéa, ſont un des premiers objets de l'induſtrie africaine.

Paſſant par pluſieurs villages habités par des pêcheurs, nous arrivâmes à *Sanſanding*, très-grande ville qui contient dix-huit à vingt mille habitans; elle eſt très-fréquentée par les Maures, qui y apportent du ſel, de la verroterie & du corail qu'ils échangent contre de la poudre d'or & de la toile de coton, qu'ils revendent à un grand bénéfice à *Beerou* & dans les pays Maures.

En arrivant à la demeure de *Counti-mamadi*, douty de la ville, je fus entouré par pluſieurs perſonnes qui parlaient différens dialectes inintelligibles pour moi. Mon guide m'apprit que ces ſpectateurs prétendaient m'avoir vu, les uns dans un lieu, les autres dans un autre; les Maures s'étant bientôt aſſemblés en grand nombre, forcèrent les nègres à ſe tenir à l'écart : ils me queſtionnèrent ſur ma religion & trouvant que je ne ſavais pas bien l'arabe, ils firent venir deux juifs pour cauſer avec moi. Ces Juifs ſont habillés comme les Arabes & pratiquent à l'extérieur la religion de Mahomet. Les nègres les reſpectent peu & les Maures les mépriſent : ceux-ci

Afrique.

voulurent que je me conformaſſe à leur religion; mon hôte intervint en ma faveur, déclara que j'étais l'étranger du roi & qu'il ne conſentirait pas à me laiſſer maltraiter. Les clameurs s'appaiſèrent, mais on me força de monter ſur un ſiége élevé près de la porte de la moſquée, afin que chacun put me voir. Je reſtai là juſqu'au coucher du ſoleil; alors on me conduiſit à ma demeure; le douty en ferma la porte, mais cette précaution fut inutile, les Maures grimpèrent par-deſſus le mur de terre, & vinrent en foule dans ma cour pour me voir faire mes dévotions du ſoir & manger des œufs. Il furent étonnés de ce que je ne les mangeais pas crus; mon hôte ayant ſu que je prendrais volontiers ma part de tous les mets qu'on voudrait bien m'envoyer, fit tuer un mouton, dont on prépara une partie pour mon ſouper. Vers minuit, quand tout le monde fut retiré, cet honnête vieillard vint me prier de lui écrire un ſaphi, je le ſatisfis avec plaiſir.

Le 25, de bonne heure, je fus hors des murs de *Sanſanding*, j'atteingnis le ſoir *Sibili*, petite ville, d'où je gagnai *Nyara*, grande ville un peu éloignée du fleuve. J'y paſſai la journée du 27, chez le douty, qui a une maiſon fort commode, à deux étages & couverte

d'un toit plat. Il me montra de la poudre à tirer de sa composition & un petit linge brun qui venait, dit-il, d'un pays très-éloigné appellé *Kong*. Afrique.

J'arrivai le 28 à *Nyamée*, ville principalement habitée par les Foulahs du royaume de *Massina*; le douty refusa de me voir; mais il me fit conduire par son fils à *Modibou*, ville fort peu éloignée.

Nous avancions avec beaucoup de précautions, mon guide examinait soigneusement tous les buissons; je lui en demandai la raison: il m'apprit que les lions étaient fort communs dans cette partie du pays & que souvent ils attaquaient les voyageurs. Tandis qu'il parlait, mon cheval tressaillit & j'aperçus à peu de distance un grand animal de l'espèce des caméléopards. Son cou & ses jambes de devant étaient très-longs; sa tête était garnie de deux cornes courtes & noires tournées en arrière. Sa queue descendait jusqu'au jarret & avait à son extrémité une touffe de crins. L'animal était d'un gris de souris; il s'éloigna en trotant pesament & en regardant si nous le poursuivions. Peu après, nous vîmes un grand lion rouge qui avait la tête couchée entre les deux pattes de devant. J'ôtai machinalement mes pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque,

Afrique.

mon cheval devint plutôt que moi sa victime ; mais il nous laissa passer tranquillement : le soir nous entrâmes dans *Modibou*, village délicieusement situé sur les bords du Niger, d'où l'on domine sur la rivière dans un espace de plusieurs milles à l'est & à l'ouest. De petites îles vertes, paisibles demeures des quelques industrieux Foulahs, parsèment ce fleuve & décorent son lit beaucoup plus majestueux qu'à *Ségo* : on prend, en cet endroit, beaucoup de poissons dans de grands filets de coton, que les naturels font eux-même ; les crocodiles sont communs dans ce lieu, mais ils sont moins incommodes pour le voyageur, que les nombreux essaims de moustiques qui s'élèvent des ruisseaux & des marais. Mes habits étaient en lambeaux ; qu'on juge de ce que j'eus à souffrir de leurs attaques. Le lendemain je partis pour *Kea*, à sept milles de *Modibou* ; mon cheval tomba & ne put se relever. Je lui ôtai sa selle & sa bride & plaçai devant lui toute l'herbe que je pus ramasser : j'eus en le regardant la triste persuasion que moi-même, avant peu je succomberais ainsi, mourant de faim & de fatigue. Je m'éloignai & suivant mon conducteur, j'arrivai à *Kea* est un petit village habité par des pêcheurs. Le douty, vieillard morose, me reçut fort froi-

dement & ne voulut pas me donner l'hospitalité. Heureusement un canot de pêcheurs de *Silla* passa, descendant la rivière; à la prière du douty il se chargea de moi. Le nègre qui m'avait accompagné depuis *Modibou*, me quitta alors, en me promettant de prendre soin de mon cheval, s'il était encore envie.

Afrique.

Vers quatre heures nous arrivâmes à *Mourzan*, ville de pêcheurs, sur la rive septentrionale. De là on me conduisit à *Silla*, grande ville où je restai jusqu'à la nuit assis sous un arbre. Une foule nombreuse m'entourait, mais le langage de ces gens différait de celui des autres parties du Bambara; j'appris que plus j'avancerais vers l'est, plus j'aurais de difficulté à entendre le langage des habitans que les Nègres appellent *Jenné-Kummo*, & les Maures *Kalam-Soudan*.

Le Douty me permit, après beaucoup de prières d'entrer dans son ballon pour éviter la pluie. Cet endroit était humide, pendant la nuit j'eus un accès de fièvre; abattu par la maladie, épuisé de fatigue & de faim, à moitié nu, & ne possédant pas un seul objet de quelque valeur, pour me procurer des habits, des aliments & un asile, je réfléchis sérieusement sur ma position. J'étais convaincu que des obstacles nombreux s'éléveraient devant moi

Afrique.

si j'allais plus loin. Les pluies étaient déjà commencées, les marais étaient inondés; ce qui me restait de kauris ne suffisait pas pour louer un canot & j'avais peu d'espoir de subsister de la charité d'autrui, dans un pays influencé par les Maures; je craignais d'exposer inutilement ma vie en allant plus loin sans la protection de quelqu'homme puissant, protection que je ne pouvais me procurer faute de moyens. Si je périssais, mes découvertes étaient ensevelies avec moi. Une perte inévitable m'attendait du côte de l'est, il ne me restait que le parti de retourner à la Gambie en faisant, à pied, plusieurs centaines de milles dans des pays inconnus; je m'y arrêtai, forcé par la nécessité.

Avant de quitter *Silla*, je pris quelques renseignemens sur le cours ultérieur du Niger, sur la situation & l'étendue des royaumes qui l'avoisinent & j'en tirai les détails suivans que j'ai lieu de croire authentiques.

A deux journées de marche à l'est de *Silla* est *Jenné*, situé sur une petite île du fleuve & qui contient plus d'habitans qu'aucune autre ville du Bambara. A deux autres journées, la rivière s'étend & forme un lac considérable appelé *Dibbie* (lac obscur). Tout ce que j'ai pu savoir de ce lac, c'est qu'en le traversant de l'ouest à l'est, les canots perdent la

terre de vue pendant un jour entier. L'eau sort de ce lac en plusieurs courans, qui forment bientôt deux grands bras de rivière dont l'un coule au nord-est, l'autre à l'est : ces bras se réunissent à *Kabra*, qui est à une journée de marche au sud de *Tombuctou* & qui forme le port de cette ville. L'espace qu'enferment les deux courans s'appelle *Jimballa*, il est habité par des Nègres. La distance de *Jenné* à *Tombuctou* est de douze jours de marche. Afrique.

A onze journées au dessus de *Kabra*, le fleuve passe au sud de *Houssa* qui en est à deux journées de marche ; quant au cours du fleuve au-delà de ce point & à son embouchure définitive, tous les naturels n'en ont aucune connaissance allant rarement plus loin que *Tombuctou* & *Houssa*. Il est cependant probable que le Niger fournit une communication sûre & facile à des nations très-éloignées les unes des autres. Plusieurs personnes que j'ai consultées se sont accordées à dire que les marchands nègres qui viennent de l'est de *Houssa* & de *Tombuctou* parlent une langue différente de celle du Bambara & des pays qui leurs sont connus ; mais ces marchands mêmes ignorent où se terminent le Niger, car ceux qui parlent arabe expriment sa prodigieuse longueur en disant qu'il va au bout du monde. Les noms de

Afrique.

plusieurs royaumes à l'est de Houssa sont familiers aux Bambaras ; je vis des carquois & des flèches d'un travail très-curieux qui venaient du royaume de *Kassina*.

Sur la rive septentrionale du Niger, à quelque distance de *Silla* est le royaume de *Massina* habité par des Foulahs ; ils y sont comme ailleurs, pasteurs & tributaires du roi de Bambara.

Au nord de *Massina* est le royaume de *Tombuctou.* La capitale de ce royaume est un des principaux marchés du grand commerce que les Maures font avec les Nègres. L'espoir des richesses, le zèle de ces peuples pour la religion ont peuplé cette grande ville de Maures & de convertis mahométans. Le roi lui-même & les principaux officiers de l'état sont maures ; ils sont très-sévères & très-intolérans dans leurs principes. Un vieillard négre, m'apprit qu'ayant été à *Tombuctou*, il prit son logement dans une espèce d'auberge publique, dont l'hôte, l'ayant conduit dans sa cabane, étendit par terre une natte ; il posa dessus une corde & dit au nègre, « si vous êtes musulman, vous êtes mon » ami, asseyez-vous ; mais si vous êtes un » kafir, vous êtes mon esclave & avec cette » corde je vous conduirai au marché ». Le roi

régnant à Tombuctu en 1796, s'appelait *Abou Abrahima*, il passait pour posséder de grandes richesses. Ses femmes, ses concubines étaient vêtues de soies & les premiers officiers de l'état vivaient avec beaucoup de splendeur. Les dépenses du gouvernement sont défrayées par une taxe sur les marchandises que l'on perçoit aux portes de la ville. Afrique.

Houssa, capitale d'un royaume de ce nom, est à l'est de *Tombuctou*; c'est aussi un grand marché maure. Plusieurs marchands qui y ont été, m'ont dit qu'elle était plus grande & plus peuplée que *Tombuctou*. La police, le commerce & le gouvernement sont les mêmes dans les deux états; les nègres sont à Houssa plus nombreux que les Maures & ont quelque part au gouvernement.

Je n'ai pu me procurer beaucoup de renseignemens sur le royaume de *Jimbala*. Le sol en est très-fertile, & le pays tellement entrecoupé de ruisseaux & de marais, que les Maures n'ont pas, jusqu'à présent, pu le soumettre. Les habitans sont nègres, quelques-uns sont fort opulens; la capitale est un pays de repos pour les marchands qui vont de *Tombuctou* vers l'ouest.

Au sud de *Jimbala*, est le royaume nègre de *Gotto*, qu'on dit très-étendu, il était jadis

Afrique.

divisé en petits états qui se gouvernaient par leurs propres chefs ; mais leurs querelles intestines engagèrent les rois voisins à s'emparer de leur territoire. Enfin un chef habile, nommé *Moussée*, les réunit en armes contre le Bambara ; choisi pour capitaine général, il expédia sur le champ une flotte de canots chargés de vivres, qui partant des bords du lac Dibbie remonta le Niger jusque vers *Jenné*, puis, avec la totalité de son armée, il entra dans le Bambara & arriva devant *Jenné*, avant que les habitans fussent instruits de son approche. Sa flotte le joignit le même jour & débarqua les vivres ; *Moussée* fit passer sur la flotte une partie de son armée & dans la nuit *Jenné* fut prise d'assaut. Cet événement épouvanta le roi de *Bambara* qui demanda la paix & ne l'obtint qu'en s'engageant à donner tous les ans à Moussée un nombre déterminé d'esclaves, à rendre tout ce qui avait été pris aux habitans du *Gotto*. Le vainqueur rentra triomphant dans son pays & en fut déclaré le roi. La capitale de ce royaume prit le nom du pays.

A l'ouest de *Gotto* est le royaume de *Baedon* conquis par le roi de Bambara, vers 1788, & tributaire de ce prince depuis ce temps. A l'ouest de celui-ci est *Maniana*, dont les habitans sont féroces & cruels ; jamais ils ne font

quartier dans les combats, on dit même qu'ils font des festins barbares & dégoûtans de chair humaine. J'ai dû ajouter quelquefois à tous ces rapports, car tous ceux que j'ai interrogés sur les pays dont je viens de parler se sont accordés, dans tous les points, sur les renseignemens que je leur demandais.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XI.

M. Park revient vers l'ouest. --- Il arrive à Modibou & y retrouve son cheval. --- Il éprouve de grandes difficultés dans sa marche. --- Apprenant que le roi de Bambara a envoyé des gens pour l'arrêter, il évite Ségo --- Exemple de cruauté dans les guerres des Africains. --- Réception inhospitalière à Tuffara. --- Funérailles d'un enfant esclave à Souha. --- Arrivée à Koulikorro. --- Accueil que lui valent les Saphis qu'il écrit. --- Arrivée à Baunnakou & à Kouma. --- Il est pillé par des Bandits. --- Il arrive à Sibidoulou. --- Réception que lui fait le Mansa qui s'engage à lui faire retrouver ses effet. --- Il se rend à Wonda. --- Il recouvre ses habits & son cheval, & offre ce dernier au Mansa. --- Il parvient à Kamulia. --- Quelques détails sur cette ville. --- Accueil amical qu'il reçoit de Karfa-Taura, Slatée, qui lui propose de l'attendre pour aller à la Gambie. --- Maladie de M. Park. --- Il se décide à rester & à attendre Karfa.

Le douty de Silla instruit de l'intention où j'étais de retourner sur mes pas, m'apprit que, vû la crue des ruisseaux, il m'était impossible de

de prendre un autre chemin que celui de la rive septentrionale, il ajouta même que bientôt cette route cesserait d'être praticable à cause du débordement du fleuve; mais comme il m'approuvait, il engagea quelques pêcheurs à me transporter à *Mouzzan.* Je partis donc le 30 juillet & traversant *Mouzzan* j'arrivai dans l'après midi à *Kea.* Le douty consentit à me laisser coucher dans la même hutte que son esclave qui, me voyant malade, me prêta une grande toile pour me couvrir pendant la nuit. Afribue.

Le lendemain le frère du douty allait à *Madibou*, je le suivis: il se chargea de ma selle que je voulais offrir au roi de Bambara.

A un mille à l'ouest de Kea, nous aperçûmes un grand nombre de jarres de terre disposées en pile les unes sur les autres; elles étaient très-propres, sans vernis & venaient probablement de *Downie* ville à l'ouest de *Tombuctou.* Comme nous en approchions, mon compagnon de voyage arracha une poignée d'herbe qu'il jetta dessus en me faisant signe de l'imiter, ce que je fis; il me dit qu'il y avait environ deux ans qu'on avait trouvé ces jarres sans que personne les eût réclamées, que c'était pour les défendre de la pluie, & par respect pour l'invisible propriétaire, qu'on y jettait cette herbe en passant.

Afrique.

Nous vîmes bientôt les traces encore fraîches d'un lion, alors mon compagnon voulut que je passasse le premier, je m'en défendis, il s'obstina, me menaça, jetta la selle par terre & s'en alla; j'en ôtai les sangles & les étriers & je jettai cette selle dans la rivière; alors le nègre sauta dans l'eau & la retirant, il s'enfuit en l'emportant. Je continuai ma route; mais craignant le lion je fis un grand détour pour l'éviter; à quatre heures j'entrai à *Modibou*, j'y retrouvai une selle que mon guide avait rapportée, dans la crainte que je n'instruise le roi de ce vol.

Tandis que je causais avec le douty j'entendis hennir un cheval, c'était le mien que le douty avait recueilli, il me le rendit & exigea que je l'emmenasse.

Le premier août, je partis de *Modibou* & j'arrivai à *Nyamée*, où je restai trois jours; le 5, je me remis en route; mais le chemin était tellement inondé que je fus souvent en danger de le perdre. Le soir j'étais à *Nyra*, où le douty m'accueillit fort bien; j'y restai le 6 & en repartis le 7; mais telle était la crue de l'eau que j'en avais souvent jusqu'à la poitrine. Le 8, j'offris 200 kauris pour avoir un guide, mais il ne s'en présenta point. Ce ne fut que le 9 qu'un maure & sa femme qui allaient à Ségo pour

y porter du sel, me promirent de me conduire avec eux, mais ne connoissant pas le chemin eux-mêmes ils ne me furent d'aucune utilité. Afrique.

Le Douty de *Sibity*, à qui je demandai un guide pour me conduire à *Sansanding*, me refusa. On m'indiqua une vieille hutte, où je passai une mauvaise nuit. Les murs de ces huttes étant amollis par les pluies, sont souvent trop faibles pour en supporter le poids : le lendemain j'en pus compter quatorze ainsi tombées depuis le commencement de la saison pluvieuse.

Le 11, je partis pour *Sansanding*. *Counti-Mamadi* qui m'avait si bien traité à mon passage, me salua à peine : on disait que j'étais dans le Bambara en qualité d'espion. Mon hôte me fit savoir qu'on avait reçu de *Sego* des nouvelles très-défavorables sur mon compte : pendant la nuit il vint m'avertir lui-même que *Mansong* avait dépêché à Jenné un canot, à l'effet de me ramener. Il m'engagea à partir avant le jour & à éviter *Diggani* & toute autre ville voisine de Ségo.

Le 12, je gagnai *Kabba*. A mon arrivée, je vis le peuple assemblé à la porte de la ville. Comme j'avançais, un nègre accourut au-devant de moi, me conduisit autour des murs de la ville & me montrant l'occident, me dit de

Afrique.

m'éloigner ou qu'il m'arriverait pis : vainement je lui représentai les dangers de passer la nuit dans les bois. « Éloignez-vous » fut sa seule réponse. Cet empressement à me faire partir, me fit soupçonner que ces bons nègres me faisaient échapper à quelques émissaires envoyés par le roi. Je m'éloignai & je parvins dans un village distant de la route ; le Douty me permit de passer la nuit près d'un four où l'on faisait sécher le fruit du Shéa.

J'appris dans un petit village à un demi-mille de *Ségo*, que je n'avais point de temps à perdre pour sortir en sûreté du Bambara. Après plusieurs irrésolutions sur le chemin que je prendrais, je me déterminai à remonter le Niger, afin de savoir jusqu'où il était navigable dans cette direction. Je me mis donc en marche & au coucher du soleil j'étais à *Soubou*, où je me procurai un logement pour 200 kauris.

Le 14, je continuai à remonter le Niger, dans un pays populeux & bien cultivé. Je passai à *Kamalia*, ville murée, sans m'y arrêter. Je traversai encore *Samée*, où se tient un grand marché de bétail, de toile & de grain. Je passai au travers des marchands sans être beaucoup remarqué & j'allai coucher dans un petit village.

Le 15, je traversai une grande ville, ap-

pelée *Sai*, qui excita ma curiosité. Elle est ceinte de deux fossés très-profonds, éloignés d'environ cent toises de ses murs. Sur le haut des tranchées sont plusieurs tours carrées; le tout offre l'aspect d'une fortification régulière. Voici ce que j'appris : Quand le père du roi actuel de Bambara désolait *Maniana*, le douty de *Sai* eut deux fils tués les armes à la main en combattant pour le roi; il avait un troisième fils vivant; le roi ayant demandé un nouveau renfort, & sur-tout ce fils, le douty le refusa; ce qui irrita tellement le roi, qu'à son retour de *Maniana*, il mit le siége devant *Sai*, dont le douty était défendu par les habitans, & il entoura cette ville des tranchées que j'ai vues. La famine s'y fit sentir au bout de deux mois de siége & les assiégeans jouissaient de l'abondance. Mais le roi s'apercevant que ces infortunés aimaient mieux mourir de faim que de se rendre, eut recours à la trahison; il leur promit que s'ils ouvraient leurs portes, personne ne serait tué ni injurié, à l'exception du douty. Le vieillard se sacrifia pour ses concitoyens; il se rendit au camp du roi où il fut mis à mort. Son fils fut massacré en essayant de s'échapper. Les autres habitans furent faits prisonniers & vendus comme esclaves.

Afrique.

Vers midi, je vins à *Kaimou*; j'offris en vain

Afrique.

cinquante kauris pour une petite quantité de grain. Cependant, comme j'étais prêt à partir, un habitant me prenant pour un schérif maure, m'en apporta un peu en présent, en me priant seulement de lui donner ma bénédiction, qu'il reçut avec mille remercîmens.

A *Soug*, les habitans refusèrent de me loger. Le 13, je passai à *Jubbé*, ville considérable qui a une mosquée. Là, le pays commence à s'élever en collines. En traversant un marais près de *Gangou*, mon cheval tomba dans un trou, & pensa se noyer avant de pouvoir dégager son pied de l'argile tenace qui en garnissait le fond. Je m'arrêtai à midi auprès d'*Yamina*, dans un petit village où j'achetai un peu de grain, & où je fis sécher mes habits & mes papiers.

La ville d'*Yamina* présente de loin un fort bel aspect. Elle couvre presque la même étendue de terrain que *Sansanding* : mais ayant été pillée par *Daisy*, elle n'a pas repris sa splendeur. La moitié de la ville n'est qu'un monceau de ruines ; cependant, c'est encore un lieu considérable & fréquenté par les Maures.

Je m'arrêtai le soir à *Farra*, où j'eus sans peine un logement pour la nuit. Le 17, je passai à *Balaba*, & au travers des ruines de trois villes détruites par Daisy, qui fit esclaves tous leurs habitans. L'aspect du pays qui com-

mençait à devenir montueux, n'avait rien d'encourageant. J'arrivai le soir à *Kanika* où le douty me reçut avec bonté. Afrique.

Le lendemain, m'étant mis en route, je parvins à une rivière appelée *Frina*. J'allais la traverser à la nage, quand un nègre me cria d'arrêter, si je ne voulais pas être dévoré par les crocodiles. Il m'aida à la passer & le soir j'entrai dans *Taffara*, ville murée. J'y reconnus avec plaisir que la langue s'améliorait & se rapprochait du pur mandingue. Aucun habitant de cette ville ne voulut me recevoir; l'étranger qui m'avait aidé à passer la rivière m'invita à partager son souper; & je dormis dans le coin d'une cour sur des herbes humides.

Le 20, je passai par *Jabba* : je m'arrêtai quelques minutes à *Somino*, où j'obtins quelque peu d'un aliment grossier que les naturels du pays préparent avec des cosses de maïs & qu'ils appellent *Bou*. A *Souha*, village un peu éloigné de *Somino*, je ne pus, ni par prière, ni pour des kauris, obtenir quelques alimens du douty. Pendant que j'examinais la figure de cet homme inhospitalier, un esclave creusa, par son ordre, un trou dans la terre &, allant au village, en rapporta bientôt le corps d'un enfant de neuf à dix ans, absolument nud. Le nègre le portait par un bras & par une jambe,

Afrique.

avec une indifférence barbare. Pendant qu'il le couvrait de terre, le douty répétait souvent : *Naphula attiniata* (argent perdu) : l'enfant avait été un de ses esclaves.

J'entrai au coucher du soleil dans *Koulikorro*, ville considérable & grand marché de sel. J'y logeai chez un Bambara, jadis esclave d'un Maure, mais mis en liberté depuis. Il avait toutes les superstitions de son enfance ; il me demanda un saphi, que je luis écrivis aussitôt. Cette nouvelle se répandit avec rapidité. Le douty en voulut ; son fils m'apporta un peu de farine & de lait pour en obtenir un & en fut si content qu'il me promit du lait pour le lendemain. Je passai une nuit tranquille, ce qui ne m'était pas arrivé depuis long-temps.

Le 21, après avoir traversé les villages de *Kayou* & *Toulumbou*, j'arrivai à *Marrabou*, ville célèbre par son commerce de sel. Un Kaartan de la tribu de *Jower* me reçut très-bien. Il avait fait une grande fortune par le commerce des esclaves & on l'appelait communément *jattée* (l'hôte), à cause de l'accueil qu'il faisait aux étrangers. Ceux qui avaient de l'argent étaient toujours bien traités ; ceux qui n'en avaient point, se contentaient de ce qu'il leur offrait. Je fus logé avec sept pauvres gens

de *Kancaba*, & notre hôte nous envoya quelques vivres.

Le 22 août, j'arrivai à un ruisseau profond que je passai à la nage; c'était le troisième que je passais de cette manière, & mes papiers n'en souffraient pas, parce que je les avais mis en sûreté dans la coiffe de mon chapeau. Vers le soir, je trouvai un petit sentier qui me conduisit à *Froukabou*, où je couchai.

Le lendemain, à cinq heures du soir, j'étais à *Bammakou*, ville du moyen ordre, dont les habitans sont très-riches. Les Maures qui apportent leur sel par le Kaarta ou le Bambara, s'arrêtent dans cet endroit; les nègres achètent souvent ce sel en gros pour le vendre en détail. Je logeai chez un serawoulli. Un Maure qui avait été à *Rio-Grandé*, vint me voir; il parlait avec éloge des chrétiens; le soir, il m'envoya du riz bouilli & du lait. Là, j'appris que pour arriver à la Gambie, il y avait deux chemins; l'un impraticable, me disait-on, parce qu'il fallait traverser le Joliba, & qu'on ne trouverait point de canot qui pût contenir mon cheval; l'autre, par les montagnes, difficile & rocailleux, mais par lequel je pourrais traverser le pays de Manding, avec de la patience & des précautions. Je m'adressai sur-le-champ au douty pour avoir un guide: il m'apprit qu'un

Afrique.

Tilli-kea, c'est-à-dire, un chanteur, devait partir pour *Sibidoulou*, & qu'il me montrerait la route des montagnes. Ce chanteur m'égara & me quitta: je cherchai long-temps le chemin, enfin j'en trouvai un, que des pasteurs m'assurèrent être le bon. J'arrivai le soir à un petit village, appelé *Kouma*; il appartient tout entier à un marchand manding: les champs voisins lui rendent beaucoup de grains; son bétail paît en liberté dans la vallée & le hauteurs hérisées de rochers, le mettent à l'abri des fureurs de la guerre. Dans sa retraite, il voit peu d'étrangers; mais il accueille avec bonté le voyageur fatigué. Je fus bientôt environné de villageois honnêtes, qui me firent mille questions sur mon pays & qui m'apportèrent, en remercîment de mes réponses, du lait, du grain pour moi & de l'herbe pour mon cheval. Ils allumèrent du feu dans la hutte qui m'était destinée & furent très-empressés à me bien traiter.

Le lendemain, deux bergers qui allaient du côté de *Sibidoulou*, me montrèrent mon chemin. Ils étaient à environ un quart de mille en avant quand j'entendis un cri qui semblait provenir d'une personne à qui il était arrivé un grand malheur. Je remontai à cheval, j'appelai à haute voix, & j'aperçus un des bergers cou-

ché sur les grandes herbes, près du chemin. Afrique.
Lorsque j'en approchai, il me dit tout bas de m'arrêter, qu'une troupe d'hommes armés avait enlevé son compagnon & lui avait tiré à lui-même deux flèches. Regardant autour de moi, je vis à peu de distance un homme assis sur une souche, & je distinguai aussi les têtes de six ou sept autres qui étaient assis dans l'herbe. J'allai à eux, les prenant pour des chasseurs d'éléphans. Ils m'ordonnèrent d'abord de passer mon chemin; mais ils me rappelèrent bientôt. Ils me dirent que le roi des Foulahs voulait me voir & qu'il fallait les suivre à *Foudalou*. Arrivés dans un endroit obscur du bois, ils me dépouillèrent & ne me laissèrent que la plus mauvaise de mes deux chemises & une grande culotte; en s'éloignant, l'un d'eux me jeta mon chapeau, dans la coiffe duquel étaient toutes mes notes.

Quand ils m'eurent quitté, je réfléchis sur mon sort & j'étais convaincu qu'il fallait périr. Je repris cependant courage; je me levai & marchai en avant, persuadé que quelque secours n'était pas éloigné. Bientôt je rejoignis les deux bergers de *Kouma*, avec lesquels j'arrivai à *Sibidoulou*, ville frontière du royaume de *Manding*.

La ville de *Sibidoulou* est située dans une

Afrique.

vallée fertile, qu'entourent des collines de roches; elle eſt d'un accès difficile pour les chevaux : dans les guerres entre les Foulahs, les Mandingues & les Bambaras, elle n'a été pillée qu'une fois. A mon arrivée le peuple m'entoura & me ſuivit chez le manſa, mot qui ſignifie roi : cependant il me parut que le gouvernement de Manding était une eſpèce d'oligarchie; chaque ville ayant ſon manſa particulier & le principal pouvoir de l'état étant dans l'aſſemblée de tous ces chefs. Je racontai au manſa le vol qu'on m'avait fait de mon cheval & de mes habits, & mon récit fut confirmé par les deux bergers. A peine j'eus fini, qu'ôtant ſa pipe de ſa bouche, il agita avec indignation la manche de ſon vêtement. « aſſeyez-vous, me dit-il, tout vous ſera ren» du, je l'ai juré : puis s'adreſſant à un ſer» viteur, donnez dit-il à l'homme blanc, de » l'eau à boire. Au point du jour vous irez » ſur les montagnes & vous informerez le » douty de *Bammakou*, qu'un pauvre blanc, » l'étranger du roi de Bambara, a été volé par » les gens du roi de Fouladou. »

Je remerciai le manſa de ſa bonté & j'acceptai l'invitation qu'il me fit de reſter avec lui juſqu'au retour du meſſager. Il me fit conduire dans une hutte & m'envoya des ali-

mens ; mais la foule qui s'assemblait pour me voir, qui prenait pitié de moi & maudissait les Foulahs, m'empêcha de dormir avant minuit. La disette se faisant sentir dans ce pays, je ne voulus pas abuser de la générosité du mansa ; je lui demandai la permission de partir. Il m'engagea à aller jusqu'à *Wonda*, où il me promit que j'aurais des nouvelles de mes effets.

Afrique.

Wonda, où j'arrivai le 30, est une petite ville, près d'une haute montagne, & où l'on trouve une mosquée. Le mansa qui était Mahométan, remplissait les deux fonctions de premier magistrat & de maître d'école pour les enfans. Il tenait son école dans un hangar ouvert, où je pris ma demeure. Depuis longtemps je ressentais des accès de fièvre, qui redoublèrent pendant mon séjour à Wonda. Mon hôte s'en aperçut & s'en inquiéta, car il eut été obligé, dans l'état de maladie où j'étais, de me garder jusqu'à ce que je me guérisse ou mourusse.

Le 6 septembre, deux personnes de *Sibidoulou* me ramenèrent mon cheval & mes habits : mais je trouvai ma boussole de poche brisée, c'était pour moi une perte irréparable. La maigreur de mon cheval & les chemins difficiles que j'avais à parcourir, m'engagèrent

Afrique.

à le laisser entre les mains du mansa, comme un gage de ma reconnaissance ; je le priait d'envoyer à celui de Sibidoulou ma bride & ma selle, seul présent que je pusse lui offrir pour ses soins généreux.

Le 8 septembre, au moment de mon départ, le mansa me donna en témoignage de souvenir, sa lance & un sac de cuir pour contenir mes habits. Je convertis mes bottes en sandales & je marchai facilement.

Le 9 je gagnai *Némacou*, où je ne pus trouver d'alimens, tant la disette était grande. Le 10, un nègre nommé *Modi-Lémina-Taura*, se doutant de mes besoins, m'apporta quelques vivres & me promit de me conduire le lendemain dans sa maison à *Kenyeto ;* nous y arrivâmes le 11 au soir. Mon hôte s'aperçevant que je m'étais blessé, m'invita à rester chez lui & eut pour moi les soins les plus obligeans. Le 14 je partis & pris le chemin de *Jeryang*, beau canton, bien cultivé, dont le mansa est regardé comme le plus puissant de tous ceux du *Manding*.

Le 15, je gagnai *Dosita*, où je passai la journée du 16 à cause de la pluie. Le 17, je partis pour *Mansia*, ville considérable où l'on ramasse de la poudre d'or. Malgré mon extrême faiblesse, j'y arrivai dans l'après-midi ; le mansa

était peu hospitalier, cependant il me fit donner un peu de grain, mais il me fit demander quelque chose en retour. Je l'assurai que je n'avais rien qui méritât d'être offert; il ne me crut pas & essaya deux fois pendant la nuit de pénétrer dans ma hutte pour s'en assurer. Mais ayant soupçonné son dessein, j'avais pris des mesures pour le repousser. Afrique.

Le 16, vers deux heures, j'étais rendu à *Kamalia*, petite ville où les habitans ramassent une grande quantité d'or. Les Buschréens y vivent séparés des Kafirs; leurs huttes sont éparses autour de la ville; leur mosquée est une pièce de terre carrée, unie & entourée de troncs d'arbres; elle a une petite saillie du côté de l'orient, où le prêtre se tient quand il appelle le peuple à la prière: on trouve beaucoup de ces mosquées chez les nègres convertis.

A mon arrivée à *Kamalia*, je fus conduit chez un Buschréen, nommé *Karfa-Taura*, frère de celui qui m'avait reçu si hospitalièrement à *Kinyeto*. Il rassemblait une troupe d'esclaves pour les aller vendre aux Européens sur la Gambie. Je le trouvai entouré de plusieurs Slatées qui se proposaient d'accompagner sa troupe; il leur lisait un livre arabe & me demanda en souriant, si je le comprenais; sur

Afrique.

ma réponse négative, il envoya un Slatée chercher le petit livre curieux qui avait été apporté des pays occidentaux : c'était notre livre de prières ordinaires. Karfa parut très-aise d'apprendre que je pouvais le lire ; car les Slatées qui étaient présens me prenaient grace à ma misère & à mon teint jauni par la maladie, pour un Arabe déguisé. Karfa, me voyant lire facilement, n'eut plus aucune défiance & me promit tous les secours qui dépendraient de lui. Il m'apprit qu'il était impossible de traverser de plusieurs mois le désert de Jallonka, à cause des rivières rapides qui partagent le chemin. Il se proposait lui-même de partir pour la Gambie, aussitôt que les rivières seraient guéables & les herbes brûlées ; il me conseilla de rester avec lui & de l'accompagner dans ce voyage. Il ajouta plusieurs raisons pour m'engager à l'attendre, me promit des vivres en abondance & me dit qu'à mon arrivée à la Gambie, je lui donnerais ce qu'il me plairait pour salaire ; nous fûmes bientôt d'accord sur ce salaire, aussitôt Karfa me fit préparer une hutte où il ordonna qu'on me fournit abondamment d'eau & de bois ; il m'envoyait de la farine deux fois par jour : cependant la fièvre me minait : mon hôte eut pour moi, pendant toute ma maladie, les soins les plus

plus tendres ; je ne recouvrai ma ſanté qu'à la fin des pluies ; l'odeur des champs couverts de blé & l'aſpect des campagnes, hâtèrent ma convaleſcence.

Les Slatées qui demeuraient à *Kamalia* & un autre qui arrivait de *Ségo*, jaloux des bontés que *Karfa* avait pour moi, firent ſur mon compte mille récits calomnieux & ridicules ; mais l'amitié de mon généreux hôte ne s'en altéra pas. Un jour un eſclave que le Slatée de *Ségo* avait amené, me demanda quelques alimens, je lui dis que j'étais étranger & que je n'avais rien à donner. « Je vous ai » donné à manger lorſque vous aviez faim, re- » prit-il, avez-vous oublié l'homme qui vous » apporta du lait à *Karankalla?* mais, ajouta-t- » il avec un ſoupir, je n'avais pas alors les fers » aux pieds. » Je le reconnus & demandai à *Karfa* quelques piſtaches pour lui donner en retour de ce qu'il avait fait pour moi. Il avait été fait priſonnier à la bataille de *Joka* & envoyé à *Ségo*, où il avait été acheté par ſon maître actuel.

Au commencement de décembre, Karfa ſongea à completter le nombre de ſes eſclaves ; le 19, il partit avec trois Slatées, pour le marché de *Kancaba :* c'eſt dans cette ville que le roi du Bambara envoie ſes eſclaves par petites trou-

pes. *Karfa*, pendant fon abfcence, me laiffa aux foins du Bufchréen, qui eut pour moi les mêmes foins que mon généreux hôte.

Afrique.

Livré à moi-même j'étendis les obfervations que j'avais déjà faites fur le climat & les productions du fol; j'étudiai les habitans; je me procurai des lumières fur les trois grandes branches du commerce de l'Afrique. L'or, l'ivoire & les efclaves, telles furent mes occupations pendant le refte de mon féjour à Kamalia.

Afrique.

CHAPITRE XI.

Du climat. --- Du sol. --- Productions végétales. --- Population. --- Caractère des Mandingues. --- Leurs mœurs & leurs usages. --- Leurs opinions religieuses. --- Leurs maladies. --- Leurs remèdes. --- Leurs cérémonies funéraires. --- Amusemens, occupations, alimens, arts, &c. --- La servitude, manière dont se font les esclaves. --- Différence entre eux. --- Droits & autorité des maîtres sur ces esclaves.

LE chemin que M. Park avait fait, tant en allant qu'en revenant, se trouvant compris entre les 12e & 15e degrés de latitude : l'on croira aisément qu'il y trouva le climat extrêmement chaud. La chaleur n'était cependant nulle part aussi intense que dans le camp de *Benowm*. Vers le milieu de juin on éprouve souvent des ouragans accompagnés de tonnerre & de pluie ; c'est le prélude de la saison pluvieuse, qui dure jusqu'en novembre : pendant ce temps, la pluie est très-forte & le vent souffle du sud-est ; à la fin de la saison, le vent passe au nord-est & y reste. Dès qu'il s'y

Afrique. fixe, il produit dans l'aspect du pays un changement surprenant; l'herbe se sèche & meurt; les rivières abaissent rapidemment & plusieurs arbres perdent leurs feuilles.

Vers cette époque on sent le *harmattan*, vent sec & brûlant du nord-est. En passant par-dessus le grand désert de Sahara, il acquiert une puissante attraction pour l'humidité & brûle tout ce qui se trouve sur son passage. Il est cependant très-salutaire; il rend la santé à ceux qui ont souffert de l'humidité constante qui règne pendant la saison des pluies.

Lorsque les herbes sont assez séches, les habitans y mettent le feu : cet usage n'a pas lieu dans le Ludamar. La combustion des herbes offre un aspect effrayant; elle est bientôt suivie d'une verdure fraîche & nouvelle, le pays en devient plus agréable & plus sain.

On trouve en Afrique la plupart des racines comestibles de l'Amérique : cependant M. Park n'y a vu, ni la canne à sucre, ni la caffier, ni le cacao. Les habitans ne les connaissent pas; l'ananas & mille autres fruits y sont aussi inconnus; à l'embouchure de la Gambie, on trouve quelques orangers & quelques bannaniers, mais on ne sait si ces arbres sont indigènes.

Le sol couvert de bois originaires appartient à l'État; un particulier qui peut cultiver plus de terrain qu'il n'en possède, en obtient, à condition de le perdre, si dans un temps limité il n'est pas mis en culture. Si la condition est remplie, la terre appartient au possesseur & passe à ses héritiers. Afrique.

La population n'est pas très-grande: plusieurs districts sont totalement dépourvus d'habitans; les frontières de plusieurs royaumes sont désertes; les bords du Sénégal, de la Gambie & des autres rivières près de la côte, sont défavorables à la population.

Les Mandingues, en particulier, sont doux, gais, curieux, crédules, simples & aimant la flatterie. Leur défaut le plus marquant est le penchant au vol, que pourtant ils regardent comme un crime, puisqu'ils ne s'en rendent pas coupables les uns envers les autres. Ce penchant vicieux est compensé par leur générosité & leur charité désintéressées; les femmes sur-tout possèdent éminemment ces deux qualités. M. Park les a toujours trouvées bonnes & compatissantes.

La tendresse maternelle ne connaît dans ce climat, ni la contrainte, ni les distractions de la vie civilisée; le plus tendre retour de la part des enfans, en est la récompense; le plus grand

Afrique.

affront qu'on puiſſe faire à un nègre eſt de parler avec mépris de celle qui lui a donné le jour. Cette affection filiale n'a rien d'étonnant, la polygamie affoiblit l'amour paternel en le partageant, & concentre la tendreſſe de la mère en un ſeul point : auſſi la ſollicitude maternelle s'étend non-ſeulement ſur les facultés phyſiques, mais encore ſur les morales, & les premières leçons qu'une mère donne à ſon enfant ſont le reſpect pour la vérité. On en a vu un exemple dans le cours de cet ouvrage. Une mère dont le fils fut tué par des Maures à *Funingkedi*, n'avait de conſolation dans ſa douleur extrême, que le plaiſir de dire que ſon fils n'avait jamais fait un menſonge ; c'était un éloge pour le mort, une leçon pour les vivans.

Les nègreſſes allaitent leurs enfans juſqu'à ce qu'ils marchent ſeuls, ſouvent elles les nourriſſent pendant trois ans. Dès que l'enfant peut marcher, on lui laiſſe une grande liberté. Les filles en grandiſſant, apprenent à filer le coton, à battre le blé & à s'acquitter des autres travaux domeſtiques. Les garçons travaillent aux champs ; les deux ſexes en atteignant l'âge de puberté, ſubiſſent la circonciſion. Les Kafirs regardent cette opération moins comme une cérémonie religieuſe que comme un uſage utile & commode. Le lecteur a vu dans le

ſecond volume de cet abrégé les détails de cette cérémonie : nous nous diſpenſerons de les tranſcrire, puiſque le temps n'y a apporté aucun changement. Afrique.

Les mariages parmi les nègres ſont bientôt conclus; Dès qu'un homme a trouvé une jeune fille à ſon gré, il la demande au père qui la lui donne ordinairement pour le prix de deux eſclaves. Il fait enſuite ſa déclaration à la fille; mais on ne regarde pas le conſentement de celle-ci comme néceſſaire; ſi les parents ſont d'accord & qu'ils ayent mangé quelques noix de *Kolla*, que le prétendu offre comme arrhes du marché, la jeune perſonne épouſe celui qu'ils ont choiſi ou reſte fille, car l'amant aurait droit de la réclamer comme eſclave, ſi les parens la donnaient à un autre. Le jour des nôces, on tue un bouc, un taureau & on prépare beaucoup de mets. A la nuit la mariée eſt conduite dans une hutte, où les matrones l'aident à arranger la robe nuptiale qui eſt toujours de coton blanc, & faite de manière à cacher la perſonne de la tête aux pieds. Alors elle s'aſſied au milieu de la chambre & les vieilles placées autour d'elle, lui donnent des leçons de conduite pour l'avenir; des jeunes filles qui amuſent la compagnie par des chanſons & des danſes très-gaies, interrompent ſouvent la mo-

Afrique.

rale des vieilles femmes. Pendant ce temps, le mari s'occupe au dehors des convives, il leur diſtribue de petits préſents & veille à ce que chacun prenne part à la gaieté commune. Après le repas on chante & on danſe toute la nuit; à minuit les matrones conduiſent la mariée dans ſa hutte & l'époux diſparaît à un ſigne convenu. Vers le matin, les femmes viennent examiner la couche nuptiale, cette cérémonie eſt indiſpenſablement néceſſaire & le mariage ſerait nul ſi elle avoit été omiſe.

Nous renvoyons encore le lecteur au 2 volume de cet abrégé pour connaître la dépendance des femmes, leurs conditions, & les jugemens portés entre les époux.

Les enfans des Mandingues ne portent pas toujours les noms de leurs parens. Quelques-uns de ces noms expriment les bonnes ou mauvaiſes qualités, d'autre des reproches; outre leur nom propre, ils ont encore un ſurnom qui déſigne la tribu à laquelle ils appartiennent. Quelques-unes de ces tribus ſont nombreuſes & très-puiſſantes; chaque négre s'enorguellit de l'antiquité de la ſienne.

Sept ou huit jours après qu'il eſt né, on nomme un enfant; on commence par lui raſer la tête, on prépare pour les convives un mets nommé *déga* fait de maïs pilé & de lait

aigre; si les parens sont riches, on y ajoute une brebis ou une chèvre. Cette fête s'appelle *Ding-koun-lie* (la tonsure de la tête de l'enfant). Afrique.

Les négrès se saluent toujours en se rencontrant. *Abbé haeretto, è ning semi, anavuari*, sont leurs saluts les plus ordinaires & signifient *êtes-vous bien?* ou quelque chose d'approchant; ils ont aussi des salutations pour les différentes heures du jour. La réponse générale est de prononcer d'abord le mot *marhaba* (mon ami), & de répéter le salut de la personne elle-même ou son surnom.

Ils calculent le temps par les *saisons pluvieuses*, l'année par les *lunes*, les jours par les *soleils*. Ils divisent le jour en matin, milieu du jour & soir. Le retour du soleil est au dessus de leur portée, les changemens de forme de la lune ont attiré leur attention. Ils font une prière à chaque nouvelle lune; c'est le seul culte que les payens rendent à l'être suprême; c'est une imprudence de commencer un voyage pendant le dernier quartier de la lune; une éclipse quelconque est attribuée à la sorcellerie; l'astronomie est regardée chez eux comme une chose inutile.

Leurs idées sur la géographie ne sont pas plus étendue; selon eux le monde est une plaine indéfiniment étendue; la mer est une grande

rivière salée qui les sepâre du *Tobaudodou* (la terre des blancs) & d'un autre pays habité par des cannibales d'une taille gigantesque nommés *Koumi*, auquel ils donnent le nom de *Jong - Sangdou* (terre où on vend les esclaves). Leur pays est le meilleur, ils sont les peuples les plus heureux & nous plaignent beaucoup.

Afrique.

Malgré leur superstition, quelques opinions religieuses des nègres méritent attention; la croyance d'un dieu, celle d'un état futur de peines & de récompenses sont générales chez eux. Cependant, si l'on en excepte les temps de nouvelle lune, les naturels payens n'offrent aucune prière à Dieu; ils le regardent comme un être si au dessus de nous, qu'ils ne croyent pas que nos importunités peuvent changer quelque chose à ses décrets; ils croyent à des esprits subordonnés à qui le Tout-Puissant a confié les affaires de ce monde & dont on peut se concilier la bienveillance par des cérémonies magiques. Au reste, ils parlent rarement de leur religion & en parlent toujours avec respect.

Rarement les Mandingues deviennent vieux, très-peu vont au-delà de cinquante òu soixante ans; ils distinguent chacune des années de leur vie par un événement particulier; ainsi ils disent l'année de la guerre du Kaarta, l'année de la guerre du Farbana, etc: il serait possible que

l'an 1796 fut nommé par plusieurs cantons l'année du passage de l'homme blanc. Afrique.

Les maladies sont peu communes parmi les nègres; leurs alimens simples, une vie active les en préservent. Les fièvres & le flux de ventre sont leurs indispositions les plus communes; pour y remédier, ils emploient les saphis & des cérémonies superstitieuses, qui n'ont d'autres vertus que de donner du courage au malade; un traitement plus systématique est celui-ci: au premier accès de fièvre on place le malade dans une espèce de bain de vapeurs que l'on fait, en étendant sur des cendres chaudes des branches de *nauclea orientali* sur lesquelles ont couche le malade enveloppé dans un grand drap de coton; on arrose les branches de gouttes d'eau qui parviennent entre les interstices des cendres chaudes & couvrent bientôt le malade d'un nuage de vapeurs; ce procédé occasionne une transpiration abondante & soulage le malade.

L'écorce de différens arbres réduite en poudre & mêlée dans les alimens est leur remède contre la dysenterie, rarement il leur réussit.

Les autres maladies des nègres sont le tétanos, l'éléphantiasis & une lèpre du plus mauvais genre qui se manifeste par des tâches scorbutiques & qui se fixent aux pieds & aux mains.

Afrique.

La peau ſe sèche, les extrémités des doigts s'enflent & s'ulcèrent; le pus qui en ſort eſt âcre & fœtide, les ongles tombent, les os des doigts ſe carient & ſe ſéparent des jointures. Le mal croît quelquefois au point que le malade perd tous ſes doigts des mains & des pieds; quelquefois auſſi tous les membres tombent, détruits par cette cruelle maladie que les nègres appellent *ballajou* (incurable).

Le ver de guinée eſt très-commun en pluſieurs endroits. Les nègres l'attribuent aux mauvaiſes eaux, ainſi que le gonflement des glandes du cou & le goëtre, très-commun dans quelques parties du Bambara. On trouve auſſi dans l'intérieur quelques exemples de gonorrhée ſimple.

Les nègres ſont meilleurs chirurgiens que médecins; ils ſont heureux dans le traitement des fractures & des diſlocations; leurs écliſſes & leurs bandages ſont ſimples & faciles à ôter. On couche le malade ſur une natte douce & on baigne ſouvent le membre fracturé avec de l'eau fraîche; ils ouvrent tous les abcès par le feu, les panſemens ſe font avec des feuilles liſſes, du beurre de shéa ou de la bouze de vache. Près de la côte où ils ſe procurent des lancettes, ils pratiquent quelquefois la ſaignée. Dans les inflammations locales

ils font usage d'une ventouse singulière, l'opérateur fait des incisions à la partie affectée & y applique une corne de bœuf à l'exrémité de laquelle il y a petit trou; il prend ensuite dans sa bouche un morceau de cire, puis, appliquant ses lèvres au trou, il pompe l'air de la corne &, par un mouvement de sa langue, il ferme le trou avec la cire. Ce procédé produit en général un écoulement abondant. Afrique.

A la mort d'un personnage important les parens & amis se réunissent & font entendre des cris lugubres. On tue un bœuf pour ceux qui assistent aux funérailles; la cérémonie a lieu le jour même de la mort. Les nègres n'ont pas de lieu de sépulture déterminé, souvent ils creusent la fosse dans la hutte même du défunt; le corps est vêtu d'une toile de coton blanc & enveloppé d'une natte. A la nuit, les parens le portent au tombeau; lorsque la fosse est hors de la ville on la couvre de branches épineuses pour en écarter les loups; jamais on ne couvre le tombeau d'une pierre qui servirait de monument ou de décoration.

Ici vient naturellement le tableau des amusemens domestiques, des occupations, des alimens & des arts des nègres: on a vu dans le second volume de cet abrégé, des détails sur leurs instrumens de musique, sur leurs dan-

Afrique.

ses, leurs guiriots ou chanteurs, leurs arts ou métiers; nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur, & nous ne parlerons que de leurs alimens; ils varient suivant les divers districts. Les nègres libres déjeûnent à la pointe du jour, avec de la bouillie de farine & d'eau à laquelle on mêle un peu de fruit de tamarin, pour lui donner un goût acide. Vers deux heures on mange une espèce de pouding, fait avec un peu de beurre de shéa. Le souper est le principal repas; il se fait vers minuit: il consiste en kouskous mêlé de viande ou de beurre de shéa. Le breuvage est de la bière et de l'hydromel; ils boivent souvent avec excès: les nouveaux convertis ne boivent que de l'eau. Les naturels de toutes les classes prennent du tabac & en fument; leurs pipes sont de bois, & se terminent par un bowl de terre assez curieux. Dans l'intérieur, le luxe est le sel; les enfans en sucent des morceaux gommés, &, dans ces contrées, dire qu'un homme mange du sel avec ses alimens, c'est dire, qu'il est très-riche.

Les esclaves sont en Afrique, relativement aux hommes libres, dans la proportion de trois contre un, On a vu dans le commencement de ce livre, chap II, quel était leur traitement, nous y ajouterons les observations suivantes qui sont essentielles. Plus ils sont

éloignés de leur pays, plus leur valeur augmente, parce qu'ils s'échappent quelquefois lorsqu'ils en sont près. Quant dans une guerre, un homme libre est fait prisonnier, ses amis peuvent le racheter, en donnant deux esclaves à sa place; un esclave pris n'a point cette espérance: ce sont ces derniers que les Slatées achètent de préférence, dans l'intérieur, parce qu'ils sont moins disposés à s'enfuir que les autres. Les guerres produisent beaucoup d'esclaves & proviennent souvent de provocations très-frivoles, telles que la guerre entre le Kajaaga & le Kaarta, occasionnée par le refus de rendre un esclave, & celle du Bambara & du Kaarta, occasionnée par la perte de quelques têtes de bétail.

Afrique.

Il y a en Afrique deux sortes de guerre, l'une qu'on appelle *Killi* (appeller dehors) est toujours ouverte & déclarée, & se décide ordinairement dans une seule campagne. Les vainqueurs enchaînent & emmènent leurs prisonniers & emportent leur butin. A leur départ, les fugitifs reviennent & reconstruisent avec activité leurs maisons dévastées pour se reposer encore sous le *Tabba* (1) de leur

---

(1) Arbre de l'espèce des *Sterculia* & dont les branches sont horizontales.

Afrique.

village. L'autre ſorte de guerre s'appelle *Tegria* (pillage ou vol). Elle a pour cauſe des querelles héréditaires que les habitans d'un pays ou d'un diſtrict nourriſſent les uns contre les autres. C'eſt après la moiſſon & quand les denrées ſont communes qu'elles ont lieu avec plus de fureur. Le ſecret préſide à ces expéditions & l'audace les fait réuſſir.

Lorſque, par ces moyens, un nègre eſt tombé entre les mains d'un ennemi, il reſte eſclave du vainqueur qui le garde près de lui & plus ſouvent le fait vendre dans quelque contrée éloignée. Rarement un Africain rend la liberté à celui qu'il a fait eſclave.

La famine eſt une autre cauſe de ſervitude. Pendant une grande diſette qui dura trois ans dans le pays voiſin de la Gambie, pluſieurs nègres vinrent à Piſania ſe livrer aux blancs comme eſclaves pour ne pas mourir de faim. Il arrive ſouvent que les parens vendent leurs enfans pour achetter des vivres.

L'inſolvabilité eſt une troiſième cauſe de ſervitude. Un marchand malheureux qui a fait une fauſſe ſpéculation eſt à la diſpoſition des créanciers qui le vendent pour ſe payer de ſon produit.

L'eſclavage eſt encore la peine de celui qui a commis des crimes contre les lois du pays.

Les

Afrique.

Les crimes de cette espèce, sont l'insolvabilité, l'adultère, le meurtre & la sorcelerie; mais ces crimes ne sont pas communs. En cas de meurtre, le plus proche parent du mort a la faculté de tuer le coupable ou de le vendre comme esclave. En cas d'adultère, l'offensé a le droit de vendre le coupable ou de lui faire payer une rançon. La sorcelerie est en d'autres mots l'empoisonnement. Ce crime & sa punition sont très-rares.

Un nègre libre devenu esclave, réduit ses enfans au même sort, si la mère est de condition esclave. Quelquefois cependant leur maître leur rend la liberté pour un service important qu'ils en ont reçu. Mais c'est sur-tout en s'échappant que ces esclaves recouvrent la liberté. Une fois qu'ils y sont résolus, il est rare qu'ils n'y parviennent pas. Tels sont les principaux traits du systême d'esclavage dominant en Afrique, & dont la nature & l'étendue prouvent l'antiquité.

Afrique.

CHAPITRE XII.

De la poudre d'or. --- Manière de l'amasser.--- Procédé employé pour la laver. --- Sa valeur en Afrique. --- De l'ivoire. --- Surprise que cause aux Nègres le prix que les Européens y attachent. --- Dents éparses qu'on trouve dans les bois. --- Chasse à l'éléphant. --- Réflexions sur le peu de progrès de la culture.

Il nous reste à parler de l'or & de l'ivoire, les deux marchandises les plus précieuses & les plus importantes productions de l'Afrique, de la manière dont les nègres se les procurent ; nous y ajouterons quelques réflexions sur les progrès de la culture : M. Mungo Park nous servira toujours de guide.

Ce n'est que dans les pays montueux qu'on trouve l'or, a-t-on dit. Cette observation n'est pas exacte. On en trouve dans toutes les parties du Manding qui n'a que quelques collines ; il abonde dans le *Jallonkadou* qui est loin d'être un pays montueux, sur-tout aux environs de *Bouri*. Il est à remarquer que dans ce dernier lieu, à quatre journées de marche au sud-ouest de Kamalia,

on trouve en même temps & presque au même prix du sel gemme que les nègres apportent du désert, & du sel marin que les nègres vont chercher à Rio Grandi & qu'ils échangent contre de l'or.

L'or du Manding est tout en petits grains, presque purs, dont la grosseur varie depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'un pois. Ils sont dispersés dans un grand volume de sable ou d'argile. Les Mandingues l'appellent alors *Sanou munko.* (Poudre d'or.) Il paraît que ces grains ont été entraînés par les eaux descendant en torrens des montagnes voisines.

Lorsque la moisson est finie & que les eaux sont basses, le mansa indique un jour pour commencer le *Sanou kou* (lavage de l'or). Les femmes se tiennent prêtes pour ce jour marqué. Une pelle ou bêche pour creuser le sable, deux ou trois calebasses pour le laver, quelques tuyaux de plume pour contenir la poudre d'or, voilà les ustensiles employés à ce travail. Le matin on tue un bœuf pour le repas du premier jour & on fait des prières & des opérations magiques pour s'assurer le succès.

Le lavage est le procédé le plus facile pour obtenir la poudre d'or. Pendant que quelques personnes cherchent dans les sables, d'autres

Afrique.

remontent le torrent jusqu'aux endroits plus rapides, où l'eau n'a laissé que des petits cailloux; cette recherche est la plus pénible, souvent les femmes ont la peau des doigts usée à ce travail, mais aussi elles trouvent par fois des morceaux d'or appellés *Sanou birro* (pierres d'or), qui les payent de leurs peines. La méthode la plus sûre pour le lavage, se pratique dans le fort de la saison sèche. On creuse un puits profond au pied de quelque montagne qu'on sait d'avance contenir de l'or & on retire la terre dans de grandes calebasses à mesure que les ouvriers bêchent. On trouve différentes couches d'argille & de terre, on lève de chacune une ou deux calebasses jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une couche qui contienne de l'or, ou jusqu'à ce que les rochers ou les eaux empêchent d'aller plus avant. Les couches de beau sable rougeâtre avec de petites taches noires, sont celles où on trouve le plus d'or.

La manière de séparer l'or d'avec le sable est très-simple; cette opération se fait toujours par des femmes. Elles mettent dans une grande calebasse avec une quantité suffisante d'eau, une portion de sable ou d'argile, puis elles secouent la calebasse de manière à mêler ensemble l'eau & la terre, & à donner au tout

un mouvement de rotation; elles commencent doucement & augmentent de vitesse, jusqu'à ce qu'à chaque révolution du mélange, il sorte un peu d'eau & de sable par dessus les bords de la calebasse. Après que l'opération a duré quelque temps, elles laissent tomber le sable au fond & en versent l'eau; elles ôtent encore le plus gros sable, remettent de l'eau, & ainsi de suite, jusqu'à ce que l'eau sorte presque pur. Prenant ensuite une seconde calebasse, elles versent le sable de l'une dans l'autre, en laissant dans la première la partie qui se trouve le plus près du fond, puis y mêlant un peu d'eau, elles la remuent dans la calebasse en l'examinant avec soin. Elles sont contentes si le contenu de deux calebasses fournit trois ou quatre grains d'or. On garde cette poudre dans des tuyaux de plume qu'on bouche avec du coton.

Afrique.

Ces détails prouvent que les montagnes du pays contiennent une grande quantité de ce métal, & que si on remontait à la source des ruisseaux & des torrens qui en charient ces parcelles, on trouverait l'or en plus grosses parties; cette recherche conduirait sans doute à la découverte de quelque mine.

Une partie de cet or est converti en ornemens pour les femmes; ces bijoux ne sont

Afrique.

précieux que par leurs poids, mais ils sont sans élégance & sans grace. Une femme, en grande toilette, porte ordinairement sur elle en bijoux d'or la valeur de 50 à 60 livres sterling.

Les Slatés consument aussi beaucoup d'or pour leurs voyages, mais les Maures, en échange de leur sel & de leurs marchandises, en enlèvent la plus grande portion. Leur sel est à Kamalia & dans l'intérieur d'un très-grand prix. Une brique d'environ deux pieds & demi de long sur quatorze pouces de large se vend deux liv. sterling. La valeur des marchandises européennes varie beaucoup dans le Manding, suivant que la côte en fournit plus ou moins. Les retours de ces articles se font toujours en esclaves.

Les nègres pèsent l'or dans de petites balances qu'ils portent toujours sur eux. Ils ne mettent aucune différence entre l'or travaillé & l'or en poudre.

L'empressement avec lequel les Européens recherchent les dents d'éléphans étonne beaucoup les nègres. Ils ne comprennent pas l'usage que nous en faisons & pensent, quoi qu'on puisse leur dire, que nous leur en cachons le véritable emploi, afin qu'ils n'augmentent pas le prix.

Les éléphans sont nombreux dans l'intérieur de l'Afrique & diffèrent de ceux d'Asie; ils sont moins dociles & ne se peuvent apprivoiser. Afrique.

L'ivoire que l'on vend sur les rivières de la Gambie & du Sénégal provient en grande partie de l'intérieur de l'Afrique. Sitôt que les habitans d'un village ont apperçu l'empreinte des pieds d'un éléphant, ils prennent leurs armes, animés par l'espoir de manger sa chair, de faire des sandales de sa peau & de vendre ses dents aux Européens. Dans le Bambara, le Kaarta & le Jallonkadou où les éléphans sont très-nombreux, le défaut de poudre-à-canon fait que les habitans ont moins de moyens de leur faire la chasse.

Les voyageurs trouvent souvent des dents d'éléphant dans les bois, ils les cherchent même très-attentivement.

On a vu dans le vingt-huitième volume de cet abregé, la manière dont les Africains de l'est font la guerre aux éléphans, & des détails & observations curieuses sur cet animal; nous y renvoyons le lecteur, puisque nous ne pourrions que lui répéter ce qu'il a déjà lu.

On connaît maintenant la nature & l'étendue des rapport commerciaux qui subsistent entre les nègres & les européens. les esclaves, l'or,

soir & le matin avant le jour, à la lueur d'un grand feu; pendant le jour ils travaillaient.

Afrique.

Outre le coran & deux volumes de commentaires sur ce livre, le Buschréen possédait plusieurs manuscrits qu'il avait acheté des Maures. Je découvris que les nègres possédaient une version du pentateuque de Moyse qu'ils appellent *Taureta la mousa*. Cet ouvrage est estimé & se vend le prix d'un esclave de choix. Ils ont aussi une version des pseaumes de David, *Zabora Dawidi*, & enfin le livre d'Isaïe, qu'ils appellent *Lingeeli la Isa*. Au moyen de ces livres, quelques nègres convertis ont acquis quelques connaissances des événemens de l'ancien testament.

Lorsque je montrai la grammaire arabe de Richardson à quelques Slatées de la Gambie, ils furent étonnés de ce que les Européens entendaient & écrivaient cette langue sacrée: l'un d'eux m'offrit un âne & six barres de marchandises pour avoir ce livre.

Dès qu'un jeune écolier à subi ses trois examens, on avertit ses parens qu'il a achevé son éducation & qu'il est à propos qu'ils rachètent leur fils. Ils donnent en échange au maître d'école un esclave ou sa valeur; si les parens n'ont pas le moyen de retirer leur enfant, il reste esclave domestique du maître d'é-

cole, jusqu'à ce que, par son industrie, il puisse se racheter lui même. Afrique.

Karfa revint à Kamalia avec treize esclaves d'élite, tous pris par l'armée du Bàmbara, dans les royaumes de Wassela & de Kaarta, envoyés de Ségo à Kancuba pour y être vendus. Il amenait aussi une jeune fille qu'il avait épousée à *Kancuba* comme sa quatrième femme & aux parens de laquelle il avait donné trois esclaves. Elle fut bien accueillie par les autres femmes qui avaient fait nettoyer & blanchir une hutte pour la recevoir.

Mes habits étaient si usés que j'osais à peine me montrer. Karfa me fit donner une grande culotte & un vêtement du pays.

Les esclaves que Karfa avait amenés me firent plusieurs questions. Ils voulurent savoir si on les mangeait après leur avoir fait passer la grande eau, & doutèrent de ma véracité quand je leur dis qu'on les employait à cultiver la terre.

La manière dont on s'assure des esclaves consiste à mettre dans la même paire de fers, la jambe droite de l'un & la gauche de l'autre. Ils ne peuvent marcher que fort lentement & en supportant leurs fers avec une corde. Ils sont attachés quatre à quatre avec de fortes lanières tressées. Dans la nuit, on leur met une nouvelle

Afrique.

paire de fers & quelquefois on leur passe au cou une légère chaîne du même métal.

Ceux qui donnent des marques de mécontentement sont assujettis d'une autre manière. On fait entrer la jambe de l'esclave dans une entaille évasée, faite dans un épais billot de bois d'environ trois pieds de long & on l'y attache par une forte vertevelle de fer dont une branche passe de chaque côté de la cheville.

Cependant à d'autres égards, le traitement des esclaves à Kamalia ne fut pas cruel; on les soignait, on les excitait à des jeux de hazard & à chanter des airs qui pussent les réjouir. Quelques-uns supportaient leur malheur avec courage, les autres étaient très-abattus. Malgré les précautions qu'on prenait pour les garder, un d'eux parvint à s'échapper, tous ses compagnons l'auraient sans doute imité s'il eut voulu les aider à rompre leurs chaînes.

Tout était prêt pour le départ, mais on le remit après le rhamadan, qui fut observé avec une grande sévérité par les Buschréens. Je me conformai à leurs usages, je jeûnai pendant trois jours, ce qui m'attira leur bienveillance. La conduite des nègres, leur douceur, leur humilité pendant ce temps, contraste parfaitement avec l'intollérance barbare & la bigoterie que les Maures montrent à cette époque.

Afrique.

Le 19 avril fut enfin fixé pour le départ des Slatées. Cette résolution me tira d'inquiétude; car, malgré la bienveillance de Karfa, j'étais loin de trouver ma situation agréable. J'étais un objet d'inimitié pour tous ceux qui étaient à Kamalia, & j'étais las d'un état continuel d'alarmes & de craintes.

Enfin le jour du départ arriva. La caravane consistait en trente-cinq esclaves appartenant à Karfa & à quatre autres Slatées. Les hommes libres étaient au nombre de quatorze; plusieurs avaient avec eux une ou deux femmes & quelques esclaves domestiques : de plus, le maître d'école qui retournait à *Woradou*, emmenait avec lui huit de ses écoliers, ce qui porta le nombre des hommes libres & des esclaves domestiques à trente-huit.

Parmi les hommes libres étaient six chanteurs, pour nous distraire de nos fatigues & nous procurer un bon accueil de la part des étrangers. A notre départ, les habitans nous suivirent pendant un demi-mille; parvenus sur le haut d'une montagne, toutes les personnes de la caravane reçurent ordre de s'asseoir d'un côté, les yeux tournés vers l'ouest; les gens de la ville furent priés de s'asseoir de l'autre, le visage tourné vers *Kamalia*. Alors le maître d'école & deux principaux Slatées, placés entre

Afrique.

les deux grouppes, prononcèrent d'un ton solennel une longue prière, puis, marchant autour de la caravane, en faisant des marques sur terre avec la pointe de leurs lances, ils marmotèrent quelques paroles par manière de charme. Après cette cérémonie, toutes les personnes de la caravane se levèrent brusquement &, sans prendre congé de leurs amis, ils se mirent en marche.

Nous nous arrêtâmes deux heures à *Marabou*, village muré, pour laisser reposer les esclaves: nous entrâmes à Bala vers les quatre heures de l'après-midi. A cette époque, les habitans se nourrisaient de poisson qu'on trouve en abondance dans les ruisseaux voisins. Le lendemain nous nous rendîmes à *Worumbang*, village sur la frontière du *Manding* & du *Jallonkadou*. Nous y achetâmes une grande quantité de provisions pour traverser les déserts du *Jallonkadou*; le 21, nous entrâmes dans les bois, prenant notre route par *Kinytakouro*.

Après avoir pris quelque nourriture, nous allâmes jusqu'au *Kokoro*, bras du Sénégal. On fit halte pendant dix minutes. Les bords de cette rivière sont très-hauts, les herbes & les branches faisaient voir que l'eau s'était élevée à cet endroit, dans la saison pluvieuse, à plus de vingt pieds au-dessus de ce que nous la

voyions. Ce n'était alors qu'un ruisseau propre à faire tourner un moulin. Les crocodiles qui y abondent & les dangers de le passer à gué dans la saison pluvieuse, lui ont fait donner le nom de *Kokoro* (dangereux). Afrique.

Vers le coucher du soleil, nous étions en vue de *Kinytakouro*, ville considérable au milieu d'une plaine fertile. Avant d'y entrer, nous fîmes halte pour attendre les personnes restées en arrière. Une femme & une fille appartenant à un Slatée de Bala, ne pouvaient suivre la troupe, elles furent rudement fouettées & on les traîna jusque vers trois heures de l'après-midi, que l'une & l'autre furent affectées de vomissemens. On découvrit par-là qu'elles avaient mangé de l'argile. C'est un usage assez familier aux nègres; mais on ne sait si c'est un dérangement d'appétit ou un moyen de s'empoisonner. Le Slatée à qui appartenaient ces femmes, abandonna l'idée de leur faire traverser les bois dans cet état & retourna avec elles à Bala.

Nous entrâmes dans l'ordre suivant à *Kinytakouro*. En avant, cinq à six chanteurs appartenant à la caravane, suivis des autres personnes de condition libre; ensuite les esclaves, attachés à la manière ordinaire, quatre tenant à la même corde, un homme avec une lance

Afrique.

entre chaque grouppe; suivaient les esclaves domestiques, enfin les femmes libres, épouses des Slatées & autres. A cent toises de la porte les chanteurs commencèrent une chanson dans laquelle ils vantaient l'hospitalité des habitans de la ville pour les étrangers & leur amitié pour les Mandingues. Nous allâmes droit au Bentang où le peuple se réunit pour écouter notre histoire, que deux chanteurs racontèrent. Après leur récit, le chef de la ville leur fit un petit présent & tous les gens de la troupe, esclaves ou libres, furent invités par l'un ou l'autre & pourvus pour la nuit de logement & de subsistances.

Nous partîmes de cette ville le 22 avril, pour nous rendre dans un petit village à vingt-deux milles de là, dans l'ouest. Les habitans s'occupaient alors à construire des petites huttes temporaires dans les rochers pour s'opposer aux hostilités des Foulahs du Fouladou. La situation qu'ils avaient choisie était presque imprenable; il n'y avait de praticable qu'un sentier par lequel il ne pouvait passer qu'une seule personne à la fois; ils avaient amassé au haut de ce sentier des quartiers de rochers pour rouler sur les Foulahs, si ceux-ci tentaient l'assaut.

Le 23, nous entrâmes dans le désert de *Jallonka*, & nous passâmes sur les ruines de deux

deux petites villes brûlées par les Foulahs. A deux heures, nous étions sur les bords du *Wonda*, rivière plus large que le *Kokoro*. Les bancs prodigieux de poissons qu'on y trouve en rendent le courant vaseux. Après avoir traversé la rivière, toute la caravane marcha serrée & avec vitesse, par un pays boisé, mais beau, coupé de montagnes & de vallées & peuplé de perdrix, de poules de Guinée & de cerfs. Afrique.

Le soir, nous étions parvenus sur les bords du *Co-meissang*, joli ruisseau, dans lequel je me baignai pendant que la troupe se reposait. A environ trois mille de là, nous fîmes halte dans un bois épais & nous allumâmes nos feux pour la nuit. Le rugissement des bêtes féroces & les importunités des petites fourmis brunes troublèrent souvent notre sommeil.

Le 24, nous partîmes à la pointe du jour, après avoir bu un peu de *moéning* (espèce de gruau). Une femme esclave qui avait refusé de prendre de la nourriture le matin, resta en arrière & se plaignit de douleurs vives dans les jambes; on lui ôta sa charge, & elle eut ordre de marcher à la tête de la troupe. Vers onze heures, nous nous reposions au bord d'un ruisseau; quelques personnes découvrirent une ruche d'abeilles dans un arbre creux & allaient

Afrique.

en prendre le miel, lorſque le plus grand eſſaim que j'euſſe jamais vu en ſortit & nous fit fuir de tous côtés. La pauvre eſclave, qui s'appelait *Nealée*, ne s'était pas levée de place, & avait été piquée d'une manière effroyable. On mit le feu aux herbes, pour aller rechercher ſans danger les paquets qu'en ſe ſauvant, on avait laiſſés çà & là.

Néalée refuſa d'aller plus loin; les prières, les menaces furent inutiles; alors on eut recours au fouet. Après en avoir ſupporté quelques coups, elle ſe leva bruſquemment & marcha vigoureuſement pendant cinq heures de ſuite; mais alors elle tomba ſur l'herbe. Le fouet reſtant ſans effet, Karſa la fit placer ſur l'âne qui portait nos proviſions; l'âne était fort rétif, la pauvre femme ne put ſe ſoutenir. Ne voulant pas l'abandonner, les Slatées firent avec des bambous une eſpèce de litière ſur laquelle ils l'aſſujettirent. Deux eſclaves la portaient, & deux autres les ſuivaient pour les relayer au beſoin. Nous nous arrêtâmes pour paſſer la nuit au bord d'un ruiſſeau, au pied d'une haute montagne, nommée *Gangaran-kouro*. Les eſclaves fatigués faiſaient craquer leurs doigts en ſigne de déſeſpoir. Auſſitôt on les mit tous aux fers; le lendemain ils avaient repris courage.

Atrique.

Le 25, Néalée ne pouvant marcher ni se tenir debout, fut attachée sur le dos de l'âne, qui ne voulut pas marcher avec cette charge. Un cri général s'éleva alors contre la malheureuse esclave. *Kang-Tegi, Kang-Tegi* (coupez-lui la gorge), répéta plusieurs fois toute la troupe : je m'éloignai pour n'être pas témoin de ce massacre. Bientôt un esclave domestique, de Karfa portant au bout de son arc les habits de Néalée, me rejoignit & me dit : *Nealée affilita* (Néalée est perdue). Il m'apprit que Karfa n'avait pas voulu consentir à ce qu'on lui coupa la gorge, qu'on l'avait laissée sur le chemin, où les bêtes féroces la dévoreraient bientôt.

Après avoir traversé la rivière *Furkoumah*, aussi large que le *Wonda*, nous marchâmes fort vite. A midi, nous vîmes une grande troupe d'éléphans, qui nous laissa passer tranquillement ; nous nous arrêtâmes le soir près d'un petit ruisseau où nous passâmes la nuit.

Le 26, nous montâmes une colline pierreuse, appelée *Boki Kouro*, & arrivâmes à une belle rivière nommée *Boki*, que nous passâmes à gué. A un mille à l'ouest, nous prîmes une route qui conduit au nord-est, vers le *Gadou*. Ayant vu sur le sable des traces de chevaux, on conclut que les brigands avaient passé par

Afrique.

là, & pour les éviter à leur retour, nous marchâmes sans ordre à travers les herbes & les brouſſailles. Nous paſsâmes la nuit près d'un puits nommé *Cullongqui* (puits de ſable blanc).

Le 27, paſſant à travers de grands bois de bambous ſecs, & après avoir fait un léger repas ſur les bords du *Nunkolo*, nous parvînmes à *Souſeta* village *Jalonka*, ſur le *Kullo*. Ce diſtrict comprend tout le pays le long des bords de la rivière Noire, principale branche du Sénégal. C'étaient les premières habitations humaines que nous voyions depuis cinq jours. Après beaucoup de prières, on nous donna des huttes pour coucher; mais on nous refuſa toute eſpèce de proviſions à cauſe d'une grande diſette qui avait régné dans le pays & pendant laquelle les habitans n'avaient vécu que de la poudre jaune qu'on trouve dans les coſſes du *Nitta* (eſpèce de mimoſa que les nègres nomment ainſi), & de graines de bambous qui, bien pilées & préparées, ont un goût aſſez ſemblable à celui du riz. Nous apprêtâmes alors pour notre ſouper une grande quantité de notre kouskous & pluſieurs habitans furent invités à notre repas : ils reconnurent cette attention en enlevant un écolier du maître d'école & en le dépouillant entièrement.

Le lendemain, nous arrivâmes à *Manna*; les habitans recueillaient les fruits des *Nittas*, arbres très-communs dans ce canton. Les cosses sont longues, étroites & contiennent quelques semences noires enveloppées dans la poudre fine & farineuse dont j'ai parlé. Lorsqu'on mange cette poudre seule elle est visqueuse; mais avec du lait ou de l'eau elle forme un aliment agréable & nourrissant. Afrique.

La langue des habitans de *Manna* est celle qu'on parle dans le vaste & montueux pays qu'on nomme *Jallonkadou*. Elle a quelques rapports avec le Mandingue; mais les peuples les regardent comme différentes.

Les *Jallonkas* n'ont point de souverain commun; ils sont gouvernés par de petits chefs indépendans les uns des autres, & rarement unis entre eux, même en temps de guerre.

Le chef de *Manna* nous accompagna jusqu'au bord du *Bafing* (rivière Noire), que nous passâmes sur un pont de bambous d'une construction singulière. La rivière, en cet endroit, est unie, profonde & a peu de courant. Deux grands arbres, attachés par leurs cîmes, sont assez longs pour gagner d'un bord à l'autre, les racines posant sur les rochers & les cîmes flottant sur l'eau : on place quelques arbres dans cette direction, on les couvre de bambous

Afrique.

ſecs, de manière à former un pont flottant avec un abord en pente à chaque bout, à l'endroit où les arbres touchent aux rochers. Dans la ſaiſon pluvieuſe ce pont eſt emporté par le débordement de la rivière, & tous les ans il eſt rebâti par les habitans de *Manna*, qui perçoivent pour cela, un petit péage de chaque paſſager.

Nous ſûmes dans l'après-midi que deux cents Jallonkas s'étaient raſſemblés près de la petite ville *Mélo*, pour piller la caravane, ce qui nous fit changer de direction & marcher juſqu'à minuit. Avant d'entrer dans *Koba*, on s'aperçut qu'il manquait un homme libre & trois eſclaves. On détacha ſix hommes pour faire des recherches, mais elles furent infructueuſes; & ce ne fut que le lendemain vers onze heures, que nous retrouvâmes dans *Koba*, où nous nous étions arrêtés, l'homme libre & les eſclaves qui avaient quitté la troupe: l'obſcurité de la nuit les avait ſéparés de nous. Nous reſtâmes à *Koba* juſqu'au 30, & *Karfa* ayant loué une eſcorte nous nous rendîmes à *Tinkingtang*: de là marchant par un pays inégal & pierreux, nous arrivâmes au ſoir à *Lingicotta*, petit village dans le diſtrict de Woradou. Ce ne fut qu'à notre arrivée que nous mangeâmes la dernière poignée de farine de nos proviſions.

Afrique.

Le 2 mai, les esclaves étant très-fatigués, nous fîmes halte à neuf milles, à l'ouest, dans un village où, par son crédit, le maître d'école nous procura quelques provisions. De là il envoya un messager à Malacotta pour apprendre son arrivée dans le pays à ses amis, il les pria en même temps de préparer beaucoup de vivres pour régaler la caravane pendant deux ou trois jours.

Le 3, nous partîmes pour Malacotta, & nous attendîmes dans un village à mi-chemin, le retour du messager qui arriva vers deux heures. Le frère aîné du maître d'école le suivait; l'entrevue de ces deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis neuf ans, fut tendre & touchante; ils restèrent quelques temps sans pouvoir parler; enfin le maître d'école reprenant la parole, montra Karfa à son frère, en lui disant: « voilà l'homme qui m'a » servi de père dans le Manding, je vous l'au» rais désigné plutôt, mais mon cœur était trop » plein. »

Nous fûmes bien reçus à Malacotta: c'est une ville non murée. Les huttes, pour la plupart, sont faites d'éclisses de cannes, entrelacées à peu près comme un ouvrage de vannerie, & recouvertes de boue. Nous y passâmes trois jours, pendant chacun desquels le maî-

Afrique.

tre d'école nous fit présent d'un bœuf; les habitans de la ville rivalisèrent avec lui ; ils sont actifs & industrieux ; ils font du savon, en faisant bouillir dans l'eau des pistaches une lessive de cendre de bois. Ils fabriquent aussi du fer qu'ils portent à Bondou, pour l'échanger contre du sel : une troupe de ces habitans revenus depuis peu de Bondou, apporta des détails concernant une guerre entre *Almami Abdulkader*, roi de *Fouta-torra*, & *Damel* roi des *Jalloffs*, dont les événemens devinrent le sujet favori des chants de nos musiciens & des conversations de tous les pays qui bordent le Sénégal & la Gambie.

Abdulkader, voulant propager sa religion, avait envoyé à *Damel* une ambassade pareille à celle qu'il avait envoyée dans le *Kasson*. Deux Buschréens portant chacun un grand couteau, au bout d'une perche, accompagnaient l'ambassadeur : admis en présence de Damel, l'envoyé exposa les intentions de son maître, & lui dit en lui présentant les deux couteaux : « avec ce couteau, Abdulkader » ne dédaignera pas de raser la tête de Damel, » si Damel veut embrasser la foi de Mahomet; » avec celui-ci, Abdulkader coupera la gorge » de Damel, si Damel le refuse : choisissez. » Damel répondit froidement qu'il ne voulait,

ni avoir la tête rasée, ni la gorge coupée. Alors on se prépara à la guerre; à l'approche d'Abdulkader les habitans comblèrent leurs puits, détruisirent leurs subsistances & abandonnèrent leurs habitations. Il marcha ainsi trois jours, à travers un pays désert; son armée souffrit tellement de la disette d'eau, que plusieurs de ses gens périrent en route. Il changea de marche & gagna un bois, où ses soldats ayant trouvé de l'eau, appaisèrent leur soif, se couchèrent sans précaution & s'endormirent sous les arbres. Damel les attaqua dans cette position, un grand nombre fut tué, un plus grand fut fait prisonnier : parmi ces derniers se trouva Abdulkader lui-même. Ce prince extravagant fut conduit devant Damel, dont la conduite en cette occasion est citée avec les plus grands éloges. Il pouvait le faire périr, & les réponses orgueilleuses de son captif semblaient le provoquer à cet acte de vengeance; il se contente de le retenir esclave jusqu'à ce que sa présence dans son royaume ne fut plus un sujet d'alarme pour ses voisins : cet esclavage ne dura que trois mois, après lesquels Damel le rendit aux sollicitations des habitans de Fouta-Torra.

Afrique.

Cette histoire, toute étrange qu'elle est, me fut confirmée par des Européens sur la

Afrique.

Gambie, & par des esclaves qui furent faits prisonniers avec Abdulkader & qu'on transportait aux Indes Occidentales.

Le 7 mai, après avoir traversé le *Ba-lée*, (rivière du Miel), nous arrivâmes à *Bintingala*, ville murée, où nous restâmes deux jours : de là nous allâmes à *Dindikou*, capitale du district de *Konkadou*, dont les hauteurs produisent beaucoup d'or. Je rencontrai dans cette ville un nègre dont les cheveux & la peau étaient d'un blanc obscur : c'était un de ces hommes que dans les îles Espagnoles de l'Amérique, on nomme *albinos*, nègres blancs. Leur peau d'une teinte cadavéreuse est désagréable à la vue ; les naturels regardent cette couleur comme l'effet d'une maladie.

Le 11 mai, nous arrivâmes à *Satadou*, capitale d'un district auquel cette ville donne son nom : elle était autrefois d'une grande étendue ; mais plusieurs familles l'ont quittée à cause des incursions des Foulahs de Fouta-Jalla, qui venaient secrètement par les bois, enlever les gens qu'ils trouvaient dans les champs de grains, & même aux puits près de la ville. Le 10, nous traversâmes le *Falemé*, le même fleuve que j'avais déjà passé à Bondou. On le passe aisément à gué dans cet endroit ; le courant n'a pas deux pieds de profondeur,

l'eau en eſt très-pure & coule ſur un lit de ſable & de gravier. Nous paſſâmes la nuit à *Médina*, petit village appartenant en entier à un marchand Mandingue, qui, par un long commerce avec les Européens, a conſervé quelques-unes de leurs habitudes. On le ſert dans des plats d'étain, & ſes maiſons reſſemblent à celles des Anglais ſur la Gambie. Afrique.

Le 13, une caravane d'eſclaves appartenant à des Serawoullis, convint de faire route avec nous juſqu'à *Baniſerile*, capitale du *Dentila*, à une grande journée de *Médina*. Après une marche fort pénible nous arrivâmes tard à *Baniſerile*. Un de nos Slatées était natif de ce lieu; il en était abſent depuis pluſieurs années; il m'invita à aller avec lui à ſa maiſon. Ses amis le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie: auſſitôt qu'il ſe fut aſſis près du ſeuil de ſa porte, ſa future épouſe lui apporta dans une calebaſſe un peu d'eau, le pria de s'en laver les mains, & lorſqu'il eut fini, elle avala cette eau avec la plus vive émotion de plaiſir. Cette action eſt la plus grande preuve qu'une femme puiſſe donner à ſon amant de ſa fidélité & de ſon attachement.

Nous reſtâmes deux jours en cette ville pour y acheter du fer, du beurre de shéa & quelques autres articles propres à vendre à

Afrique.

la Gambie. Le Slatée de cette ville, ayant appris que les esclaves étaient à bas prix à la côte, resta chez lui pour y terminer son mariage.

Le 16, nous marchâmes par les bois jusqu'à la vue de *Jali-funda*. Décidés à passer la nuit à *Kirwani*, grande ville où nous arrivâmes à quatre heures : nous n'en approchâmes pas. *Kirwani* est dans une vallée, le pays est sans bois & bien cultivé ; les habitans sont actifs & industrieux ; leur agriculture est à un grand point de perfection, car ils ramassent pendant la saison sèche, le fumier de leur bétail, dont ils font de grands tas pour en fumer leur terres dans la saison, ce que je n'avais pas encore vu en Afrique. Près de la ville, on voit plusieurs fourneaux dans lesquels les habitans préparent le fer qu'ils forgent ensuite en petites barres d'environ un pied de long sur deux pouces de large. Deux de ces barres font une bêche à la manière Mandingue.

Le lendemain de notre arrivée, un Slatée du lieu vint proposer à Karfa, de lui échanger un esclave. Le marché fut bientôt conclu, quelque peu de drap & du beurre de shéa, décidèrent Karfa.

Le 20, nous entrâmes dans le désert de *Tenda*, qui a deux jours de marche ; les bois y sont épais & le terrain y va en pente, au

sud-ouest. Nous y rencontrâmes une caravane de 27 personnes revenant de la Gambie, presque toutes armées de fusils. Ces nègres avaient de grands baudriers d'écarlate & des chapeaux à l'européenne; nous apprîmes d'eux qu'il y avait peu de demandes d'esclaves sur la côte. A cette nouvelle, les Serawoullis nous quittèrent & prirent le chemin du nord pour se rendre à Kajaaga. Nous arrivâmes le soir sur le bord d'un étang nommé *Tabbayée*, où nous nous reposâmes quelque peu &, marchant ensuite pendant la nuit, les uns près des autres, nous arrivâmes à *Tambaconda*, petite ville murée où nous fûmes bien reçus: nous y passâmes quatre jours, à cause d'un procès que *Modi-Lémina*, l'un des Slatées de la caravane, y eut au sujet d'une femme qu'il avait épousée, dont il avait eu deux enfans & dont il était séparé depuis huit ans qu'il avait passés dans le Manding, sans donner aucune de ses nouvelles. La femme le croyant mort s'était remariée & avait eu deux autres enfans de son second époux. *Lémina* réclama sa femme, l'autre refusa de la rendre: une assemblée de chefs décida que la femme choisirait entre les deux maris: *Lemina* était un peu plus âgé que son rival, mais il était beaucoup plus riche & il eut l'avantage.

Afrique.

Afrique.

On ne trouve plus de *shéas* dès qu'on a passé *Tambaconda.* Karfa m'en avertit & je pris sur cette arbre toutes les notions qu'on à vues précédemment. Nous passâmes près de *Sibikillin*, & nous couchâmes près d'un ruisseau qui courait vers la Gambie. Le lendemain après une marche fatigante dans un pays entrecoupé de montagnes & peuplé de singes & d'animaux féroces, nous arrivâmes à *Koumbou*, petit village, près duquel sont les ruines d'une grande ville détruite dans une ancienne guerre. Les habitans en sont à tel point inhospitaliers, que nous décidâmes de passer la nuit dans les champs & d'y faire des cabannes pour éviter la pluie que le temps annonçait.

Le 28, nous couchâmes dans une ville Foulah à sept milles dans l'ouest; le 29, après avoir traversé le *Néola-koba*, bras considérable de la Gambie, nous parvînmes à une contrée bien peuplée: là, plusieurs villes à la vue les unes des autres prises ensemble, sont nommées *Tenda*; mais chacune d'elles a encore un nom particulier. Nous logeâmes à *Koba-Tenda*, & y passâmes la journée du lendemain pour y prendre des vivres.

Le 30, nous entrâmes dans *Jalla-cotta*, ville considérable que des bandits Foulahs, venant

du Bondou, à travers les bois, infeftent affez fouvent. Ici, un de nos chanteurs échangea un efclave contre une jeune fille qui appartenait à un habitant de la ville : jamais je ne vis de douleur plus attendriffante que celle de cette infortunée quand elle apprit fon fort. Afrique.

Traverfant le lendemain une plaine couverte de *ciboas*, nous arrivâmes au bord du *Nériko*, bras de la Gambie, qui dans la faifon pluvieufe eft fouvent funefte aux voyageurs. Après que nous l'eûmes traverfé, nos chanteurs célébrèrent notre arrivée dans les terres de l'oueft. Ce pays eft très-plane, fon fol eft un mélange de fable & d'argile. Le foir il plut beaucoup & nous eûmes recours aux feuilles de ciboa, qui placées fur la tête, défendent tout le corps de la pluie : nous paffâmes la nuit fous un grand tabba, près des ruines d'un village. Le lendemain, après avoir traverfé le *Noulico*, gros ruiffeau qui coule vers la Gambie, je me revis à ma grande joie fur les bords de cette rivière, qui dans cet endroit eft profonde, peu rapide & navigable. Sur la rive méridionale, vis-à-vis le lieu où nous étions, eft une grande plaine de terre argileufe, nommée *Toumbi Tourila*, efpèce de marais dans lequel des voyageurs fe font fouvent perdus, parce qu'il faut plus d'un jour pour la

Afrique.

traverser. Un peu avant la nuit nous arrivâmes à *Seesukunda*, village du Wouli; les esclaves ayant cueilli des fruits de *Nituas*, les habitans ne voulurent pas permettre qu'ils entrassent dans leur village avec ces fruits.

Le lendemain, passant par plusieurs villages où l'on ne voulut pas nous recevoir, quoique nous fussions très-fatigués, nous atteignîmes *Baraconda*, où nous passâmes la journée du 4. Le 5, nous arrivâmes de bonne heure à *Médina*, capitale du Wouli; je demandai des nouvelles du roi qui m'avait si bien reçu à mon passage, & j'appris avec chagrin qu'il avait été dangereusement malade; *Karfa* ne voulant pas permettre que la caravane s'arrêta, je lui fis dire, par l'officier préposé aux droits que ses prières pour mon bon voyage n'avaient pas été inutiles : nous arrivâmes le lendemain à *Jindey*, où j'avais quitté dix-huit mois auparavant mon ami, le docteur *Laidley*.

Karfa, d'après mon avis, laissa ses esclaves à *Jindey* &, ne voulant pas me quitter jusqu'à mon départ d'Afrique, il m'accompagna. Nous partimes le 9 de bon matin; je quittai avec la plus vive émotion mes malheureux compagnons de voyage que la misère & la captivité attendaient dans une autre terre. Nous

Nous arrivâmes le soir à *Tendacunda*, où nous fûmes agréablement reçus chez la *Seniora Camillà*, qui avait veçu plusieurs années à la Factorie Anglaise & qui parlait bien l'anglais; elle m'avait connu avant mon départ, mais mes vêtemens & ma figure étaient si différens de ceux des européens, qu'elle me prit d'abord pour un Maure. Lorsque je me nommai, elle me regarda avec surprise & m'assura que personne sur la Gambie ne s'attendait à me revoir; qu'on avait répandu le bruit que j'avais éprouvé le sort du major Houghton. J'appris avec peine que *Demba* & *Johnson* n'étaient pas revenus. *Karsa* nous écoutait avec attention; tout lui semblait merveilleux, tout attirait ses regards & excitait son admiration, le lit sur-tout: il me demandait l'usage de chaque chose & m'emabarrassait quelquefois.

Afrique.

Le 10, M. *Robert Ainseley* ayant appris que j'étais à *Tendacunda*, m'offrit son cheval & m'apprit que le docteur Laidley demeurait maintenant à *Kaye*, situé un peu plus bas sur la rivière & qu'il était allé à *Doumasansa* pour acheter du riz; il m'invita à rester chez lui à Pisania, jusqu'au retour du docteur; j'acceptai & Karsa me suivit. J'y arrivai vers dix heures; le Schouner de M. Ainsley était à l'ancre devant la place: c'était pour Karsa

Afrique.

l'objet le plus surprenant. Il eut de la peine à comprendre l'usage des mâts, des voiles, des agrès; il ne concevait pas qu'on pu faire mouvoir un si grand corps par la seule force du vent. Toute la composition du vaisseau était neuve pour lui & excita sa méditation pendant la plus grande partie du jour.

Le docteur Laidley arriva le 12 vers midi; sa joie & sa surprise furent extrêmes. Je repris aussitôt l'habillement Anglais & je me rasai. Karfa me vit avec plaisir vêtu d'une manière nouvelle, mais il regretta ma barbe. Le docteur acquitta mes engagemens pécuniaires; au lieu du prix d'un esclave de choix convenu avec Karfa pour ses soins, je lui en fis compter deux & j'envoyai, par ce Slatée, un présent au bon maître d'école. Le docteur s'était chargé de placer les esclaves de Karfa & ce bon nègre attendri de tant de soins me disant souvent avec sensibilité: « mon voyage a vraiment été heureux. » Il s'écriait en voyant les produits de notre industrie, *fato fing inta feng*. (Les hommes noirs ne sont rien).

La saison des pluies approchant, j'engageai Karfa à retourner à *Jindey* trouver ses gens. Le 14, il me quitta avec beaucoup d'attendrissement; nous espérions nous revoir encore, mais notre attente fut trompée.

Le *Charleſtown*, vaiſſeau américain commandé par M. *Charles Harris*, entra le 15 dans la rivière & échangea ſa cargaiſon conſiſtant en rhum & en tabac contre des eſclaves. J'avais pris le parti de m'embarquer ſur ce vaiſſeau & d'aller en Amérique, d'où je trouverais facilement un paſſage pour l'Angleterre; je me ſéparai donc du docteur Laidley, à qui j'avais mille obligations, & de mes autres amis : je partis le 17 juin. Nous reſtâmes à Goré juſqu'au commencement d'octobre; nous arrivâmes enfin au port *Saint-Jean*, à Antigoa, où je trouvai le Paquebot le *Cheſter-field*, qui me ramena à *Falmouth* le 22 décembre; je me rendis de là, immédiatement à Londres, après avoir été abſent d'Angleterre pendant deux ans & ſept mois. Afrique.

l'Europe lettrée a donnés à ce savant voyageur, sur sa constance, son courage, la justesse de ses remarques, la clarté avec laquelle il les expose & sur l'opiniâtreté qu'il a mise dans ses recherches. Cette gloire, il ne la doit qu'à lui seul; c'est en servant les arts, les sciences & le commerce qu'il se l'est acquise.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur la marche que nous avons suivie dans l'abrégé du voyage de M. Browne. Assez d'écrivains ont publiés des relations sur l'Egypte, & dans les volumes précédents on a lu assez de détails sur les mœurs, les coutumes, les vêtements, &c. des peuples de ces contrées pour que nous nous soyons abstenus d'en parler. Nous n'offrons à nos lecteurs que ce qu'un long séjour au Caire a mis notre voyageur à même de reconnaître plus particulièrement, &, passant rapidement sur les faits connus, nous arrivons au Darfour, principal objet de notre travail. Là, nous n'avons omis aucun fait, aucun indice, & nous osons assurer que le lecteur y retrouvera l'exacte description que M. Browne en donne, & que nous n'avons que resserrée. Nous avons également passé rapidement sur la Syrie, la Natolie & Constantinople: les abrégés des voyages de Norden, Niebuhr & Choiseuil-Gouffier ont assez fait connaître ces contrées: nous n'avons cité que l'entrée du Pacha de Damas, en cette ville, avec la caravane sacrée, bien persuadés que dans un ouvrage tel que celui-ci, le lecteur n'aime à s'instruire qu'en s'amusant, qu'il rejette tout ce qui a déjà été dit & qui n'ajoute pas à ses connaissances ou à ses plaisirs.

LIVRE SECOND.

Voyage de M. Browne en Egypte, dans le Darfour & en Syrie, en 1792 jusqu'en 1798.

CHAPITRE PREMIER.

Alexandrie.—Ses deux ports.—Végétation.—Antiquités.—Population.—Gouvernement.—Commerce.—Manufactures.—Anecdotes.—Voyage à Siwa.—Tentatives pour pénétrer jusqu'au Temple de Jupiter-Ammon.—Route.—Animaux du désert.—Siwa.—Relations.—Mœurs & productions.—L'auteur veut & ne peut pénétrer dans le désert.

Plusieurs voyageurs ont écrit sur l'Égypte, & le lecteur a vu dans les volumes précédens un abrégé de leurs relations. Nous ne nous arrêterons, donc dans celui que nous allons offrir du voyage de Browne, qu'à ce qui nous paraîtra nouveau pour le lecteur, ou à ce qui aura été

Afrique. observé par l'auteur sous un aspect différent de celui sous lequel ses prédécesseurs l'ont vu.

J'arrivai, dit Browne, en Égypte le 10 janvier 1792, après un voyage de vingt-six jours qui n'eut rien de remarquable & qui fut exempt de dangers.

Alexandrie peut à peine faire reconnaître l'un des principaux monumens de la magnificence de son fondateur, l'entrepôt du commerce de l'Orient & le théâtre du luxe d'Antoine & de Cléopâtre : quinze siècles ont fait disparaître son opulence.

On ne peut se former une idée de l'ancienne étendue de cette ville par les murailles qui l'entourent aujourd'hui & qui furent bâties par les Sarasins. Elles sont entrenues avec soin pour résister à la cavalerie des Mamelouks & aux Arabes Bédouins qui enlèvent souvent le bétail des environs (1).

Une colonnade détruite à plus de moitié est le seul reste de l'ancienne ville qui soit digne de remarque : on la voit près de la porte de Rosette.

---

(1) Le lecteur voudra bien se souvenir en lisant tout ce qui a trait à l'Egypte, que ceci fût écrit avant l'invasion des Français.

Afrique.

Tout porte à croire que cette ville était autrefois plus étendue qu'aujourd'hui. Cependant on ne trouve des maisons que dans un coin de l'espace qui est entre les deux ports ; le reste est occupé par des jardins où l'on cultive les fruits & les légumes auxquels les gens du pays sont habitués, & par le lieu où l'on jette les immondices & les décombres. Les ruines qui remplissent le sol dans cet endroit sont cause qu'il ne peut être propre à la culture. On voit de toutes parts des monceaux de décombres qui attestent l'ancienne grandeur de cette ville ; les soins que les habitans prennent de creuser la terre, & les fortes ondées de pluies font souvent découvrir des morceaux de marbres précieux, des fragmens de sculpture & d'anciennes médailles.

Le nouveau port dont le fond est rocheux & où les vaisseaux sont exposés à certains vents, est situé à l'est & n'a jamais été bon ; le défaut d'eau fait que les vaisseaux y sont resserrés dans un étroit espace. D'après le dessein que Norden en a tracé & l'attestation de plusieurs vieillards qui disent avoir vu l'eau jusqu'à l'entrée de l'ancienne douane, on peut croire que la mer se retire, & que la nature a beaucoup contribué aux changemens opérés dans ce port.

L'ancrage est sûr dans le vieux port où l'on

Afrique.

trouve toujours cinq & six brasses d'eau; mais quoi qu'un peu moins spacieux que le nouveau, il est réservé aux seuls mahométans.

A l'extrémité orientale de la ville où l'on croit qu'était autrefois le phare, on trouve un fort en ruines, joint au continent par une chaussée de pierre où l'on a pratiqué plusieurs arches pour affaiblir l'effet de l'eau. On voit aussi, du côté du couchant, une muraille non moins dégradée.

Les maisons d'Alexandrie sont en maçonnerie, à deux étages & commodes. Quoique les toits soient en terrasses, elles sont bien garanties des pluies d'automne.

Il n'y a plus que sept citernes en état de servir: elles contiennent assez d'eau pour l'usage des habitans; leur éloignement fait une ressource à la classe indigente du peuple, qui charie l'eau sur des chameaux & vend quatre ou cinq *paras* (1) la charge d'un de ces animaux.

Les toits des citernes sont en bois, ce qui fait penser qu'ils sont aussi anciens que les citernes mêmes, car, dans un pays où le bois est très-rare & la pierre très-abondante,

(1) Le *para* vaut un sol de France.

on ne peut croire que les habitans actuels les eussent construits à si grands frais. Afrique.

Le sol naturel d'Alexandrie est pierreux & sabloneux, par conséquent stérile. Cependant on trouve presque par-tout une couche végétale légère propre à toutes cultures & qui a sans doute été rapportée. Les jardins produisent des oranges & des citrons; les dattes, sans être de la première qualité, sont bonnes & la culture en est lucrative; l'aspect des dattiers offre un coup-d'œil agréable.

La culture des herbes potagères & des racines réussit bien à Alexandrie au moyen de fréquentes irrigations. Les arbres fruitiers indigènes sont le Nerprun & le Caffier, que les habitans nomment *Kischné*. Le premier porte un fruit de la grosseur d'une cerise, avec un noyau, mais qui par son parfum & sa couleur ressemble plutôt à la pomme.

La colonne de Pompée & l'Obélisque sont les monumens antiques qui ont éprouvé le moins de dégradation. On ne peut cependant plus lire sur la colonne l'inscription que Pocoke en a autrefois copiée.

On trouve dans la grande mosquée un sarcophage de marbre serpentine, semblable à celui qui est au Caire & que Niébuhr a décrit. Il est chargé d'hiéroglifes & n'a point

Afrique.

reſſenti les effets du temps. Un fermier de la douane voulut, dit-on, autrefois l'enlever pour l'offrir à l'empereur d'Allemagne : il avait, à cet effet, gagné les chefs du pays. Son ſecret fut découvert. Le peuple s'aſſembla en tumulte & il fallut qu'il renonçât à ſon projet. Depuis ce temps, on en permet à peine la vue à un étranger.

Des mahométans de diverſes nations, des chrétiens grecs, des Arméniens & des Juifs compoſent la population d'Alexandrie, qui ne s'élevait à guère moins de vingt mille ames en 1792. Mais la peſte de 1796 en a beaucoup diminué le nombre. La ſituation du couvent des moines grecs eſt délicieuſe & romantique.

Dans l'eſt de la ville, ſur les bords de la mer, on voit les maiſons des conſuls & des négocians européens les unes près des autres. Ils ſont ſociété entre eux, vivent à la manière européennes & ne ſont jamais troublés que par leurs propres querelles.

Souvent dupes des Francs qui le ſont eux-mêmes des courtiers & autres agens du pays que leur commerce les obligent d'employer, les habitans d'Alexandrie ſe portent rarement à quelque malhonnêteté envers les étrangers, quoi qu'ils ayent la réputation de ne pas les aimer beaucoup.

Afrique.

Un Sardar, tantôt caschef, tantôt officier inférieur, commande le fort & les troupes de la ville. Les habitans sont chargés du gouvernement civil. Un Arabe nommé par le Grand-Seigneur remplit les Fonctions de Cadi ou premier magistrat; des Scheiks & les Imans des deux mosquées remplissent les autres places de la magistrature.

Les revenus d'Alexandrie ne vont pas au-delà de 4,500 bourses, ou 225,000 liv. ster. Du temps de Ptolomée, ils montaient à 12,500 talens, ou deux millions & demi-ster.

Alexandrie fait un commerce plus considérable que Damiette. Tout ce que l'Europe tire d'Égypte & tout ce qu'elle y envoye, passe par ses ports. Les îsles de Candie & de l'Archipel y portent le bois de charpente & de constructionpour les vaisseaux; Constantinople y verse en grande quantité le cuivre brut & travaillé. Le café, le riz, les cuirs non-tannés, partent de tous les ports de l'Égypte, & ce passage continuel de tant de marchandises tient les habitans dans la plus grande activité.

De petits bateaux, portant de quinze à cinquante tonneaux, font le cabotage de Rosette à Alexandrie. Les marchandises que l'on transporte de Rosette au Caire y sont portées sur des bateaux d'une autre forme. Le safran qu'on

Afrique.

cultive en Égypte, & le séné, qui vient principalement par Suez, & qu'on recueille en partie dans la Nubie près de la première cataracte du Nil, sont les principaux articles que les Européens prennent en retour des marchandises qu'ils apportent en Égypte.

Le commerce du drap que l'Europe fournissait est beaucoup diminué; les Égyptiens y ont substitué les draps du pays. Livourne fournit encore à Alexandrie quelque peu de corail travaillé, & Venise de la verroterie.

Plusieurs langues sont très-familières aux habitans d'Alexandrie : mais l'arabe dont ils se servent est mêlé de beaucoup de mots tirés du turc & de plusieurs autres idiômes.

La persévérance & l'adresse qu'Hirtius a remarqué en eux, se fait encore distinguer parmi leurs traits caractéristiques. Le moyen qu'ils emploient pour fendre une ancienne colonne de trois ou quatre pieds de diamètre est ingénieux. Ils font une entaillure d'un demi-pouce de profondeur & qui s'étend sur un douxième de la circonférence, &, mettant à chaque extrémité de l'entaillure un morceau d'acier de la grandeur d'une pièce d'argent de cinq francs, ils enfoncent un coin dans le milieu. Pendant ce temps-là, cinq ou six morceaux d'acier sont placés à égale distance autour de la colonne,

& on les y fait entrer à petits coups de marteau : bientôt la colonne est partagée régulièrement.

Afrique.

On fabrique à Alexandrie des lampes & des phioles de verre vert & de verre blanc. Au lieu d'alkali, on se sert de natrun : on trouve de l'excellent sable sur la plage basse de la côte.

Le gouvernement & les habitans d'Alexandrie eurent, il y a quelque temps, une querelle au sujet de la conduite des chrétiens Syriens chargés de la douane. Les habitans d'Alexandrie ne sont pas dociles & leur situation les enhardit contre le gouvernement. Ils regardent les Beys comme des usurpateurs rebelles à la Porte & s'attachent à profiter de leurs moindres fautes. Les Beys veulent les traiter comme les autres Égyptiens, mais ils les trouvent sans cesse occupés à perpétuer leur autocratie imparfaite qu'ils ont maintenue jusqu'à présent à force de subterfuges.

Les magasins publics furent fermés par un Caschef envoyé par Mourad-bey pour remplir cet ordre. Cet officier, chargé d'arrêter & de mener au Caire le Scheik Mohammed-el-Missiri, un des principaux Mullas, distingué par son esprit & son éloquence, & toujours opposé aux volontés des beys, n'était point accompagné de soldats; il fut bientôt contraint de sortir de la ville & les habitans chassèrent

Afrique.

en même temps le surintendant de la douane contre qui ils avaient souvent, mais inutilement porté des plaintes au Bey. Après ces démarches hardies, on répara les murs de la ville & on la mit en état de défense; tous les habitans furent divisés en districts & armés ou à leurs frais ou aux dépends du public. Un mois après, un corps de troupe marcha contre Alexandrie pour la faire rentrer dans le devoir : des députés de cette ville annoncèrent aux Caschefs qui le commandaient qu'ils seraient reçus amicalement s'ils venaient sans intentions hostiles, sinon, que tous les habitans s'opposeraient à son entrée. L'un des Caschefs ne se sentant pas en force pour soumettre la ville, déclara qu'il ne voulait que certifier que les habitans étaient toujours attachés au gouvernement & que Mourad-bey avait été trompé sur la cause de leurs préparatifs. Quinze jours après il quitta Alexandrie, n'emportant qu'un présent de peu de valeur, que lui offrirent les marchands européens.

Déterminé à découvrir les vestiges du temple de Jupiter-Ammon, je me procurai un interprète & fis marché avec quelques Arabes, qui chariaient des dattes & d'autres marchandises de Siwa, pour qu'ils portassent mes provisions & mon bagage, & qu'ils me fissent passer

en

en sûreté parmi les autres Arabes qui font paître leurs troupeaux dans le voisinage de la mer. Nous partîmes d'Alexandrie le 24 février 1792, & suivîmes les côtes de la mer; nous fîmes le premier jour huit milles (1) & j'aperçus les fondemens d'un grand nombre d'édifices, dont les restes étaient si dégradés, qu'il n'était pas possible de découvrir à quoi ils avaient servi & s'ils étaient anciens ou modernes. Nous suivîmes les côtes pendant neuf jours, sans jamais perdre la mer de vue. La côte est unie, le sol plane & sablonneux : quelques endroits sont couverts de verdure, &, quoique l'herbe ne consiste qu'en différentes espèces de kalis, elle suffit pour les chameaux. Nous portions avec nous de l'orge & de la paille hachée pour nos chevaux.

Afrique.

Dans les longs voyages, les orientaux se servent d'une espèce de beurre clarifié qu'ils appellent *miskli* & qui se conserve long-temps. On l'apporte de la côte occidentale de Barbarie. (2)

(1) Dans tout le cours de cet ouvrage il n'est question que de milles géographiques.

(2) Ne serait-ce pas le beurre végétal dont parle M. Mungo-Park?

Afrique.

Nous vîmes, presque par-tout où nous nous arrêtâmes, des gerboises ; des tortues, des lézards & quelques serpens. Une immense quantité de limaçons étaient attachés aux herbes épineuses que nos chameaux paissaient ; nous n'aperçûmes guère d'autres oiseaux que ceux de mer, un petit épervier qu'un voyageur tua, fut le seul oiseau de terre que je vis.

Nous trouvâmes près de quelques sources des lapins sauvages, nous remarquâmes aussi des traces de gazelles & d'autruches. Un vent de nord-ouest & de nord-ouest quart de nord, nous incommoda beaucoup ainsi que des ondées de pluie journalières.

Des partis de Bédouins gardaient leurs troupeaux sur le chemin & dans le voisinage du lac Maréotis, maintenant à sec. Plusieurs nous reçurent avec hospitalité & bienveillance & nous régalèrent de lait, de dattes & de pain frais.

Le 4 mars, nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, & nous arriveâmes le 9 à Siwa à huit heures du soir.

De la mer à Siwa le chemin est stérile, rempli de sable, de rochers & de talc.

Karet-am-el-Sogheïr où nous passâmes le 7 est un lieu triste dont les habitans sont pauvres : on y trouve de la bonne eau ; le scheik-

el-Bellad, pour nous remercier de quelques petit préſens que nous lui avions faits, tua un mouton & nous en fit part. Ce village eſt indépendant; ſon territoire ne produit que des dattes qui nouriſſent les habitans, leurs chameaux & leurs ânes. Afrique.

A un mille & demi de diſtance, on voit un boſquet de dattiers & un peu d'eau: on trouve dans le reſte de la route quelques parties de terre couverte d'une croûte de ſel.

Siwa répond parfaitement à l'idée qu'on a des Oaſes. Son terrain peu ſpacieux, mais fertile, eſt environné d'un déſert. Avant d'entrer dans la ville, on marche une demie-heure au milieu des dattiers; nous mîmes pied à terre & nous nous aſſîmes, ſelon l'uſage, ſur le *nieſjed*, (place où l'on s'aſſemble pour prier). Près de cette place était le tombeau d'un marabou. Nous fûmes complimentés ſur notre arrivée par les chefs de la ville, qui nous conduiſirent dans un logement aſſez peu commode, mais le meilleur qu'ils euſſent: on nous apporta bientôt un grand plat de riz & de la viande bouillie; les Scheiks aſſiſtèrent à notre repas.

Mes compagnons de voyage m'avaient fait paſſer, ſans m'en avertir, pour un Mamelouk; mais le peuple ayant remarqué que

Afrique.

je ne me joignais pas à lui pour la prière du soir, conçut des soupçons ; il fallut s'expliquer le lendemain. Les Scheiks furent étonnés de mon projet de voyage dont ils ne concevaient pas les motifs ; cependant, grâce à quelques petits présens, tous, un seul excepté, étaient disposés à se concilier avec moi. Ce Scheik rigide était sur-tout indigné de ce que j'avais pris le costume des Musulmans. Après beaucoup d'altercations, on me laissa trois jours pour me reposer, mais, pendant ce temps, je ne pus sortir sans être accablé de pierres & d'injures. Mon sort s'améliora le quatrième jour, j'obtins la permission de me promener dans la ville pour en examiner les choses remarquables.

Suivant un sentier bien ombragé à travers les jardins, j'arrivai à ce qu'on appelle des ruines. Je vis là, un édifice d'une antiquité incontestable, petit à la vérité, mais digne de remarques. Il n'y avait qu'une seule chambre & les murs étaient construits de grosses pierres pareilles à celles des pyramides. Cette chambre de trente deux pieds de long sur quinze de large & dix-huit de haut, était autrefois couverte par six grandes pierres qui atteignaient d'une muraille à l'autre. Une grande porte & deux portes parallèles étaient à une

Afrique.

extrémité ; l'autre bout de la chambre était presque entièrement en ruines : on n'y voyait aucune trace d'appartemens attenans, les murs étaient au dehors couverts de sculpture. On y voyait trois rangs de figures qui semblaient former une procession & dont les intervalles étaient remplis de caractères hyérogliphiques. La voûte était ornée de la même manière ; mais une des pierres était tombée & on n'en pouvait voir la suite. Les cinq autres pierres restaient entières, on en pouvait distinguer la sculpture ; dans quelques endroits, les couleurs des peintures étaient encore conservées.

Les environs de cet édifice attestent qu'il y en a eu d'autres que le temps a détruits jusqu'au niveau du sol, & dont les habitans ont enlevé les matériaux qu'il est facile de distinguer dans les murs de leurs maisons.

Par les ordres des Scheiks on nous avait préparé un excellent dîner dans un jardin où nous fûmes à l'abri des imporıans. Le soleil était près du méridien, j'en profitai pour prendre hauteur & je trouvai 29° 12' & une fraction de latitude nord, & 44° 54' de longitude est.

On me mena le lendemain dans des appartemens taillés dans le roc ; on n'y trouvait ni ornemens ni inscriptions ; mais on dut les

Afrique.

creuser avec beaucoup de peines. Ils ne contiennent rien qui annonce de quel usage ils ont pu être : cependant on peut présumer qu'ils ont été faits pour y déposer les morts.

Ce monument, ouvrage des premiers Égyptiens, me fit espérer d'en trouver de plus considérables en avançant davantage, ou du moins d'apprendre par le moyen des Arabes errans, quelque chose sur la position des ruines du fameux temple de Jupiter-Ammon, si, toutes fois, elles existent encore. Il me semblait probable que les Arabes qui traversent le désert en tous sens, eussent quelques notions sur ces ruines qui ne doivent être qu'à trois ou quatre journées de Siwa.

Les Scheiks que je consultai ne purent m'indiquer cet objet de mes recherches, mais un d'eux m'apprit, qu'on trouvait en marchant vers l'ouest un endroit appellé *Araschié* où l'on voit des ruines ; mais il m'apprit aussi qu'elles étaient entourées d'eau & que faute de bateau on n'en pouvait approcher. Quoique je fusse persuadé que ce n'était pas l'Oase d'Ammon, je résolus de m'y rendre : le 12 mars, je me mis en route. Au bout de deux jours nous arrivâmes dans le lieu qu'on nous avait indiqué : il est peu distant de la plaine de *Gégabid*. C'est une île au milieu d'un lac d'eau

salée ; on y voit beaucoup de rochers difformes, mais on ne peut croire que ce soient des restes d'architecture ; il est même hors de vraisemblance qu'on y ait jamais construit quelqu'édifice, puisqu'on n'y trouve ni sources ni arbres. Nous marchâmes encore quelque temps vers le sud ; mais nos recherches étant infructueuses, nous entrâmes dans le chemin qui va de Siwa à Alexandrie, & nous arrivâmes dans cette dernière ville, le 2 avril 1792. Afrique.

Sur la route de Siwa à Araschié, je vis un petit édifice d'ordre dorique : on n'y remarquait aucune inscription ; ses proportions annonçaient le beau temps de l'architecture ; il n'était cependant que de pierre calcaire.

La ressemblance des ruines de Siwa avec celles de la haute Égypte, prouve assez que les édifices d'où elles proviennent ont été bâtis par la même race d'hommes. Les figures d'Isis & d'Anubis s'y distinguent également dans les sculptures, & les proportions des colonnes sont les mêmes.

Les habitans de Siwa n'ont aucune tradition vraisemblable sur la nature sablonneuse des rochers qui sont dans le voisinage des ruines & qui diffèrent essentiellement des pierres de ces ruines.

Pour se rendre de Siwa à Berna sur la côte,

Afrique. il faut quatorze jours, de Siwa au Caire douze jours & autant pour aller de Siwa à Charjé, principal village de l'Elwah.

L'Oase de Siwa a environ six milles de long & quatre milles & demi de large. Des dattiers, des grenadiers, des figuiers, des oliviers, des bananiers, des abricotiers remplissent une grande partie de cet espace. Les jardins y sont bien entretenus & produisent abondamment. On y cultive du riz rougeâtre qui diffère de celui du Delta, & du blé pour la consommation des habitans. On y trouve des sources d'eau douce & d'eau salée ; mais la plupart des premières sont chaudes & les étrangers qui boivent de leurs eaux sont souvent attaqués de fièvres très-dangereuses. Après les pluies, la terre reste pendant plusieurs semaines couverte de sel.

Quatre ou cinq Scheiks sont à la tête du gouvernement ; leur dignité est élective, celui dont le parti est le plus fort l'obtient toujours. Souvent ils sont opposés entr'eux, & le bien public en souffre ; ils remplissent les fonctions de cadi & des juges, mais n'ont pas assez de considération pour maintenir l'ordre. Le peuple prend les armes pour le moindre prétexte, & les familles ennemies se font la guerre, même au milieu des rues.

Souvent un enfant nouvellement né est précipité du haut d'une maison dans la rue : c'est le fruit du libertinage des femmes que rien ne donne occasion de soupçonner. On fait des recherches pour découvrir les auteurs du crime, elles sont presque toujours inutiles & bientôt on n'en parle plus. Afrique.

Les habitans de Siwa ont le teint plus foncé que les Égyptiens ; leur dialecte leur est particulier. Il font rarement usage de café & de tabac ; il sont de la secte de Malik. Les gens pauvres sont vêtus fort simplement, ils vont presque nus. L'habillement des autres ressemble plus à celui des Arabes du désert qu'à celui des Egyptiens ou des Maures. Ils portent une chemise de toile de coton blanc, qui leur tombe jusqu'à la cheville du pied & qui a de grandes manches ; ils se coiffent d'un bonnet rouge tunisain & n'ont point de turban : leurs souliers sont aussi rouges. Dans le temps chaud, ils jettent sur leurs épaules un drap bleu & blanc qu'on nomme *melayé* & auquel ils substituent une couverture de laine pendant l'hiver.

Les Siwans ont peu de meubles ; quelques vases de terre, quelques nattes en font la plus grande partie : on voit quelques ustensiles de cuivre chez les riches. Les caravanes de Mourzouk leur vendent quelques esclaves ; ils

Afrique.

tirent du Caire & d'Alexandrie, où ils vont vendre leurs dattes, en partie sèches & en partie battues & semblables à des confitures, les autres objets dont ils ont besoin. Ils mangent peu de viande & de poisson; notre pain leur est inconnu : ils mangent des gâteaux plats, sans levain & à demi-cuits, & des crêpes faites de farine & d'eau & frites dans de l'huile de palme : ils se nourissent principalement de riz, de lait & de dattes; ils boivent une liqueur qu'ils tirent du dattier & qu'ils appellent *eau de dattier* ; elle peut enivrer quand elle est un peu fermentée. Ils n'ont, pour quadrupèdes domestiques, que des chèvres égyptiennes, des moutons dont la laine ressemble au poil de chèvre, quelques bœufs & quelques chameaux.

Les femmes de Siwa portent des voiles comme celles d'Égypte.

Afrique.

CHAPITRE II.

Route d'Alexandria à Rosette. — Aboukir. — Rosette.--Terané.—Foué.—Deirout & Demenhour. — Gouvernement de Terané. — Carlo-Rosetti. — Commerce du Natron. — Voyage aux Lacs.—Les Lacs.—Du Natron.--Couvents & manuscrits cophtes.—Départ pour le Caire.

LE premier mai (c'est toujours Browne qui parle), je partis à cheval d'Alexandrie pour me rendre à Rosette: pendant deux milles, je marchai au milieu de vestiges d'anciens édifices qui ne méritent pas d'être remarqués. Sur les bords du canal, on trouve assez d'herbe pour nourrir les troupeaux des habitans d'Alexandrie; on y voit aussi beaucoup de dattiers.

La *Taposiris parva* de l'antiquité dont les ruines sont en partie au bord de la mer & en partie sous l'eau, était à deux mille d'Aboukir.

Aboukir n'est qu'un mauvais village. Près de là, est un petit port formé par une langue de terre, au bout de laquelle on a bâti une forteresse peu redoutable où sont quelques soldats

Afrique.

& un Tcherbachi, qui levent un droit de péage sur tous ceux qui passent l'eau près de la forteresse. Il n'entre dans le port d'Aboukir que les vaisseaux qui veulent éviter le mauvais temps.

Le chemin d'Alexandrie à Rosette est indiqué par de petites colonnes de briques élévées de distance en distance. Nous mîmes huit jours & demi à le parcourir.

Les environs de Rosette méritent tous les éloges qu'on en a fait. Si l'on n'y trouve pas les sites romantiques des bords du Rhin & du Danube, on contemple du moins avec plaisir des champs fertiles qui produisent presque tout ce qui est agréable ou nécessaire à la vie. Le riz couvrant la terre de sa verdure, les bosquets d'orangers exhalant leur parfum, les dattiers à l'ombre épaisse, les mosquées & les tombeaux d'une architecture bizarre, mais simple; le Nil majestueux & fécondant, qui coule à regret vers la mer, sont des tableaux sublimes qui affectent délicieusement l'ame du voyageur.

Les environs de Rosette offrent quelques restes d'antiquité. Le château d'Abou-Mandou qui en est à deux mille, s'éleve pittoresquement sur les bords du Nil.

Rosette est d'une forme régulière & oblon-

gue, elle est très-peuplée. Ses habitans sont mieux civilisés que ceux d'Alexandrie & du Caire. On compte parmi eux quelques Francs & beaucoup de Grecs. C'est l'entrepôt du commerce du Caire & d'Alexandrie; sa manufacture de toile, de coton suffit à la consommation du pays. Afrique.

Une barre à l'embouchure du Nil au dessous de Rosette, rend la navigation de ce fleuve dangereuse. Le Nil qui, pendant ses débordemens, forme plusieurs petits bras, n'a que deux principales embouchures, celle de Rosette & celle de Damiette.

Le district de Rosette est sous la direction de Mourad-Bey & le gouvernement du Caire, nomme un officier inférieur pour commander dans cette ville.

Plusieurs savans, c'est-à-dire, plusieurs théologiens & casuistes mahométans vivent à Rosette dans une apathie stoïque. On les voit souvent assis dans leurs jardins, sur les bords du fleuve, occupés à fumer & à converser.

Le 6 mai, je m'embarquai pour Terané. Un vent favorable nous porta jusqu'au canal de Menouf, qui est en ligne directe avec le cours du fleuve au dessus du Delta.

Les villages de cette partie de l'Egypte sont près les unes des autres, très-peuplés, & les

Afrique.

champs qui les environnent sont très-bien cultivés. La plaine s'étend à perte de vue de chaque côté du fleuve, mais celle du côté de l'ouest n'offre que très-peu de terres labourables. Les paysans y ont l'air pauvres, ce qui est nécessaire sous le gouvernement des Mamelouks.

Leur bétail est considérable & ils tirent beaucoup de profit du passage des étrangers. on trouve, dans quelques-uns de ces villages, des femmes pour la commodité des voyageurs; elles partagent leur gain avec le gouverneur qui les protège, & leur métier ne leur donne aucun air de légereté ou d'indécence.

Un bateau de Menouf nous porta en six heures à Terané. De Rosette à Terané je comptai plus de cent villages parmi lesquels on distingue Foué aux préjudice duquel Rosette s'est agrandi. Son site est un des plus agréables qu'offrent les bords du Nil. Deirout, sur la rive occidentale, est une grande ville; Demenhour, plus peuplé que Deirout, est sur le canal qui porte l'eau à Alexandrie.

Terané est à l'embouchure la plus occidentale du Nil, à très-peu de distance de ses bords. Les maisons sont bâties en briques de terre cuites au soleil; quelques-unes le sont aussi en pierre.

Mourad-Bey a sous sa dépendance la ville &

le distrit de Terané. Un de ses caschefs est ordinairement chargé du gouvernement & de la perception des revenus. Lors de mon passage, *Carlo Rosetti*, marchand vénitien & consul général de l'empereur d'Allemagne, était chargé de cette perception. Il se fit donner le privilège exclusif de recueillir & d'exporter le natron dont les Européens augmentaient beaucoup leurs demandes. Jusques là, cet article n'avait été d'aucun rapport pour les Beys, leurs agens le donnant aux Européens au plus bas prix possible.

Afrique.

La quantité de natron qu'on tire des lacs, le prix qu'il coûte sur les lieux & les impôts qu'on y met sont incertains. Carlo Rosetti fut le premier qui en afferma le commerce; cette spéculation lui donna, sur le distrit de Terané, une autorité presqu'égale à celle des Caschefs.

La consommation du natron augmentait à Marseille, à Venise & à Livourne. Les essais qu'on en fit à Londres ne furent pas sans succès. Rosetti chargea son neveu de résider à Terané en qualité de son délégué, mais ce jeune homme n'était pas propre à gouverner un peuple accoutumé à n'obéir qu'à la crainte. Quelques soldats esclavons ne suffisaient pas pour protéger les gens employés à recueillir le natron; trois mois après mon départ de Terané,

Afrique. le neveu de Rosetti mourut & sa mort fut attribuée au poison. Depuis ce temps l'oncle a vendu une grande partie de son privilège & n'en retire presque plus aucun profit.

Les droits du gouvernement sur cet article se sont élevés dans l'année de la plus grande consommation à 32,000 patakes qui font 6,000 liv. ster. La guerre en a beaucoup diminué la consommation.

Le neveu de Rosetti me fit loger chez lui. Je parcourus le lendemain toute la partie du Delta qui est vis-à-vis la ville; j'y trouvai plusieurs morceaux de colonnes & des ruines qui annonçaient d'anciens édifices, mais je ne vis point d'inscriptions ni d'objets dignes de recherches.

Je me rendis aux lacs avec des Arabes qui allaient y chercher une charge de natron. Cinq esclavons me servirent d'escorte. Nous marchâmes toute la nuit, à sept heures du matin nous arrivâmes près d'une source voisine du lac & nous nous y reposâmes quelque temps pour nous rafraîchir. Le chemin de Terané aux lacs est plane & beau, quoique le pays soit stérile. Les édifices les plus voisins de ces lacs sont trois couvents habités par quelques religieux Cophtes. Deux sont à un mille & demi du lac oriental, le troisième en est à six mille. On voit encore quelques

quelques vestiges d'autres bâtimens détruits depuis long-temps.

Afribue.

On ne trouve dans cette partie de l'Égypte d'autres animaux que la gazelle & l'autruche qui y paraissent très-rarement. Les bords des lacs offrent seuls quelques plantes & quelques roseaux. Le lac oriental est d'une forme très-irrégulière, & il est difficile d'en déterminer l'étendue. Il y a plus d'eau en hiver qu'en été. Je vis des marques qui m'indiquaient qu'il avait monté quatre pieds plus haut qu'il n'était en ce moment. On dit que vers la fin de l'été ces lacs sont presqu'à sec & qu'alors l'espace qui a été couvert par l'eau reste couvert de sel. Au sein du lac jaillit une source qui agite beaucoup l'eau. Près de cette source le thermomètre marquait 76°. tandis qu'en plein air il était à 87°. Le lac occidental ne diffère presque pas de l'autre; dans tous les deux, l'eau est d'une couleur rougeâtre, & le fond qu'on aperçoit facilement est d'une couleur de sang.

La surface de la terre autour des lacs est impregnée de natron; elle offre au pied la légère résistance d'un terrain labouré qui a éprouvé une petite gelée. Le sol est d'un sable solide. Après la moindre évaporation, l'eau des lacs laisse toujours un sédiment de sel. Une

Afrique.

montagne voisine de ces lacs offre, pour peu qu'on y creuse la terre, des masses de natron plus alkalin & plus brillant, qui ressemble assez à celui de Barbarie & à celui que j'ai remarqué dans le chemin de Soudan.

L'épaisseur du natron dans les lacs est d'une coudée ; il se régénère facilement. Les Arabes disent que le pays qui le produit, s'étend à vingt jours de marche.

Le natron se vend à Terané une piastre le *Cantar*; mais il est probablement enchéri par les frais. Les Arabes, malgré le privilège de Rosetti, en exportent furtivement & le vendent par tout où ils peuvent. La quantité que Venise en tirait annuellement est beaucoup diminuée.

Je visitai les deux couvens cophtes les plus voisins des lacs. J'y appris que le baron de Thunis ou Tholus que Catherine II, impératrice de Russie, avait envoyé en Égypte quelques années auparavant pour détacher les Beys de la Porte, était le seul européen qui eût passé dans ce lieu avant moi. Cet envoyé, moins prudent que courageux, fut arrêté au Caire & mis sécrètement à mort par l'ordre des Beys qui ne voulurent pas le livrer à la Porte qui le leur demandait.

Les religieux de ces couvents ont toute la simplicité des premiers âges. Rarement ils

mangent de la viande, plus rarement encore ils touchent au vin & au café. Ils sont ignorans, mais étrangers au vice. Ils cultivent un petit jardin qui leur fournit les végétaux les plus usuels, ils élèvent quelques volailles & ont leurs puits particuliers. La charité des chrétiens de leur secte leur fournit le reste des choses nécessaires à la vie ; leurs besoins comme leur dépense, ne s'étendent pas loin. On entre chez eux par une trappe appuyée en dedans par deux meules de pierre. Leurs couvens quoique bâtis depuis plusieurs siècles, sont encore en très-bon état.

Afrique.

On me montra dans un des couvents, plusieurs livres, les uns en langue cophte, les autres en arabe & même en syriaque. J'y vis un dictionnaire arabe & cophte, l'ancien & le nouveau testament, & les œuvres de Saint Grégoire de Naziance en arabe. Le supérieur me dit qu'ils avaient plus de huit cents volumes, mais il refusa de m'en céder aucun, même de m'en faire voir d'autres. Les moines des ces couvents ne parlent que l'arabe vulgaire.

Je retournai après trois jours passés dans le voisinage des lacs, à Terané. J'en partis pour le Caire où j'arrivai le 26 mai 1792.

Afrique.

CHAPITRE III.

Le Caire.—Gouvernement de l'Egypte en 1792.—Pacha & Beys.—Mamelouks.— Leurs talens militaires.—Puissance & revenus des Beys.—Kalige.—Nil.—Mosquées.—Bains & Ockals. Maisons.—Mœurs & usages.— Différentes classes du peuple.— Cophtes.—Commerce.—Manufactures.—Monnaie.—Forteresse.— Citernes.— Mis Attiké.—Ancienne Mosquée.—Ancienne Babylone. — Fostat. — Boulak.—Gizé.—Tombeau de Schafey.—Bateaux pour se promener.—Gens qui charment les serpens. Magie.—Danseuses.—Cafés.—Tableau historique de ce qui s'est passé en Egypte avant la conquête des Français.—Beys actuels.

ONZE mois de séjour au Caire, m'ont mis à même de parler d'une manière plus exacte que tous ceux qui m'ont précédé, de cette ville célèbre.

La réputation d'une ville surnommée *la grande* & qui est la seconde de l'Orient, la capitale de l'Afrique & le théâtre d'événemens étonnans, sa nombreuse population composée de nations diverses qui gardent leurs idiômes, leurs mœurs & leurs costumes, tout excite

l'admiration & la curiosité de l'étranger qui entre au Caire. Afrique.

Le Caire est à l'est du Nil, un peu loin de ses bords; mais le faubourg de Misr-el-Atriké & celui de Boulak se prolongent jusqu'à ce fleuve. On voit au sud-est & à l'est la chaîne de montagnes qui suit le cours du Nil, jusque dans la Haute-Égypte; au nord du Caire, la plaine s'étend jusqu'au Delta, auquel elle ressemble par ses productions & par le sol. Au-dessous de la montagne est le fort, regardé comme redoutable avant l'invention de l'artillerie.

Cette ville, que les gens du pays appellent *Misr*, sans pareille, *Misr*, mère du monde, n'a que des rues étroites, nécessaires pour garantir les habitans de la chaleur d'un soleil vertical : on étend souvent une toile légère d'un rang de maison à l'autre, & cette perspective offre aussi son agrément.

Selim II, sultan des Turcs, qui conquit l'Égypte, alors gouvernée, & depuis plus de 300 ans, par l'aristocratie militaire des Mamelouks, respecta ses anciens préjugés. C'est d'après l'usage qu'il établit, que le pacha ne fait que partager le pouvoir des Beys, & que son autorité dépend de leur volonté unanime. Les intérêts opposés de ces Beys occasionnent souvent des guerres sanglantes entre eux; mais ils oublient

Afrique. leurs querelles & s'unissent tous contre un ennemi commun.

Sélim était trop sûr de son pouvoir pour craindre que ses ordres fussent méconnus, & l'autorité du pacha fut d'abord très-étendue; mais elle s'anéantit successivement par les intrigues des Beys. Président perpétuel du divan, sa juridiction était plutôt civile que militaire. Long-temps cette assemblée se tint au château; à présent elle a lieu dans le palais d'un des principaux Beys; cependant, lorsqu'on reçoit un firman de Constantinople, les Beys se rendent au château pour entendre les ordres de la Porte. Après la lecture, ils disent: « *Esmana oua taana* » (nous avons entendu & nous obéirons); dès qu'ils sont dehors, ils s'écrient unanimement: « *Esmana oua ausma* » (nous avons entendu & nous désobéirons).

Salah Aga, esclave de Mourad-bey, se rendit en 1791, par ordre du gouvernement d'Égypte, à Constantinople, pour y négocier la paix avec la Porte. Il offrit au Grand-Seigneur des chevaux, de riches étoffes & quelques autres objets. Il fut bien accueilli & nommé *vaquil el sultan* (agent du sultan) au Caire. On voulait par-là l'engager à diviser les beys; mais ceux-ci sentant le danger de leurs divisions s'étaient réunis par intérêt, dès-lors ils cef-

sèrent d'envoyer le tribut à Conſtantinople.

Afrique.

Les Mamelouks ſont pour la plupart des eſclaves Circaſſiens, Géorgiens & Mingreliens; les autres ſont des priſonniers Autrichiens ou Ruſſes, qui préfèrent cet état à leur religion. Ce ſont les agens des Beys qui les recrutent à Conſtantinople; on admet quelquefois dans leur corps des eſclaves nègres qui viennent de l'intérieur de l'Afrique. On leur apprend tous les exercices qui donnent de la force & de l'agilité; on leur fait cultiver les lettres dès qu'ils montrent quelques diſpoſitions pour l'étude. Quelques-uns écrivent fort bien l'arabe, mais la plupart ne ſavent pas lire & Mourad-bey eſt de ce nombre.

Toujours un ſimple Mamelouk eſt revêtu de l'habit militaire & armé d'une paire de piſtolets, d'un ſabre & d'un poignard; il eſt coiffé d'un bonnet vert, autour duquel eſt roulé un turban; le reſte de l'habillement reſſemble à celui de tous les autres mahométans & ſa couleur dépend de la fantaiſie de celui qui le porte: ils ont pourtant de longues culottes de drap de Veniſe cramoiſi, auxquelles ſont attachées leurs pantouffles rouges. A cheval, outre les armes dont j'ai parlé, ils ont une paire de piſtolets d'arçon & le *dubbous* (hache de bataille). Pour le combat, ils portent un caſque

Afrique.

gnités auxquelles ſont attachés des revenus indéterminés : telles ſont celles de *Scheik-el-ballad*, ou gouverneur de la ville; *Deftendar*, ou grand tréſorier; *Emir-el-hadgi*, ou conducteur de la caravane ſacrée.

Les gouverneurs particuliers d'un diſtriƈt & les autres officiers ſont nommés par le Bey auquel le diſtriƈt appartient; ce ſont ordinairement les eſclaves mêmes du Bey qui occupent ces places; ils rendent compte à leurs maîtres de leurs recettes. Pour être opulent, un Bey doit avoir ſix cents à mille bourſes de revenus par an; ceux de Mourad-bey s'élevaient au double. Les Beys les moins riches ont environ trois cents bourſes, ou 15,000 liv. ſter. de revenus.

Un *Mulla*, nommé tous les ans à Conſtantinople, exerce au Caire la principale autorité judiciaire; il juge principalement les cas douteux & difficiles. Il y a en outre un cadi dans chaque diſtriƈt; le nombre de ces diſtriƈts eſt, au Caire, de plus de deux cents.

Les Imans, ou prêtres des quatres ſeƈtes, ont la direƈtion reſpeƈtive de ceux qui profeſſent ces ſeƈtes. Le *Scheik-el-Bikkeri* eſt très-reſpeƈté par ſa place & exerce une autorité ſpéciale ſur les autres ſchérifs.

Les émolumens du cadi ſont du dixième de

la valeur des objets contestés; leurs jugemens sont souvent le fruit de la subornation.

Afrique.

Chaque Bey juge les affaires importantes dans son gouvernement; ils sont attentifs à respecter mutuellement leurs droits. Leur gouvernement a l'avantage de la grande publicité; mais les gouvernans sont toujours accessibles à l'influence si puissante de l'or.

Rapportons une affaire dont j'ai été témoin. Deux Maronites, successivement fermiers des douanes, s'étaient beaucoup enrichis. Dans une querelle, l'un d'eux se permit une réflexion choquante pour l'autre qui se rendit aussitôt chez le Bey & lui dit: « Cette cité n'est pas assez vaste pour moi & un tel. Il faut que tu fasses mourir l'un de nous deux; donne la mort à mon ennemi, voici dix mille sequins pour toi. » Le marché fut accepté & exécuté à l'instant.

Les caschefs perçoivent les revenus & jugent les petits procès dans leur arrondissement; mais on peut appeler de leur jugement au tribunal du Bey. Les cophtes font la répartition & la perception des impôts. Ce travail exige des connaissances locales au-dessus de l'intelligence des Beys & de leurs lieutenans.

Chaque profession, chaque métier a, au Caire, son scheik particulier, dont l'autorité

Afrique.

même à leur commerce au Caire, font une autre branche d'impôts. Il eſt difficile d'avoir des données certaines ſur ſon produit, qui varie tous les ans.

Le grand nombre de villages entièrement habité par des cophtes, qui ſont en pleine rebellion, les eccléſiaſtiques & les gens de leur ſecte attachés aux Beys & qui ſont francs de toute impoſition, font que le *gizié* ne rapporte pas ce qu'on pourrait l'eſtimer.

Quelques impôts arbitraires des droits de péage ſur le Nil & en quelques autres endroits, des confiſcations & ſur-tout le pillage, forment le reſte des revenus des Beys. Les négocians français, au commencement de cette guerre, furent vexés à un tel point, qu'ils quittèrent le Caire & ſe retirèrent à Alexandrie.

Les Arabes errans ne payent aucun tribut. Quelquefois ils ſont repouſſés & pillés en s'approchant des villes ; mais les Beys ont coutume de les ménager & de vivre en bonne intelligence avec eux.

Le ſel provenant des ſalines du bord de la mer, paye un léger droit à Aſſiout & au Caire. Les bains, les femmes publiques, les *choummari* (maiſon où on vend de l'eau-de-vie), payent auſſi quelques droits.

Le *miri*, ou revenu public, ſe compoſe des

impôts dont on vient de parler. Les Beys devraient envoyer annuellement 1,200 bourses à Constantinople ; mais jamais ils ne manquent de raisons pour les retenir.

Afrique.

Quoiqu'on alloue au pacha mille mahboubs, ou 3,000 piastres pour sa dépense journalière, l'état qu'il est obligé de tenir, fait que son pachalik n'est pas très-lucratif.

Le trésorier de la monnaie remet tous les jours cinq cents demi-mahboubs à Mourad-bey & à sa femme, & ce n'est-là qu'une faible partie de leurs dépenses.

Les impôts auxquels elles sont assujetties font présumer que les terres sont d'une grande valeur en Egypte. Je ne puis en déterminer le coût, non plus que celui du travail du cultivateur qui est payé sur le produit. Je crois cependant pouvoir évaluer celui-ci à un septième de piastre par jour.

Les successeurs de Mahomet n'ont pas suivi ses préceptes sur l'hérédité. Dans plusieurs contrées le gouvernement s'arroge la propriété des terres : autrefois il y avait encore quelques exceptions à cet usage, elles sont détruites aujourd'hui ; tous les droits sont confondus par la violence. La plus grande partie des terres d'Egypte appartient donc au gouvernement & aux prêtres attachés aux mos-

Afrique.

quées : ils les ont obtenues, ou de la munificence des princes & de quelques riches particuliers, ou des mesures que quelques individus ont prises pour l'avantage de leur postérité. On désigne du nom *wakf*, la portion des prêtres : ce mot signifie une chose sur laquelle le droit du propriétaire est immuable, mais dont le profit est destiné à quelqu'établissement charitable.

La cause qui fait léguer aux mosquées les propriétés territoriales est dans le droit d'héritage, que le gouvernement prétend avoir & dans les amandes ruineuses qu'il exige. Par ce moyen elles font partie du *wakf*, & le gouvernement n'a plus de prétentions à former sur elles : mais le légataire s'arrange de manière que ses héritiers & leurs successeurs en perçoivent la rente, dont on n'alloue aux mosquées qu'une très-petite partie. On voit donc que les procureurs des mosquées & le gouvernement, donnent à ferme une plus grande partie des terres de l'Egypte, ce qui rend le cultivateur peu fortuné, parce que les charges qu'on lui impose sont toujours très-onéreuses.

Les contrats entre les propriétaires & les fermiers sont ordinairement à vie ; le fermier & sa famille n'emploient d'autres bras que lors

lors des débordemens du Nil, pour arroser les terres. Jamais un paysan n'afferme plus de terre qu'il n'en peut cultiver avec sa famille, & toujours il est maître de la quitter & de changer d'habitation : mais tel est l'attachement de ces malheureux pour la terre qu'ils labourent, qu'on en a vu plusieurs, s'imposer les plus dures privations, pour pouvoir acquitter le propriétaire de leur champ & rester dans leur coin de terre.

La nourriture & quelques vêtemens forment le payement des domestiques des grands, mais ils s'en dédommagent par leurs extorsions.

Revenons au Caire : cette ville s'étend du nord au sud ; il n'y a plus que quelques fragmens de ses anciennes murailles. Le *khalige*, ou canal qui la traverse, commence à Misr-el-attiké. Long-temps il présente l'aspect d'une voierie où l'on jette toute sorte d'immondice : on le nettoie à la crue du Nil, alors il est couvert de bateaux.

La croissance périodique du Nil est encore la même que dans les premiers siècles, c'est-à-dire de 16 coudées ou 24 pieds anglais. Il croît, depuis le 21 juin jusqu'au commencement de septembre, de quatre pouces par jour, passé ce temps, il décroît graduellement jusqu'au solstice d'hiver : on sait que

Afrique.

cette croissance annuelle contribue à la fertilité de l'Égypte.

La plus grande largeur du Nil n'est pas de deux mille pieds ; son courant peut être estimé à trois milles par heure ; ses eaux sont toujours troubles & vaseuses : elles sont sales dans les temps des débordemens. Ce fleuve est très-poissonneux ; j'y ai principalement remarqué le *boulti*, le *kelb-el-bahr*, le *farhôn*, le *charmant*, poisson rond, d'environ huit pouces de longueur, & qu'on dit empoisonner ceux qui en mangent ; le *taban-el-bahr*, ou l'anguille, & le *nefash*, espèce de saumon souvent très-gros. On ne sait pas si l'*oxynchus*, ce poisson si fameux dans les antiquités d'Égypte, existe encore : d'Anville dit que c'est le *kescher* d'aujourd'hui. Le plus délicat de ces poissons est le boulti, qui ressemble à la truite, mais qui est plus gros : si on en excepte la truite aucun autre poisson du Nil ne ressemble à celui d'Europe.

Du Caire à Syenné, que les habitans appellent Assouan, on ne trouve de plantes sauvages que dans quelques endroirs rocheux. Dans l'étendue de ce chemin qui est de trois cent soixante milles, les bords du Nil forment des gradins couverts de plantes potagères, sur-tout de *baméas*. Le *baméa* croît à la hau-

teur de trois pieds, ses feuilles ressemblent à celle du groseillier, il porte des cosses pointues dont l'odeur & le goût sont très-agréables. Afrique.

L'usage des radeaux faits de grandes jarres blanches s'est conservé sur le Nil : on en voit aussi qui sont formés de calebasse, sur lesquels une seule personne traverse gravement le fleuve. Quelquefois les plongeurs cachent leur tête dans ces calebasses, pour s'approcher des oiseaux aquatiques & les prendre ainsi par les jambes.

L'oie de Turquie, dont la chair est très-salubre se distingue parmi les oiseaux qui fréquentent le Nil.

Le crocodile & l'hyppopotâme sont trop connus pour que j'en parle ; les hyppopotâmes abondent en Nubie ; les crocodiles sont moins nombreux qu'autrefois en Égypte & on n'en trouve plus qu'au dessus d'Assiout : on sait combien ils sont dangereux.

Parmi les trois cents mosquées qu'on compte au Caire, quatre ou cinq sont beaucoup plus magnifiques que les autres : on distribue journellement de la soupe & d'autres alimens à plusieurs milliers de pauvres dans celle de *Jama-el-az-her*. Cette mosquée dont les biens sont immenses, est la plus belle du Caire ; les colonnes qui soutiennent la voûte sont de marbre, & le pavé est couvert de tapis de Perse. Un

Afrique.

Scheik du premier ordre y préside & entretient, outre les pauvres, un grand nombre d'hommes savans en théologie Musulmane & en langue Arabe. La collection des manuscrits est considérable; mais les leçons qu'on y donne sont loin de la science véritable.

La mosquée *d'el-hassancin*, érigée par Mahomet-bey-aboudhahab, bâtie des matériaux les plus précieux, & celle de *Sultan-el-Ghouri*, sont les plus fréquentées.

On a souvent décrit & dessiné l'édifice bâti par les Sarasins dans l'île de Rouda & qui contient le *mokkias* ou nilomètre, nous ne nous y arrêterons pas.

On trouve au Caire de grands & magnifiques réservoirs, où l'on distribue de l'eau à ceux qui en veulent; les bains sont aussi abondamment fournis d'eau: on en a lu la description dans l'abrégé du voyage de Bruce.

Les *okals*, ou magasins du Caire sont solides, spacieux, commodes & propres: on y fait les ventes en gros. Les marchés de *Khan-khalil*, d'*Hamsawi*, & quelques autres sont destinés au détail; & chaque genre de commerce y a son quartier particulier.

Presque toutes les maisons sont bâties en pierre, à deux ou trois étages, avec des toits en terrasses. Les rez-de-chaussée n'ont point

de fenêtres : celles des premiers & seconds étages sont fermées par des jalousies ; les maisons des personnes riches sont les seuls qui ayent des vitres. Afrique.

Birket-el-fil, étang où le canal verse ses eaux est entouré des maisons des grands. Celles des Beys ont de grandes cours quarées ; une ou deux ailes sont occupées par les Mamelouks, le reste par le harem ; le Bey se tient pendant l'été dans un appartement qui communique au toit & où l'air se renouvelle continuellement. On n'a besoin de feu au Caire que pour la cuisine ; pendant l'hiver, un vêtement un peu plus chaud suffit.

Des meubles élégans & précieux ornent les appartemens des femmes ; la simplicité & la propreté distinguent ceux des hommes ; les maisons sont commodes & solides, mais irrégulières.

Les Mamelouks font trois repas, le premier avant le lever du soleil, le second à dix heures du matin, le troisième à cinq heures après midi. Un grand pileau, entouré de plusieurs plats de viande de boucherie, de poisson & de volaille compose leur repas ; ils ne boivent que de l'eau en mangeant, mais sitôt qu'ils ont cessé de manger, ils prennent le café. Les grands se font servir du sorbet ; le vin qu'ils boivent est tiré de l'Europe.

Afrique.

On fait en Égypte, avec du maïs, du millet, de l'orge & même du riz, une liqueur fermentée qui ressemble assez à notre bière légère, elle est d'un goût agréable mais ne se conserve pas. On donne le nom d'*araki* à celle que les chrétiens tirent des dattes & des raisins de Corinthe.

On met dans des jarres frottées d'une pâte d'amandes amères, l'eau qu'on porte dans les maisons : ce moyen la rend très-claire en moins de deux heures.

Les Egyptiennes qui sortent dans les rues ne se découvrent jamais que les yeux & le bout des doigts : elles sont en général petites mais bien faites ; celles d'un haut rang sont assez blondes, ce qui est, avec l'embonpoint, le caractère de la beauté dans ces climats. On les marie à quatorze ou quinze ans, à vingt leurs charmes sont déjà passés ; les femmes cophtes ont ordinairement un corps bien formé, de grands yeux noirs & une physionomie intéressante.

Des Arabes fiers de s'appeller *Ibn arab*, fils d'Arabes, des chrétiens-cophtes nombreux au Caire & dans la Haute-Egypte, & des Mamelouks composent en partie la population du Caire. Seize mille esclaves blancs y ont été amenés dans les onze années qui ont précédé

mon voyage; la peste & d'autres causes avaient en 1792, réduit le nombre des Mamelouks à moins de huit mille, ce qui en rendit les demandes très-multipliées. Des Grecs; des Syriens, des Arméniens, des Maugrebins de Barbarie, remarquables par leur frugalité & leur activité, quelques Mahométans de l'Arabie propre & des contrées plus orientales, quelques Turcs amenés par leur commerce & des Juifs sont les autres habitans du Caire. Outre les nègres esclaves qu'on voit dans toutes les maisons, on trouve encore des noirs de Nubie qui font l'office de portiers & qui vendent des vivres & du *bouza*. (Espèce d'hydromel). Afrique.

On compte au Caire trois cent mille habitans, & deux millions & demi dans toute l'Egypte. Il faut observer que la manière d'évaluer la population de cette contrée diffère de celle dont on se sert en Europe. Sous une tyrannie dévoratrice, on recherche avec ardeur une douce obscurité, ce qui fait que les Egyptiens ont rarement une demeure stable.

Les Cophtes sont ceux qui intéressent le plus la curiosité; ils ont des traits particuliers qui les distinguent; ils ont les cheveux très-noirs, souvent crépus, le nez aquilin & rarement les lèvres épaisses. Il y a beaucoup de

Afrique.

rapport entre leurs figures & celles des anciennes ſculptures Italiennes ; leur teint eſt d'un brun ſale : on ne parle plus leur ancienne langue, cependant on en a conſervé quelques mots tels que celui de *Boyûni* nom d'un mois.

Les prières ſe font en Arabe dans les monaſtères cophtes, quoique l'épître & l'évangile s'y liſent en cophte : il faut une permiſſion particulière du patriarche, pour copier les manuſcrits cophtes qu'on trouve dans quelques couvens.

Intelligens & ruſés, les Cophtes font la plupart le métier de courtiers & d'écrivains : jamais ils ne font paraître leurs richeſſes, parce que leur obſcurité eſt leur ſûreté ; naturellement mélancoliques, ils ont du zèle & de l'activité pour le travail : ils aiment beaucoup *l'araki*, ſont libres dans leurs amours & très-attachés à leur religion.

Les vêtemens dont on charge les enfans des Européens qui naiſſent en Egypte ſont, à n'en pas douter, la principale cauſe qui fait qu'ils ne vivent pas plus de deux ou trois ans. Ceux des Egyptiens au contraire, ſont au grand air preſque nuds, & leur tempérament eſt ſain & vigoureux.

La découverte d'un paſſage aux Indes par le

cap de Bonne-Espérance, en occasionnant une révolution dans le commerce, réduisit celui du Caire alors très-considérable, aux articles suivans. Afrique.

Le café, les parfums, les pierres précieuses & des drogues médecinales viennent de l'Yemen au Caire; les schals de Cachemire, les mousselines, les étoffes de coton & les épiceries de Surate y arrivent aussi. Les caravanes du Darfour, du Sennaar & du Fezzan y conduisent des esclaves, & y portent de la poudre d'or, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, des gommes & des drogues médecinales: Jidda & la Mecque y envoyent aussi quelques esclaves Abissins.

Une caravane de Maroc qui emploie cinq mille chameaux pour porter ses marchandises, se rend aussi au Caire à des époques incertaines. Une partie va à la Mecque, l'autre l'attend & s'occupe de son trafic. Les Arabes errans du désert lui fournissent les chameaux dont elle a besoin.

Les Egyptiens & les Arabes qui naviguent sur la mer Rouge, n'ont aucun principe de marine. La construction de leur navire est mauvaise: ils ont une quille aiguë, tandis qu'ils ne devraient tirer que peu d'eau, à cause des

Afrique.

bas fonds & des rochers ; & on les remplit toujours de trop de passagers & de marchandises, aussi leurs voyages sont-ils toujours dangereux. Tout le talent de leurs navigateurs consiste à éviter les rochers cachés sous l'eau le long de la côte ; & malgré leur adresse, le nombre des navires qu'on construit peut à peine remplacer ceux que l'on perd.

On a vu dans le premier chapitre ce que l'Égypte reçoit des Européens : Tunis & Tripoli lui fournissent de l'huile, des bonnets rouges & de la belle flanelle, dont les Bédouins & quelques autres Arabes se servent pour leurs vêtemens. Elle tire de la Syrie du coton, de la soie écrue & manufacturée, du savon, du tabac & de la verroterie. Constantinople lui fournit des esclaves blancs des deux sexes & toutes sortes d'ouvrages en fer, en airain & en cuivre.

On a vu aussi quels étaient les objets que l'Égypte fournit aux Européens. On verra aux chapitres qui traiteront du Darfour, du Sennaar & du Fezzan ce qu'ils en reçoivent. Je me contenterai ici de dire qu'elle fournit à *l'Hédjas* ou Arabie petrée, tous les grains qui s'y consomment, mais qu'elle paye en argent presque tout ce qu'elle tire de l'Inde & de Jidda. Elle envoie à Constantinople des esclaves noirs, principalement des eunuques, beaucoup de café &

quelques marchandises des Indes. Elle vend immensément de riz & de froment dans les bonnes années. Elle ne produit point d'avoine & les chevaux du pays sont nourris d'orge. La Syrie, en échange de ses productions, reçoit de l'Égypte du riz, des cuirs non tannés, du lin & du froment. Afrique.

Les manufactures du Caire sont peu nombreuses. Les demandes d'argent que le gouvernement a faites, ont beaucoup nui aux sucreries qui en fournissaient assez pour Constantinople. Le sucre d'Égypte est moins fort que celui des Antiles, cependant il est très-blanc & d'un grain serré.

Le sel ammoniac du Caire est très-bon. Des lampes de verre, du salpêtre, de la poudre à canon, des cuirs jaunes & rouges s'y fabriquent aussi. La manufacture de toile établie au Caire n'emploie que le plus beau lin d'Égypte.

On a lu dans cet abrégé, la manière de faire éclore les œufs sans incubation. Nous y renvoyons nos lecteurs.

On ne bat monnoie qu'au Caire. On y frappe en or des mahboubs & des demi-mahboubs. (1.) En cuivre argenté, des pièces d'un sol que

(1) Le mahboub vaut 6 francs.

Afrique.

les Turcs appellent *Paras*, les Arabes *diwani*, *foudda* ou *maidi*, & les Européens *afpers* ou *médines*: d'un côté de ces pièces on lit le nom du fultan regnant, & de l'autre *mifr*, avec la date. La monnoie eft dans le château bâti par le célèbre *Youfouf-Abou-Mobdafar-Ibn-Aïoub* dont le titre d'honneur était Salah-ed-din & qui vivait dans le fixième fiècle du mahométifme. Les habitans du Caire qui confondent tout en hiftoire & en Chronologie, prétendent que ce château à été conftruit & habité par Jofeph fils de Jacob. Cette opinion eft fans fondement. Ce château irrégulier mais fpacieux renferme les cafernes des Janiffaires & des Affabes; ce dernier corps n'exifte plus. Les appartemens que le pacha y occupe font incommode & petits : on y admire un puits très-profond creufé dans le roc.

Les reftes du palais de Salah-ed-din, font remarquables. D'un appartement très-long qui fubfifte encore on voit toutes la ville, le fleuve & la campagne. Plufieurs colonnes encore debout femblent braver le temps & fes ravages: c'eft dans ce château qu'on fabrique l'étoffe brodée que la Porte envoie tous les ans à la Mecque pour la Kaba. On en a vu l'ufage dans l'abrégé du voyage de Niebuhr.

La fituation de *Mifr-el-attiké* au midi du

Caire est très-agréable. On y voit une mosquée que Mourad bey a rendue, il y a quelque temps, à son ancienne splendeur. Elle est très-grande, on y trouve encore trente-deux colonnes qui n'ont point été déplacées, les autres ont été renversées & replacées sans ordre. Un compartiment octogone qui se trouve dans le milieu, qui est soutenu par huit colonnes d'ordre corinthien dont le fût de marbre blanc & bleu a environ dix pieds de longs, est ce qu'on y trouve de plus parfait. La chambre qui se trouve dans ce compartiment, n'a jamais été ouverte. On compte autour plus de cent colonnes dont plusieurs en marbre noir.

Afrique.

Le ciment dont on s'est servi dans la construction de cet édifice, est si dur qu'on voit aisément que la manière de le préparer n'était point étrangère aux Sarrasins. Il y a plusieurs ceintres d'une forme éliptique où on lit quelques inscriptions.

On a trouvé dernièrement dans un caveau de cette mosquée un coffre de bois de sycomore contenant plusieurs livres arabes dont quelques uns en caractères *Cufics* ou Éthiopiens. Il y en a en velin, d'une très-grande beauté. Leur nombre suffit pour remplir une malle. Mourad-Bey qui croyait qu'il y avait un trésor caché dans cette mosquée, la fit rebâtir, & c'est en

Afrique.

creusant les fondemens d'un mur, qu'on trouva le caveau & les livres.

On voit, vers l'ouest du couvent de S. Georges, les ruines d'une ville qu'on prétend avoir été bâtie par les Perses qui lui avaient donné le nom de leur capitale. Ce n'est plus qu'un monceau de décombres.

Boulak, ville grande & irrégulière, s'est formé insensiblement autour du lieu où on s'embarque. Le grand Ali-Bey y a bâti un magasin vaste & commode pour les marchandises qui viennent d'Alexandrie. Les jardins qui séparent Boulak du Caire sont fertiles en fruits & légumes. Boulak est le port de la Basse-Égypte comme Misr-el-Attiké est celui la haute.

Vis-à-vis Boulak, au milieu du fleuve, on voit une petite île où est une maison de plaisance de Mourad-Bey; sur la rive opposée est Embabil, village où l'on fait du beurre excellent.

Jiza, ville considérable qu'Ismaël-Bey avait fait fortifier, est au sud vis-à-vis Misr-el-Attiké. Mourad-Bey y a fait achever un palais commencé par Ismaël, & en a fait son habitation ordinaire. Il y a aussi établi une fonderie de canons qu'un rénégat Zanthiote dirige.

Les murailles de Jiza sont étendues & n'ont qu'une porte vers la campagne. Elles ont dix



pieds de haut, trois d'épais & ſont fortifiées de ſix demi-lunes, mais elles ne pouraient faire une grande réſiſtance. Afrique.

Le palais du Bey eſt au ſud, tout près du Nil. Le luxe n'a rien épargné de ce qui peut flatter les jouiſſances d'un prince d'Orient.

Mourad-Bey avait depuis quelque temps une marine militaire. Il avait fait conſtruire trois ou quatre vaiſſeaux dont le plus grand portait vingt-quatre canons. L'équipage nombreux, compoſé de Grecs de l'Archipel ſe nommait *Nicola Reis*, c'eſt-à-dire le capitaine Nicolas.

L'île que Diodore de Sicile a nommé *Venus-aurea* eſt au midi de Jiza. On l'appelle *Geziet-el-Dahab*.

Les jardins & les maiſons au nord-eſt du Caire appartiennent aux principaux perſonnages de la ville. On trouve du même côté la plaine ou les Mamelouks font leurs exercices. Le terrain à l'eſt eſt rempli de tombeaux; les montagnes dépourvues de verdure ſont de ſable blanc & de pierre calcaire.

Hors des murs près du château, eſt le tombeau de l'Iſman Schaffei. Les femmes qui viſitent les tombeaux le vendredi courent en foule à la moſquée qui le renferme.

Pendant les crues du Nil, les gens riches ſe ſervent de petits bateaux légers & élégans qui

Afrique. ont huit rames. Ceux des femmes sont pontés & fermés, ceux des hommes sont ouverts & quelquefois garnis de jalousies.

Bab-el-Nasr & *Bab-el-Fiotuch* sont les principales portes du Caire. Elles présentent toute la magnificence des Sarrasins.

Les charlatans & les faiseurs de tours se rendent sur la place de *Romili*. On y voit des gens qui paroissent avoir un pouvoir extraordinaire sur les serpens, qui sont, au Caire, de la race des vipères & très-venimeux. On attribue aussi une grande influence au nom d'*Ismullah*. Il y a deux manières de l'employer; l'une légitime & l'autre criminelle, & ceux qui les emploient ajoutent beaucoup de foi à leur efficacité.

Trois ou quatre endroits des montagnes voisines du Caire ont, disent les Arabes, une influence magique. L'un s'appelle *El maraga*, la terre y tremble; le second *Bir-el-Kouffar* le puits des infidelles; un autre *Cassant-el-Molouk*; le quatrième *Ain-el-Sire*; dans ce dernier on trouve une source d'eau salée à laquelle on attribue des vertus médicales.

Les Ghawasiés ou danseuses forment une classe particulière; il en a été parlé dans l'abrégé du voyage de Bruce.

Pendant le rhamadan on vit au Caire de la manière suivante.

On

On rompt le jeûne par quelques rafraîchissemens; la prière commence ensuite & dure long-temps. Après la prière on fait le principal repas : le Bey donne ensuite audience à ceux qui viennent lui parler d'affaires. Les amusemens suivent cette audience: le gerid & quelques autres amusements se pratiquent le jour; on commence la lutte à la nuit; les Égyptiens sont très-adroits à cet exercice. Les chanteurs succèdent à ces jeux; leurs accents mélancoliques font éprouver des sensations délicieuses. Les conteurs les remplacent & amusent par leurs histoires assez semblables aux mille & une nuits. Les beaux esprits bouffons viennent après & font des comparaisons inattendues, plaisantes & qui font beaucoup rire les Égyptiens. Les chanteuses leur succèdent; elles s'accompagnent d'un instrument assez semblable à la guitare. Quelques-unes ont une très-grande réputation & sont souvent bien récompensées. Les cas où les femmes du *harem* chantent, sont très-rares, elles restent alors cachées par un rideau ou par des jalousies. Les danses terminent le spectacle & les danseuses réservent tout leur talent pour le déployer en présence des princes. On voit aussi quelques *Pehlawans* ou danseurs de corde qui sont assez adroits.

Afrique.

Les Beys jouent très-bien & très-vite aux

Afrique.

echecs & aux dames polonaises. Ce sont les seules jeux permis au Caire.

Les cafés sont presque toujours remplis de fumeurs & de causeurs. Ils sont petits & on n'y trouve que du café & du feu pour allumer les pipes. Ceux de Damas que j'ai vus depuis, sont plus grands & bâtis sur des canaux d'eau courante, cependant les meubles y sont de la plus grande simplicité ; un de ces cafés de Damas peut contenir jusqu'à mille personnes ; il est ouvert de tous côtés & entouré d'arbres & d'eau.

Le nombre des petits impôts en Égypte, s'élève jusqu'à trois cent soixante. Il y en a un sur les marchandises qui vont de Jiza au Caire. Un panier d'œufs qui vaut deux paras paye un demi-para de droits.

Les événemens qui précédèrent le gouvernement d'Ismael-bey sont assez connus. Hassan-bey lui succéda dans la place de Scheik-el-Belad. Mais il en fut bientôt chassé par Mourad Bey, qui resta à la tête du gouvernement jusqu'à ce que Gazi Assane capitan pacha l'eut forcé de s'enfuir dans la Haute Égypte. Au départ du capitan pacha, les Beys revinrent au Caire. Alors Mourad-Bey fut obligé de partager le gouvernement avec Ibrahim, ancien esclave du grand Ali-Bey. Depuis, ils ont régi

l'Égypte, Ibrahim en qualité de *Scheik-el-Belad* & Mourad en celle de *Defier-dâr*. Jaloux l'un de l'autre, ils cherchent mutuellement à se nuire, cependant ils augmentent ensemble le nombre de leurs Mamelouks & se procurent le plus d'argent qu'ils peuvent. Les Beys de la Haute-Égypte que la Porte favorise, les regardent comme des usurpateurs. L'un d'eux est allé il y a peu de temps à Acre pour mette Djezzar dans leur parti; mais ce chef puissant n'a donné à ce Bey que de fausses espérances.

La peste fit périr beaucoup de Mamelouks en 1791. L'insurrection d'Alexandrie est le dernier événement mémorable. Voyez le chap. I.

Le 30 août 1762, Ibrahim a marié sa fille à un Bey très-puissant, qui porte le même nom que lui, sans être son parent. Ce mariage fut célébré avec la plus grande pompe; les trois jours qui précédèrent celui de cette union, furent passés dans les fêtes. On fit plusieurs présens de schals & de caffetans & on distribua de l'argent. Après la consommation, du mariage on montra aux parens & sur-tout à la mère de l'épouse les linges ensanglantés qui attestaient la virginité de la jeune mariée: des matrones lui avaient appris auparavant à recevoir les caresses de son époux, & ces femmes s'étaient tenues dans la chambre voisine jusqu'après la

Afrique.

cérémonie, afin de prêter leurs secours en cas de besoin. Il est rare que les époux ne trouvent pas en Orient les jeunes filles vierges, tant on les marie jeunes.

Dans les momens de réjouissances, les Beys trouvent encore le moyen de satisfaire leur rapacité. Ibrahim-Bey ayant appris qu'une troupe de chanteuses avait, au mariage de sa fille, gagné beaucoup d'argent dans la place de Birket-el-fil fit venir celle qui la dirigeait. » Combien de demi sequins avez vous gagné » hier, lui dit-il? — Dix mille, répondit-elle » bonnement. Eh bien comptez-m'en huit » mille, reprit le Bey, & je vous donnerai un » mandat sur Ibrahim Jeuhari mon secrétaire » — L'argent fut compté & la femme chassée du palais sans obtenir le mandat promis.

Un mot sur les principaux Beys.

Ibrahim est un homme de soixante ans, grand, mince & ayant un nez aquilain, il est très-avare, mais ses alliances lui ont formé un parti considérable. Il a mille Mamelouks, mais il est peu entreprenant.

Mourad a mené une vie active & tumultueuse. Esclave de Mehemet-Abou-Dhahab il fit prisonier le fameux Ali-Bey dont la mort suivit de près la défaite. Plein d'énergie, il est prodigue: la Porte le déteste. Agé d'environ

quarante-cinq ans, il eſt robuſte mais d'une taille Médiocre. Dix-ſept cents mamelouks lui obéiſſent, & ſes partiſans ſont aguéris & redoutables. Il a épouſé la fille d'Ali-Bey, la veuve de ſon maître. Afrique.

Mohamed-Elfi eſt le troiſième Bey en puiſſance. C'eſt un ancien eſclave de Mourad, âgé d'environ trente-cinq ans. Il eſt ſoupçonneux & impétueux. Il a huit cents Mamelouks. Son pouvoir va toujours croiſſant.

Ibrahim *el-Vali*, titre qui annonce qu'il a le ſecond rang dans l'autorité militaire de la ville eſt du même âge que Mohamed-Elfi. Epoux de la fille du vieux Ibrahim, il lui eſt très-attaché. Il commande à ſix ou ſept cents Mamelouks; ſon caractère eſt ferme & tranquille.

Aioub Bey *el-Zogheir* c'eſt-à-dire le jeune, eſt un des principaux Beys & le plus adroit de tous; on le conſulte dans toutes les occaſions importantes. Il a environ trente-ſix ans, a peu de Mamelouks & rarement on l'accuſe d'exactions.

Les Beys conſidèrent beaucoup Fatmé, fille d'Ali-Bey & épouſe de Mourad qui a pour elle le plus grand reſpect. Tous les Beys qui quittent le Caire lui font une viſite, & leur fait toujours une exhortation qui finit par ces mots. — » Ne pillez point le peuple, mon » père avait coutume de l'épargner. »

Afrique.

CHAPITRE IV.

Voyage sur le Nil.—Affiout. — Cours du Nil. — Isles & villages. — Cavernes. — Kaw. — Achemin.— Cavernes peintes.—Girgé.—Dendera.--Ancien temple.--Kous.--Haute Egypte. —El-Wah-el Ghourbi. --- L'Oasis parva. — Thébes.—Antiquités. — Ina. — Beys fugitifs. —Ruines.—Affouan ou Syené. — Retour à Ghenné.

JE partis le 10 septembre 1792 pour l'Abiffinie, fans m'être procuré tous les avantages fur lefquels je comptais, & fans favoir beaucoup d'arabes, quoi que j'euffe paffé une grande partie de mon féjour au Caire, à l'étude de cette langue très-difficile. Je pris pour interprête un grec qui, outre fa langue, parlait le turc, l'arabe & l'italien. J'avais auffi un mahométan du Caire, propre à toute efpèce de fervice. Après huit jours d'une navigation très-agréable, je débarquai près d'Affiout. Je me logeai dans un okal de cette ville où je fus très-commodément : ma chambre était propre, sûre & tranquille.

Affiout eft aujourd'hui plus confidérable que Girgé. Cette ville eft très-heureufement fituée & les eaux du Nil l'entourent, quand ce fleuve

est à une certaine hauteur. Elle communique au fleuve par une chaussée qui va jusqu'à l'endroit où arrivent les bateaux; deux ponts joignent la chaussée, la ville & la montagne.

Afrique.

Bey-Soliman, par la sagesse de son gouvernement, a rendu la population de cette ville très-considérable; il l'a embellie par des plantations. Des auteurs arabes appelaient autrefois Assiout *Haut-es-Sultan* (poisson ou étang du roi). On ignore d'où vient ce nom.

Je ne décrirai pas les montagnes & les cavernes qu'on y trouve & qu'on croit avoir été la sépulture des anciens Égyptiens: assez d'autres voyageurs en ont parlé. (* Voyez l'*Abrégé du voyage de Bruce.*)

J'ajouterai pourtant à ce qu'ont dit, sur les cavernes, les voyageurs qui m'ont précédé, qu'on y voit plusieurs fragmens d'urnes, d'ibis, de chats, de chiens & d'autres animaux, qui y ont été déposés, soit parce qu'on les regardaient comme sacrés, soit parce qu'on voulait qu'ils accompagnassent leurs maîtres dans une autre vie. Dans l'une des cavernes, en face de l'entrée, il y a trois chambres creusées dans le roc, dont l'une a 60 pieds sur 30; l'autre 60 sur 36; la troisième, 26 sur 25. Plus haut, dans les montagnes, les cavernes sont plus spacieuse encore.

Afrique.

Dans d'autres parties de la montagne, on voit aussi des cavités inégales qui ont été des sépultures & des retraites contre la chaleur des étés.

Scheik-Abadé & Aschmounein offrent quelques antiquités. On voit dans le premier deux colonnes d'ordre corinthien, superbement ornées & placées vis-à-vis l'une de l'autre; on lit sur chacune d'elles des inscriptions grecques, que le temps commence à effacer.

La difficulté de trouver un bateau pour remonter le Nil, me força de rester quinze jours à Assiout; je n'en partis que le 4 octobre, & j'arrivai le même jour à Méhala, village bâti il y a vingt ans par Osman-bey. Les quatre rues de ce village sont à angles droits, les unes avec les autres, bien allignées & beaucoup plus larges que celles des autres villages. Les habitans de la Haute-Égypte bâtissent à peu de frais; l'argile & les briques cuites au soleil sont leurs principaux matériaux & ne leur coûtent que le temps qu'il faut pour ramasser l'un & fabriquer l'autre; le chaume qui leur sert de toit, & le dattier qui leur sert de bois de charpente sont sous leurs mains. Cependant les maisons des villes sont construites avec plus d'art; on en voit même qui sont magnifiques.

On ne peut déterminer la position de plusieurs îles considérables du Nil, parce que les

débordemens du fleuve les font trop fréquemment changer de place. Afrique.

On compte sur la rive occidentale du Nil, environ cent soixante villes ou villages entre le Caire & Syené, & sur la rive occidentale, deux cent vingt-huit. Les villes les plus considérables de la Haute-Égypte sont : *Achmîna*, *Ghenné*, *Kous*; *Syené*, à l'est du Nil; à l'ouest, *Benesoef*, *Minié*, *Melawi*, *Montfalout*, *Assiout*, *Tachta*, *Girgé*, *Bardis*, *Bagjoura*, *Nakadé*, *Ermenit*, *Isna*.

Le lin qu'on cultive dans les environs d'Assiout est très-beau; on le transporte avec le froment dans la Basse-Égypte, & le saïd reçoit en retour du sel & d'autres marchandises. La Mecque fournit, par Cosseïr, des marchandises des indes. On n'y voit que rarement des draps larges, de l'étain & d'autres articles que l'Egypte reçoit d'Europe.

Assiout est le lieu où les caravanes du Soudan ou centre de l'Afrique, se reposent toujours quelques temps; ce passage contribue beaucoup à rendre cette ville florissante. On la regarde comme la capitale du centre de l'Egypte, & sa population, qui excède celle de toutes les villes au midi du Caire, peut être estimée à ving-cinq mille ames. Le Bey du Saïd y fait sa résidence pendant six mois, les autres six mois il

Afrique. les passe à Girgé. Le cadi, quelques officiers civils & cinq caschefs qui y demeurent constamment & que Soliman-Bey y a placés, tiennent les rênes de l'administration. Les chrétiens n'y sont pas nombreux, cependant il y a un évêque cophte.

Une femme qui manque à la chasteté, est soudain punie de mort; un père, un frère, un mari serait fui par ses compatriotes & regardé comme étranger, s'il n'infligeait pas ce terrible châtiment à sa fille, sa sœur ou son épouse coupable.

Les lentilles sont un grand objet de consommation dans la Haute-Egypte; la manière de les préparer les rend excellentes; le riz est un objet de luxe.

Les oignons, moins gros, mais plus doux que ceux d'Espagne, se détériorent quand on les transplante; on en mange beaucoup cuits avec de la viande.

Affalout, qui est à quatre heures de navigation au sud d'Affiout, est grand & très-peuplé. Entre cette ville & Affiout, on voit Ben-Ali, ville assez considérable. Ces trois villes & Girgé sont les entrepôt du commerce de la Haute-Egypte.

Le 4 octobre, je continuai à remonter le Nil; je passai le 6 devant Kaw, ou Gaw-es-

Scherki, l'ancienne Antœopolis. Plusieurs colonnes de grandes pierres, couvertes de figures emblématiques & d'hyéroglyphes, attirent l'attention du voyageur. On ne trouve point de ruines à How, sur la rive occidentale du Nil. On croit pourtant que l'ancienne Diospolis était située en cet endroit. Afrique.

J'arrivai le 8 à Achmim, sur la rive occidentale du fleuve. C'était autrefois Chemmis ou Panopolis; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village agréable : on y voit quelques fragmens de colonnes, &, dans les montagnes voisines, des cavernes semblables à celles d'Assiout.

Des sycomores remplissent les environs d'Achmim & en font un lieu très-pittoresque.

Girgé, où j'arrivai le 11, est bien déchu de sa splendeur. On y trouve plusieurs blocs de granit d'environ six pieds de diamètre & de trois pieds d'épaisseur, qui ressemblent à d'anciennes meules de moulin.

Après avoir passé Farschiout, ville très-peuplée, j'abordai, le 17 octobre, à Dendera, l'ancienne Tentyris; j'y vis son temple célèbre, restes parfaits de l'architecture égyptienne; il est de forme oblongue, a deux cents pieds de longs sur cent cinquante de large; il est aujourd'hui presque enseveli dans le sable. Une galerie obscure règne autour de l'édifice ; plusieurs co-

Afrique.

lonnes sont encore debout; l'intérieur de la galerie est couvert d'hyéroglyphes peints, qui ont conservé toute leur fraîcheur.

Le même jour j'atteignis Ghenné, l'ancienne Coenopolis. Rien n'est plus agréable qu'un voyage de nuit sur le Nil, dans la Haute-Egypte.

Kepht, ou l'ancienne Cophtis, où j'arrivai le 19, offre dans ses décombres quelques petites colonnes de granit gris & de grandes pierres couvertes d'hyéroglyphes. On voit près de-là les ruines d'un pont, dont on ne peut cependant déterminer l'étendue.

Le lendemain, je m'arrêtai à Kous, ville bien peuplée, sur la rive orientale du Nil. Une ancienne porte, ornée de figures & ayant une très-épaisse corniche, est à quelque distance de la ville.

Nakadé a un couvent catholique. Askor, où j'étais parvenu le 22, est l'ancienne & fameuse Thèbes.

On trouve dans la Haute-Egypte, sur les bords du Nil, à l'est, des villages & des champs cultivés, très-raprochés du fleuve; à l'ouest, les champs sont moins près. Au-delà des montagnes qui se prolongent le long du fleuve, à l'ouest, est un vaste désert, que traversent quelquefois les Arabes Maugrebins. A environ cent

milles du Nil, on trouve çà & là quelques oases fertiles. A l'est du fleuve, c'est-à-dire entre le Nil & la mer Rouge, sont des chaînes de montagnes de marbre & de porphyre, où l'on ne voit ni ville ni village. Quelques tribus d'Arabes errans vivent dans ces montagnes; mais ils n'y sont pas au nombre de plus de trois à quatre mille. Les bords de la mer Rouge sont peu habités, & les Arabes qui y vivent sont peu redoutables. Afrique.

Si les différentes tribus de Maugrebins pouvaient s'accorder, ces peuples féroces armeraient jusqu'à trente mille hommes; mais leurs partis sont rarement de plus de quatre à cinq mille combattans.

L'Oasis parva, qu'on appelle El-Wah-el-Ghourbi, sert de capitale aux Maugrebins, qui s'étendent de l'Egypte au Fezzan & à Tripoli. Ces Arabes ont pour vêtement une chemise de toile de lin ou de coton, par-dessus laquelle ils roulent une pièce de belle flanelle. Ils ont tous des armes à feu, ne quittent jamais leur fusil & tirent avec justesse; ils élèvent des chevaux, des chameaux & des moutons : ils sont courageux & sobres, se contentant, pour se nourrir pendant ving-quatre heures, d'un petit gâteau & d'une petite bouteille d'eau.

Je parlerai de l'*Oasis magna* dans le chapitre

Afrique.

du Darfour. Je me contenterai de rectifier ici les cartes qui n'ont pas établi exactement la distance de ce lieu à l'Oasis parva. Les Maugrebins m'apprirent que Charjé, le village le plus septentrionale de l'*Oasis magna*, n'était qu'à deux journées de marche d'El-Wah-el-Ghourbi, c'est-à-dire, à environ quarante milles.

Je trouvai en arrivant dans la Thébaïde les habitans un peu calmés; ils sortaient d'un état de rébellion ouverte contre les Mamelouks. Les Troglodites seuls, ou les habitans des montagnes étaient encore agités ; ils faisaient souvent feu sur les troupes du Bey, & se retiraient ensuite dans leurs montagnes, où on n'osait les poursuivre.

Rien ne peut exciter davantage l'admiration du spectateur, que les ruines colossales & magnifiques de l'ancienne Thèbes. Eparses sur les deux rives du Nil, elles rappellent la brillante description qu'en fait Homère. « La Thèbes » d'Egypte, dont les vastes palais sont remplis » de richesses. De chacune de ses cents portes, » sortent deux cents guerriers avec leurs chevaux » & leurs chars ». Ces ruines sont sans doute les plus anciennes du monde; elles occupent, le long du Nil, un espace de trois lieues à l'est & à l'ouest du fleuve, & vont jusqu'au montagnes, c'est-à-dire, qu'elles remplissent les deux

côtés de la vallée, qui ont ensemble deux lieues & demie de large, ce qui donne à Thèbes une circonférence de vingt-sept mille pas. Afrique.

Kourna est le premier village qu'on rencontre sur le territoire de Thèbes, en remontant le Nil; il n'a que très-peu de maisons. *Abouhadjadj* & le petit district de *Karnuk* sont un peu plus haut; *Médinet-abou* est à l'extrémité des ruines, & plus loin on voit *Arment*, petit village.

Les noms de *Luxor* & *Axsor*, que les voyageurs modernes donnent aux lieux où ils prétendent que sont les ruines de Thèbes, ne sont apparemment qu'une corruption d'*El-Kussour*, nom que les Arabes donnent aux ruines; car ni l'un ni l'autre ne sont de la langue arabe. Norden, sur-tout, est inexact dans sa topographie & incorrect sur les noms.

Les plus considérables de ces ruines sont à l'est du Nil; celles d'un temple, formant un carré long & ayant à chaque extrémité une double colonnade, est, à mon avis, la principale: ses colonnes énormes & ses murs sont chargés d'hyéroglyphes. On voit aussi celles d'un autre temple à Abouhadjadj.

A l'ouest du Nil, on voit beaucoup de ruines & des avenues marquées par des restes de Sphinx: on y distingue deux figures colossales

Afrique.

de pierre calcaire, représentant un homme & une femme. On y voit aussi les restes d'un grand temple & des cavernes creusées dans le roc.

L'édifice qu'on appelle le palais de Memnon, est à Kourna, sur la même rive. Quelques colonnes de cet édifice ont quarante pieds de haut & neuf de diamètre; elles sont, aussi-bien que les murs, chargées d'hyéroglyphes.

Le passage de *Biban-el-molouk* est derrière le palais de Memnon, il conduit aux fameuses cavernes qui sont dans les montagnes & que Pockocke à décrites. Voyez l'abrégé de son voyage.

Dans le temple de *Médinet abou*, je vis beaucoup de sang répandu & j'appris qu'un Maugrebin & un Grec qui allaient de Syené au Caire, y avaient été massacrés récemment par les habitans de Kourna.

L'eau de la source du village de *Beirat* est douce; mais son goût diffère de celui de l'eau du Nil.

Du haut de la petite chambre revêtue en-dedans de granit & de porphyre, qu'on trouve dans l'enceinte du vaste temple d'El-kussour, on voit vers le sud une masse isolée, qui a l'apparence des ruines d'une porte: on en voit également à l'ouest & à l'est.

Le

Afrique.

Le 20 octobre, je continuai à remonter le Nil & j'arrivai à Isna où se tenaient les Beys obligés de s'enfuir du Caire. On voit à Isna un temple pareil à ceux de Thèbes, mais moins grand; les Beys que je vis à Isna étaient *Hassan-el-Giddawi*, *Achmed-el-Uali*, *Osman-bey-Hassan*, & un autre dont je ne pus savoir le nom; ils étaient pauvres & tristes, ils n'avaient pour revenus que ce qu'ils retiraient des environs de Syéné & d'Isna, pays peu productifs.

Je vis le 28 octobre près d'*Hilíial*, les restes d'une ancienne ville, des fragmens de deux anciens temples & une statue moins grande que nature, agenouillée & brisée au-dessus des genoux. La ville avait été entourée de murailles de briques cuites au soleil.

Edfou m'offrit une espèce de portique & un petit temple adjacent.

Le 30, nous passâmes à côté du *Gibel-el-Silfili*, chaîne de montagnes qui se prolongeait jadis au-dessus du Nil: Norden la décrit, ainsi que le temple de *Koum-ombou*, nom qui signifie les ruines d'Ombos.

Le lendemain j'entrai dans Assouan, l'ancienne Syéné: on y voit peu de monumens antiques. La ville moderne est presque en ruines; son principal revenu est un impôt sur les dattes qu'on envoie d'Ibrin au Caire.

Afrique.

On trouve près de cette ville, les tombeaux des Mamelouks qui s'enfuirent devant Sélim II lorsqu'il conquit l'Égypte : ces tombeaux sont entièrement dégradés.

Gezirei-el-Sag, autrefois l'île Eléphantine, vis-à-vis Assouan, possède quelques monumens d'architecture. Les Arabes renferment leur bétail dans un de ces monumens ; on y voit une statue de granit tenant un bâton recourbé dans chaque main : beaucoup d'habitans de cette île ont les formes, la figure & les cheveux des nègres.

A trois heures de marche on trouve la première cataracte du Nil ; la chûte n'est pas grande, mais le fleuve court avec rapidité & fait peu de bruit. Je ne pus distinguer si les rochers près de la cataracte étaient de basalte ; je n'en ai vu aucune carrière, ni en Egypte, ni dans les autres parties de l'Afrique que j'ai visitées.

Ne pouvant remonter le Nil plus loin, à cause de la guerre entre les Mamelouks de Saïd & le Caschef d'Ibrim, je fus contraint de redescendre le fleuve & j'arrivai à Ghenné le 7 novembre 1792.

Afrique.

CHAPITRE V.

Voyage à Cosseïr.—Dangers.—Route.—Cosseïr. —Commerce.—Retour.—Rochers de granit.— Carrière de marbre. — Canal. — Poterie de Ghenné.

LE desir de voir les beaux marbres qu'on trouve sur la route de Cosseïr, me fit entreprendre le voyage de cette ville; mais ne voulant pas y faire un long séjour, je ne pris avec moi que les choses qui m'étaient absolument nécessaires. Je savais que les habitans de Cosseïr étaient furieux contre les Anglais, parce qu'en 1786, le capitaine Nitchell qui mouillait dans son port, avait fait tirer sur la ville, à cause d'une dispute survenue entre les habitans & son équipage.

Je partis de Ghenné le 8 novembre & j'arrivai le 11 à Cosseïr; je suivis le chemin le plus long: on me reçut avec un air soupçonneux: ce ne fut que par adresse que j'échappai aux recherches d'un vieux Schérif qui m'avait presque deviné. On trouve dans

Afrique.

l'abrégé du voyage de Bruce la description de cette ville, nous y renvoyons nos lecteurs. Le 13, je repartis pour Ghenné, & je suivis alors la même route que Bruce. Ces deux routes sont bordées de grandes & inégales masses de granit & de porphyre, qui sont à la fois magnifiques & effrayantes ; mais le sentier qui passe à travers est presque par-tout uni. On allumait autrefois sur les rochers les plus élevés du feu pour servir de signal : cet usage doit être très-ancien.

Le granit rouge, le porphyre rouge & vert, sont très-communs dans cette partie de l'Egypte. Je vis quelques veines d'albâtre & les traces de vert antique décrites par Bruce : on y trouve aussi une immense quantité de marbres que l'on peut exploiter.

La nécessité d'avoir un chemin commode pour transporter les grands blocs de marbre qui ont servi à bâtir les monumens de l'Egypte, a fait avancer aux anciens auteurs qu'on avait creusé dans cette partie un canal de communication entre le golphe d'Arabie & le Nil. Je n'en ai trouvé aucune trace, & tout me porte à croire qu'il n'a jamais existé.

Entre *Bir-ambar* & Ghenné on trouve beaucoup de coloquintes que l'on recueille à peine, tant on les vend à bas prix au Caire.

Les meilleures crûches & les meilleures aiguières se fabriquent à Ghenné, avec une argile bleuâtre & très-ferme; elles sont minces, légères & d'une forme agréable: on y fait aussi pour filtrer l'eau & la rafraîchir, des jarres très-élégantes.

Afrique.

De Ghenné je revins à Assiout où j'arrivai le 21 novembre, j'en partis le 30 pour le Caire.

Quelques temps avant mon retour de Ghenné, il passa à Kous deux Grecs qui allaient en Abissinie. Un peu d'argent que l'un d'eux avait, devint la cause d'une querelle entr'eux, & le caschef devant qui on porta la cause, mit fin à la dispute en les faisant périr tous les deux. On apprit au Caire cet acte de barbarie avec des détails qui le faisaient paraître beaucoup plus atroce; on ajouta même que j'étais l'un des deux hommes massacrés; déjà le consul Anglais demandait justice de cet attentat, quand mon retour démentit le faux bruit répandu à mon sujet: on ne donna aucuue suite à la mort des Grecs.

Afrique.

CHAPITRE VI.

Arrivée du Pacha au Caire en 1796. --- Mort d'Hassan-Bey. --- Décadance de la Factorerie française au Caire. --- L'Administration de la Douane est retirée aux Chrétiens Maronites. --- Emeute des Galiougis. --- Mourad Bey, fait boucher le canal de Ménouf. --- Expédition d'Achmet Aga.

BEKIR, pacha à trois queues, qui avait été quelques temps grand visir, fit son entrée au Caire le 13 octobre 1796 ; il était précédé des grands officiers de la ville, de l'aga des janissaires & des bostangis marchant deux à deux, des Beys supérieurement montés & d'un corps de Mamelouks : venaient ensuite douze chevaux richement caparaçonnés, une bande de musiciens, les porte-queues, les autres officiers, tous les domestiques de la maison, & enfin le pacha lui-même.

Mourad-bey & Ibrahim se dispensèrent d'assister à cette cérémonie ; ils ne rendirent leur visite au pacha qu'après qu'elle fut achevée.

Le pacha, pour aviser aux moyens d'envoyer

le tribut à Constantinople, ce qu'on avait négligé depuis long-temps, manda le *Scheik-el-Belad* & le *Defterdar*. Ibrahim lui fit répondre que depuis long-temps Mourad était chargé de l'administration des revenus publics, & Mourad lui fit dire que les jeunes Beys partageant entr'eux toute l'autorité, c'était à eux qu'il devait s'adresser. Les jeunes Beys mandés à leur tour, répondirent que si le pacha voulait de l'argent, il fallait qu'il apprît que toutes leurs richesses étaient enterrées à *Kara-méidan*, (1) & qu'il n'avait qu'à s'y rendre avec eux pour en obtenir une partie.

Afrique.

Les Mamelouks tirent au blanc & lancent le *jerid* dans la place appellée *Moustabé* deux fois par semaine. Hassan-bey se trouvait un jour présent à ces exercices, un Mamelouk voulut tirer à son tour, mais le coup ne partit pas: il mit son fusil sur son épaule & prit le galop pour faire place à un autre: au moment qu'il passait devant Hassan, l'amorce prit feu & toute la charge traversa la poitrine du Bey qui tomba mort. Le Mamelouk prit la fuite, mais à tort; il n'eut pas été puni d'un malheur in-

(1) *Kara-Meydan*, place où on exerce les troupes et où les partis différents en viennent souvent aux mains.

Afrique. volontaire : Mouzouk, fils d'Ibrahim, remplaça Haſſan.

Depuis long-temps les Français ſe plaignaient des mauvais traitemens des Beys ; il ne ſe paſſait pas deux mois, ſans qu'on exigea d'eux des ſommes conſidérables qu'on n'avait pas deſſein de leur rendre ; leur commerce diminuait journellement. En novembre 1796, le conſul français obtint de ſon gouvernement la permiſſion de s'établir à Alexandrie où l'on eſt plus en ſûreté & d'où l'on peut s'échapper facilement, quand il y a des vaiſſeaux européens dans le port ; il ne reſtait donc au Caire, à la fin de 1796, que trois maiſons de commerce françaiſes, & un médecin de la même nation : les autres, au nombre de douze familles, s'étaient réunies à Alexandrie.

Cette même année les droits des douanes, depuis long-temps affermés aux Juifs & depuis vingt ans entre les mains des chrétiens de la Syrie leurs furent, d'après leurs plaintes, retirés & confiés à une nouvelle adminiſtration compoſée de Mahométans, chargés de rendre compte directement aux Beys. Les chrétiens anéantis de ce coup, firent des offres avantageuſes à Mourad, mais ce Bey les renvoya avec mépris & maintint la nouvelle adminiſtration qu'il avait crée.

L'oſtentation des chrétiens de Syrie eſt la principale cauſe des extorſions des Beys. Afrique.

Un officier des vaiſſeaux de Mourad ayant été renvoyé; les *galiongis* ou matelots; la plus part chrétiens, & déjà très-animés contre les Mamelouks en vinrent aux mains avec eux: cette action coûta la vie à ſoixante & dix perſonnes.

Le bras du Nil qui va à Damiette rompit ſes digues & les eaux ſe jettèrent dans l'ancien canal de Menouf, des digues que l'ingénieur Achmed fit conſtruire dans le canal, firent bientôt reprendre leur premier cours aux eaux du fleuve.

Le Sultan du Darfour *Abd-el-Rachman*, deſirant ſe faire une grande reputation parmi les princes ſes voiſins, crut que le moyen le plus certain de parvenir à ſon but ſerait d'avoir de l'artillerie, il demanda donc aux Beys un homme qui le mit à même d'en avoir. Achmed-aga qui avait établi la fonderie de Jiza y fut envoyé par Mourad, & ce Bey pourvut à ce que ſon protégé parut avec éclat à la cour du Sultan; il partit avec la caravane qui m'avait ramené; j'ignore quel a été ſon ſort & ſi ſes eſpérances ont été réaliſées, s'il a péri dans le Darfour, où s'il en eſt revenu malheureux.

Volney, Bruce, & les autres voyageurs ont aſſez étudié & comparé les anciens Egyptiens

Afrique.

avec les nouveaux, ont aſſez parlé de leur couleur, de leurs mœurs, de leur caractère, pour que nous nous diſpenſions d'en parler encore : nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à l'abrégé du voyage de Bruce.

CHAPITRE VII.

Tamieh. — Canaux. --- Feïom. -- Roses. --- Lac Moeris.—Petite Oasis.—Pyramides d'Hawara, de Daschour, de Sakara, de Gizé.---Memphis. --- Capitales de l'Egypte. --- Suès. --- Commerce. --- Tur. --- Montagne de granit rouge. ---Mont Sinaï. --- Golphe oriental de la mer rouge. --- Retour au Caire.

LE 28 octobre 1792, je partis du Caire pour *Feïoum*, ville située au Sud-ouest de la première à environ soixante milles. Le scheik de *Moknan* me recommanda à un de ses officiers qui résidait à *Bedis*, & lui ordonna de m'accompagner jusqu'à Feïoum ; je vis sur la route de très-beaux dattiers.

Tamieh est traversé par un petit canal où il y a un peu d'eau courante ; la campagne est cultivée & contraste avec le désert où l'on passe avant d'y arriver.

On fait des nattes à Tamieh, mais les Arabes viennent souvent piller tout ce qui est fabriqué.

A *Senouris*, résidence d'un scheik bédouin

Afrique.
très-hospitalier, nous traversâmes un second canal qui va du Nil au lac Moéris, ainsi que celui de Tamieh.

Le premier janvier 1793, j'arrivai à Feïoum : cette ville est bâtie sur le bord du principal canal qui va du Nil au lac Moéris; elle est environnée de champs cultivés & sur-tout de jardins où l'on recueille cette immense quantité de roses dont on tire l'eau qui a rendu ce lieu célèbre. On propage les rosiers en couchant leurs branches dans la terre, & les rejettons qui en proviennent sont ceux qui portent les roses les plus belles.

Cette ville quoique sur son déclin est encore bien peuplée; la plupart des habitans sont mahométans; les maisons sont construites en pierres & en briques cuites au soleil; la ville est gouvernée par un Caschef; les provisions y sont abondantes, l'eau bonne, le poisson mauvais.

Les ruines de *Médinet faris*; c'est-à-dire, la cité des Persans, sont au nord de Feïoum : c'est probablement l'ancienne Arsinoé; j'y vis quelques vitrifications qui semblaient indiquer le voisinage d'une verrerie Arabe.

Le 4 janvier, je partis pour le lac Moeris, nommé aujourd'hui *Birket-el-Keroun* : Danville l'a assez bien indiqué dans sa carte. Il a à-peu-

près trente lieues de circuit; ses bords sont garnis de rochers, excepté du côté de Feïoum où la plage est sablonneuse. Plusieurs pauvres pêcheurs se tiennent constamment sur ce lac: l'eau en est saumache.

N'ayant appris qu'à Feïoum que les Maugrebins d'*El-Wah-el-Ghourbi* ne souffraient pas qu'on voyageât dans la partie occidentale du lac, sans qu'on se fût mis sous leur protection, je ne pus visiter quelques ruines qui, m'avait-on dit, sont dans cette direction. Il faut, à ce que j'ai appris, quatre jours pour faire le tour du lac, & on ne peut se procurer que ce que les Maugrebins veulent bien vendre, à l'extrémité opposée à Feïoum.

En marchant au sud-est, nous vîmes à Hawara deux petites pyramides de briques cuites au soleil, & un second passage à travers les montagnes. La plaine de Feïoum au Nil est bien cultivée.

Les habitans d'Illahon, grand village, sont agriculteurs. Près de cet endroit, on traverse le *Bahr-Bila-Ma*, canal très-large, & plus loin le *Bathen*, creux & profond, qu'on croit être le fameux lac Moeris d'Hérodote & de Diodore de Sicile.

J'allai ensuite visiter les pyramides de *Daschour*, de *Sakarra*, d'*Harvara* & de *Médoun*.

Afrique.

Cette dernière est très-élégante : l'intérieur n'est pas dégradé. Le nombre de ces pyramides est assez considérable.

Je parcourus ensuite la plaine où était Memphis. Elle est sur la rive gauche du Nil, au sud du Caire ; elle a trois milles de large ; on y cultive du bled ; la partie voisine des montagnes est remplie de dattiers. On y trouve encore des ruines ; mais on n'y voit plus de ces marbres, si communs à Alexandrie.

Thèbes ou Diospolis & Memphis ont été les plus anciennes capitales de l'Egypte. Après que Cambyse eut conquis ce pays, Babylone devint la capitale de la partie qu'occupaient les Perses. Alexandrie eut son tour, jusqu'à ce que le Caire eût été bâti par Jeuhar, général d'Abou-Tammin, en 968.

M. Browne partit du Caire le premier mars 1793 & arriva, après cinq jours d'une marche fatigante, à Suez, qu'il voulait visiter. Cette ville est assez connue au lecteur, par l'abrégé des voyages de Niébuhr & Norden, pour que je ne répète pas ce qu'on en a lu. Je passerai également sous silence son voyage à *Tur* ou *Tour* & au Mont Sinaï, & je reviendrai pour la quatrième fois avec lui au Caire, d'où je le suivrai dans le Darfour, où il va enfin avoir la liberté de se rendre.

CHAPITRE VIII.

Difficultés pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. --- Caravane du Soudan. --- Départ d'Assiout.--El-Wah.---Charjé, Boulak, Beiris. --- Mougues- --- Déserts de Sceb, de Selimé.--- Leghée. --- Source de natron. --- Entrée dans le royaume de Four. --- Détention de l'auteur. ---Perfidie d'un agent. --- Lettre du Sultan. --- El-Fascher.--- Cobbé. ---Mœurs. --- Melek Ibrahim. --- Audience du Sultan Abd-el-Rachman-el-Raschid. --- Caractère de ce prince. --- Sa cour. --- Le Mélek-Mousa.---L'auteur exerce la médecine. --- Fête. --- Punition des ennemis de l'auteur. --- Art du Sultan. --- Conduite atroce de l'agent que l'auteur avait amené du Caire. ---Départ du Darfour.

PERSUADÉ que la source du Nil décrite par le Chevalier Bruce (c'est M. Browne qui parle) n'était point celle du vrai Nil, je voulus en reconnaître la source la plus occidentale. Je voulais m'y rendre par *Masouah*; mais j'appris que dès qu'on me reconnaîtrait, on ne me laisserait pas passer dans ce pays; j'aban-

Afrique.

donnai donc ce projet. Je ſavais que le Sennaar était déſolé par la guerre civile & je ne pus prendre cette route dangereuſe, quelque grande que fût l'envie que j'avais de la parcourir. Le Darfour m'offrait l'eſpérance de trouver un gouvernement régulier je pouvais m'attendre à être favorablement accueilli par le monarque; & quoique ce chemin m'écartât beaucoup de l'Abiſſinie où je voulais pénétrer, je le choiſis, perſuadé qu'il m'offrirait plus d'un moyen pour m'y rendre.

Dans ce deſſein, je partis du Caire pour Aſſiout, où j'arrivai le 29 avril 1793; je m'y procurai des chameaux & des proviſions pour le voyage & je me joignis à la caravane du Soudan, qui ne ſe mit en route que cinquante jours après.

Nous quittâmes Aſſiout le 25 mai &, marchant à petites journées, nous arrivâmes à El-Wah où les Jelabs payent habituellement aux Maugrebins un patake par chameau. On marchait ordinairement ſans ordre; mais on ſe réunit le 31 mai, pour la deſcente du *Gibel-Roumlie*, montagne haute & rocheuſe, ſur le côté occidental de la chaîne qui forme, de ce côté-là, la limite orientale du déſert enfoncé où ſont les Oaſes. Nous fûmes une heure entière à nous rendre au bas de cette montagne,

du

du sommet de laquelle la vue se perd dans une immense vallée, où l'on découvre quelques dattiers & quelques sources où les voyageurs se reposent. Afrique.

Après quatre heures de marche, nous arrivâmes le lendemain à *Ainé Dizé*, premier endroit où l'on trouve de l'eau ; il est à l'extrémité de la grande Oase. Le thermomètre de Farenheit monta ce jour-là, à l'ombre de la tente, jusqu'à 116 degrés.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes à Charjé, lieu dépourvu de verdure, à l'exception de l'espace qui entoure la source. Nous annonçâmes notre arrivée en faisant battre le tambour, en poussant beaucoup de cris de joie & en tirant quelques coups de pistolet. Il y avait dans ce village, ainsi que Beiris, un *Gindé*, ou officier d'Ibrahim-Bey-el-Kebir. Ces officiers sont chargés de tout ce qui a rapport au passage des caravanes.

Après six heures de marche, nous atteignîmes, le 7 janvier, Boulak, village misérable où l'on trouve de la bonne eau & des dattes excellentes. Nous n'en partîmes que le sur-lendemain, pour nous rendre à Beiris, à quatorze heures de là.

Nous passâmes à *Moughès*, dernier village méridional de l'Oase, le 14, & le 20, nous

entrâmes dans *Scheb*. L'eau eſt rare dans ce

Afrique. village, qui n'eſt guère fréquenté que par les *Arabes Ababdes*, tribu errante & dangereuſe.

Scheb produit beaucoup d'alun. La terre où il croît eſt argileuſe & couverte de pierres rouges.

Le 23, nous fîmes halte à *Sélimé*, petit coin de terre verdoyante, au pied d'une chaîne de rochers peu élevés : on y trouve la meilleure eau de la route. Les Jelabs font beaucoup de contes ſur une maiſon qui eſt dans ce lieu.

Le 25, nous nous remîmes en route & nous arrivâmes le 30 à *Leghéa* : l'eau y a un goût ſaumache. Le *Chabir*, ou chef de la caravane, ignorait le chemin, ce ne fut qu'au bout de trente-ſix heures que nous sûmes enfin lequel il fallait ſuivre. Le 6 juillet, nous atteignîmes *Bir-el-Malha*.

On trouve dans ce lieu du natron bien différent de celui de Terané; il eſt très-ſolide & très-blanc, devient chaud quand on le met dans l'eau, & ſe dégage alors de l'air qu'il contient. Les Jelabs le portent en Egypte, où il ſe vend fort cher & où on l'emploie dans la préparation du tabac.

Les *Cubba Beeſchs*, arabes errans qui montent des dromadaires, infeſtent les environs de *Bir-el-Malha* : cependant ils ne nous attaquèrent point.

Le 12 juillet, nous nous remîmes en route & nous marchâmes jusqu'au 20, que nous campâmes à Medwa, où l'on ne trouve point d'eau. Afrique.

Nous arrivâmes le 23 à la première source qui se trouve sur le territoire du Darfour : on appelle *Wadi Masrouk*, le lieu où on la trouve. On y est très-incommodé par des fourmis blanches qui détruisent tout ce qu'elles peuvent atteindre. Nous fûmes obligés de nous refugier à *Sweini*, où je logeai chez *Ali-el-Chatib*, un des principaux marchands du pays. Nous y restâmes huit jours, &, le 7 août, nous arrivâmes à Cobbé, l'une des villes les plus fréquentées par les Jelabs.

Sweini est la résidence d'un *Melek*, ou gouverneur pour le sultan de *Darfour*. Les étrangers sont obligés de s'y arrêter, jusqu'à ce qu'il plaise au sultan de leur faire connaître ses volontés.

J'espérais obtenir bientôt la permission de continuer ma route, car les gens du pays me regardaient comme l'étranger du roi. J'observai au melek que, désirant me rendre auprès du sultan, je ne devais pas être retenu sur des prétextes frivoles. J'offris de payer tous les droits qu'on prétendait avoir à exiger, & je demandai qu'en cas contraire, on me laissât

T 2

Afrique.

retourner en Egypte. Mes sollicitations furent sans effets ; de faux bruits répandus sur mon compte étaient parvenus aux oreilles du sultan. Le melek dissimula ; j'ignorai les motifs de ma détention, peut-être le melek les ignorait lui-même.

J'attendis patiemment pendant dix jours : alors un ordre du sultan permit à tous les Jelabs de se rendre à leur destination, en payant les droits imposés : mais je restai dans un cas différent. Il faut que j'entre ici dans quelques détails, qui serviront aux voyageurs qui feraient le même voyage que moi.

On m'avait dit au Caire que tout le commerce du Darfour se faisait par échange ; j'ignorais quels étaient les articles qu'il convenait d'y porter, je cherchai donc quelqu'homme probe & honnête que je pusse charger de cette besogne. On m'en indiqua un que je crus tel & que j'arrêtai.

Son zèle, sa déférence, ses soins avant notre départ, m'avaient prévenu en sa faveur. Lorsque nous fûmes en route, il changea de conduite ; il devint insolent & désobéissant. L'ayant un jour menacé de lui brûler la cervelle & ayant été retenu par les Jelabs, mon homme chercha une occasion de vengeance, & les préjugés des gens du Soudan la lui fournirent bientôt.

Il savait que je ne pouvais faire usage des lettres de recommandations que j'avais pour différens marchands du Darfour qu'après avoir vu le sultan. Il mit donc tout en usage pour empêcher que je lui fusse présenté & que ce prince connût ma situation. Afrique.

Un de ses camarades qui résidait depuis quelque temps à Sweini, excité par mon agent, avertit le monarque que j'étais un Franc, un infidèle, un homme dangereux. Il engagea ce prince à me tenir éloigné de lui, & enfin à me faire surveiller par quelqu'un qui répondît de moi.

Pendant qu'on agissait de la sorte près du sultan, mon agent me volait du corail, chose assez précieuse dans le Darfour.

L'émissaire revint, muni d'une lettre empreinte du sceau du sultan, où on me permettait de me rendre à Cobbé, chez *Ibrahim-el-Wouhaisschi*, où je demeurerais jusqu'à ce que le sultan me fît appeler : cet *Ibrahim* était précisément l'émissaire. Je ne me doutais pas encore des manœuvres de mes deux fripons; je m'étonnais pourtant qu'on me mît à l'abri des exactions des officiers du sultan, pour me confiner chez un simple particulier : cependant j'obéis promptement; c'était le seul moyen qui me restât. La haine que mes ennemis avaient suscitée contre

moi était si grande, que les Fourains, ordinairement hospitaliers, me regardaient à peine.

Afrique.

Cette horrible situation me rendit malade; j'eus la fièvre, la dysenterie, & je ne commençai à me rétablir qu'au bout d'un mois. A peine convalescent, je sollicitai de nouveau la permission de me rendre près du sultan : on accéda à ma demnnde; mais j'arrivais à peine à El-Fascher, que j'eus une rechute terrible. Pour comble de malheur, j'avais épuisé tous les médicamens que j'avais apportés d'Egypte. Cependant les chaleurs de l'été dissipèrent ma maladie & je repris des forces.

Je fus d'abord présenté au melek *Mizellim*, l'un des principaux ministres d'*Abd-el-Rachman*. Il avait été esclave & domestique du palais, & on l'avait privé des marques de la virilité pour l'avoir surpris avec une des femmes du palais. Ignorant & sans éducation, il avait de la gaîté & de la vivacité dans l'esprit, ce qui le rendait agréable à la cour. Il m'accueillit avec rudesse & dédain, & me demanda avec hauteur quels étaient les motifs qui m'attiraient dans le Darfour.

Dans ce moment, on servit pour lui & sa cour de la viande séchée & une gamelle de *polenta*, boisson du pays. Comme je vis aisément qu'ils ne se souciaient pas de m'inviter &

qu'ils étaient embarraſſés pour me le dire; je déclarai que je n'avais pas faim & je les priai de commencer; ils ne perdirent pas de temps, & après leur repas ils m'accablèrent de queſtions ſur l'Europe. Quand ils ſe laſsèrent de m'interroger, j'expliquai ainſi au melek l'objet de mon voyage.

Afrique.

« Melek, étant venu d'un pays très-éloigné » à Miſr (1), les habitans de cette ville m'ont » parlé du vaſte empire, de la magnificence, » & ſur-tout de la juſtice & de l'hoſpitalité du » ſultan Abd-el-Rachman, dont le règne puiſſe » être éternel! Accoutumé à voyager dans » pluſieurs contrées comme un *Derwiche*, pour » recevoir des leçons de ſageſſe des vieillards, » & chercher dans les plantes qui croiſſent en » différens climats des remèdes contre les ma- » ladies qui aſſiégent l'humanité, j'ai déſiré » voir le royaume de Four. On m'aſſura que » ma perſonne & tout ce que j'aurais y ſeraient » en ſûreté & qu'on me permettrait d'aller » par-tout où je voudrais. Cependant, depuis » mon entrée dans ce royaume, j'ai trouvé » que ces aſſurances étaient fauſſes; j'ai été » arrêté, maltraité, volé, & toutes mes re- » clamations ont été nulles. Je demande juſtice.

(1) Le Caire.

Afrique.

» Ce que j'ai souffert de la part des officiers du » sultan est passé, je n'en parle plus; mais je » demande qu'on me protège, & je désire la » punition de celui qui m'a volé & la restitution » de ce qu'il a à moi.

J'expliquai ensuite mon projet de me rendre dans le Sennaar pour passer dans l'Abissinie & aller jusqu'à Moka; je demandai aussi quatre personnes de confiance pour me conduire de le Kordofan.

Le melek me répondit que le roi était favorable aux étrangers, qu'il avait déjà donné ordre pour qu'on me remit un sac de froment & quatre moutons: que dans ce moment, le passage par le Kordofan était impossible puisque la guerre y signalait ses fureurs; qu'enfin je n'aurais qu'à nommer mon voleur au roi & que tout me serait restitué. Je me retirai.

Quatre à cinq jours après, le melek vint me voir avec quelques personnes de sa suite. Je lui montrai les présens que je destinais au sultan son maître, mais je refusai d'ouvrir un coffre qu'il voulait visiter. *Ali Hamad* mon perfide agent, qui en avait caché la clef, l'ouvrit malgré moi & plusieurs petits articles disparurent. On me prit même des pistolets que je réservais pour faire des présens dans le Sennaar & on ne me laissa que les choses dont on

ignorait l'ufage : et quelques jours après on me paya les objets pris ; le dixième de leur valeur.

Je retournai à Cobbé pour y jouir de la folitude & du repos. Là je rétablis ma fanté & j'étudiai les mœurs des habitans du Darfour. Je m'éloignais des fociétés où l'on faifait ufage du *Merifi* (liqueur fermentée) pour ne pas me trouver dans les querelles qui trop fouvent réfultent de l'ivreffe. J'affiftais fouvent aux entretiens des hommes graves du pays, & leur fociété écartait de moi les réflexions défagréables fur ma fituation.

Je fus obligé, en 1794, en quittant la maifon où je logeais à Cobbé, de figner au propriétaire une déclaration qui atteftait que rien ne m'avait été volé pendant mon féjour chez lui. A mon retour à El-Fafcher je me mis fous la protection du Melek *Ibrahim*, le plus âgé de ceux qui avaient de l'autorité. Le melek Miffellim avait alors été envoyé par le fultan dans le midi du royaume. Je logeai chez un nommé *Moufa* qui, quoiqu'un des fils du fultan *Bokar*, prédéceffeur d'Abd-el-Rachman, n'occupait qu'un petit emploi. Ce *Moufa* équitable & défintéreffé, toujours calme & plein de dignité, était tolérant fur la religion, & quoiqu'il obfervât avec la plus grande rigidité les dogmes de l'Iflamifme, il fe montrait auffi

Afrique

Afrique. constant observateur des droits de l'hospitalité.

Ibrahim avait environ soixante ans. Il était d'une taille haute, sa physionomie était plus rude qu'expressive. Il n'avait ni grace ni aisance, mais il ne manquait ni d'intelligence ni de sagacité. Quoique bigot & superstitieux, son jugement était sain. Il jouissait d'une réputation intègre & l'on n'attribuait sa richesse qu'à son extrême avarice.

Ibrahim qui n'avait jamais vu d'Européen me reçut favorablement & me témoigna beaucoup de surprise de ce que j'étais venu dans le Darfour. Je me plaignis à lui des torts & des entraves qu'on m'avait fait subir; il me promit justice & protection, mais il oublia bientôt sa promesse.

Je trouvai rarement occasion de parler au sultan, quoique je me rendisse exactement à son lever : j'ai su depuis que jamais un étranger n'avait été traité comme moi, ce qui me fit conjecturer que les rapports de mes ennemis avaient prévenu le sultan contre moi.

Je me liai avec quelques personnes de la cour & quelques étrangers qui y sollicitaient des graces. J'allais de temps en temps au marché où ma personne paraissait toujours étrange & où la foule se rassemblait toujours autour de moi.

Un incident assez désagréable fixa l'attention sur moi, & me procura enfin un entretien avec le sultan. Pour me dissiper un peu, je badinais de temps en temps avec les esclaves. Un jour que je lisais, une fille d'environ quinze ans vint à ma porte. Voulant lui faire peur, je saisis tout-à-coup la toile qui lui ceignait le corps, & elle resta nue. Le hazard fit que son maître passa à l'instant même & la vit. Ses cris assemblèrent beaucoup de monde, il avait chargé une carabine & voulait me tuer, mais quelques-uns de ses compagnons me voyant armé & prêt à me défendre, firent convenir qu'on me punirait d'une toute autre manière. Alors mon perfide agent voulût s'emparer de l'esclave & offrit de la payer le prix que le propriétaire exigerait. Celui-ci demanda dix têtes d'esclaves, & *Ali-Hamad* se prépara à en réclamer la valeur, il avait même pris des arrangemens pour qu'il ne me restât aucun moyen de me défendre.

J'avais fait apporter de Cobbé à El-Fascher tout ce qui me restait de mes marchandises & de mes effets; j'avais fait déposer ces objets dans la maison d'*Hossein* & de son associé. Hossein était précisément le propriétaire de la jeune esclave. *Ali-Hamad* fit mettre opposition sur tout ce qui m'appartenait & on m'ap-

prit qu'on ne me rendrait mes effets que quand je lui aurais payé la valeur des dix esclaves.

Cette affaire fit grand bruit. Les marchands d'Égypte irrités au delà de toute expression, en informèrent aussitôt le sultan.

Abd-el-Rachman ayant appris que les francs jouissaient d'une grande faveur près des Sengiaks & que, si quelqu'un d'entr'eux éprouvait des vexations dans le Darfour, on s'en vengerait aisément sur les Jelabs qui iraient au Caire, en faisant juridiquement saisir leurs marchandises, pensa que sa dignité serait compromise, si, dans ses états, un étranger avait besoin de recourir à la force pour se venger. Il me fit comparaître avec mes adversaires, leur fit une verte réprimande & nous renvoya par devant le Melek *Mousa Woullad Jelfoun* sous la juridiction duquel sont tous les marchands étrangers.

Cette conduite du sultan me surprit, car il m'avait reçu très froidement la première & la seconde fois que je lui fus présenté, & il avait quitté avec précipitation l'audience qu'il donnait dès qu'il se fut aperçu que je m'étais introduit une troisième fois dans son palais.

Abd-el-Rachman est petit & d'une complexion seche. Il a l'œil vif & les traits expressifs, sa barbe est touffue & son teint très-noir. Il est

très-agile quoiqu'âgé de près de cinquante-cinq ans.

Afrique.

Quelques jours après la séance où il me fut favorable, je pénétrai encore dans l'arrière cour & je vis le sultan debout tenant son épée dans sa main gauche & s'appuyant de la droite sur un bâton dont le bout supérieur était d'argent. Il était coiffé d'une pièce longue de soie rouge qui faisait plusieurs fois le tour de sa tête & ressemblait à celles que les Arabes occidentaux portent pour ceinture.

Ibrahim lui présenta de ma part une pièce d'étôffe de soie & coton fabriquée à Damas. Il la reçut avec bonté & se retira promptement. On demande ordinairement au sultan la permission de quitter El-Fascher. Je voulus profiter de cette étiquette pour parler au sultan. Je le trouvai assis sur son trône, sous un dais de bois très-élevé & garni de différentes étoffes de Syrie & des Indes indistinctement mêlées : derrière les Meleks, assis à quelque distance du trône, il y avait un rang de gardes dont les bonnets étaient ornés sur le devant d'une petite plaque de cuivre & d'une plume d'autruche noire. Leur armure consistait en une lance & un bouclier de peau d'hyppotame qui couvrait leur bras gauche. Quinze eunuques étaient placés derrière le trône. Le nombre des sollici-

Afrique.

teurs & des ſpectateurs placés en avant du trône s'élevait à plus de quinze cents.

Un louangeur ſe tenait à la gauche du prince & criait continuellement de toute ſa force: » — Voyez le Buffle! le fils d'un Buffle! le » taureau des taureaux! l'éléphan d'une force » extraordinaire! le puiſſant ſultan Abd-el-» Rachman-el-Raſchid! que Dieu prolonge » ta vie ô maitre! que Dieu t'aſſiſte & te rende » victorieux. »

Je ſortis de cette audience comme des autres, ſans avoir pu me faire entendre du ſultan. Je ne le vis jamais porter ſur ſa tête une couronne ainſi qu'il eſt d'uſage parmi les autres monarques africains. Tous ceux devant qui il paſſait s'agenouillaient & ſe proſternaient devant lui, les meleks même n'approchaient de ſon trône qu'en rampant ſur leurs mains & leurs genoux. Les étrangers ne ſont pas ſoumis à cet uſage.

Abd-el-Rachman, après être monté ſur le trône, envoya à l'empereur de Conſtantinople un préſent de trois eunuques de choix & de trois jeunes eſclaves les plus belles du Darfour. l'empereur Ottoman lui envoya en retour une ſuperbe peliſſe, un ſolitaire d'un prix conſidérable & un ſabre très-richement orné.

Le melek *Mouſa Woullad Jelfoun* m'accueillit avec une extrême bonté. On le regarde comme

un homme très-dissimulé & très-ambitieux mais intelligent, prompt à prendre son parti & plein d'énergie. Ses manières sont aisées, il est plus instruit & plus poli que tous ses égaux, il eut pour moi beaucoup d'attention. Je mangeai pendant trois jours à sa table qui était servie avec abondance, j'étais alors accablé de questions. La sagacité avec laquelle le melek discutait les droits de ceux qui plaidaient devant lui & son équité me surprirent, malgré l'adresse des Arabes à défendre leurs intérêts, je ne vis pas Mousa être dupe de leurs artifices.

Afrique.

D'après les ordres du sultan, je donnai au melek l'état de ce qu'on m'avait volé. Quant à la jeune esclave d'Hossein il reconnut mon innocence, ordonna que la jeune fille retournerait chez son maître & que ma malle me serait rendue.

L'affaire du vol que mon agent m'avait fait ne fut pas si facile à terminer, gagné par les présens de mes adversaires, il les condamna seulement à me payer la valeur de quatre têtes d'esclaves, après cette décision je retournai à Cobbé.

Les agens du roi ne m'avaient encore rien donné du prix des objets qu'ils m'avaient forcé de leur vendre à mon arrivée. Je renouvellai á Mousa la demande que j'avais faite à Misselim

Afrique.

& à Ibrahim, je le priai aussi de me laisser partir avec la première *Selatée* (1) qui irait au sud ou au sud ouest, ou enfin de me faire conduire dans le *Bergou* (2) par un esclave du sultan. J'esperais par le Sennaar gagner l'Abissinie, ou bien traverser la Nubie & retourner en Égypte, ou enfin passer à Suakem & de là à Moka ou Jidda. Par l'autre je comptais faire des découvertes relatives à la rivière blanche, peut-être même aller jusqu'à sa source; enfin par la troisième, je voulais reconnaître le Niger ou me rendre par le Bournou & le Fezzan à Tripoli.

La guerre rendait impossible le premier de ces projets : celui d'aller au sud m'exposait à une mort certaine, soit par la jalousie de mes compagnons, soit par les armes des gens du pays, telles furent les réponses de Melek; mais lui ayant observé que le sultan pourait me faire accompagner par des personnes que je récompenserais bien, il me dit qu'il le proposerait, mais qu'il doutait que le sultan y consentit. Pour ma troisième proposition il l'a regarda comme

(1) Expédition armée qui va chercher des esclaves.

(2) Premier royaume Nègre à l'ouest du Darfour.

impossible

impossible & me dissuada tant qu'il put de ce projet, en m'apprenant que les rois du Darfour & du Bergou se redoutaient mutuellement & que les chrétiens étaient abhorrés dans ce dernier royaume. Il m'engagea en même temps à retourner en Egypte par la première occasion. Ce fut à la suite de cet entretien avec Mousa que je retournai à Cobbé où l'on vint me chercher six semaines après pour voir mourir ce bon melek ma dernière espérance. Afrique.

J'avais envain caché le peu de remèdes que j'avais apporté pour moi. On sut que j'en avais, aussitôt tout le monde fut malade à Cobbé. Il me fallut exercer la médecine; quelques cures heureuses me mirent en crédit & l'année suivante on m'appela souvent à El-Fascher pour y remplir les fonctions de médecin.

On me chargea de guérir le *Faqui Seradgé* (1) d'une fistule, & les soins que je lui donnai me fournirent l'occasion de me rendre souvent à l'audience du sultan à qui je demandai plusieurs fois, mais en vain, la permission de partir. Pendant l'hiver de 1794 il donna enfin l'ordre de me compter une partie de ce qui m'était dû.

(1) Le principal Iman.

Afrique.

Je vis célébrer la fête de *Geled-el-Nahas* (1); fête particulière à ce pays. Elle dure huit jours & pendant ce temps les meleks & les principaux perſonnages font au ſultan des préſens conſidérables. Le ſultan les récompenſe de cette générofité involontaire en traitant tous ceux qui ſe préſentent & l'on tue le premier jour un ſi grand nombre d'animaux que la viande qu'on mange les jours ſuivans eſt gâtée. Pendant cette fête on fait la revue des troupes dont les exercices ſont une groſſière imitation de ceux des Mamelouks. Le ſultan & les officiers principaux montent de très-beaux chevaux de Dongola, mais ils ne ſont pas habiles écuyers.

Cinq hommes qui avaient entretenu une correſpondance criminelle avec *Haſchem*, chef de la partie du Kordofan, qui réſiſtait aux armes du Sultan, furent amenés à El-Faſcher & mis à mort ſans aucune forme de procès. Le bourreau leur plongea ſon couteau dans la poitrine de la même manière qu'on tue les moutons : cette exécution fut faite en préſence de pluſieurs meleks, pour qu'ils jugeaſſent du ſort qui les attendaient s'ils manquaient de fidélité.

(1) Garniture de la Timbale.

Afrique.

Voulant arrêter l'ivrognerie, le Sultan porta des peines très-graves contre les vendeurs ou fabricateurs du *merisé ;* mais on éluda ses ordres, & depuis ce temps les troupes parurent beaucoup moins attachées au monarque.

Ali-Hamad, ce perfide agent que j'avais amené d'Egypte, non content de m'avoir volé, mit un jour du sublimé corrosif dans le plat qu'une esclave préparait pour moi : si cette esclave ne m'eût averti, j'aurais été victime de cette attrocité que je ne soupçonnais nullement. Ce monstre voyant que son plan n'avait pas réussi, voulut s'en venger sur l'esclave & allait l'étrangler avec une corde, si je ne l'eusse arraché de ses mains.

Dans l'été de 1795, on me paya en femelles de chameaux le reste de ce que le Sultan me devait. Ce payement était aussi inique que le premier qui m'avait été fait en bœufs dont je ne pouvais tirer partie.

Rien n'est plus ridicule que les momeries que les médecins du Darfour employent pour guérir leurs malades ; ils exorcisent d'abord la maladie, ensuite ils lui adressent des prières, comme à une émanation de la divinité, ils écrivent plusieurs versets de l'alcoran sur une table, puis en enlevent l'encre & la font boire. Ces puérilités durent tant que le malade res-

Afrique.

pire ; mais ſitôt qu'il a ceſſé de vivre ils reſtent fort calmes, & la tranquillité n'eſt troublée que par les cris des femmes.

La petite vérole fit périr en 1795 la moitié de l'armée que le Sultan avait envoyée dans le Kordofan ; on leva un nouveau corps de troupes auxquelles on montra le butin pris ſur *Haſchem*. Pendant qu'il paſſait devant les yeux des ſoldats, les ſpectateurs faiſaient entendre ces cris : — « Vive le Sultan Abd-el-Rachman-el-Raſchid ! que Dieu le rende toujours victorieux ! »

Dégoûté de demander ſans ceſſe & toujours inutilement la permiſſion de partir du Darfour, je m'adreſſai au chabir ou conducteur de la caravane qui retournait en Egypte, & qui campait à *Lehaiſmer*, petit village à trois lieues au nord de Cobbé. Je le décidai à employer tout ſon crédit auprès du Sultan afin qu'il conſentit à ce qu'il m'emmenât, & il parvint enfin, après beaucoup de peine, à obtenir cette permiſſion tant déſirée. Quelques temps auparavant, j'avais reçu du melek une patente revêtue du ſceau royal, pour me rendre dans le Kordofan, mais le *chabir* me donna l'idée que c'était un mauvais trait de mes ennemis, & peu de jours aprés je reconnus qu'il avait deviné la vérité.

Afrique.

Nous restâmes pendant tout le ramadan de 1796 à *Lehaimer*, & n'en partîmes pour l'Egypte que trente-six jours après. Pendant que la caravane se rassemblait, des Maugrebins d'Elwah traversèrent le désert & allèrent jusqu'à Dongola, où ils enlevèrent beaucoup de marchandises & de captifs. Il se trouvait parmi ces derniers une jeune Dongolane âgée tout au plus de quatorze ans, qui fut vendue dans la Haute-Egypte, & delà conduite au Caire où un Arabe l'acheta & la mena ensuite dans le Darfour. Là, des Dongolans la reconnurent & la reclamèrent; l'affaire fut plaidée devant le Sultan, qui prononça que la fille étant née libre ne pouvait être vendue & qu'elle devait être rendu à ses amis.

Notre retour en Egypte n'eut rien d'extraordinaire; je restai vingt jours à Assiout pour me reposer & me guérir d'une diarrhée qui m'affaiblissait beaucoup; j'en partis bien rétabli.

Afrique.

CHAPITRE IX.

Togographie du Darfour. — Ses divers habitans.

PLACÉE à l'extrémité du royaume, fur la route qui va du nord au fud, & étant la principale réfidence des marchands, Cobbé doit être regardée comme la capitale du Darfour; elle eft par les 14 degrés 11 minutes de latitude & par les 28 degrés 8 minutes de longitude à l'eft du méridien de Greenwich; elle a plus de deux milles de longueur, mais elle eft très-étroite. Les maifons font entourées de paliffades & féparées par un grand efpace de terrain en friche: la ville eft remplie d'arbres de plufieurs efpèces, parmi lefquels il y a beaucoup de palmiers & fur-tout des *nebkas* & des *hegligs*, qui lui donnent un coup d'œil très-agréable. Pendant les pluies, un torrent coule autour de Cobbé; il s'étend du nord au fud jufqu'à la montagne qui porte fon nom, & qui eft habitée par une immenfe quantité de Jakals & d'Hyenes. Des puits peu profonds fourniffent de l'eau aux habitans de la ville: l'eau en eft trouble & défagréable, quelquefois rare, mais elle n'eft pas malfaifante.

Cobbé est entourée de petits villages qui en dépendent & qui augmentent sa population. Au nord est celui d'*Helet Hassan*, entièrement peuplé de Dongolans ; il fut long-temps gouverné par le chabir *Hassan-vullad-nasr*, vieillard dont on vantait souvent les talens & les vertus : on voit au nord-nord-ouest, *Noukti* & *Hellet-hummar* ; au sud, *Hellet-el-alamné* & *Hellet-jemin-ullah* ; au sud-ouest & à l'ouest, *Hellet-il-foukkara* & *Bweri*. Je n'ai jamais su ou j'ai oublié les noms des autres villages. Afrique.

La plaine de Cobbé s'étend à l'ouest & au sud-ouest, jusqu'à vingt milles de distance : là s'élèvent *Kerda* & *Malha*, qui sont deux montagnes rocheuses & escarpées ; au sud, elle a douze milles d'étendue & s'arrête au *Gibel-cousa* près duquel il y a quelques villages : au sud-est, elle va jusqu'à *Barbogé*, & au nord-est jusqu'à *Gibel-Wanua* ; à l'est sud-est, elle est bornée par un torrent au-delà duquel il y a beaucoup de sable, mais à l'est il n'y a presque pas de plaine. Le chemin depuis *Weini* au nord jusqu'à *Gidid* au sud, suit le pied d'une montagne nommée *Téga* d'abord, & *Wanna* ensuite : le *Gibel-cobbé* est presque isolé.

Les Indigènes occupent peu de maisons à Cobbé, presque tous les habitans sont marchands & étrangers.

Afrique.

Sweini, *Kourma*, *Ril*, *Coubcabia*, *Cours*, *Choba*, *Gidid*, *Gellé*, sont les principales villes du Darfour; ce sont de petites villes de peu d'étendue & de peu de conséquence. Sweini n'a quelqu'importance que par le passage des caravanes qui vont en Egypte & en reviennent: on y trouve plusieurs provisions & on y tient marché tout le temps que les Jelabs y restent. Quelques principaux marchands y ont des maisons; cette ville est la résidence d'un melek, & peut être regardée comme la clef de la route d'Egypte. Les Zeghawaiens ou Arabes, en sont les habitans les plus pauvres.

Kourma est peuplé de *Jeïaras*, marchands, la plupart nés dans la Haute-Egypte: on y tient marché deux fois par semaine.

La population de Coubcabia est nombreuse & se compose de diverses espèces d'habitans: cette ville est la clef des routes de l'occident; le sel est le principal moyen d'échange de son marché: on y vend aussi les *tokéas*, grands sacs de cuir qui servent à mettre le blé, l'eau, ou ce qu'on veut.

Ces tokéas sont des pièces de toile de coton de six aunes de long & de dix-huit à vingt pouces de large; c'est une grosse toile

dont les Fourains des classes inférieures font leurs vêtemens. Afrique.

Les habitans de Coubcabia sont Indigènes, Arabes & du Bergou : on y trouve aussi quelques *Felatias* & quelques autres nations.

Les *Foukkaras*, remarquables par leur intolérance, sont les principaux habitans de Cours.

La majeure partie de la population de Ril se compose de Fourains ; on y voit aussi quelques marchands étrangers : cette ville est la clef des chemins du sud & de l'est : elle est la résidence d'un melek & de quelques troupes. Il y a dans le voisinage un étang qui ne tarit jamais. Les Arabes pasteurs y fournissent du pain, du lait, de la viande & du beurre ; le sol y est propre aux jardins, & l'argile qui est tenace, sert à construire des maisons qui durent long-temps. Ril était la résidence du Sultan qui régnait avant Abd-el-Rachman.

Choba est assez considérable ; on n'y manque pas d'eau ; dans les environs il y a quelques carrières de craie presqu'épuisées.

Gidid a assez d'eau ; elle est habitée par les *Foukkaras*, peuple peu hospitalier.

La ville de Gellé soumise à la tyrannie d'un prêtre est la moins florissante ; le Sultan l'avait donnée au principal iman, homme intri-

Afrique.

gant & d'une grande hypocrisie, qui, par ses vexations, fit émigrer la plus grande partie des habitans.

Le Dongola, le Mahas & tous les bords du Nil jusqu'au Sennaar, sont plus favorisés de la nature que le Darfour; mais ils sont continuellement désolés par des guerres intestines & par les irruptions de *Schaikiés*, tribus arabes, qui errent entre le Nil & la mer Rouge; aussi les habitans quittent-ils ce pays dès qu'ils peuvent espérer de gagner leur vie par leur travail.

Cobbé voit arriver des Egyptiens, des Tunisiens & quelques autres habitans des côtes de la Barbarie, qui n'y restent que le temps qu'il faut pour vendre leurs marchandises; quelques-uns se sont mariés dans le Darfour, & y jouissent de tous les droits des Indigènes: ceux qui viennent du Dongola, du Sennaar, du Mahas, du Kordofan, sont en général très-laborieux, mais téméraires, inquiets, séditieux. Tous ces étrangers parlent entr'eux la langue du *Barabra* & l'arabe, mais leurs enfans ne parlent que la langue du Darfour, & ne s'allient guère qu'à des familles de leur origine ou à des Arabes. On les distingue aisément des Fourains à leur teint & à leur ressemblance avec quelques traits des Européens.

Dans le marché qui se tient deux fois par

semaine au sud-est de la ville, on vend non-seulement les marchandises du pays & de l'Egypte, mais aussi des esclaves qui ont été volés en différens endroits : dans ce cas on fait les ventes en particulier. Afrique.

L'usage de boire le merisé est trop grand pour que les habitans nés dans le Barabra & le Kordofan y renoncent; leur ivresse occasionne des querelles où le sang coule quelquefois.

Il y a à Cobbé quatre écoles où les enfans apprenent à lire & écrire; les Foukkaras sont à la tête de ces écoles & enseignent gratis.

Il n'y a à Cobbé qu'une petite mosquée où les Foukkaras s'assemblent trois fois par semaine. Le cadi *Faqui-abd-el-Rachman*, était très-âgé & renommé par ses lumières, son équité & ses mœurs. A sa mort, *Hassan* le remplaça; mais ce vieillard incapable de remplir cette charge, laissa ses occupations à son fils dont la mauvaise conduite divisa les Foukkaras, dont une partie prit pour chef *Hassan* & l'autre *Bellilou* très-versé dans les lois, mais dur & repoussant : le sultan protéga Hassan qui commença à bâtir une mosquée plus grande que celle dont j'ai parlé, mais dont je ne vis que les préparatifs.

CHAPITRE X.

Manière de voyager en Afrique. — Saisons dans le Darfour. — Animaux. — Quadrupèdes.— --Oiseaux. — Reptiles & insectes. — Métaux & Minéraux. — Plantes. ---— Gouvernement.—Histoire.---Agriculture.—Population. — Architecture. ---- Mœurs & coutumes. -- Revenus. --- Commerce.

ON voyage dans tout le nord de l'Afrique par caravanes ; on se met alors sous la conduite d'un chef qu'on nomme chabir. Ces associations momentanées ont pour motif la sûreté des voyageurs ; trois différentes caravanes conduisent des esclaves & des marchandises de l'intérieur au Caire. Celle de Mourzouk, capitale du Fezzan ; celle du Sennaar & celle du Darfour. Leur arrivée en Egypte n'est pas fixée, leur voyage dépend des ordres des chefs & de la difficulté de se procurer des esclaves. La caravane du Fezzan emploie cinquante jours au trajet de Mourzouk au Caire ; la vente de ses marchandises ne dure pas plus de deux mois, après lesquels ceux qui la composent retournent dans leur pays. Les deux au-

tres sont moins exactes ; les routes qu'elles suivent sont infestées d'Arabes indépendans qui les pillent. Les Schaikiés & les Ababdés fréquentent le chemin du Sennaar, les *Cubbabeeschs* & les *Bédiats* celui du Darfour. Afrique.

L'incertitude du départ rend également incertaine l'arrivée au Caire : d'ailleurs elles voyagent en hiver comme en été. On met moins de temps à aller d'Assouan à Sennaar, que d'Assiout à Cobbé. On marque les chemins des caravanes par un amas de pierres afin de les reconnaître à leur retour ; malgré ces soins, les caravanes s'écartent cependant quelquefois de leur chemin ; deux ou trois fois nous fûmes dans cet embarras.

J'eus occasion de soupçonner en traversant le désert que les relations sur les sables mouvants de l'Afrique sont très-exagérées ; il est inconcevable que des caravanes entières aient été ensevelies ; on peut croire seulement que le défaut d'eau à fait périr ceux qui composaient ces caravanes & qu'ils ont été ensuite couverts de sable.

La caravane avec laquelle je voyageais avait près de cinq cents chameaux ; mais les Jelabs qui retournent de l'Egypte dans le Darfour n'en emploient guère plus de deux cents.

On prend les plus grands soins du chameau

Afrique.

qui est le porteur de la fortune & le compagnon des travaux des Arabes : on les élève avec beaucoup de peine & on les tourmente rarement. Les Jelabs se servent rarement de chevaux ; ils achètent communément des ânes en Egypte, les montent en route & les vendent dans le Soudan : on nourrit l'âne d'un peu de paille & d'eau.

Les Jelabs n'emportent qu'une petite quantité de provisions grossières : quelques-uns fument & prenent du café ; le plus grand nombre n'a pour toute provision qu'un sac plein de farine, un autre contenant du biscuit & deux bouteilles de cuir, l'une pleine de beurre, l'autre de miel ou de mélasse. Ces provisions sont très-bornées & n'excèdent jamais l'absolu nécessaire. La caravane du Darfour en Egypte emporte du petit millet dont les Fourains font beaucoup d'usage. On le mout grossièrement, on le laisse fermenter & on en fait une espèce de pâte qui se conserve longtemps. On y ajoute un peu d'eau pour s'en servir, & c'est un manger assez agréable. L'acidité de cette pâte la fait regarder comme propre à prévenir la soif : cette pâte est appelée *Ginseïa*.

Les caravanes ne consomment pas de riz ni d'autres articles qu'on ne peut pas manger sans

les faire cuire ; celles qui vont du Darfour au Caire, prennent du millet & du gros foin pour les chevaux, mais cela ne vaut pas les fèves & la paille dont on se munit en allant de l'Egypte dans le Darfour.

Les Indigènes du Soudan sont armés de lances légères dont le bout est de fer mou de leur pays ; ils ont des boucliers de trois pieds & demi de long sur un & demi de large ; ces boucliers sont de peau d'éléphant ou d'hyppopotame & d'une construction très-simple.

Il ne va point de caravanes du Darfour à la Mecque ; les Fourains qui y vont, se joignent aux caravanes d'Egypte ou passent par Suakem & par Jidda.

Le pays entre Suakem & le Darfour n'est soumis à aucun gouvernement. Les *Tocruris* qui voyagent en mandians, sont les seuls qui fréquentent cette route.

Lors des pluies de la mi-juin à la mi-septembre, les apparences de la stérilité sont remplacées par une riante verdure : c'est alors que les Fourains sèment le millet en creusant des trous à deux pieds de distance ; leur agriculture n'exige pas d'autres instrumens.

On sème le blé dans le même temps : on recueille le millet au bout de deux mois & le blé trois mois après. Il n'est permis d'en ven-

Afrique.

dre qu'après que la provision du Sultan est faite.

Il y a dans le Darfour deux sortes de millets : le *mahriek* & le *dokn*. On trouve aussi du blé de Turquie & des fèves différentes de celles d'Europe : on cultive dans les jardins, les *baméas*, les *meluchias*, les *adis*, les *lubis* & quelques autres légumes.

Les pastèques & les melons abondent dans le Darfour, dans la saison des pluies.

Le tamarin est le seul arbre dont le fruit mérite d'être cueilli ; les dattiers ne produisent qu'un fruit sec & sans saveur ; ils ont été apportés des bords du Nil, du Dongola ou du Sennaar. Le grand sec les empêche de réussir.

Il n'y a dans le Darfour aucune espèce de chameaux extraordinaire ; ils sont sujets au farçin, maladie contagieuse & qu'on guérit avec un onguent fait de grains de pastèque. On les châtre quelquefois à moitié & on se sert d'un fer rouge pour arrêter l'hémoragie. Les chevaux n'y sont pas en grande quantité, les meilleurs viennent du Dongola & des Arabes qui sont à l'est du Nil : ces derniers, grands & bien faits, sont remarquables par leur vitesse ; les arabes les nourissent de lait ; les chevaux du Soudan ne sont jamais ferrés.

On

On compte dans ces contrées trois espèces de moutons peu différentes les unes des autres ; leur laine ressemble au poil des chèvres & n'est guère propre à être travaillée ; leur viande est inférieure à celle des moutons d'Egypte : on y nourrit plus de chèvres que de moutons : ces chèvres sont de la même espèce que les chèvres Eygptiennes. Les Fourains châtrent quelquefois les agneaux & les chevreaux, mais assez rarement. L'âne du Darfour est indocile. Les meilleurs sont ceux de l'Egypte : les Jelabs en amènent ; les seuls militaires & les officiers attachés à la cour ont des chevaux. Afrique.

On châtre quelquefois les taureaux ; mais dans ce pays cette précaution est assez inutile : les animaux entiers y sont bien moins ardents que dans le nôtre.

Le plus grand revenu du Sultan est le tribut qu'on lui donne pour le bétail qu'on élève dans le voisinage des rivières. Ce tribut, payé en nature, est conduit dans la plupart des boucheries de l'empire ; la viande du bœuf est bonne ; le goût du lait de vache est peu agréable.

Les Fourains mangent beaucoup de chameaux, sur-tout des femelles ; la viande est facile à digérer & le lait de ces animaux est très-estimée.

Afrique.

Le Soudan produit beaucoup de beaux dromadaires : ceux du Sennaar sont plus renommés, ils sont vifs : propres à faire de très-longues courses & ne prennent que peu de nourriture.

Les chiens sont de la même espèce que ceux d'Egypte & vivent aux dépends du public : il y en a qu'on emploie pour la chasse des gazelles, d'autres pour la garde des moutons: ceux-ci sont très-courageux & très-intelligens.

Les chats sont peu nombreux dans le Darfour; ils sont de la même espèce que ceux d'Europe.

Les principaux animaux sauvages sont le lion, le léopard, l'hyene, le loup, le jakal, le buffle, l'eléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame & le crocodile. Les éléphans vont souvent par troupeaux. Bruce a décrit la manière dont on leur fait la chasse, nous n'en parlerons pas.

On ne dompte pas le buffle dans le Soudan, on le chasse pour le manger: on tue l'hyppopotame pour sa peau & ses dents ; on fait de sa peau des boucliers & des fouets : ses dents sont supérieures à l'ivoire.

Les cornes du rhinocéros sont un assez grand objet de commerce : on les vend très-cher en Egypte où on en fait des poignées de sabre.

On voit communément la gazelle & l'autruche dans le Darfour : on y trouve aussi des civettes ; la liqueur qu'on en retire sert de parfum aux femmes. Afrique.

On fait une chasse continuelle aux lions & aux léopards. Souvent on prend les jeunes lions en vie & on les vend aux Jelabs qui en font présent aux Beys d'Egypte : on les apprivoise facilement & j'en fis l'expérience. Les autres quadrupèdes du Darfour sont très-connus. Voici leurs noms :

Le *Jerboa*, mus jaculus.
L'*Abélang*, simia æthiops.
Le *Kurd*, simia cynamolgos.
Il faut y joindre le porc épic.

Les oiseaux sont :

Le dotterel oriental.
La pintade.
La caille egyptienne.
Le vautour à tête blanche : doué d'une force étonnante, il partage avec les hyenes le champ du carnage.
Le perroquet vert qui s'apprivoise facilement.
Le pigeon commun.
La perdrix rouge.
La tourterelle.
Le hibou qui est assez rare, & la poule

Afrique.

ordinaire qui est assez commune, sans être indigène.

Les poissons que fournit l'*Ada*, sont à peu près les mêmes que ceux du Nil dans la Haute-Egypte. On les prend avec des paniers d'osier. Les pêcheurs & les chasseurs ont construit sur les rivières un grand nombre de cabanes de roseaux.

On trouve dans le Darfour beaucoup de caméléons, des ichneumons & des lezards de toutes espèces: on n'y voit que trois sortes de couleuvres; mais les Fourains n'ont pas, comme les Egyptiens, l'art de les charmer.

Le scorpion est petit, brun & peu venimeux: on se guérit de sa piqûre, en y appliquant, sur le champ, un morceau d'oignon écrasé.

Les terimtes ou fourmis blanches sont nombreuses & destructives, rien n'est à l'abri de leur voracité.

Les abeilles sont communes, mais elles n'ont point de ruches; leur miel a un goût sauvage & désagréable. Je n'y ai vu qu'un de ces petits escarbots, qui déposent leurs œufs dans le crotin de cheval, en font une boule & la roulent dans la poussière, jusqu'à ce qu'elle soit plus grosse qu'eux mêmes.

Les animalcules dont on fait la cochenille

ſont nombreux dans le Darfour : on n'en tire aucun parti. Afrique.

Les ſauterelles dites d'Arabie, les ſcarabés & les maringuoins y ſont très-nombreux.

Le fer & le cuivre ſe trouvent au midi du Darfour ; la méthode par laquelle on ſupplée au défaut de fourneau, pour fondre les métaux mérite d'être connue ; l'ouvrier a un ſac de cuir auquel eſt adapté un tuyau de bois qui ſert de ſoufflet [illegible] feu eſt dans un petit trou creuſé dans la terre, il met ſur ce feu un petit fragment de Jarre. Ce méchaniſme à un effet rapide.

L'argent, le plomb & l'étain ſont apportés d'Egypte. Dans les contrées à l'eſt & à l'oueſt de ce pays, l'or eſt abondant : le Sultan s'en procure de l'eſt.

Le Darfour produit des marbres de différentes couleurs & de l'albâtre. La majeure partie des rochers eſt de granit gris dont on fait des meules de moulin.

Le ſel foſſile & le nitre ſont auſſi une des productions du Darfour ; le ſoufre y vient des pays voiſins ; je crois qu'on en trouverait dans le *Gibel-marra*, puiſqu'il y a des ſources chaudes.

Ce n'eſt que dans la ſaiſon des pluies qu'on peut obſerver les végétaux du Darfour ; après

cette saison toute la végétation semble morte ; les arbres sont en général remarquables par l'incorruptibilité de leur bois & leurs fortes épines : ceux qui sont les plus communs sont :

Le TAMARIN, très-gros, très-haut & donnant beaucoup de fruit.

Le PLATANE, qu'on nomme *déleib*, apporté d'Egypte.

Le SYCOMORE, apporté d'Egypte & nommé *gimmeiz* qui ne produit aucun fruit.

Le NEBBEK : il y en a deux sortes ; l'une est un arbuste aux feuilles vert foncé, assez semblable au lierre ; l'autre très-haut, mais dont les fruits & les feuilles sont très-petits. Ces fruits se mangent frais ou secs.

L'HEGLIG, semblable au nebbek qui vient, dit-on, d'Arabie & que je n'ai vu que dans le Darfour ; il a des petites feuilles & porte un fruit oblong, d'une couleur brune & orangée. Le noyeau est très-gros & très-adhérent à la pulpe. On fait de ce fruit une pâte que les Arabes mangent pour se guérir de certaines maladies. Le bois de l'heglig est très-épineux, très-dur & d'une couleur jaunâtre.

L'ENNEB porte un fruit d'une couleur purpurine qui pousse parmi ses feuilles d'un vert brillant. Ce fruit a la grosseur & la forme intérieur d'un raisin.

Le SCHAW, semblable à l'arbousier ; sa feuille est forte, d'une forme ovale, d'un vert pâle, plus étroite vers la pointe que celle de l'arbousier. Elle a le piquant de la moutarde ; les habitans du pays s'en frotent les dents pour les blanchir. Afrique.

Le CHAROB.

Le BCIDINJAN ou MÉLINGAN. Morelle qui a été apportée d'Egypte & qu'on mange dans le Darfour.

L'EL-HENNÉ ; autre plante d'Egypte, dont on fait le même usage.

Le SOPHAR, ou Séné sauvage : il est indigène dans le Darfour.

Le SUNT ; arbre qui produit la gomme que les caravanes portent en Egypte.

Le FUL ; plante légumineuse qui produit des féves dont les femmes font des bracelets & des coliers.

Le SCHUSCH ; plante qui produit des graines de couleur écarlate, avec un point noir à l'endroit où elles sont attachées à la cosse. On s'en sert comme des précédentes.

Le BASSAL, oignon commun, abondant dans le Darfour.

Le TUM ; l'ail des Fourains.

Le BUTTEIK ; pasteque ou melon d'eau qu'on trouve dans tous les terrains cultivés.

Afrique.

Le KAWUN ; melon commun qu'on cultive.

Le CHEÏAR ; le concombre.

Le KARRA ; la courge, qu'on mange fraîche avec de la viande.

L'HANDAL ; la coloquinte ; très-commune.

L'ADJUR ; concombre ſauvage, très-commun auſſi.

L'USCHAR ; plante ſi commune qu'elle couvre des champs entiers. Ses feuilles écartent les fourmis blanches.

L'ENNEB-EL-DIB ; eſpèce de morelle.

L'HASCHISCH ; le chanvre. Ce nom fourain eſt commun à toutes les plantes herbacées. La conſommation en eſt conſidérable en Egypte.

L'HORUZZ ; le riz. Il croît ſpontanément dans les diſtricts que fréquentent les Arabes qui le recueillent. Les Fourains n'en font pas de cas.

Le TCHETTI ; piment ou poivre de Cayenne. Il abonde dans un diſtrict du Darfour.

Les LUBÈS ; haricots.

Le MELUCHIA.

Le BAMÉA.

Le COWEL, plante qui croît très-haut. Elle eſt d'un vert foncé, d'une odeur & d'un goût très-fort.

Le SIMSIN ; le maïs. Les Fourains en font de l'huile.

Le MAHREIK & le DOKN, principale nourriture des Fourains. [redacted] Afrique.

Le TABAC.

L'Egypte fournit au Darfour les marchandises suivantes.

Les grains d'ambre, l'étain, les grains de corail, les grains de cornaline vraie & fausse, les grains de Venise, l'agate, des anneaux d'argent & de cuivre pour le poignet & le bas de la jambe, des tapis, les toiles de coton blanches & bleues fabriquées en Egypte, des malayées d'Egypte, des lames de sabre droites, des petits miroirs, des plaques de cuivre pour couvrir le front des chevaux à la guerre, des armes à feu, du kohnel pour les yeux; de la *rhéa*, sorte de mousse de Turquie qu'on emploie comme parfum; du *sché*, espèce d'absynthe qui sert de parfum & de remède; du café, du sandal, de la noix de muscade, du *dur* coquillage de la mer Rouge, de la soie écrue, du fil d'archal, des grains de verre de Jérusalem, des ustensils de cuisine en cuivre, du vieux cuivre, des bonnets rouges de laine de la toile de lin d'Egypte, du drap léger de France, des soiries de Chio, des toiles de coton d'Alep & de Damas, des souliers de maroquin rouge, du poivre noir, du papier à écrire, du savon de Syrie & des mousselines des Indes.

Afrique.

L'Egypte reçoit en retour, des esclaves mâles & femelles, des chameaux, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des dents d'hyppoporame, des plumes d'autruches, des fouets de peau d'hyppopotame, de la gomme, du piment, du tamarin en pains ronds, des sacs de cuirs pour charrier l'eau, d'autres sacs pour les marchandises, du cuivre blanc, beaucoup de perroquets verts, quelques singes & quelques pintades.

Le gouvernement du Darfour est despotique; quelquefois les docteurs de la loi représentent au sultan l'iniquité de ses jugemens; mais rarement ces représentations ont quelque effet; le sultan ne craint que de s'aliéner l'armée, qui peut toujours lui opposer un concurrent dangereux. Les gouverneurs des provinces jouissent d'une autorité égale à celle de leur maître : on les appelle *Melecks*. Mais dans les pays nouvellement conquis; ils conservent le titre de sultan, & sont nommés par celui du Darfour, auquel ils payent un tribut.

Le fils aîné, s'il est majeur, succède à son père; s'il n'y a point d'enfans mâles, ou s'ils sont mineurs, le sceptre passe au frère du roi mort; mais cette loi est souvent enfreinte, la victoire décide toujours de la possession de la couronne. C'est de cette manière que le sultan régnant monta sur le trône à la mort de El-Kalife,

frère de *Mahomet Teraud*, qui, au mépris des droits de son neveu, s'empara du trône qu'il n'occupa pas long-temps. Afrique.

Abd-el-Rachman fit périr un fils de Teraub qu'il redoutait & affecta une grande modération après son usurpation. Mais, débarrassé de ses concurrens, il ne dissimula plus & laissa éclater son ambition & son avarice. Le peuple me parut, à mon départ, très-mécontent de son gouvernement & l'armée était prête à le précipiter du trône.

Les Fourains n'ayant pas d'histoire écrite, les renseignements qu'on a sur la généalogie de leur rois ne sont pas d'une grande exactitude & ne remontent pas bien loin. Avant Mahomet-Teraub régnait Abd-el-Casim, qui avait succédé à Bokar, qui remplaçait Omar. On nomme encore, avant ceux-ci, un Mahomet & un Soliman; mais on ne fixe pas le temps de leur règne. Les notions sur le pays des Fourains sont également inexactes. On peut croire cependant que la race de *Dageou*, qui gouverna le Darfour long-temps avant que ce royaume fut puissant, a été chassée des *Aschabs*, contrées qui dépendent aujourd'hui du royaume de Tunis.

Le Darfour n'a ni lacs, ni rivière, ni marais; il n'a d'autre eau que celles des puits dans le temps du sec; mais, dans celui des

pluies, il eſt entrecoupé de torrens plus ou moins conſidérables. On donne le nom de *haris* à cette ſaiſon. La pluie eſt ordinairement très-forte & accompagnée d'éclairs. Les changemens de vents ſont incertains; celui du ſud amène les grandes chaleurs, celui du ſud-eſt les plus fortes pluies; celui du nord rafraîchit l'air, mais ne dure pas long-temps. Je vis à Cobbé une de ces trombes de ſable que Bruce a décrite, mais beaucoup moins effrayante.

On fait la récolte des grains en cueillant l'épi avec la main; on laiſſe la tige, qu'on ramaſſe enſuite pour divers uſages: ce ſont les femmes & les eſclaves qui ſont chargés de ce travail. Les Fourains battent le bled aſſez groſſièrement & ils l'enferment dans des foſſes dont les parois & le fonds ſont bien garnis de paille, pour empêcher les inſectes d'y pénétrer. On en fait de même pour le maïs.

Les Fourains mangent peu de beurre; mais ils aiment beaucoup une ſauce qu'ils font avec une herbe, appelée *canel*, qui a un goût aigre & amer. Ils mangent auſſi, au lieu de pain, des gâteaux mous & minces, faits avec du maïs, qui ſont aſſez bons & qu'on appelle *kiſſeris*: on les mange avec du lait ou de l'eau. On fait toujours fermenter le grain avant de l'employer. Au commencement de la ſaiſon des pluies,

temps des semailles, le sultan, suivi de toute sa cour, creuse, de sa main, dans un champ voisin, plusieurs trous où il sème du grain. Cet usage a lieu dans plusieurs royaume de l'Afrique. Afrique.

On ne peut estimer la population du Darfour que d'après le nombre d'hommes qui composent ses armées. Lorsque j'étais dans ce pays, la guerre du Kordosan durait depuis deux ans. On y avait d'abord envoyé 2,000 hommes & la moitié autant de renfort, ce qui me fait porter la population à 200,000 ames. Cobbé, qui est la ville la plus peuplée, n'a pas plus de 6,000 habitans des deux sexes.

Chaque habitant cultive le terrain qui environne sa maison, ce qui fait que ces maisons sont éloignées les unes des autres, que les villages sont grands, mais peu habités.

On a vu dans le chapitre précédent quelle était l'origine des habitans du Darfour; on peut y joindre quelques Arabes pasteurs qui se sont fixés depuis peu sur les frontières, & parmi lesquels on compte les tribus des *Mahmids*, des *Mahreas*, des *Beni-fesaras*, & des *Beni-geras*. On y compte aussi quelques Zeghawans, peuple autrefois indépendant & qui pouvait armer mille cavaliers. Le *Bego* ou le *Dageou*, le *Dar-Beril*, le *Dar-Rugna*, & quelques autres

Afrique.

toutes les formalités des prières mahométanes, ils ne se lavent & ne se peignent que rarement; ils s'épilent avec des graisses & des cosmestiques. Ils composent une pâte qu'ils mêlent avec du beurre & ils s'en frottent jusqu'à ce que leur peau soit bien sèche. Cette pâte rend la peau fine, guérit les éruptions accidentelles & prévient l'effet d'une transpiration continuelle. Les esclaves femelles sont très-adroites à appliquer cette pâte, & cette opération est un rafinement de la sensualité africaine.

Les heures du travail ne sont pas fixées chez les Fourains; leur fantaisie leur sert de règle.

Les habitans du Darfour & du Kordofan, nourrissent entre eux une animosité invétérée; la rivalité du commerce en est la cause. Le Kordofan est sur la route du Darfour au Sennaar, & l'on ne peut aller de Suakem au Darfour sans la permission de celui qui commande dans le Kordofan.

Le Soudan n'a pour toute monnaie que des anneaux d'étain dont la valeur est arbitraire & réglée à El-Fascher, où ils servent de moyen d'échange; ils diffèrent beaucoup dans leur dimension. Les écus d'Allemagne & les autres pièces de monnaie qu'on y porte d'Egypte, servent d'ornement pour les femmes.

On

Afrique.

Rarement on voit de l'or dans les marchés du Darfour; celui qu'on y vend vient du Sennaar. Les seuls marchands égyptiens reçoivent en payement les monnaies d'Egypte qui n'ont aucun cours dans ces marchés.

Les Fourains sont gais & aiment à boire le *bouza*; souvent ils se rassemblent dès le matin & ne se séparent que quand ils ont bu chacun huit pintes de bouza, qui, étant à-la-fois diurétique & diaphorétique, ne fait aucun mal.

Les Fourains aiment la danse. Chaque tribu a sa danse particuliere : celle des Fourains s'appelle *secondari*, celle des Boukkaras *bendala*. Quelques-unes sont graves, d'autres lascives, mais les mouvemens en sont plus violens que gracieux.

Les jeux des Fourains sont le *Tab-ou-douk* & le *Dris-was-talaité*. Niébuhr les a décrits.

Tous les vices qui tiennent du vol, du mensonge & de la fraude, sont communs dans le Darfour : le fils qui peut tromper son père, s'en vante & s'en glorifie.

Les habitans du Soudan abusent à l'excès de la tolérance de la polygamie; ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent; le sultan a plus de cent épouses libres. Les Fourains recherchent beaucoup les femmes & font peu de cas de la décence; l'ombre d'un arbre, l'herbe

Afrique.

mercer dans le Darfour ; du tribut des Arabes qui font paître leurs troupeaux dans les états du sultan, tribut qui consiste en tous les mâles qui naissent de leurs juments, & dans le 10e. des naissances des bêtes à cornes, des chameaux, des moutons & des chèvres. On y joindra le millet que chaque village fournit annuellement, le produit des champs que le Sultan fait cultiver pour lui, & le commerce fait pour son propre compte.

Les anneaux d'or que les femmes portent au nez, les kauris & les graines rouges sont un grand objet de luxe & de commerce chez les Fourains.

CHAPITRE XI.

Quelques particularités sur le Darfour. — Maladies du pays.

Les Fouraîns ont une si grande foule d'idées superstitieuses qu'il est pour ainsi dire impossible de leur en faire apercevoir le ridicule; c'est par suite de ces idées que, lors de la fête de la garniture de la timbale, ils sacrifient un enfant de chaque sexe, & que pour obtenir de la pluie, les montagnards font une espèce de sacrifice à la divinité des montagnes.

Autrefois, lors de l'avénement d'un nouveau roi au trône, on allumait un feu qu'on entretenait jusqu'à sa mort. A présent le nouveau monarque choisit un tapis qui a, aux yeux de ses peuples, un caractère semblable à celui du feu de ses prédécesseurs.

Les peuples du Kordofan adressent leur culte à un de leur rois, nommé *Abli-Calik*, qui les gouverna avec tant de justice & d'équité qu'ils en ont gardé le souvenir. Le mek du Sennaar nommait autrefois les rois du Kordofan, mais la faiblesse du fils d'Abli-calik

Afrique.

mêmes leurs armes & en rougissent la pointe au feu, ils l'enfoncent ensuite dans le tronc d'un arbre, & l'y laissent jusqu'à ce qu'il soit impregné du poison le plus dangereux & le plus violent.

Les maladies de ces pays & de la Haute-Egypte, consistent principalement en celles que nous allons citer.

La PSOROPHTALMIE, qu'on attribue à l'usage constant du riz & à une poussière extrêmement fine, toujours répandue dans l'air, ou bien à l'eau du Nil. Savari en voit l'origine dans l'habitude de rester exposé à l'air de la nuit pendant les chaleurs de l'été : d'autres voyageurs l'ont attribuée aux exhalaisons fétides qui s'élèvent des étangs.

La PESTE ; on ne connaît que trop cette funeste maladie & on n'a pas encore pu découvrir où était le siége du mal.

La PETITE VÉROLE, extrêmement dangereuse pour les nègres ou maures, un peu moins pour les Bédouins ; l'innoculation est assez répandue au Caire.

Le VER DE GUINÉE ; les Mahométans appellent du nom de *Fenit* le pays qui avoisine le Four, & la maladie connue sous le nom de ver de Guinée. Ce mal commun parmi les esclaves, attaque aussi les gens li-

bres; il s'annonce par une tumeur blanchâtre, dure & douloureuse au commencement, qui s'élève au-dessus du genou dans la partie charnue de la cuisse, ou au bas du cou-de-pied. Lorsqu'elle est parvenue à sa maturité, il en sort un petit ver blanc qui entraîne avec lui une matière purulente; il est dangereux de le rompre en le retirant & souvent cet accident fait durer la maladie six mois: on n'y connaît aucun remède certain; elle se manifeste ordinairement au commencement de l'hiver. Afrique.

Le Scorbut, est rare en Egypte & en Syrie. Dans le Darfour, il se manifeste par les gencives; mais il n'est pas très-commun dans un pays où l'on se nourrit en grande partie de végétaux.

Maladies vénériennes; elles n'ont pas dans l'Egypte les symptômes aussi terribles qu'en Europe; la température du climat, les institutions du prophète qui restreignent le libertinage, en arrêtent beaucoup les progrès. Mais la négligence de ceux qui en sont attaqués, produit quelquefois des résultats affreux. Les diurétiques & la décoction de mauve sont les principaux remèdes que les Africains emploient avec des ablutions fréquentes d'eau de savon.

La Lèpre est moins connue en Egypte qu'en

Afrique.

occidental du golphe d'Arabie, près de l'isthme de Suez, & on l'emploie comme le bithume dont on vient de parler.

Le BÉZOAR. Les Orientaux lui attribuent de grandes vertus. On le prend en poudre.

SEL AMMONIAC. C'est la production médicinale de l'Egypte la plus utile. On en connaît les vertus.

APHRODISIAQUES. Aucune composition médicinale n'est plus recherchée que celles qui excitent au plaisir. Le *lacerta cinctus* & mille autres stimulans sont des objets d'une immense consommation. On trouve des champs entiers semés de *hashish* (binjoin des Indes orientales). La composition la plus efficace où il entre, est celle que les arabes appelle *majun*. C'est une sorte d'électuaire dont tout le monde fait usage sans aucune modération.

La peau des nègres est plus ferme & plus épaisse que celle des blancs, ce qui est cause qu'ils souffrent excessivement dans toutes les maladies où la suppuration est nécessaire. Leurs fibres musculaires sont d'un rouge éclatant; leur vue est excellente; leurs dents sont blanches & fortes. Les Fourains en ont un très-grand soin.

Le NATRON est fort en usage dans la mé-

decine vétérinaire du Darfour. On en mêle dans l'eau qu'on fait boire aux chameaux, chevaux, ânes, brebis, &c. Les hommes l'emploient contre les maux de tête & les fièvres qu'amènent les saisons des pluies. Afrique.

Le TAMARIN suplée à l'absence de plusieurs autres productions. On compose une boisson agréable de son fruit mêlé avec de l'eau ; on en fait aussi une pâte, dont on tire une décoction regardée en médecine comme un catharique très-doux & qu'on emploie aussi en qualité de diaphorétique.

Toutes les mères en Egypte se chargent de l'allaitement de leurs enfans.

L'usage de l'OPIUM est portée à l'excès à Constantinople & dans l'Orient. Ses vertus contre les poisons minéraux paraissent presque incroyables.

La CIRCONCISION. Son usage remonte à une antiquité si reculée, qu'elle échappe à toutes les recherches. Les Fourains l'ont adoptée avec la religion qu'ils professent.

L'EXCISION est commune à plusieurs pays de l'Afrique orientale. On la pratique sur les jeunes filles de 8 ou 9 ans, avant l'âge de puberté. Cette opération est très-ancienne, Strabon en a parlé dans son livre 17. Cette pratique ne tient nullement à des opinions re-

Afrique.

quelques muriers, des bananiers, la *verrucaire* & la *ſcammonnée* qui y croiſſent en abondance.

Damiette eſt l'entrepôt de toutes les marchandiſes qui paſſent d'Egypte en Syrie & de Syrie en Egypte. Son commerce eſt très-avantageux & conſiſte ſur-tout en riz & en lin, que la Syrie change contre du coton manufacturé à Damiette même. On n'y reçoit d'Europe qu'un peu de cochenille.

On ne retrouve preſque rien de l'ancienne tour de Saint Louis que Niébuhr a vue; ſes débris ont ſervi à la conſtruction du fort que Mahomet-Bey-Aboudhahab a fait bâtir ſur la côte dans la crainte des Ruſſes; ce fort eſt déjà tombé en ruines.

Damiette n'offre à l'admiration que deux moſquées très-riches, dont une, qui nourrit cinq à ſix cents pauvres, eſt bâtie ſur les ruines d'une égliſe chrétienne.

Le lac Menzalé a, à-peu-près, trente milles de longueur. Il eſt parſemé d'îles & on y pêche du *bouri*, eſpèce de mulet.

Notre voyageur quitta Damiette le 19 janvier 1797, pour ſe rendre par mer à Yaffé, où il arriva après cinq jours. Cette ville eſt bâtie ſur un terrain très-inégal & les rues y ſont toutes en eſcaliers. Ses habitans ſont au nombre de ſix à ſept mille; ſon gouvernement

eſt

est modéré : l'eau y est assez rare. Cette ville est peu commerçante ; les vaisseaux ne pouvant arriver jusqu'à son quai. Le gouverneur d'Yafé est un délégué de la Porte. Les Français établis à Acre, s'y retirèrent lorsque Jezzar, pacha de cette ville, les chassa en 1790. Les rivages voisins fournissent beaucoup de corail.

M. Browne visita *Rama*, où est un couvent de Franciscains & dont le sol est très-fertile. Il alla à Jérusalem, qui ne remplit pas l'idée qu'il s'en était faite ; il vit le couvent romantique de St. Jean, passa à *Beruth* & à *Naplouze*, dont le terroir est fertile & produit d'assez bon vin & des mûriers, & dont le commerce avec Damas & toutes les villes de la côte est considérable. Cette ville est gouvernée par les principaux habitans. Il ne s'arrêta ni à *Gina*, petite ville assez jolie entre Naplouze & Nazareth, ni à *Nazareth*, qui n'est plus qu'un village agréable, ni à *Sebasté* ou *Samarie*, qui est désert. Il monta sur le mont Tabor, si connu par l'absurdité de la doctrine à laquelle il a donné son nom.

M. Browne arriva de Nazareth à Acre en six heures. Jezzar a agrandi cette ville & l'a embellie d'une jolie mosquée ; il y a fait construire des bains, deux marchés, un palais & des ré-

Afrique.

servoirs. On y voit trois kans qui servent de magasins & d'hôtelleries. On y trouve cinq ou six mosquées, un petit couvent de Franciscains, une église grecque & une arménienne.

On connaît sa situation & son port. Cependant Jezzar a négligé l'agriculture, laissé croupir des marais dans la plaine étendue qui environne la ville d'Acre, qu'il a remplie d'une magnificence stérile. Il a établi des impôts sur les objets de consommation, tels que le vin, les grains, &c., qui forment son revenu particulier & qui varient à sa volonté. Il a eu jusqu'à 12,000 hommes de troupes, maintenant il n'en en a plus guère que 4 à 5 mille. On a déjà vu que les Français avaient été chassés de cette ville en 1790; on ne leur donna que trois jours pour en sortir. Notre voyageur n'a pu obtenir aucuns renseignements sur les motifs d'une pareille conduite.

Partons avec M. Browne & suivons le à *Seïde*, en longeant les bords de la mer, dans un chemin embarassé de ronces & d'épines; passons au bas du cap Blanc, formé d'une montagne très-haute dont l'aspect est très-pittoresque; traversons le *Léonte*, qui, dans la saison des pluies, est un torrent rapide, mais qui dans la saison du sec est peu considérable, & entrons dans *Sour*, l'ancienne Tyr. Ne nous

y arrêtons pas puisque nous la connaissons, & arrivons à *Seïde*, ville bien située & en bon air, habitée par des chrétiens & quelques juifs. On y voit encore le château bâti par Fakr-el-Din, absolument entouré d'eau & qui tombe en ruines, & celui de Saint Louis, situé au midi de Seïde. Afrique.

Le tremblement de terre dont on a ressenti des secousses à Seïde a détruit Latakie, l'ancienne *Laodicée*, sans avoir été aussi violent que celui de 1785.

Suivons notre route & atteignons le couvent de *Mochaulus* bâti à mi-côte, dans une position délicieuse, traversons un pont élevé sur le Narh-el-Aweli, qui forme en cet endroit de très-belles cascades, & reposons-nous un instant au couvent des Maronites, appelé *Mucsh-Mucshé*, dont les montagnes voisines produisent de très-gros sapins, & les vallées de très-bon vin, des mûriers, du bled & des lentilles.

Cette montagne offre un vaste champ aux recherches du botaniste & du fleuriste : des plantes, des arbrisseaux de différentes espèces s'y rencontrent à chaque pas.

Les vins du Kesrawan & du Liban sont les meilleurs de la Syrie : on les fait bouillir pour les conserver dans de grandes jarres.

Afrique.

M. Browne vit à Musch-Musché *Hassan-Jumbelati*, dont la famille tient parmi les Druses le rang le plus distingué. Il exerce une charge sous l'*Emir Beshir*; il est adonné au vin & ne manque pas d'esprit.

Beyrout, autrefois *Berytus*, est une petite ville que Jezzar fit entourer de murs, mais qui n'est pas susceptible d'une résistance bien grande. Ses faubourgs offrent un aspect pittoresque par le mélange d'édifices avec les figuiers, les oliviers & les autres arbres fruitiers qui croissent dans cette terre fertile. La haute tour qu'on voit au nord-est de la ville a été bâtie par Jezzar pour servir de place d'armes. Les vaisseaux s'arrêtent en été à la pointe de Beyrout, & en hiver au fond d'un petit golphe extrêmement sûr. La marchandise de cette ville est la soie écrue qu'on transporte au Caire, à Damas & à Alep. Les vivres y sont assez chers. M. Browne se rendit à *Antoura*, village sur le Mont Liban. Il traversa pour y arriver le *Nahr-Beyrout* & le *Nahr-el-Kelb*, autrefois le fameux fleuve Adonis, que Milton décrit si poétiquement.

Antoura présente un aspect riant. Il y a près de là un couvent de religieuses où a logé la femme de M. Montagues fils de ladi Montague qui a écrit de si jolies lettres sur la Turquie.

Le patriarche des Maronites réside à *Hariſſé*, qui n'a rien de remarquable. Afrique.

Notre voyageur viſita enſuite Tripoli de Syrie que nous connaiſſons déjà ; delà il alla à Latakie où il n'y a plus que quelques reſtes ; il partit enſuite pour *Alep* avec le conſul général de France Chanderlos ; il y arriva par un chemin des plus pittoreſques, en paſſant par *Chogr* où l'on trouve un bon caravanſerail, par *Keſtein*, village remarquable par ſes colombiers & où les femmes ne portent point de voile, & par *Martraouan* où les parens offrent eux-mêmes leurs femmes aux étrangers & enfin après avoir traverſé le majeſtueux Oronte qui ſerpente dans la plaine de *Chogr*.

La population d'Alep s'augmente tous les jours & le nombre des maiſons s'accroît également : elles ſont propres, aérées, ſolides & commodes ; le peuple y eſt poli. Le langage tient un peu de l'Arabe. L'induſtrie y eſt encouragée & le commerce y eſt floriſſant. Il y arrive & il en part tous les ans trois ou quatre groſſes caravanes chargées de marchandiſes. Alep a des relations avec Conſtantinople, Damas, Antioche, Tripoli & toutes les villes de l'Euphrate.

Les femmes d'Alep ſont brunes, fortes, hommaſſes, & très-adonnées à des goûts con-

Afrique.

traires à la nature. Nous ne donnerons pas la description de cette ville dont tant de voyageurs ont si souvent parlé.

Les vêtemens des hommes se rapprochent aujourd'hui de ceux de Constantinople, en y joignant des espèces de patins dont le bruit est assez désagréable.

Une preuve convaincante de l'extension du commerce, est celle-ci. Pour aller d'Alep à Latakie, un chameau coûtait, il y a cent ans, quatre piastres &, huit il y a trente ans : il s'éleve aujourd'hui à dix-neuf piastes. Depuis 1716, quelques marchandises ont décuplé.

A Alep on illumine les mosquées la nuit du jeudi. Cet usage n'a pas lieu au Caire.

Au commencement de 1797, *Abd-el-Aziz-Ibn-Messoud-el-Wahhahbé* déjà redoutable par la rapidité de ses succès & très-respecté des Arabes, résista aux ordres de la Porte. Il a armé un grand nombre d'hommes dévoués & a réduit sa profession de foi à ces mots » Il n'y a » d'autre Dieu que Dieu. » Il a détruit toutes les mosquées dont il peut se rendre maître, il n'admet que les quatres premiers préceptes de Mahomet, l'aumône, le jeûne, la prière & l'ablution. Il a pris soin d'assurer l'attachement de ses partisans à son fils qui le remplace ordinairement à la tête de ses armées.

Notre voyageur fit une excursion à *Antakiè* autrefois *Antioche*. On en a déjà lu la description dans l'abrégé du voyage de Niebuhr. Il visita aussi *Souaidie* l'ancienne *Seulecie* entièrement déchue de sa splendeur antique : il revint à Alep d'où il partit le 23 juillet 1797 avec une caravane qui se rendait à Damas, où il arriva le 8 août, ce même jour la caravane de la Mecque y faisait son entrée. La grande rue étoit garnie d'une foule innombrable, attirée, ou par la curiosité ou par le désir de revoir des parens ou des amis.

Afrique.

Le samedi suivant, le pacha, qui par sa place est *Emir-el-Haljie* ou chef de la caravane sacrée, fit son entrée dans Damas.

Trois cents Dellis montés sur des chevaux arabes ouvraient la marche : venaient ensuite quinze hommes montés sur des dromadaires & armés de carabines très-grosses : après eux marchait un certain nombre des officiers de la ville, puis une partie des Janissaires du pacha de Tripoli & le pacha de Tripoli lui même. On portait ensuite le tattaraouan du pacha de Damas, suivi de quatre cents Dellis, de trente mousquetaires, de cent cinquante Albaniens, devant lesquels on portait le *Senjiak Scherifi* (l'étendart du prophète), fait d'une étoffe de soie verte & couvert des versets du coran

Afrique.

brodés en or. Près de l'étendart de Mahomet on portait le magnifique dais de la Mecque au milieu d'un corps nombreux de Maugrebins ; venaient ensuite les trois queues de pacha, puis douze chevaux de main richement capaçonnés, portant chacun un bouclier & un sabre, & suivis de six dromadaires, couverts de housses magnifiques. L'aga des Janissaires, le gouverneur du château le Moassel & les principaux de la ville précédaient le pacha vêtu d'un habit vert, garni de fourures de renard noir : devant lui on remarquait ses deux fils dont le plus âgé avait quatorze ans. Tous trois montaient les chevaux les plus vifs de toute l'Arabie. La garde du pacha le suivait. Cent chameaux portant les tentes & les bagages du pacha avaient passé d'abord. Cette marche se fit avec la plus grande décence.

Nous ne donnerons pas une nouvelle description de la ville de Damas assez connue par celles des voyageurs qui y ont été. On connaît également ses manufactures & son commerce qui subsistent encore avec le même éclat.

Le pacha actuel se nomme Abdallah ; il est âgé de cinquante ans, grand de taille, d'un extérieur agréable & d'une très-noble famille. C'est le fils de Mohammed, pacha Adm, & de la fille unique du célèbre Asad pacha dont

parlent Niebuhr & Volney. Osman avait précédé Mohammed & après lui, Jezzar fit expulser ses frères du pachalik & épousa la fille de Mohammed. Ce mariage ne dura qu'un an, un divorce le rompit. On calcule que, pendant le court intervalle que Jezzar garda ce pachalik, il extorqua à la ville de Damas 25,000 bourses, c'est-à-dire environ 1,200,000 livres sterling, & qu'il fit périr plus de quatre cents personnes.

Abdallah a ramené l'équité, mais on peut lui reprocher trop de foiblesse & de timidité.

M. Browne quitta Damas pour se rendre à Balbec où l'ancienne HELLIOPOLIS. Il s'arrêta un instant au couvent de *Seidnaia* qui domine Damas & la plaine. Il traversa *Maloula* où l'on voit un couvent bâti du temps de Justinien; *Yebroud*, autrefois *Jabrouda*, dans une situation romantique; *Mara*, petite ville, au nord de la route. Il passa au pied du *Dahr-el-Chour* la plus haute des montagnes de l'Anti-Liban & arriva le 20 août à *Balbec* dont on connaît assez les antiquités. Il visita aussi *Zahhlé*, grande ville presqu'entièrement habitée par des chrétiens & qui est tributaire de l'Emir des Druses. Les sauterelles causent de grands dégâts dans les champs où l'on cultive du tabac. C'est près

si adroits & ne sont pas encouragés. Cette ville fait aussi un commerce de cire & d'opium assez étendu.

Afrique.

La plus grande propreté règne dans Angora Les rues y sont pavées de larges morceaux de granit mais sans trotoirs.

Les chats d'Angora appartiennent unique-au même canton que les chèvres dont on vient de parler.

Le 16 novembre M. Browne partit pour *Nikmid*, l'ancienne Nicomédie. Il y arriva après avoir traversé *Kostabec*, *Tourbali*, *le mont Olympe* & le superbe pont élevé sur la *Sakaria*. Nikmid, est malpropre; les maisons y sont construites en bois & la ville n'a point d'antiquités. Notre voyageur s'embarqua le 9 à Scutari pour Constantinople & y arriva au moment où cette capitale de l'empire ottoman était dans une alarme générale causée par les progrès du rebelle Passavan-Oglou. Nous ne parlerons pas de cet homme extraordinaire assez connu & dont la vie & les exploits appartiennent à l'histoire qui les réclame; nous ne dirons rien non plus sur Constantinople que M. Choiseuil a assez fait connaître, & nous arriverons avec notre voyageur à Londres le 16 septembre 1798, après une absence de près de sept années.

Boftan n'eft pas digne de remarque, les habitans y font fauvages. Leur habillement eft une jaquette fort courte. Leurs turbans font ornés de franges. Les femmes ont le teint blanc & un air de fanté, mais fans graces dans leurs perfonnes & leur mouvemens. Afrique.

Les campagnes de Kaifaria font fertiles, mais mal cultivées. Elles font arrofées par la rivière de *Yermok*. La ville eft fur le côté méridionale d'une plaine fertile. Les chameaux velus, grands & forts, & le Bufle noir y font très-commun. Cette ville appartient au Reis effendi & a le même gouvernement qu'Aintab.

A huit journées de marche au nord oueft on trouve *Angora* dans une fituation agréable & traverfée par une petite rivière. Le château eft ancien & placé fur un rocher à pic. On voit dans la ville les débris d'un fuperbe palais élevé du temps d'Augufte.

La laine filée eft le principal commerce d'Angora. On prétend que la race des chèvres commence à dégénérer, cependant les gras pâturages qui entourent Angora pourraient facilement faire augmenter le nombre des troupeaux. Chaque chèvre rapporte tous les ans la valeur de deux à trois cents drachmes de poil. On a fait à Angora des fchals auffi beaux que ceux de Cachemire, mais les ouvriers n'y font pas

Afrique.

si adroits & ne sont pas encouragés. Cette ville fait aussi un commerce de cire & d'opium assez étendu.

La plus grande propreté règne dans Angora Les rues y sont pavées de larges morceaux de granit mais sans trotoirs.

Les chats d'Angora appartiennent unique-au même canton que les chèvres dont on vient de parler.

Le 16 novembre M. Browne partit pour *Nikmid*, l'ancienne Nicomédie. Il y arriva après avoir traversé *Kostabec*, *Tourbali*, *le mont Olympe* & le superbe pont élevé sur la *Sakaria*. Nikmid, est malpropre; les maisons y sont construites en bois & la ville n'a point d'antiquités. Notre voyageur s'embarqua le 9 à Scutari pour Constantinople & y arriva au moment où cette capitale de l'empire ottoman était dans une alarme générale causée par les progrès du rebelle Passavan-Oglou. Nous ne parlerons pas de cet homme extraordinaire assez connu & dont la vie & les exploits appartiennent à l'histoire qui les réclame; nous ne dirons rien non plus sur Constantinople que M. Choiseuil a assez fait connaître, & nous arriverons avec notre voyageur à Londres le 16 septembre 1798, après une absence de près de sept années.

Afrique.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGE dans la haute & basse Egypte, fait par ordre de l'ancien Gouvernement français, en 1777 & 1778;

PAR C. S. SONNINI,

Ancien Officier & Ingénieur de la Marine française, & Membre de plusieurs sociétés savantes & littéraires.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.--Départ de Toulon.--- Plusieurs relâches.--- Arrivée en Egypte.

LE projet, le but, l'époque des voyages, la personalité des voyageurs, sont des particularités essentiellement inhérentes à l'historique des voyages; le titre seul d'histoire des voyages l'indique. De plus, l'historien ou son abréviateur, doit scrupuleusement au lecteur, la transcription littérale du texte de l'original, au-

Afrique.

tant qu'elle peut entrer dans la contexture & le plan de son travail. Il lui doit aussi la substance de ce qu'il croit pouvoir & juge devoir omettre, car c'est non-seulement la description de tel ou tels pays, que le lecteur s'attend à y trouver; mais encore cette description faite par tel ou tel voyageur. Le lecteur a aussi le droit d'exiger une indication des détails des voyages, ou une mention des sujets qui y sont traités, pour qu'il puisse y recourrir dans l'original, s'il ne se croit pas suffisamment instruit par le texte nécessairement concis de l'historien ou de son abréviateur.

Cette marche dans une histoire collective de mêmes objets, peut paraître devoir & même inévitablement amener l'historien à des *redites*; mais un lecteur judicieux ne s'en plaint pas. Il y trouve un aliment à son esprit analitique & observateur, en retrouvant les mêmes objets toujours les mêmes; s'ils sont décrits dans les mêmes temps, aux mêmes époques, il y admire avec surprise, la rencontre assez rare de la même manière de voir dans deux observateurs; décrits dans des temps différens, son esprit se porte sur la durée & la solidité des choses, sur le respect pour elles des hommes & des temps; décrits par différentes personnes, l'uniformité monotone des ressemblances des peintures est

sauvée ou relevée à ses yeux par la variété des styles.

Afrique.

Mais ces répétitions ne peuvent être proprement appellées des *redites*, que par les lecteurs frivoles & superficiels, qui ne voient jamais dans des descriptions que la simple mention, ou la seule image des objets. Eux seuls peuvent s'en plaindre; ils sont incapables de cet esprit d'analise & d'observation, qui tire des conséquences toujours intéressantes & instructives. Mais ce n'est pas pour eux que l'écrivain soumet au burin de l'histoire, les fatigues & les dangers, & les hommes estimables & précieux qui les ont bravés: c'est pour les hommes instruits ou pour ceux qui cherchent à s'instruire; eux seuls sont reconnaissans.

Mais on pourrait dire que cet inconvénient des *redites*, n'existe même pas, car, en général, nulle description n'est jamais d'une ressemblance parfaite. Outre qu'il est de l'essence des objets de la nature physiques ou moraux, de subir chaque jour des variations, soit en fait de monumens, par la main des hommes & du temps, soit en fait des hommes, par la dégradation ou l'accroissement de leur civilisation (& cette différence devient précieuse pour l'histoire des sciences & des mœurs). L'objet supposé, encore resté le même (chacun ayant

Afrique. son prisme particulier au travers lequel il le contemple) n'est jamais transmis sans quelque différence, & c'est dans la comparaison de ses différences, & en balançant ces rapports divers, que le lecteur judicieux peut se former une idée exacte des faits & en établir la vérité !

C'est en nous conformant à ces devoirs prescrits dans ces préliminaires, que nous allons rapporter dans cet abrégé, le voyage en Egypte de Sonini, fait pendant les années 1777 & 1778, & imprimé en l'an 7 de la république.

Le gouvernement français voulant à cette époque obtenir de nouvelles connaissances, ou se proposant de nouvelles découvertes sur les régions qu'arrose le Nil, ou voulant confirmer celle déjà faites, jetta les yeux sur Sonini de Manoncourt, alors officier & ingénieur de la marine française, & connu avantageusement dans les lettres, par son association aux travaux de Buffon.

Nous allons laisser parler le citoyen Sonini lui-même.

Le gouvernement avait nommé M. Tott, inspecteur des échelles du levant & de Barbarie, & avait ordonné l'armement d'une frégate du port de Toulon pour l'y conduire; je reçus l'ordre de m'embarquer sur ce bâtiment de guerre

guerre & d'en suivre la destination ; mais la mienne fut changée depuis, & je quittai l'expédition à Alexandrie pour voyager en Egypte. Je partis de Montbard où j'étais depuis près de six mois chez Buffon qui m'avait jugé digne d'être associé pendant quelques instans à ses travaux immortels ; j'y reçus, avant mon départ, des vœux & des embrassemens que je regardai comme la bénédiction du génie. Afrique.

Le 26 avril 1777, à dix heures du soir la frégate l'Attalante, l'une des plus belles de la marine française, mit à la voile de la rade de Toulon. M. Durfort la commandait, & elle était armée de près de trois cents hommes d'équipage, & de trente-deux pièces de canon. Monsieur Venture (1), savant interprète des langues orientales était aussi de l'expédition. Les mauvais temps ou la mission de la frégate la firent relâcher, à Gènes, à Palerme & à Malthe ; ces divers séjours furent employés par Sonini à des observations pleines d'intérêt & d'instruction, & particulièrement celles qu'un séjour de douze jours à Malthe lui permitent

(1) Mort employé comme interprète à l'armée d'Egypte.

Afrique.

d'étendre, & qui portent sur l'île, sur sa nature, ses villes, ses productions, ses galères, sa politique, ses antiquités, &c. Nous nous abstiendrons d'en faire ici mention, comme n'étant que des préliminaires & un accessoire à son voyage d'Egypte ; notre travail ayant pour but particulier le rapport de ce qui a trait à ce pays.

Le temps ayant cessé d'être orageux, dit Sonini, nous sortîmes du port de Malthe le 7 juin 1777. Le 12, le ciel éclairci & un vent favorable nous mirent à la vue de l'île de Cérigo, l'ancienne Cythère, & le 13 nous jetâmes l'ancre dans la baie profonde de la Sude, dans l'île de Candie.

J'ai eu occasion de revenir deux autres fois dans l'ancienne Crète ; les observations que j'y ai faites trouveront naturellement leur place dans mon voyage de la Grèce, qui suivra immédiatement celui-ci. Nous relâchâmes à Paleo-Castro, sur le cap Salomon, à la pointe la plus orientale de l'île de Candie : c'est une plage sans autre habitation que des cabanes de bergers. La vue d'un vaisseau de guerre, accompagné d'une felouque, nous fit passer dans l'imagination de ces paisibles pasteurs pour un armement de Malthe ; ils s'enfuirent avec leurs nombreux troupeaux dans l'intérieur de l'île, &

Afrique.

nous abandonnèrent une côte, qu'en un instant notre aspect avait rendu déserte; nous ne mîmes pas long-temps à arriver à Alexandrie, & peu de jours nous suffirent pour atteindre les rivages bas & sablonneux de l'Egypte.

Afrique.

CHAPITRE II.

Tours des Arabes. — Les portes d'Alexandrie. — Coup - d'œil sur la ville. — Langage. — Obelisques. — Colonne de Pompée.

LORSQU'EN cinglant à l'est à la vue des côtes d'Afrique, on a passé Derne, il reste jusqu'à Alexandrie, une longue étendue de rivages entièrement inconnus, qui n'offrent aucun attrait au commerce ou à la curiosité, & qui présentent de grands dangers à la navigation. L'attérage d'Alexandrie a aussi les siens; la première reconnaissance de la terre d'Egypte, en arrivant du couchant est Abousir ou tours des Arabes, on les distingue de quatre lieues en mer; la partie des côtes situées au levant d'Alexandrie se distingue facilement de celles qui sont à l'occident: enfin on s'assure que l'on est dans la direction de la ville, à la vue de la colonne de Pompée.

Deux ports également spacieux se présentent aux vaisseaux qui veulent jetter l'ancre près d'Alexandrie; l'un qui est au couchant s'appelle le port vieux; l'entrée en est un peu difficile,

mais son intérieur est un bassin profond, de bonne tenue & à l'abri des plus mauvais temps : l'autre, qui est au levant, est séparé du premier par une péninsule; il a reçu le nom de port vieux; il a peu de profondeur ; une multitude de rochers & de bas fonds l'embarrassent, & il est entièrement ouvert aux vents du nord. Si d'après cela, l'on pensait que ce dernier port était à peu près abandonné, l'on se tromperait. Le fanatisme l'emportait ici sur l'intérêt bien entendu ; les vaisseaux des sectateurs de Mahomet avaient seuls le droit d'entrer dans le port vieux, & dussent ceux des autres nations périr faute d'une retraite sûre, il leur était (1) interdit d'y pénétrer. Afrique.

A l'entrée du port neuf est un écueil appelé le diament, qui ainsi que les rochers à fleur-d'eau qui l'avoisinent, pourraient bien être une portion des ruines de l'ancien Phare.

Les vaisseaux de guerre auxquels il faut une eau plus profonde sont obligés de mouiller à l'entrée du port; la frégate l'Attalante passa

(1) On prévient ici le lecteur, que le voyage de Sonini est écrit au passé. Les usages, au moment où il a été livré à l'impression, ayant été changés ou modifiés sous le gouvernement des français.

Afrique.

ainſi plus d'un mois fatiguée par un roulis continuel. Ce havre déteſtable n'en eſt pas moins preſque toujours rempli de vaiſſeaux : un mouvement continuel y indique l'activité du commerce. Une poſition géographique d'une ſi haute importance, ne pouvait échapper au génie d'Alexandre, & il offrit tout-à-coup Alexandrie à l'admiration & au commerce des nations. Mais l'Alexandrie actuelle n'occupe qu'une très-petite partie de terrain dans l'enceinte de celle d'Alexandre : c'eſt une ville, ou plutôt un bourg tout moderne, qui n'a d'ancien que ſes débris qui y ſont épars ; elle eſt bâtie en grande partie ſur le bord de la mer ; ſes maiſons, comme toutes celles du levant, ont leurs combles en terraſſe : elles ſont ſans fenêtres & les jours qui en tiennent lieu ſont preſqu'entièrement bouchés par un treillis en bois, ſaillant, de différentes formes, & ſi ſerré que la clarté peut à peine y pénétrer. C'eſt à travers cette ſymétrie, quelquefois élégante, de barreaux, que la beauté peut voir ce qui ſe paſſe au dehors, ſans jamais être aperçue.

Des rues étroites & mal ordonnées, ſont ſans pavé comme ſans police. Aucun édifice public, aucun bâtiment particulier n'arrête les regards du voyageur. Des Turcs, des Arabes, des Barbareſques, des Copthes, des Chrétiens

de Syrie, des Juifs formaient une population que l'on peut évaluer à cinq mille habitans. Cet assemblage confus d'hommes de diverses nations, offrirait à l'observateur un mélange singulier de costumes & de mœurs, si un repaire de brigands valait la peine d'être observé! Afrique.

On les voit se presser dans les rues & y courir plutôt qu'y marcher : ils crient aussi plutôt qu'ils parlent; cette coutume de donner à sa voix la plus forte inflexion, en parlant est commune à presque tous les peuples orientaux, à l'exception des Turcs, dont le maintien & les habitudes sont plus graves & plus posées. Il n'est personne parmi nous qui n'ait pu remarquer que les juifs, cette nation qui a su conserver son caractère & ses usages chez les autres nations, ne parlent aussi très-haut, particulièrement entr'eux. Si la vengeance a des autels, c'est sans doute en Egypte; elle y est la déesse, ou pour mieux dire le tyran des cœurs, & elle y est implacable; les Européens ont eu souvent à souffrir des émeutes & des attroupemens des Alexandrins, & il est digne de remarque que ce caractère remuant & enclin à la sédition, ait été aussi, quoiqu'avec moins de fureur, celui de l'ancien peuple d'Alexandrie.

La langue arabe est généralement en usage à Alexandrie, de même que dans l'Egypte en-

Afrique.

tière ; mais la plupart des Alexandrins, ceux particulièrement que des liaisons de commerce rapprochent des marchands d'Europe, parlent aussi l'Italien, adopté dans les ports du levant. On y parle encore le moresque ou langue franque. C'est un composé de mauvais italien, d'espagnol & d'arabe ; un Serdar officier peu considérable y commandait, & sa puissance n'allait pas toujours jusqu'à contenir une populace effrénée.

Des colonnes renversées & éparses, quelques autres droites encore, mais isolées ; des statues mutilées, des chapitaux, des entablemens, des fragmens de toute espèce jonchent le sol dont la ville est environnée. C'est le théâtre hideux de la plus horrible destruction ; l'ame s'atriste en contemplant ces restes de la grandeur & de la magnificence des colonnes, & d'autres morceaux de monumens vraiment antiques qui ont été employés dans la bâtisse des murailles & des tours qui forment l'enceinte de la ville ; ce qui prouve, sans replique leur construction moderne, contre ceux qui ont pensé que ces murs étaient ceux mêmes qu'Alexandre avait fait bâtir. Leur architecture n'a rien de celle des Grecs, ni de celle des Romains : elle est évidemment à la manière des Arabes, & du même genre que celle des murailles du Caire,

lesquelles ont été inconteſtablement conſtruites pas eux. D'ailleurs ces murailles & les contours qui les flanquent, n'embraſſent qu'environ deux lieues de circuit, tandis que d'après les évaluations, la ville d'Alexandrie avait ſept à huit lieues de tour; les matériaux employés à la conſtruction de quelques-unes des tours, autres que les fragmens des monumens plus anciens, ſont d'une eſpèce ſingulière & dont aucun voyageur que je connaiſſe, n'a fait mention. On n'y voit des pierres ordinaires qu'aux endroits réparés ou conſtruits plus récemment. Dans l'origine, leur maçonnerie a été faite avec des maſſes pierreuſes, formées d'une quantité prodigieuſe de petits coquillages foſſiles & ſpatheux, mêlés ſans aucun ordre avec un eſpèce de ciment qui les lie tous enſemble, enſorte que cette matière, qui eſt de la conſiſtance la plus dure, paraît être un compoſé, une agrégation de l'art plutôt qu'une pierre naturelle.

Afrique.

La vaſte capacité de ces tours qui peuvent paſſer pour autant de forts, & la ſolidité des murailles faiſaient de l'enceinte des Arabes un rempart ſuſceptible d'une longue défenſe. Malgré la diſpoſition & la réſiſtance des Mamelouks & de leurs troupes, une poignée de Français ſans canons, & preſque ſans munitions, l'ont emporté à l'eſcalade en peu d'inſtant.

Afrique.

Alexandre avait posé les fondemens d'une ville dont le commerce, les sciences & les prodiges de l'art ont perpétué la mémoire : Bonaparte a arraché les restes de cette même ville des mains des barbares, dont la présence en souillait les ruines : il l'a rendue au commerce général que sa position lui assure, ce qui rappellera son ancienne splendeur ; on ne sait lequel des deux héros, du fondateur ou du restaurateur, excitera le plus l'admiration de nos neveux.

Vers l'extrémité orientale du croissant formé par le Port-Neuf, & près de la côte sont deux obélisques. On s'est accordé à les appeler *Aiguilles de Cléopatre*, quoiqu'il ne soit pas certain qu'elles aient été l'ouvrage de cette reine de l'Egypte. On lui a également attribué sans aucune preuve historique, des excavations que l'on appele ses *bains*, & la construction du canal qui amène encore les eaux du Nil dans les citernes d'Alexandrie.

L'une des aiguilles de Cléopatre est encore droite sur sa base, l'autre est renversée & presqu'entièrement couverte par les sables. Elles ont cinquante-huit pieds six pouces de hauteur & sept pieds de largeur sur chaque face de leur base. Elles ont été taillées d'un seul morceau de granit, & elles sont chargées sur chaque pan, de caractères Hiéroglyphiques. L'impression des

Hiéroglyphes était encore très-nette ſur les faces de l'aiguille qui eſt droite, & ils ſe diſtinguaient très-aiſément, ſi l'on en excepte ceux qui regardent le levant, qui ſont entièrement effacés. Près de ces obéliſques, les rois d'Egypte avaient leur palais ; l'on voit encore de ſuperbes veſtiges de ſa grandeur & de ſa magnificence.

Afrique.

En ſortant de l'enceinte des Arabes, par la porte du midi, on a devant ſoi, s'élevant avec majeſté, la plus grande colonne qui ait jamais exiſté : elle eſt du granit le plus beau & le plus dur, & elle eſt formée de trois morceaux, avec leſquels l'on a taillé le chapiteau, le fût & le piédeſtal. Sa hauteur, d'après la dernière opinion généralement adoptée par les européens d'Alexandrie, paſſait pour être de quatre-vingt-quatorze à quatre-vingt-quinze pieds de France. Le piédeſtal a quinze pieds de haut ; le fût avec le ſocle, ſoixante-dix ; enfin le chapiteau dix, total quatre-vingt-quinze : le diamètre moyen eſt de ſept pieds trois quarts. D'après les propoſitions, la maſſe entière de la colonne peut-être évaluée à ſix mille pieds cubes : l'on ſait que le pied cube de granit rouge d'Egypte, pèſe cent quatre-vingt-cinq livres. Le poids de la colonne eſt

Afrique. donc d'un million cent dix mille livres poids de marc.

Quelque dure que ſoit la ſubſtance de la colonne, elle n'a pu échapper à la corroſion du temps. Le bas du fût eſt fort endommagé du côté de l'eſt, & l'on enlève ſans peine, de ce même côté, des éclats du piédeſtal. L'on a vu ci-deſſus que les Hiéroglyphes de l'aiguille de Cléopatre, étaient rongés ſur la face qui regarde le même point : c'eſt très-vraiſemblablement l'effet du vent de la mer.

Le terrain ſur lequel la colonne eſt poſée, s'étant affaiſſé, il a laiſſé à découvert une partie du pivot qui la ſupporte, c'eſt un bloc de ſix pieds ſeulement en carré. Il ſoutient, par ſon centre, un piédeſtal beaucoup plus grand ; ce qui prouve le parfait à-plomb de l'enſemble.

D'après des renſeignemens récens & poſitifs, il exiſte un grand creux en rond au milieu du chapiteau ; & de plus, un trou à chacun des coins ; il eſt donc certain que ce chapiteau ſervait de baſe à quelque ſtatue.

L'on n'a que des conjectures ſur l'époque & les motifs de la conſtruction de la colonne d'Alexandrie. Le nom de *colonne de Pompée*, ſous laquelle elle eſt généralement connue, indique l'origine qu'on lui prête communé-

Afrique.

ment. C'eſt, dit-on, Céſar qui l'a fait ériger pour perpétuer le ſouvenir de ſa victoire ſur Pompée ; d'autres l'attribuent à Alexandre Sevère, d'autres à Ptolomée-Evergètes, d'autres à Adrien : ces dernières opinions ſont combattues par des argumens victorieux, tirés de l'état de l'architecture à ces différentes époques, & des Hiéroglyphes, dont le pivot de granit, ſoutien inébranlable de la colonne, eſt chargé. Cette conſidération, jointe au ſilence des hiſtoriens, paraît renvoyer même ſa conſtruction à une époque plus reculée que celle de la défaite de Pompée. Si au milieu de ces incertitudes, je dois énoncer mon opinion, je ſerais tenté de faire honneur de ſon érection aux temps anciens, qui ont vu paraître tant de prodiges en Égypte, à ces époques où des milliers d'hommes étaient employés des années entières, au tranſport de maſſes de pierres, dont le mouvement ſemblait au-deſſus des efforts humains, & exiger ceux d'hommes extraordinaires.

Quoi qu'il en ſoit de ce ſentiment, il eſt très-probable que l'on continuera à l'appeler *colonne de Pompée*; cependant il eſt auſſi probable que la proſpérité ſe rappellera que cette colonne fût le quartier-général, d'où Bonaparte commanda l'eſcalade & la priſe d'Alexan-

Afrique. drie. J'y ai oui dire que l'on avait eu autrefois le projet de la transporter en France. Les levantiers & les navigateurs provençaux, regardaient cette entreprise comme impraticable, ils n'avaient jamais su, sans doute, que cette masse de granit avait été tirée des carrières de Syéne; c'est-à-dire de plus de deux cents lieues : ils ignoraient que Caius, César & Auguste avaient fait venir d'Egypte à Rome des obélisques de vingt-cinq & trente toises de hauteur. Les grandes entreprises sont les vrais monumens de la gloire des grandes nations : il serait digne de celle qui en peu d'années, a surpassé tout ce que les Romains nous ont présentés de faits héroïques, de s'approprier la colonne d'Alexandrie.

CHAPITRE III.

Canal d'Alexandrie.—Ses bords.—Oiseaux.—Moineaux.—Catacombes.— Caméléons.—Jackals.—Gerboise ou Jerbo.—Projet d'un voyage en Afrique.

Si, en quittant la colonne d'Alexandrie, l'on continue à marcher vers le midi, on trouve *Guirgé*; de-là on arrive au canal ou Kalish d'Alexandrie : du temps d'Alexandre & des rois d'Egypte, Alexandrie n'était pas comme aujourd'hui au milieu des sables. Un lac, le Mareotis, qui n'en était qu'à une petite distance, & deux larges canaux, dont l'un descendait de la haute Egypte & l'autre partait de la branche du Nil à laquelle on donnait le nom de *Bolbitique* y entrenaient une fraîcheur salutaire, en même temps qu'ils y favorisaient la végétation & la culture.

Il ne reste plus, & encore dans un état de dégradation, que le canal de la basse Egypte; pendant l'innondation il reçoit les eaux du Nil à *Latf*, vis-à-vis *Fouah :* on peut le passer sur trois ponts de construction moderne; près

Afrique.

du premier, du côté de la mer, est l'entrée du conduit souterrain, qui porte la provision d'eau des habitans d'Alexandrie, dans les citernes, dont les voûtes soutenaient toute l'étendue de l'ancienne ville. L'ouverture de cet aqueduc est murée ; mais lorsque l'eau du canal avait atteint, par l'accroissement du fleuve, une certaine hauteur; les chefs de la ville allaient en cérémonie rompre la digue. Quand les citernes étaient remplies, on la rétablissait de nouveau, & les eaux du canal continuaient à couler dans la mer au port vieux; c'était au moyen d'une communication si facile, que s'effectuait, autrefois, le transport des marchandises de toute l'Egypte : l'on évitait ainsi le passage dangereux de l'embouchure du Nil & les hasards de la mer. Lorsque j'étais à Alexandrie (en 1778), il n'y avait guère que cent ans que les bateaux pouvaient encore y naviguer; mais ce canal, dont les avantages sont inappréciables, était négligé par des barbares indifférens sur leurs véritables intérêts. Les murs qui en soutenaient les bords se dégradaient chaque jour, aucun bateau ne pouplus y flotter, une eau jaunâtre ne serait bientôt plus arrivée jusqu'aux citernes, elles-mêmes à moitié détruites, & l'Alexandrie moderne serait disparue dans les sables.

Des

Des arbres & des arbustes croissent le long des eaux du canal & quelques tapis s'étendent aux environs ; de légères dérivations d'eau portent la fécondité dans les champs où l'on sème de l'orge & où l'on cultive différentes sortes de légumes, particulièrement beaucoup d'artichauts ; ce sont là les restes de ces superbes jardins qui environnaient l'antique Alexandrie, & dont Abulfeda vantait encore les délices au temps des Arabes. Il s'en faut bien en effet, que quelques arbres épars & végétant à peine sur cette plage sablonneuse, suffisent pour en voiler la sècheresse & l'aridité ; plusieurs espèces de soude, plantes âcres & salées, dont le nom arabe *kali* a été donné aux substances alcalines, sont à-peu-près les seules qui ajent la propriété de se plaire sur ces côtes, elles y rampent plutôt qu'elles ne s'y élèvent. Les Alexandrins les brûlent, & retirent de leurs cendres un sel fixe qui est un objet de commerce.

Afrique.

La verdure, la fraîcheur & l'ombrage avaient attiré, sur les rives du canal, une multitude de petits oiseaux ; c'était au mois d'octobre, je distinguai des becfigues, des alouettes communes & des moineaux ; mais ces oiseaux, à l'exception des moineaux, ne sont que passagers à Alexandrie. Les eaux étant déjà sta-

animaux féroces ne sont pas sans danger pour les hommes ; ils ne craignaient pas d'approcher d'Alexandrie ; ils y entraient même la nuit, en franchissant les brèches dont son enceinte était coupée.

Afrique.

Mais un animal plus doux & en même temps plus extraordinaire, qui établit ses logemens souterrains dans les environs d'Alexandrie, est la gerboise ou jerbo. Quelques ressemblances prises, chacune séparément, l'ont fait comparer au lièvre, au lapin, au mulot, au rat, dont il a à-peu-près la taille, quoiqu'il diffère évidemment des uns & des autres. Une extrême disproportion se trouve dans les jambes du jerbo ; celles de derrière sont longues par excès, tandis que celles du devant paraissent à peine : ces longues jambes, ou pour parler plus exactement, ces longs pieds, car c'est le tarse qui est si considérablement prolongé, servent seuls au jerbo dans son mouvement progressif ; celles de devant, que l'on pourrait regarder comme de petite mains, ne lui servent que pour saisir sa nourriture, la porter à la gueule, & pour creuser son terrier ; elles lui sont inutiles pour aller d'un lieu à un autre. Il saute à la manière des oiseaux, & cette démarche qui serait fort gênante pour tout autre quadrupède, est tellement propre à celui-ci, que sa course, ou

plutôt son sautillement, est très-leste & très-vite.

Afrique.

Voilà donc un animal qui, avec quatre pieds, ne laisse pas que de s'éloigner de la classe des quadrupèdes, pour prendre quelque empreinte de celle des oiseaux. Placé sur le premier échelon du passage de l'une à l'autre, il constitue la première dégradation des quadrupèdes, & commence la nuance de ceux-ci aux oiseaux.

Quoique la transition entre ces deux genres, n'ait pas encore été suivie; quoique tous les points n'en soient pas encore reconnus, nous n'en sommes pas moins fondés à regarder cette liaison comme existante: nous en avons le commencement dans le jerbo, & la dernière gradation dans les chauve-souris. Il y a tout lieu de croire que la série des nuances se développera à mesure que de bons observateurs se dévoueront à des voyages, dans des contrées neuves pour l'histoire naturelle.

Je suis convaincu que l'intérieur de l'Afrique, pays presque encore vierge pour les découvertes, renferme une foule d'objets nouveaux & précieux, dont la connaissance répandrait le plus grand jour sur toutes les parties de la physique générale.

Qu'il me soit permis de consigner ici, dit

Afrique.

Sonini, le dessein que j'avais formé, il y a quelques années, de pénétrer dans ces régions qui, jusqu'à présent, ont passé pour inaccessibles. Mon intention était de parcourir toute la longueur de l'Afrique, dans son milieu, depuis le golphe très-peu connu de la Sidre, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Je tiens à honneur d'avoir conçu ce projet, dont l'imagination s'effraie, & de m'être senti assez de courage pour l'exécuter, si le gouvernement avait daigné me seconder. Je reviendrai dans la suite, continue notre auteur, sur le plan que je m'étais tracé, & qui, s'il eût été suivi, aurait assuré à la France la gloire d'une entreprise non encore tentée, & que des étrangers paraissent vouloir lui enlever.

CHAPITRE IV.

Voyage d'Alexandrie à Rosette. — Maadié. — Rosette & ses environs. — Coup-d'œil sur le Delta. — Riz. — Trefle. — Bœufs. — Vaches.

C'EST, ou peu s'en faut, un désert que l'on doit traverser pour se rendre, par terre, d'Alexandrie à Rosette. On évalue l'espace entre ces deux villes à douze heures de marche; parti à 7 heures du soir, on y arriva à 6 heures du matin. C'est la coutume de faire pendant la nuit ce trajet, afin d'éviter l'incommodité d'un soleil brûlant. En sortant d'Alexandrie, on prolonge un promontoire à la pointe duquel est Aboukir, bourg bâti sur les ruines de Canope. Après avoir fait six lieues, on se trouve sur le bord d'une espèce de lac, reste de la branche canopique du Nil. Ce n'est à présent qu'une lacune de la mer, qui n'a plus de communication avec le Nil que dans les temps de son plus grand accroissement. Sur son bord oriental est un caravanserail, en Egypte, *Hockals*. L'on nomme cet endroit *Maadié*, ce qui signifie *passage*. Des traces que l'on croit être celles

Afrique.

d'Héraclée s'aperçoivent à une demi-lieue plus loin sur la côte. Après s'être reposé à *Maadié*, on suit la mer pendant près de quatre lieues, au bout desquelles une petite tour de brique avertit qu'il faut quitter le rivage ; d'autres tourelles placées par intervalle (on en compte onze.) servent de reconnaissance pour arriver à Rosette, que l'on ne découvre qu'à l'instant même où l'on entre dans sa première rue.

Ici la scène change comme par enchantement ; ce ne sont plus ces ruines affligeantes, ces campagnes hideuses par leur stérilité ; c'est la nature parée de tous ses atours, & répandant ses dons avec une magnificence sans exemple & une profusion également variée & soutenue.

Rosette, nommée dans le pays *Nascid*, nom arabe, est une jolie ville, bien peuplée, simplement, mais agréablement bâtie ; le Nil baigne ses murs du côté de l'orient. Si l'on porte ses yeux de l'autre côté du fleuve, on découvre une plaine qui n'a d'autres bornes que l'horizon ; c'est le Delta. Sorti du sein des eaux il conserve la fraîcheur de son origine : a l'or des guérets, succède dans la même année la verdure des prairies ; des bourgs, des villages nombreux ajoutent à la beauté du paysage. Rosette est aussi le lieu de l'Egypte où la tranquillité était la moins troublée ; c'est sans

Afrique.

contredit la ville la plus agréable de l'Egypte, & elle le ferait par-tout ailleurs ; sa position sur la rive du fleuve, la vue du Delta qui présente l'image de la culture la plus riante, les bocages parfumés qui sont près d'elle, l'air pur & sain qu'on y respire, lui ont fait donner le nom bien mérité de *jardin de l'Egypte*. Elle est l'entrepôt du commerce entre le Caire & Alexandrie. Les branches du commerce qui lui sont propres, sont le coton filé & teint en rouge ; le lin peigné, les toiles, les teintures de soie & le riz en Arabe *rouss*.

La seule branche de commerce de ce grain précieux, vaut aux propriétaires de rizières, dans les bonnes années, cinquante par cent. C'est seulement dans les terres basses de l'Egypte-Inférieure que le riz est cultivé ; & c'est une erreur de croire que sa culture est la cause de la peste qu'on suppose mal-à-propos être une maladie endémique en Egypte ; une eau stagnante & infecte ne croupit point dans les champs qui le produisent. On les humecte, on les baigne avec l'eau du fleuve ; cette eau s'écoule, & on cesse de l'y porter dès que la plante n'exige plus cet état de legère innondation. Une autre genre de culture qui succède à celle du riz, absorbe les restes d'une trop grande humidité. Les Egyptiens sèment immé-

Afrique.

diatement après une belle variété de trèfle, qui donne trois récoltes avant de céder de nouveau la place au riz : l'on conçoit combien est brillante & lucrative, une telle alternation de culture qu'aucune autre contrée ne pourrait fournir ; une qualité essentielle de cet excellent fourrage, c'est qu'il n'occasionne point aux bestiaux cette enflure subite & souvent mortelle que notre trèfle ne manque guère de produire lorsque les animaux le pâturent, ou qu'ils le mangent coupé récemment, en trop grande quantité & sans mélange.

En parlant de la meilleure espèce de fourage, c'est l'occasion de dire un mot de l'espèce d'animaux la plus chère à l'agriculture. L'on sait combien les bœufs étaient en recommandation dans l'antique Egypte ; ils fournissaient des dieux à ce peuple superstitieux : quelles attentions, quels menagemens ne devait-on pas avoir pour le perfectionnement d'une espèce dont chaque individu pouvait prétendre à l'apothéose ? Cependant envain chercherait-on dans le nombre assez considérable de bœufs actuellement en Egypte, des vestiges de cette perfection de beauté qu'ils devaient y avoir anciennement. Quoique la race en soit encore assez belle, l'on conçoit que négligée depuis long-temps elle est beaucoup dégénérée ; ils ont

en général les cornes petites & le poil d'un fauve plus ou moins foncé. Je puis attester qu'en parcourant l'Egypte entière, je n'ai rencontré aucun bœuf qui m'ait frappé par sa forme ou par ses couleurs. Sa chair n'y approche pas pour le goût de celle que l'on mange en France; mais c'est une observation générale que tout les voyageurs peuvent vérifier : c'est que la chair des animaux des régions très-chaudes, n'a ni le suc ni la saveur de celle des animaux nourris dans les pays froids ou tempérés. Le veau, qui dans nos climats donne un aliment délicat & sain, a en Egypte la chair molle, insipide & par conséquent peu salubre. J'ai fait cette expérience, dit Sonini, dans des contrées de l'Amérique-méridionale, voisine de la ligne, où l'on est obligé de laisser croître ces jeunes animaux jusqu'au temps, où cessant d'être veaux, ils passeraient par tout ailleurs pour des bœufs. L'on ne mange point de veaux en Egypte; la loi des Mahométans leur interdit l'usage de cette viande, & les Cophtes qui ont adopté presque toutes les coutumes de leurs dominateurs, s'en abstiennent également.

Afrique.

L'on a dit que les vaches d'Egyte portaient deux veaux à la fois; cela arrive à la vérité quelquefois, mais quoique moins rare peut-

Afrique.

être qu'en Europe, certe fécondité n'y passe pas pour ordinaire.

Les bœufs en Egypte sont employés à un facile labourage; l'industrie des habitans n'ayant pas atteint l'art de se servir des eaux & du vent, pour faire mouvoir leurs moulins & leurs nombreuses machine hydrauliques, ils y appliquent aussi les forces du bœuf. Chacun des moulins à riz exige quarante ou cinquante de ces animaux, & cette sorte d'usine étant assez multipliée à Rosette & à Damiette. Le bétail ne laissait pas que d'y être à un haut prix; il se vendait communément deux cent cinquante francs la tête, ce qui est une valeur exorbitante dans un pays où les paturages sont abondans.

CHAPITRE V.

Habitans de Rosette. — Pipes. — Cafés. — Vices honteux des Egyptiens. — Femmes des riches. — Particularités sur ces femmes. — Femmes du peuple. — Noirs des yeux. — Alquifoux. — Rouge des mains & des pieds. — Henné. — Dépilatoires. — Embonpoint des femmes.

ROSETTE n'ayant pas comme Alexandrie une communication immédiate avec la mer, l'on n'y voyait pas aborder cette foule d'étrangers, d'aventuriers, d'hommes dangereux dont l'agitation, le tumulte, & la cohue sont l'élément, ce qui rendait si désagréable le séjour de cette dernière ville. Eloignée du fracas des ports & des fréquentes révolutions politiques du Caire, sa population était assez paisible. Ce n'est pas que l'Européen y fut entièrement à l'abri de tous désagrémens; le Turc ne désigne l'européen que par la qualification d'*infidèle*; l'Egyptien musulman plus grossier encore, ne le traite que de *chien*. Pour lui *chrétien* & *chien* étaient deux synonymes si fort en usage que l'on n'y faisait plus attention. Les Juifs quoique

Afrique. habitans du pays y éprouvaient encore ces petites avanies, jusqu'à être poursuivis comme les Européens étrangers, par les cris redoublés de nouzrani, nazaréen. La plupart des marchands étaient Turcs ou Syriens ; il y en avait aussi de Barbarie. Les Cophtes, cette descendance dégénérée des anciens Egyptiens, y étaient en assez grand nombre : quelques Arabes s'y étaient domiciliés, & les campagnes des environs étaient habitées & cultivées par les *Fellahs*, mot qui en Egypte, est une espèce de terme de mépris, comme autrefois était parmi nous celui de paysan, auquel il répond, lorsqu'on voulait désigner la rudesse & la grossière ignorance.

Le passe-temps le plus ordinaire, de même que dans les autres pays de Turquie, est de fumer & de boire du café. Du matin au soir, l'on a la pipe à la bouche ; chez soi, chez les autres, dans les rues, à cheval, on tient sa pipe allumée; les tuyaux de pipes excessivement longs, sont des bois les plus rares ; les pauvres pour lesquels la fumée du tabac est un besoin de première nécessité, se servent de simples tuyaux de roseaux. Ce que l'on met à la bouche est un morceau de succin ou d'ambre jaune, dont l'odeur douce & suave, lorsqu'il est échauffé ou légèrement pressé, contribue à corriger le goût piquant du tabac. De belles femmes se plaisent à dif-

traire leur loisir en pressant le succin de leurs levrès de rose, & à respirer légèrement la fumée du tabac de Syrie, embaumée par celle de l'aloës. Les orientaux qui ne sont pas obligés de travailler, restent presque toujours assis, les jambes repliées : c'est une chose curieuse que de les voir considérer un Européen qui se promène dans une chambre ou en plein air, en revenant continuellement sur ses pas ; ils ne peuvent comprendre le motif de ces allées & venues, sans but apparent & qu'ils regardent comme un acte de folie ; ceux que le désœuvrement accable, & c'est le partage des riches, vont dans des jardins, où, toujours assis, ils se délectent à respirer un air frais & balsamique ; s'ils ne sortent pas de la ville, ils vont dans des cafés, ou des danseuses, des baladins, des improvisateurs viennent captiver l'attention du musulman froid & silencieux, & de l'Africain moins taciturne, mais qui n'a garde de s'assujettir servilement au joug de ses tyrans.

Afrique.

Si les habitans de Rosette sont moins barbares que ceux des autres parties de l'Égypte, ils n'en sont pas moins ignorans, moins superstitieux, ni moins tolérans, & ils se livrent aux mêmes vices honteux. L'amour contre nature, que des femmes de la Thrace ont puni en massacrant Orphée qui s'en était rendu cou-

Afrique.

pable, le goût inconcevable qui a déshonoré les Grecs & les Perses de l'antiquité, sont les délices, disons mieux, l'infamie des Egyptiens. Les outrages faits à la nature ne s'arrêtent pas là. Le crime de bestialité est familier à ces hommes brutes ; l'on a vu à Rosette des misérables s'y livrer en plein jour dans des rues écartées.

Les femmes des maîtres de l'Egypte, des autres Mameloucks, des Turcs qui y sont établis, des riches habitans des villes, n'étaient point égytiennes, elles étaient originaires des autres contrées de l'Orient, & particulièrement des parties de la Grèce dans lesquelles la beauté est une précieuse & constante propriété. Elles sont perpétuellement recluses & ne sortent que rarement, avec un voile ou pour parler plus exactement avec un masque dont leur visage entier est couvert ; mais elles se visitent fréquement entre elles ; la décence & la retenue ne font pas alors toujours les frais de leurs conversations ; elles s'amusent dans leurs réunions à changer complètement leurs vêtemens & à se revêtir mutuellement de leurs habits. Ces espèces de travertissemens ne sont que le prélude & le prétexte de jeux moins innocens, & dont Sapho passe pour avoir enseigné & pratiqué les détails.

Sonini

Afrique.

Sonini s'attendant qu'on pourra lui demander comment il a pu être instruit de ce qui se passe dans l'intérieur des *harems*, répond que les moyens qu'il a employés sont simples, mais qu'on lui permettra de les passer sous silence.

Les femmes du peuple au lieu de la blancheur, du tendre coloris dont le teint des premières est animé, ont comme les hommes du même pays la peau basanée : comme ceux de la même classe, elles portent l'empreinte & les haillons de l'affreuse pauvreté. Presque toutes, sur-tout dans la campagne, ont pour unique vêtement une espèce d'ample tunique à manches, d'une largeur extraordinaire, qui leur sert de robe & de chemise; elle est ouverte de chaque côté depuis les aisselles jusqu'aux genoux, en sorte que les mouvemens du corps le laissent aisément entrevoir : mais les femmes s'en inquiètent peu, pourvu que leur visage ne soit jamais découvert.

Ce n'est pas assez pour les femmes riches & oisives d'être belles de leurs appas naturels, il faut encore qu'elles cherchent à en augmenter l'éclat par le secours de l'art de la toilette. Le trait le plus remarquable de la beauté est, en Orient, d'avoir de grands yeux noirs, & l'on sait que la nature en a fait un signe caractérif-

Afrique.

tique des femmes de ces contrées ; mais non contentes de ces dons, celles de l'Egypte veulent encore que leurs yeux paraissent plus grands & plus noirs ; pour y parvenir, musulmanes, juives, ou chrétiennes, riches ou pauvres, toutes se teignent les sourcils & les paupières avec de la galêne de plomb, que l'on nomme dans le levant *alquifoux* ou *arquifoux*.

Si de grands yeux noirs que l'on noircit encore, sont essentiels à la beauté égyptienne, elle exige aussi, comme un accessoire important, que les mains & les ongles soient teints en rouge. La blancheur animée de la paume de la mains, la couleur de rose tendre des ongles, sont effacées par une couche matte d'une teinture rougeâtre ou orangée. La plante des pieds est aussi chargée des mêmes couleurs. C'est avec de la poudre verdâtre des feuilles desséchés du *henné*, que les femmes se procurent des agrémens aussi bizarres.

L'on voit aussi des hommes se couvrir la barbe de la teinture de *henné*, & s'en oindre la tête.

L'une des choses que l'amour de soi-même & le désir de plaire aux autres, fait le plus rechercher par les femmes d'Égypte est d'avoir la peau douce & unie sur tout le corps, sans y souffrir la plus légère apparence de rudesse.

Les endroits voilés par la nature, perdent chez elles leur ombrage, & tout est également lisse & poli. On sait que les sectateurs de Mahomet, pour qui des moustaches sont un ornement, & la barbe un signe de distinction, ne veulent rien de velu sur le reste de leur corps. Les habitans de l'Égypte, quelqu'ils soient, ont le même goût; la plupart ne se servent que du rasoir pour cette opération; d'autres, comme en Turquie, font usage d'un dépilatoire que les Turcs appelent *rusma* & les Arabes *nouret*. Afrique.

Les femmes, & je n'entends pour cette fois que celles qui sont mariées (car les filles se conservent telles sont, & ce n'est que le jour même de leur mariage qu'on leur arrache impitoyablement le voile de la nature); les femmes, dis-je, jalouses d'entretenir sur tout le corps un poli exact & uniforme, ne se servent ni du rasoir, ni du *nouret*, lesquels laissent après eux des vestiges rudes au toucher, & c'est ce qu'elles ont le plus grand soin d'éviter. Elles se soumettent à une opération douleureuse, à un arrachement violent & total, qui se fait par l'application du miel cuit, de la térébenthine, ou de quelque gomme, & quand ces matières sont desséchées, on les enlève avec tout ce qui y adhère.

Afrique.

Après le désir d'avoir la peau douce & du plus beau poli, le soin le plus cher aux femmes est d'acquérir beaucoup d'embonpoint. Pour arriver à cette perfection de beauté, elles usent de différentes drogues, comme des noix du cocotier, des bulbes d'hermodactes, en arabe *Chamire*, rapées & mêlées avec du sucre.

L'idée d'une femme très-grasse est presque toujours accompagnée en Europe de celle de la molesse des chairs, de l'affaissement des formes, du défaut d'élasticité dans les contours. Les femmes de l'Orient plus favorisées de la nature y conservent plus long-temps que les autres la fermeté des chairs ; cette propriété précieuse, jointe à la douceur, à la blancheur de leur peau, à la fraîcheur de leur carnation, les rendent très-agréables, en font des masses très-appétissantes, lorsque leur embonpoint n'est pas porté à l'excès.

Afrique.

CHAPITRE VI.

Chiens.—Chats.—Animaux domestiques,--Mangoutes ou Ichneumous.—Crocodiles.—Tortue du Nil, ennemie des Crocodiles.

AU milieu de la population de Rosette existe une horde d'animaux généralement accueillis par l'homme, mais rebutés par les musulmans: les chiens sont pour eux des bêtes immondes, &, par une de ces contradictions inconcevables, il y a peu de villes dans le monde qui aient autant de chiens que celles de l'Egypte. Ils y sont constamment réunis dans les rues, leur seule habitation. Ils n'y ont d'autre nourriture que ce qu'ils peuvent rammasser aux portes des maisons ou découvrir en fouillant dans les immondices. Il est sans doute étonnant qu'au milieu d'une vie de misère & de souffrance, plusieurs de ces chiens ne soient pas fréquemment attaqués de l'hydrophobie. Cette maladie est inconnue sous le ciel brûlant de l'Egypte. Les habitans que Sonini a consultés n'en avaient pas l'idée. Les chiens d'Egypte sont une race de grands lévriers qui feroient très-beaux, s'ils

Afrique.

étaient soignés. Les Bédouins moins superstitieux que les Turcs, nourrissent de grands lévriers, qui sont la garde autour de leurs tentes; tuer le chien d'un Bédouin, ce serait s'exposer soi-même à perdre la vie.

Avec l'aversion la plus décidée pour les chiens, les Turcs ont beaucoup de goût pour les chats, Mahomet les aimait. Le chat peut s'introduire dans les mosquées, tandis qu'un chien qui entrerait dans les temples, les souillerait de sa présence & serait mis à mort à l'instant.

Les climats chauds de ces contrées antiques que l'homme a couvert de ses peuplades & de ses troupeaux, nourrissent les animaux les plus doux & les plus dociles dans les genres qu'il s'est appropriés; tandis que ceux qui, dans les parties dépeuplées de ces mêmes contrées, sont restés sauvages, ont une extrême férocité. Les animaux domestiques ne sont nulle part plus familiarisés, &, pour ainsi-dire, plus exactement domestiques que dans les pays chauds de l'Orient. Le cheval aussi ardent que l'air qu'il respire, y est néanmoins d'une extrême douceur. Le bufle, à peine sorti de son état de liberté sauvage, portant encore la physionomie de la férocité, est aussi traitable que le bœuf l'est en Europe. Le dromadaire, paissant en liberté

Afrique.

pendant le jour, vient le soir s'accroupir de lui-même devant la tente de son maître, & cette même tente couvre le Bédoin, & sa famille aussi-bien que sa jument, quelques chèvres & quelques brebis.

Un animal qui pourrait augmenter le nombre de ceux que les Egyptiens ont habitué à la domesticité, est la mangouste ou l'ichneumon. Sonini relève les fables que l'on a débitées sur cet animal & les auteurs qui les ont copiées. Objet du culte sacré de l'ancienne Egypte, il y était réputé l'ennemi des crocodiles. Assez semblable, pour les habitudes, aux belettes & aux putois, les mangoustes se nourrissent de rats, d'oiseaux, de reptiles. Elles rôdent autour des habitations, elles s'y glissent même, afin de surprendres les poules & dévorer leurs œufs. C'est ce goût naturel pour les œufs qui les porte à fouiller quelquefois dans le sable, avec l'intention de découvrir ceux que les crocodiles y déposent, & c'est ainsi qu'elles s'opposent en effet, à la trop grande propagation de ces détestables animaux. Mais on rit actuellement, lorsqu'on lit que s'élançant dans la gueule béante des crocodiles, elles se glissent dans leur ventre, & n'en sortent qu'après leur avoir mangé les entrailles. Si l'on a vu quelques mangoustes se jetter avec fureur sur de petits

Afrique. crocodiles qu'on leur présentait, c'était l'effet de leur appétit pour toutes sortes de reptiles, & nullement celui d'une haine particulière; & ce qui prouve que cette intimité n'est point particulière, ni l'effet d'une loi de la nature en vertu de laquelle elles auraient été chargées spécialement d'arrêter la multiplication de ces amphibies, c'est qu'elles sont très-communes dans la Basse-Egypte, où il n'y a point de crocodiles, tandis qu'elles sont plus rares dans l'Egypte supérieure où les crocodiles sont à leur tour très-nombreux.

L'antipatie pour le crocodile, mal à propos attribuée à la mangouste, est réellement un sentiment inné dans un animal d'un tout autre genre, c'est une espèce de tortue du Nil qui ne se trouve que dans le Haut-Nil où les crocodiles sont confinés. Lorsque les petits crocodiles éclosent, & qu'ils gagnent le fleuve, cette tortue se jette sur eux & les dévore; & ce qui prouve son antipathie naturelle, c'est qu'on a été à portée de remarquer que de cinquante petits crocodiles, nés de la même ponte, sept seulement avaient échapés au *Thirsé* (nom générique des tortues en arabe).

Avec de grandes dispositions à la domesticité, les mangoustes ne sont point domestiques en Egypte. Les habitans n'ont pas même le

Afrique.

ſouvenir que leurs pères en aient élevées. Le nom de *mangouſte*, celui *d'ichneumon*, de *rat de pharaon* n'y ſont point connus à préſent. Les Egyptiens actuels qui n'ont pas plus de conſidération pour le mangouſte que nous n'en avons pour les fouines & les putois, la nomment *nems*.

Afrique.

CHAPITRE VII.

Château de Rosette. --- Dattiers. --- Houhous. -- Huppes. -- Tourterelles. --- Chevêches. --- Demoiselles. -- Guepes. --- Lotos. -- Raquette. -- Douwa. -- Sycomore. --- Schisme. -- Molochie. -- Bannie. --- Oignons. --- Fénu grec. -- Natron. --- Vignes.

A QUELQUE distance & au nord de Rosette est un vieux château ruiné, qui était destiné, de même qu'une autre place sur la rive opposée du Nil, à défendre l'entrée du fleuve. A présent l'un & l'autre ne sont guère à moins d'une lieue de la mer. Celui-ci, dont la construction est communément attribuée à S. Louis, est presqu'entièrement démoli. Il portait encore quelques pièces de canon hors d'état de servir. Des monumens anciens ont été employés à sa bâtisse. On y remarquait plusieurs pierres chargées d'hiérogliphes.

Les dattiers sont très-multipliés dans toutes ces contrées. Plusieurs espèces d'oiseaux se perchent sur leurs longues feuilles, tandis que d'autres sautillent de branche en branche sur les haies épaisses des enclos. L'on y voyait des houhous, des huppes, des tourterelles, des

chevêches ou petites chouettes. Le premier de ces oiseaux qu'on a mal à propos comparé au coucou, quoique assez commun dans les environs de Rosette & de Damiette, n'était pas connu des naturalistes avant mon voyage, dit le citoyen Sonini. On y voyait aussi le troglodyte dans les haies, de toutes parts des pinçons, des alouettes dans les lieux découverts, & près des eaux beaucoup de bergeronettes ou lavandières. Les bergeronettes jaunes qui n'y sont que de passage y arrivaient. C'était l'époque, au mois d'octobre, où les oiseaux voyageurs se rendent de toutes parts dans la Basse-Egypte, les canards de plusieurs espèces y venaient animer les amas d'eaux écartés, tandis que les grives s'y tenaient près des habitations. Il semblait que tout ce que la nature avait produit de plus charmant devait se réunir dans les jardins de Rosette. L'on y voyait un grand nombre d'une espèce remarquable de ces jolis insectes que leur élégance & leur parure ont fait nommer *demoiselles*. Un autre insecte de l'espèce des guêpes, s'y faisait remarquer par les couleurs les plus brillantes. Afrique.

Les larges feuilles du *lotus* couvraient la surface des ruisseaux & des fossés. Cette plante est le *noufar* des Arabes, d'où nous avons fait *nenuphar*; c'est une nymphée à fleurs blanches

Afrique.

& odorantes. Ses racines sont un des alimens les plus communs des Egyptiens, comme il l'était jadis sous le nom de *lotos*. Le citoyen Sonini relève ici les auteurs depuis Maillet, jusqu'à M. Pauw qui n'ont pas voulu reconnaître le *lotos* dans la nymphée, & qui ont contesté son existence, jusqu'à décider que cette plante avait disparu de l'Egypte.

Ce qui a contribué à jetter la confusion dans l'histoire du *lotus nymphée*, c'est qu'on l'a pris souvent pour une plante d'un tout autre genre, à laquelle les anciens avaient donné le nom de lotos, & qui servait de nourriture à certains peuples de l'Afrique, lesquels pour cette raison on appelait *Lotophages*. Celui-ci est un arbrisseau, espèce de jujubier sauvage, & qui croît dans quelques parties de la Barbarie. Parmi les plantes utiles on y remarque la *raquette* dont les habitans mangent les fruits. Le *dourra* espèce de grand millet, objet de grande culture dont on évalue le produit à cinquante pour un; et parmi les arbres, le *feissaban* ou l'acacia à fleurs jaunes & à odeur, le sycomore dont les anciens employaient le bois aux caisses des momies, & le *atlé*, espèce de grand famaris, encore peu connu, dont le bois est le seul un peu commun que l'on ait en Egypte soit pour brûler, soit pour travailler : aussi les habitans disent-ils

que si l'atlé manquait : le monde irait mal. Un arbrisseau plus rare cultivé dans quelques jardins est le *schishmé* dont les graines sont regardées par les Egyptiens comme un spécifique contre l'ophtalmie si ordinaire dans leur pays. Afrique.

Presque toutes les espèces de légumes d'Europe abondent dans les jardins de Rosette. Le figuier-bananier, fort rare au Caire & qu'on ne voit point au de là, & le corossol ou cachemantia, arbres exotiques, y sont cultivés avec succès. Diverses plantes alimentaires, qui quoique exotiques y sont très-multipliés, y sont aussi cultivés à l'ombre des vergers, telles que la *mélochie* ressemblante à la guimauve, & la *bamie* rapprochée aussi des mauves. Les dernières y sont aussi très-abondantes. Ces vergers délicieux présentent en abondance des oranges, des citrons, des limons, du cédras, des pampelmousses ; presque toutes les sortes de fruits étaient alors en maturité & c'était l'hiver, quel est celui de nos printemps, dit M. Sonini, que nous ne consentirions pas à échanger contre un hiver pareil. Les oignons, si en crédit chez les anciens Egyptiens, y sont encore extrêmement communs, on les vend dans les rues cuits ou crus, & ils y sont presque pour rien. Le prix de la nourriture d'un homme de journée à la campagne était d'un médin, environ cinq liards

Afrique. de notre monnaie ; avec ce modique salaire, il achetait des oignons & du pain, autant qu'il pouvait en manger, & il lui restait encore quelques *bourdes*, petite monnoie du cuivre, dont huit font la valeur du médin.

On vendait aussi dans les rues de Rosette le fénu-grec, en arabe *helbé*. Cette plante est cultivée comme fourage ; mais ce qui paraîtra fort extraordinaire, c'est que les Égyptiens mangent eux-mêmes le fénu-grec, en sorte qu'on aurait raison de l'appeller le fourage des hommes. Il est parmi eux en si grande recommandation que suivant un de leurs proverbes : *heureux sont les pieds qui pressent la terre sur laquelle croît le helbé.*

Il y a dans Rosette des magasins de natron, & des manufactures où on l'emploie. L'on sait que c'est un sel alkali terreux, ou alkali minéral, qui se trouve plus particulièrement en Egypte, dans un lac appelé *Terrana*, situé au milieu d'un désert que les anciens ont appelé désert de Nitrie (& depuis saint Macaire), parce que notre salpêtre leur étant absolument inconnu, ils avaient donné le nom de nitre à la substance que les Arabes désignent sous la dénomination de *natroun*, de laquelle nous avons fait *natron*. C'est faute d'avoir examiné les passages de Théophraste, de Dioscoride, de Ga-

lien & de Pline, que plusieurs modernes ont confondu le nitre & le natron qui sont des matières très-différentes.

Cet alkali minéral posséde les mêmes propriétés que l'alkali végétal ou la soude, mais à un plus haut degré d'activité. Son principal usage est pour le blanchîment du fil & de la toile. L'on s'en sert aussi dans les teintures, à la préparation des cuirs, à faire le verre, à blanchir le linge, dans la pâte en guise de levain, pour conserver les viandes & les rendre tendres; enfin pour mêler avec le tabac en poudre & lui donner du montant.

A une demi-lieue au midi de Rosette sur la rive occidentale du Nil est *Dgeddié*, village assez considérable, aux environs duquel croissent dans le sable une grande quantité de plants de vigne; c'est de-là que se tire la provision de raisin pour Rosette & Alexandrie. Quoique l'on ne fasse point de vin en Egypte, les pieds de vigne ne laissent pas que d'y être très-multipliés. Les vins d'Alexandrie & de quelques autres cantons de l'Egypte étaient jadis très-renommés.

A peu de distance, au dessous de *Dgeddié*, est la mosquée d'Abou-mandous, où l'on passe le Nil quand on veut se rendre au Delta. Cette partie intéressante de l'Egypte inférieure, est

Afrique.

une plaine immense, mais elle n'a pas la monotonie fatigante & ordinaire aux pays plats. Les villes & les villages sont bâtis sur des monticules qui s'élèvent au dessus du niveau de l'innondation; des bosquets que la verdure n'abandonne jamais, des arbres isolés, mais peu éloignés les uns des autres, bornent la vue, & ne la laissent s'étendre que par de nombreuses échappées, qui la conduisent à des points, plus ou moins éloignés, plus ou moins agréables; des enclos où croissent des plantes de toute espèce, où les pommes dorées de l'oranger couronnent les fleurs les plus parfumées & les utiles & modestes herbes potagères; des champs sur lesquels la fertilité a fixé son séjour; les cabanes mêmes des cultivateurs, les animaux qui vivent à l'entour, tout plaît dans un paysage aussi varié, tout y réjouit l'âme & flatte les yeux.

CHAPITRE

Afrique.

CHAPITRE VIII.

Eau du Nil.—Peste.—Ophtalmie—Circoncision des femmes.—Saadis ou mangeur de serpens.

Les anciens ont exalté l'eau du Nil jusqu'à lui attribuer la propriété de féconder les animaux & les femmes, des modernes l'ont dépréciée, jusqu'à voir en elle la cause d'une foule de maladies. Monsieur Sonini laissant les merveilles au rang des fables, refute ces derniers par sa propre expérience, la meilleure des discussions, ou plutôt celle qui les termine toutes. Pendant la durée de mon voyage, dit-il, je n'ai point eu, non plus que mes compagnons, d'autre boisson que l'eau pure du Nil: nous l'avons bue dans toutes les saisons, à celle même où l'inondation la charge tellement de limon, qu'elle en devient épaisse, rougeâtre, & vraiment dégoûtante à la vue, sans qu'aucun de nous ait éprouvé d'incommodités. J'en faisais en mon particulier un usage immodéré, ayant toujours été tourmenté d'une soif brûlante dans les pays chauds, & jamais elle ne m'a fait de mal. Seulement on la clarifie lorsqu'elle est chargée de

Afrique.

limon, en la battant dans de grandes *jarres*, en y jettant quelques amandes douces, légèrement écrasées & en en frottant les bords du vase.

Il répond de même, en les refutant, aux argumentateurs contre le climat de l'Egypte, & qui vont jusqu'à regarder ce pays comme le berceau de la peste.

La peste, dit-il, endémique dans plusieurs autres contrées de l'orient, ne l'est point en Egypte; elle n'y prend jamais sa source : lorsqu'elle s'y annonce, c'est qu'elle y a été apportée soit de Constantinople, ou de quelques autres parties de la Turquie, soit de l'intérieur de l'Afrique ; & ce qui prouve que le climat de l'Egypte, loin de produire la plus funeste des contagions, paraît au contraire se refuser à ce qu'elle s'y introduise ; c'est qu'à l'époque de mon voyage, il y avait plus de douze ans qu'elle ne s'y était fait ressentir, quoique les habitans ne prissent aucune précautions pour s'en garantir. L'on a su qu'en 1780, une caravelle du grand Seigneur était entrée dans le port vieux d'Alexandrie, ayant la peste à son bord. Les Turcs descendirent à terre, se répandirent dans la ville sans qu'on en conçut la moindre inquiétude, & il n'en résulta aucun accident. Dans les occasions rares où la peste s'y montrait, elle y causait de grands ravages, & cette circonstance seule au-

rait suffi pour prouver qu'elle n'y était pas habituelle.

Mais une maladie véritablement endémique est l'ophtalmie, ou inflammation des yeux; c'est le pays des borgnes & des aveugles. Il n'est pas commun d'y rencontrer des yeux parfaitement sains, ou des paupières qui ne soient pas gonflées ou chassieuses. La chaleur excessive, l'air impregné de particules nitreuses, la poussière âcre & brulante que les vents répandent dans l'atmosphère, sont les principales causes des maux d'yeux.

La circoncision en Egypte n'est point particulière aux hommes; il en est aussi une pour les femmes, dont l'usage remonte à l'ancienne Egypte. Il s'est transmis à ses seuls descendans: car les étrangères qui sont venues habiter le même pays n'y sont pas soumises; elle n'en ont pas besoin.

Personne avant Sonini n'avait examiné & fixé avec exactitude ce point important de l'histoire naturelle de l'homme. Avant que l'occasion se fut présentée, dit-il, de m'assurer de la nature de la circoncision des Egytiennes, j'étais aussi de l'opinion qu'elle consistait dans l'amputation de l'excédent des nymphes ou du clitoris, suivant les circonstances, & suivant que ces parties étaient plus ou moins prolongées. Je résolus

Afrique.

de fixer enfin l'opinion à ce ſujet, & je formai le deſſein aſſez hardi de faire circoncire une femme chez moi; je parvins à avoir dans ma chambre une femme dont le métier eſt de circoncire les autres, & deux jeunes filles, dont l'une avait été circonciſe depuis deux ans, & l'autre qui allait l'être. J'examinai d'abord la petite fille à circoncire; elle avait environ huit ans, & elle était de race Eyptienne; je fus fort ſurpris de la voir porter une excroiſſance épaiſſe, flaſque, charnue, & recouverte de peau. Cette excroiſſance prenait naiſſance au-deſſus de la commiſſure des grandes lèvres, & elle pendait d'un demi-pouce le long de cette même commiſſure. L'on s'en formera une idée aſſez juſte, ſi on la compare pour la groſſeur & même pour la forme, à la caroncule pendante, dont le bec du coq-d'Inde eſt chargé.

L'opératrice s'aſſit ſur le plancher; elle fit aſſeoir la petite fille devant elle &, ſans aucune préparation, elle ſe ſervit d'un mauvais raſoir pour couper l'excroiſſance ſingulière dont je viens de parler. L'enfant ne donna pas des marques d'une grande douleur; une pincée de cendres fut le ſeul topique appliqué ſur la plaie, quoiqu'elle ne laiſſât pas que de jetter beaucoup de ſang. L'opératrice ne toucha pas aux nymphes, ni au clitoris, & ces parties n'étaient

pas apparentes au-dehors, à cet enfant, non plus qu'à l'autre fille plus âgée, qui avait été circoncise. Afrique.

C'est-là en quoi consiste la circoncision des filles Egyptiennes, & l'on conçoit que c'est une opération nécessaire : car cette espèce de caroncule alongée prend de l'accroissement avec l'âge ; & si on la laissait, elle couvrirait l'ouverture entière de la vulve. La circonciseuse m'assura qu'à l'âge de vingt-cinq ans, l'excroissance aurait plus de quatre pouces de longueur.

A présent si l'on considère la nature d'une excroissance, signe distinctif des femmes indigènes de l'Egypte, & à laquelle Buffon avait refusé d'ajouter foi, on lui reconnaîtra de la conformité avec celle qui à l'autre extrémité de l'Afrique, est particulière à quelques-uns des peuples qui l'habitent, & l'on ne peut s'empêcher de penser, qu'elle n'est pas réservée aux seules Egyptiennes, & qu'elle s'étendrait depuis leur pays jusqu'au cap de Bonne-Espérance, par une ligne, qui ne comprendrait que les femmes basannées, & non les négresses, qui n'ont rien qui en approche. Cette conjecture acquiert quelque poids, par la certitude que l'on a que les femmes Abissines se font circoncire comme les Egyptiennes ; & quoique l'on n'ait rien de certain sur le motif de cette opéra-

Afrique. tion en Abiffinie, il eft plus probable qu'elle eft la fuite d'une conformation femblable chez les unes & les autres, avec d'autant plus de raifon, que les femmes qui font métier de circoncire les autres en Egypte, font du Saïd, la partie de ce pays qui avoifine de plus près l'Abiffinie; elles fe répandent dans les villes & les villages & crient dans les rues : *à la bonne circonciseuse*.

Sonini a jeté auffi de nouvelles lumières fur les Saadis, ou mangeurs de ferpens. La race des Pfyles, dit-il, de ce peuple qui fe flattait d'avoir la puiffance de braver les ferpens, d'en guérir les morfures, s'eft perpétuée en Egypte. Il y exifte une fecte très-nombreufe de gens qu'on appelle *Saadis*, du nom de leur fondateur, dont ils célèbrent chaque année la fête. Ils vont en proceffion dans les rues, tenant chacun à la main un ferpent vivant qu'ils mordent, déchirent & avalent par morceaux en faifant des contorfions & des grimaces effroyables. Curieux d'examiner de près un de ces mangeurs de ferpens, nous employâmes, M. Forneti, conful de Rofette, & moi, les mêmes moyens que nous avions mis en ufage pour nous procurer la certitude de l'opération de la circoncifion; & un *Saadi* vint dans ma chambre, accompagné d'un prêtre de fa fecte.

Celui-ci portait dans son sein un gros serpent qu'il ne cessait de manier. Après avoir récité une prière, il le remit au *Saadi*. J'observai que les dents du reptile avaient été arrachées; il était au surplus plein de vie; sa couleur etait d'un vert sombre & cuivré.

Afrique.

Le *Saadi*, d'une main vigoureuse, saisit le serpent, qui s'entortilla autour de son bras nu. Il commença à s'agiter; sa figure se décomposa; ses yeux s'égarèrent, il poussait des cris horribles, & le forcené mordit l'animal à la tête & en emporta un morceau, que nous lui vîmes mâcher & avaler. A ce moment, son agitation devint convulsive; ses bras s'élançaient violemment de tous côtés & frappaient tout ce qu'ils rencontraient. Occupés à le fuir, nous aurions voulu que cet enragé fut bien loin. Enfin, le prêtre lui enleva le serpent, l'agitation s'appaisa par degrés & elle se changea en un accablement total, qui dura quelques instans.

Les Turcs qui assistaient à cette bizarre & dégoûtante cérémonie, étaient bien persuadés de la réalité de ce saint emportement. Il est bien vrai que, soit charlatanisme, soit bonne-foi, il n'est pas possible de rendre d'une manière plus frappante les transports de la fureur & de la rage, ni d'avoir devant les yeux un homme

Afrique.

dans un état plus épouvantable. Au reste, ces hommes sont très-considérés en Egypte ; mais les Turcs des autres parties de l'empire ottoman n'en font que rire.

CHAPITRE IX.

Départ de Rosette.—Préparatifs pour le voyage au désert de Nitrie.—Camp de Bédouin.—Opinions particulières à ceux-ci.—Voyage à travers le Bahiré.— Bédouin.— Fèves.— Damanhour—Route jusqu'au désert.—Plaines magnifiques.—Lièvres.— Oiseaux.— Bœufs sauvages.—Gazelles.—Tigres.—Autruches.

Il y avait plus de deux mois que j'étais à Rosette, & les troubles de l'Égypte, loin de cesser, semblaient augmenter. Plusieurs Beys étaient alors en guerre entr'eux, les vaincus (Mourad & Ibrahim) chassés du Caire, s'étaient réfugiés dans le Saïd. Le désordre le plus complet désolait la surface de ces contrées, & toute entreprise de voyage passait pour une témérité. Mais j'étais las de rester dans l'inaction, & je souffrais de voir mon temps s'écouler, ainsi que les fonds plus modiques que je tenais du gouvernement, sans atteindre le but que je m'étais proposé de parcourir l'Égypte; & puisqu'il était impossible de pénétrer dans la Haute-Egypte, je résolus de visiter

Afrique.

pas du canal d'Alexandrie. Ses eaux détournées par le travail des Bédouins arrachaient à la stérilité une assez grande étendue de terrain. On était prévenu dans le camp de notre arrivée. C'est au milieu de ces sociétés du désert qu'il faut chercher la franche cordialité, qui fait à l'instant d'un hôte, un ami & un frère. Les femmes n'y craignent pas, comme celle des autres nations de l'Egypte, de se montrer le visage à découvert, ni de converser franchement avec l'étranger. Les jeunes pourraient passer pour n'être pas dépourvues de beauté quoiqu'elles aient le teint basané. J'ai trouvé chez mes hôtes une opinion singulière que la tradition avait consacrée parmi eux. Ils prétendaient que leurs ancêtres étaient européens & chrétiens, & qu'un de leurs vaisseaux ayant fait naufrage sur les côtes de l'Egypte, ils avaient été dépouillés & réduits à vivre dans le désert.

Après avoir présenté quelques bagatelles aux femmes de mon hôte, nous partîmes le premier janvier 1778, à huit heures du matin. Je montais un très-beau cheval. L'on voyait sur une hauteur, & à une lieue de distance du camp vers le nord-ouest, un village nommé *Karium*. Nous continuâmes à suivre le canal d'Alexandrie en nous dirigeant au sud-est; de

ce côté, il n'y avait que de très-petits cantons en culture; le reste n'était qu'une plaine de sable. J'avais pris les devants; j'arrivai à un village appelé Rersik, à côté duquel campaient des Bédouins de la même tribu que Hussein. Le *Scheick*, sans savoir qui j'étais, me conduisit dans sa tente. Je lui fis entendre que j'étais français : aussitôt je fus entouré d'une foule de Bédouins & de femmes qui me regardaient, m'examinaient, me tâtaient, comme si j'eusse été un homme extraordinaire. Nous arrivâmes vers midi dans un village, ou plutôt trois villages placés à côté les uns des autres, nommés *Sentow*. Hussein me conduisit chez le *Scheick-el-Belled*, chef du pays auquel je présentai la lettre ou l'ordre d'Ismaël-Bey. Il ne savait pas lire, mais il connaissait très-bien le sceau du commandant général. On nous servit un dîner fort dégoûtant. Nous reprîmes notre route à deux heures, à travers des plaines qui, de tous côtés, se confondent avec l'horizon, & que la culture embellissait. Elles étaient couvertes de féves en fleurs. Cette plante fut en horreur aux anciens Egyptiens; elle couvre aujourd'hui de vastes campagnes. Aucune plaine que je connaisse ne peut être comparée à celle que nous traversions; quelques monticules semblaient y avoir été placées exprès pour inter-

Afrique.

Afrique.

rompre une uniformité brillante de fleurs, & des ruines d'habitations abandonnées en rendaient l'aspect plus pittoresque. Nous arrivâmes le soir à *Guebil*, village situé sur la rive occidentale du canal d'Alexandrie, &, comme tous ceux que j'avais vu, bâti en terre. Le 2 janvier, nous passâmes le canal entièrement à sec vis-à-vis *Guebil*, & nous arrivâmes à *Damanhour* à dix heures du matin. C'est la capitale de la province du *Bahiré*, un des plus beaux pays du monde.

La ville de Damanhour est grande, mais mal bâtie, presque toutes les maisons n'y étant construites qu'en terre ou en mauvaise brique. C'est la résidence du Bey ou gouverneur de *Cahiré*, & d'un *Caschef*, ou commandant particulier. Elle est le centre du commerce du coton que l'on recueille dans les vastes & belles plaines des environs. La ville était infectée d'une grande quantité de filles publiques. J'y reçus un exprès de M. Forneti, qui me mandait de Rosette qu'on y parlait hautement de l'or que j'avais déjà recueilli, de celui que les chameaux des Bédouins était destinés à transporter, & que je devais me tenir sur mes gardes. Afin de continuer notre route vers le désert, nous partîmes de Damanhour le 4 à neuf heures du matin. Nous nous dirigeâmes

au ſud pendant une lieue & demie juſqu'au village de *Graguess*. De Graguess, nous marchâmes au ſud-ſud-eſt pendant une demi-lieue, juſqu'au village de *Dentschell*. Le chemin nous conduiſit juſqu'à *Faſt*, enſuite au ſud-eſt un quart de lieue juſqu'à *Schambrenoum* & *Farress*, deux lieux contigus. De *Schambrenoum*, nous marchâmes au ſud quart ſud-eſt environ une demi-lieue, & nous arrivâmes à *Nagreſch* où nous paſſâmes la nuit. A notre approche, les habitans ſe cachèrent & fermèrent les portes, dans la perſuaſion que nous étions un *Caſchef*, ou des Bédouins qui venaient pour les piller. *Nagreſch* était entourée d'eau. Nous quittâmes cet endroit à huit heures du matin. En ſortant, j'aperçus trois Bédouins. Je pouſſai mon cheval vers eux, mais Huſſein me fit prier de ne pas inquiéter ces trois hommes qui étaient de ſes amis, quoiqu'il convînt qu'ils fuſſent des voleurs. Nous fîmes le ſud-oueſt pendant un quart de lieue. Je rencontrai un officier de Mamelouks, qui me prenant pour un Turc, me ſalua du *ſalam aleikum*. La route va au ſud pendant un quart de lieue, enſuite au ſud-eſt pendant une demi-lieue, juſqu'à *Kamſés*, bâti ſur le bord d'un grand canal. En marchant au ſud pendant un quart de lieue, nous traverſâmes *Kadouss* & *Abouamer*;

Afrique.

Afrique.

& ensuite au sud-est, l'espace d'une demi-heure, nous trouvâmes *Biban* ; un quart d'heure après, au sud-ouest, nous rencontrâmes *Herbeté*, & au bout d'une demi-heure, au sud, deux villages qui portent tous deux le nom d'Honèze. Toutes les portes furent fermées, & il fallut avoir recours aux menaces pour obtenir un petit abri. Nous touchions au désert. Le village d'Honèze marquait la séparation de la plus brillante végétation & de l'aridité, de la terre fertilisée par les épanchemens du Nil & des sables qu'humectent inutilement des rosées abondantes.

Le 6 janvier au matin nous entrâmes dans une des portions dépeuplées du globe. L'immense désert de la Lybie s'ouvrait devant nous. Aucun chemin, aucun sentier ne peut y guider les pas. L'arabe, familiarisé avec ces solitudes, & guidé par l'inspection des astres ne s'y égare jamais. Je me représente encore Hussein, rarement sur son chameau, les mains derrière le dos, & marchant avec une tranquille insouciance, où aucune remarque ne peut le diriger, & comme s'il eut été dans la promenade la mieux alignée. Le nom arabe de ces lieux de nudité, dans lesquels il n'existe pas un atome de terre végétale, & où tout est sable & pierre, est *Dsjebel* qui veut dire montagne. En effet le sol

s'y

s'y élève par une pente douce qui forme d'abord des éminences, puis des collines, & enfin des montagnes. Afrique.

Nous montâmes insensiblement pendant deux ou trois lieues sur un sable fin & mouvant, nous trouvâmes ensuite des plaines couvertes de cailloux : aucun arbre ne présente un ombrage sous lequel le voyageur puisse respirer. Ce n'est que dans les gorges qui séparent les collines que rampent quelques plantes dures & maigres & quelques arbrisseaux à feuillages rares, qui servent de pâture & de retraite aux lièvres, aux gazelles & à d'autres animaux sauvages. Des espèces de lézards ont aussi leurs trous au pied des arbustes; j'y vis des merles & quelques autres oiseaux coureurs, qui s'y nourrissent de moucherons & d'insectes.

Nous marchâmes toute la journée au sud-ouest, nous nous arrêtâmes vers six heures du soir & nous passâmes la nuit couchés sur le sable. Depuis minuit, nous fûmes mouillés par une rosée abondante, autant que si nous eussions été exposé à une forte pluie. Nous souffrîmes beaucoup du froid, mais nous ne voulions pas allumer du feu de peur d'être découverts. Nous nous remîmes en route à cinq heures du matin, & dès que le brouillard fut dissipé, nous aperçûmes de toutes parts des troupeaux de

Afrique.

gazelles & de bœufs ſauvages. La chair de ceux-ci eſt bonne, & leur cuir eſt recherché à cauſe de ſa force & de ſon épaiſſeur, les Arabes les pourſuivent à cheval, ainſi que les gazelles, d'autres fois ils ſe cachent derrière des bouquets d'arbriſſeaux pour les ſurprendre & les tirer. Mais un ennemi plus dangereux pour ces animaux, ſur-tout pour les gazelles eſt le tigre de toute eſpèce, & dont le genre entier eſt connu en Egypte ſous le nom arabe de *mémoura*. Je remarquais fréquemment des traces d'autruche.

Afrique.

CHAPITRE X.

Lacs de Natron.—Sel gemme.—Mer sans eau. —Couvent de Cophtes.— Troupe d'Arabes voleurs.—Entrée dans le monastère. —Départ d'Hussein.—Moines Cophtes.—Mauvais procédés des Moines. — Départ de Zaïdi-el-Baramous.—Ouardan. — Retour à Rosette.

NOUS avions fait environ treize à quatorze lieues depuis *Honeze* en montant sans cesse sur un plan qui s'élève par degrés. Nous arrivâmes au sommet d'une colline, ou plutôt d'une chaîne de collines s'étendant au nord nord-ouest; vis-à-vis & à trois ou quatre lieues de distance, est une autre chaîne parallèle à la première: elles forment entre-elles un vallon profond, & sillonné de gorges étroites & plus profondes. Les côtés de ce vallon sont taillés à pic depuis le sommet des collines, jusqu'au plus haut de la moitié de leur hauteur: le reste est une pente adoucie de sable fin & sans consistance. C'est au fond du vallon & au pied de la colline de l'est que sont les lacs de Natron. Ils captivent les regards du voyageur fatigué de l'effrayante monotonie du désert. Une multitude d'arbrisseaux

Afrique.

ombragent leurs bords, les roseaux & les autres plantes aquatiques verdissent sa surface, des troupeaux de bêtes fauves & des oiseaux tels que le brillant phenicoptère ou flamant s'y réunissent pour s'y désaltérer. Il n'est pas possible de fixer l'étendue de ces lacs, elle varie selon les saisons : dans celle ou l'eau abonde le plus, les deux lacs n'en font plus qu'un beaucoup plus long que large, qui occupe un espace de plusieurs lieues : à d'autres époques ce ne sont plus que des étangs peu spacieux. Cette variation des eaux des lacs arrive en même temps que celle des eaux du Nil, mais en raison inverse; quand le fleuve commence à déborder, les lacs diminuent, les eaux semblent y revenir au contraire quand celles du Nil diminuent. Les anciens tant étrangers que gens du pays ont observé ce fait & l'ont attribué mal-à-propos ainsi que les Egyptiens de ce temps, à une communication impossible entre les eaux du Nil & celles du Natron; si l'on réfléchit que l'accroissement du Nil, occasionné par les pluies de l'Abissinie, commence au solstice d'été, c'est-à-dire dans la saison la plus chaude & la plus sèche de l'Egypte, & qu'au moment ou le fleuve est retiré, ou pendant l'hiver, les pluies ne laissent pas que d'être abondantes dans la partie septentrionale du même pays, on reconnaîtra que la

saison où le Nil augmente doit être aussi celle à laquelle des eaux répandues sur les sables se dessèchent & diminuent, & que d'un autre côté, des pluies locales, qui ne peuvent influer en rien sur le débordement du Nil, suffisent pour rendre plus abondantes les sources qui fournissent à ces amas d'eaux. Afrique.

Quand les deux lacs se séparent, que leurs eaux se retirent, le terrain qu'elles avaient inondé & qu'elles laissent à découvert, est chargé d'un sédiment cristallisé & durci par le soleil, c'est le *Natron*. L'épaisseur de la couche de ce sel varie en raison du séjour plus ou moin long des eaux sur le terrain; dans les endroits qu'elles ont seulement mouillés pendant un temps fort court, le Natron ne présente qu'une légère efflorescence, semblable à des flocons de neige. A certaines époques, cette substance couvre aussi la surface des eaux. Granger raconte qu'à la fin d'août, le sel du lac était congelé sur leur surface, & assez épais pour y passer dessus avec ses chameaux, mais elles étaient alors claires & limpides; elles sont peut-être les plus diurétiques des eaux.

C'est principalement au mois d'août que se font les chargemens du Natron. Il s'en trouve aussi mais en moindre quantité, pendant le reste de l'année; on le détache avec des instru-

Afrique.

mens de fer, & on le transporte à dos de chameau jusqu'à *Teranna* où on l'embarque sur le Nil, pour être conduit au Caire ou dans les magasins de Rosette. Son extraction actuelle se monte à près de vingt-cinq mille quintaux, & l'on aurait pu en tirer beaucoup plus; il se vendait pour l'ordinaire de quinze à dix-huit médins le quintal, rendu dans l'une ou l'autre de ces deux villes.

Aux environs des lacs de Natron, il y a des couches épaisses & solides de sel gemme, que l'on casse en grosses masses. Ce sel est d'un blanc éblouissant au dehors & de couleur de rose dans son intérieur. Dans quelques endroits on trouve aussi, mais beaucoup plus rarement, une autre sorte de sel gemme cristalisé en petits morceaux durs, blanchâtres, transparens & de forme pyramidales. Les moines du pays qui seuls le recueillent & le débitent attestent qu'il rend les femmes fécondes. Les orfévres égyptiens s'en servent aussi pour leurs ouvrages.

Outre ces différentes espèces de sel, les lacs du désert de Nitrie produisent encore une grande quantité de roseaux qui ne laissent pas de former un objet de commerce assez étendu. Les Egyptiens le recueillent pour faire des nattes avec leurs feuilles, & des tuyaux de pipes avec leurs tiges.

Afrique.

A une journée de marche vers l'occident est la mer sans eau *Bahr bela ma*, ancien lit d'une communication entre les lacs moeris & mareotis. Des rochers de différentes formes, dont ce canal desseché est hérissé, ont fait imaginer qu'ils étaient des portions pétrifiées de baséama. Les pierres d'aigles ou étites sont très-communes aux environs. Si l'on continue à avancer dans la même direction, celle de l'occident, au-delà de la mer sans eau dans le désert de Lybie, l'on rencontre des cantons fertiles, couvers de dattiers & de diverses autres plantes, mais sans aucun habitant; c'est du moins ce que m'ont assuré les moines & les arabes du désert.

Je m'arrêtai quelque temps près des lacs, dont je parcourus les bords: nous nous remîmes ensuite en route, nous dirigeant toujours au sud-ouest, & arrivâmes à quelque distance d'un grand bâtiment carré dans lequel vivent enfermés quelques moines cophtes. Il n'y a point d'entrée apparente, aucun chemin n'y conduit. Nous en étions à six cents pas, lorsqu'une troupe de cavaliers Bédouins sortit tout-à-coup de derrière les murs. Je reconnus l'espèce & le nombre des gens auxquels nous allions avoir à faire, j'engageai mes compagnons à une rigoureuse défense. La contenance d'une poignée d'hommes, nous étions six, en imposa à un

Afrique.

escadron de Bédouins d'environ cent hommes; mais réfléchissant que nous nous trouvions dans une immense solitude, & que si nos ennemis fuyaient, ce ne serait que pour revenir bientôt nous accabler par millier & venger, en nous massacrant, la mort de ceux qu'ils auraient perdu, je jettai mon fusil à terre, de dépit d'être forcé de me rendre à de pareils brigands. Ils nous eurent bientôt dépouillés. Argent, armes, effets, vêtemens, provisions, tout fut enlevé. Mais quelle fut ma surprise, quand je me sentis prendre par le bras, par le chef des voleurs, arabe des déserts de la Nubie, car il avait le visage noir comme un nègre; que je le vis s'informer avec soin des vêtemens & des effets qui m'appartenaient en particulier, & après avoir été trop brusquement mon valet de chambre pour me déshabiller, l'être en m'aidant à passer les différentes pièces de mon habillement, & en me remettant les armes à la main. D'autres Bédouins rendaient d'un autre côté, le même service à mes compagnons, également étonnés d'une aventure aussi singulière qu'inattendue. . . .

Telle était le fruit de la conduite vigoureuse d'Hussein. « Arabes, leur dit-il, en s'adressant » aux chefs, vous avez dépouillé un homme

» confié à ma ſauve-garde, ce dont je répond » ſur ma tête; un homme avec lequel j'ai » mangé, qui a dormi ſous ma tente, & qui » eſt devenu mon frère! je ne pourrai donc » plus rentrer ſous cette tente; je n'oſerai plus » me montrer dans mon camp; il faut que je » renonce au plaiſir d'embraſſer ma femme & » mes enfans: Arabes, ôtez-moi la vie, ou » rendez à mon frère tout ce qui lui appar» tient. » Ce diſcours qu'accompagnait la contenance la plus ferme; & pendant lequel il couchait en joue le principal chef des brigands déterminé à le tuer en cas de refus, avait fait impreſſion ſur l'eſprit des Bédouins. Arrivés près des murs du couvent, nous vîmes deſcendre par une corde, des corbeilles de pain & des plats de bois remplis de lentilles: nous nous aſsîmes en cercle ſur le ſable, & nous mangeâmes ces proviſions avec des gens qui, un inſtant auparavant étaient nos ennemis. Le chef des Bédouins exigea que je lui donnaſſe un certificat par lequel j'atteſterais qu'il ne m'avait rien volé. Je ſignai ce *bon billet*, *Laderouce*. tous mes effets m'avaient été, à la vérité, rendus, non pourtant tout mon argent, mais ce ne fût pas la faute des deux *ſchéiks* c'eſt-à-dire d'Huſſein, & du chef des Bédouins. Je fis volontiers ſe ſacrifice des deux tiers de ce que je poſſédais pour ne pas

Afrique.

encourir la haine & la vengeance des honnêtes voleurs dont j'étais entouré.

J'appris que ces Arabes, étaient prévenus de notre voyage & que, depuis son commencement, ils avaient suivis notre marche. Ils étaient le long des murs du monastère depuis trois heures du matin ; ils avaient averti les moines qu'il devait leur arriver des *Francs* ce jour-là même. Il avait été arrêté qu'ils devaient nous laisser approcher jusqu'à ce qu'ils pussent nous fusiller à leur aise ; mais à la prière des cophtes, ils consentirent à ne pas exécuter ce projet d'assassins.

Débarrassé de ces personnages dangereux, il me fallut entamer de longues discussions avec les moines. Spectateurs de ce qui s'était passé, ils ne devaient pas douter que nous ne fussions des Européens : ils feignirent pourtant de ne pas le croire, & ils exigèrent que l'un de nous démontra au père examinateur envoyé exprès, qu'il n'avait été soumis à aucune mutilation religieuse. Ils prétendaient qu'ils nous monteraient par la corde, comme la seule voie qui fut en usage ; j'insistai pour qu'une petite porte ou guichet de fer qu'on n'ouvrait que dans des occasions rares nous fût ouverte, & elle le fut pour nous & nos chameaux qui y passèrent quoique avec beaucoup de peine. La nuit était avancée

lorsque les hommes & les animaux furent dans l'enceinte. Les religieux nous conduisirent, Hussein excepté, à leur église. Nous y assistâmes à un office fort long. Il fut suivi d'un souper trop court, & qui ne consistait qu'en du riz cuit à l'eau salée. Afrique.

Le lendemain de notre arrivée au monastère Hussein me rappela les peines qu'il avait eu à me tirer d'embarras. Il me fit observer qu'il lui serait impossible d'espérer une seconde fois le même succès, que les Arabes du désert ne manqueraient pas de le tuer, s'ils nous rencontraient encore ensemble. Il m'ajouta que pour sa propre sureté il alloit repartir sur le champ, & qu'il m'offroit de me reconduire par le même chemin que nous avions pris, mais qu'il fallait se décider à l'instant. Ma détermination fut aussi prompte qu'il la pouvait désirer. Je n'avais pas entrepris ce voyage pour le terminer aussi brusquement. Chagrin de ma résolution négative, il se mit aussitôt en route, après m'avoir serré dans ses bras d'une manière affectueuse & touchante.

Cette retraite était autrefois peuplée de moines grecs; ils ont été remplacés par des cophtes, c'est-à-dire par des naturels de l'Egypte, qui ont embrassé le christianisme. C'était le séjour de la barbarie & de la stupide ignorance.

Afrique.

Le réduit actuel de ces cénobites est appelé *zaïdi el baramous*. Au dedans d'une enceinte de hautes murailles, est une espèce de petit fort entouré de fossés, avec un pont-levis. C'est-là que les moines se retirent, quand les Arabes parviennent à forcer la première muraille. Dans le petit fort, il y a une église, une citerne, des provisions, enfin tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long blocus. Les moines y gardent aussi leurs livres écrits en langue cophte, qui est composée de grec & des débris de l'ancien égyptien. Quoiqu'ils ne les lisent jamais, quoiqu'ils les laissent entassés sur la terre, & rongés par les insectes & la poussière, il n'est pas possible de les déterminer à en vendre. Ils n'étaient dans ce couvent que trois prêtres & quelques frères; mais des cophtes cultivateurs y viennent de temps en temps, faire pénitence, & apporter avec leur dévotion des moyens de subsistance pour les moines. Leurs provisions sont le fruit de leurs quêtes, & principalement des aumônes des cophtes riches du Caire : des caravanes de chameaux les leurs portent deux ou trois fois l'année; les Arabes les laissent passer librement, parce qu'ils les regardent comme leurs propres provisions. En effet, ceux qui courent le désert sont assurés de trouver dans ces monastères cophtes, tout ce qui

leur eſt néceſſaire pour eux & pour leurs chevaux, & l'on peut dire que ſi ces moines ſont utiles aux voyageurs, & pour ceux qui viennent recueillir le natron; ils ſont auſſi nuiſibles & dangereux, car ſans le ſecours que les Bédouins y rencontrent, ils ne pourraient ſubſiſter long-temps dans les environs, ni infeſter de déprédations continuelles les campagnes qui avoiſinent ce déſert. Le monaſtère dans lequel je me trouvais n'était pas le ſeul qui exiſtât dans cette contrée de déſolation. J'avais la petite maiſon inhabitée de *ſaint-Maximous*, à l'eſt-ſud-eſt; à environ deux lieues de diſtance un autre monaſtère appelé *Zaïdi Souvian*.

Afrique.

J'avais fait partir un des payſans qui étaient au couvent pour *Terrana*, où l'on m'avait dit qu'il y avait un camp de Bédouins, afin de les engager à venir nous prendre avec des montures. Le 13 janvier, c'eſt-à-dire le cinquième jour de notre retraite chez les cophtes, dix de ces Bédouins, bien armés, arrivèrent avec un chameau & des ânes. En nous diſpoſant à quitter d'auſſi vilains hôtes, je me propoſais de leur faire quelque cadeau pour le ſéjour déſagréable que nous avions fait parmi eux, je reconnus bientôt que nous avions affaire à des hommes plus dangereux que les Bédouins.

Afrique.

Le supérieur me demanda cinq à six cents sequins; je fis à mon tour ma proposition, il m'en restait six que les Arabes m'avaient laissés, je les lui offris, il les refusa & se répandit en invectives & me menaça d'indiquer ma route aux Arabes. Je sortais enfin de ce séjour infernal, & j'étais prêt à monter sur l'âne qui m'était destiné, quand le vieux moine me fit prier de lui donner les six sequins que je lui avais offerts.

En partant de *Zaïdi sel baramous*, le 13 janvier 1778, nous marchâmes au sud-sud-est pendant deux lieues, & fûmes au couvent de *Zaïdi Sourian*, d'où je partis le 14; nous dirigeant à l'est, nous passâmes à l'extrémité du dernier lac de Natron; & marchant tout le jour & toute la nuit, nous arrivâmes à cinq heures du matin au village d'*Etriss*, sur la rive occidentale du Nil, d'où je fus à *Ouardan*, grand village bâti à une petite distance du bord occidental du Nil, sur l'emplacement de *Latopolis*, ville anciennement dédiée à Latone, & à une demi-lieue au sud-sud-est d'*Etriss*. J'y louai un bateau pour me porter au Caire & retourner à Rosette & j'en partis le 16 à cinq heures du soir.

CHAPITRE XI.

Obſervations politiques ſur les Bédouins.

A La ſuite de ſon voyage dans le déſert, Sonini propoſe ſur les Bédouins, une queſtion auſſi neuve qu'intéreſſante en politique, & que les connaiſſances qu'il a été à portée de prendre ſur ces peuplades errantes & le pays qu'ils habitent, l'autoriſſent ſans doute à établir & à réſoudre.

L'exiſtence des Bédouins, exemple & fléau de la ſociété, eſt-elle plus funeſte qu'utile? C'eſt une queſtion, dit-il, qu'il n'eſt pas aiſé de réſoudre. Auſſi prompts que le vent, ils diſparaiſſent en un inſtant des points qu'ils ont bruſquement déſolés, & ils s'enfoncent dans de vaſtes ſolitudes dont eux ſeuls ont la topographie & l'habitude. Par cela même ils ſont difficiles à réprimer, encore plus à contênir. D'un autre côté, leur deſtruction outre qu'elle ferait très-lente & pour ainſi dire impraticable, deviendrait déſavantageuſe à l'Egypte. Ali-Bey avait réſolu de purger ſon pays de toutes ſortes de brigandages; déjà pluſieurs hordes avaient

Afrique.

péri victimes de la politique du gouvernement; des tribus entières s'étaient retirées au loin dans le désert; mais le peuple de l'Egypte, loin d'applaudir à ces moyens protecteurs de la propriété, murmurait hautement de la rareté des chameaux, des moutons & des autres animaux que les Bédouins ont coutume de lui fournir en abondance, & que souvent ils lui enlèvent après les lui avoir vendus.

Il semble donc que la propriété de l'Egypte est attachée à la conservation des Bédouins. En effet, ils peuvent seuls traverser avec facilité d'immenses cantons sablonneux & dépeuplés, y entretenir des communications promptes & habituelles, y fixer même leur séjour, & venir dans des lieux cultivés, échanger les nombreux troupeaux qu'ils y élèvent, contre des objets dont l'usage leur a fait des besoins. Ce serait je pense une politique préférable à celle qui commande un odieux anéantissement, que de chercher à étendre la nomenclature de ces besoins. Les hommes dont les habitudes sont les plus simples, deviennent aisément la dupe des appâts qu'on leur présente. Si l'on flattait les goûts des Bédouins; si on en créait de nouveaux, l'on parviendrait, pour leur malheur, à écarter l'antique & vénérable simplicité de leurs mœurs, & à la remplacer par une foule de

besoins

Afrique.

besoins factices. Ils auraient alors intérêt à ménager des voisins chez lesquels ils feraient assurés de trouver de quoi satisfaire leurs nouvelles inclinations.

Ne pourrait-on pas à ces moyens de besoins factices, séduisans à la vérité & que la politique a toujours employé avec succès pour la civilisation & le rapprochement des hommes, ne pourait-on pas, dis-je, ajouter ceux d'un besoin réel, & nés de l'agriculture? L'Egypte demande des bras, les Bédouins pourraient les fournir; un gouvernement sage fixerait ces peuplades errantes, sur un sol qui redemande son ancienne culture.

L'agriculture peut encore, dit Sonini, y acquérir de grands accroissemens; des canaux mal entretenus, des lacs desséchés; les eaux du Nil ne s'épanchant plus sur des terres qu'elles avaient arrosées; plusieurs autres causes, toutes fruits d'une insouciance & d'une tyrannie également barbares, ont laissé envahir par les sables, des espaces qu'une terre végétale avait couverts. Ces lieux que l'abondance réclame sont assez multipliés pour qu'on puisse, sans craindre de se tromper, en évaluer la quantité à près du quart de la partie de l'Egypte, actuellement en culture. D'autres espaces n'offrent plus qu'une végétation lan-

Afrique.
guiſſante & preſque équivalente à l'abandon; une induſtrie plus active les rendrait à leur antique abondance. L'Egypte avec toutes les reſſources que lui préſente ſon terroir, & une population qui au lieu de le dévaſter, ramenée à des principes agricoles & civiliſés, le mettrait en valeur, aurait bientôt recouvré la ſplendeur qu'elle eut autrefois & qu'elle a droit d'attendre, devenue colonie françaiſe. L'idée de s'approprier des contrées d'un ſi grand intérêt, dit Sonini, n'était dit-on pas nouvelle. Elle était entrée dans les vues de l'ancien gouvernement. Je me rappelle, continua-t-il, qu'étant au Caire, un officier français qui y paſſait pour ſe rendre dans l'Inde, était chargé de prendre des renſeignemens ſur les moyéns propres à faciliter la conquête de l'Egypte. Pour obtenir ces éclairciſſemens, il s'adreſſa au conſul, qui n'avait jamais vu que la route d'Alexandrie au Caire; & qui de même que les négocians français n'était jamais ſorti du quartier dans lequel ils étaient relégués. Des mémoires furent rédigés & envoyés à Verſailles, où ſelon la coutume, ils furent, avec tant d'autres, enſévelis à jamais dans les bureaux.

CHAPITRE XII.

Ville du Caire.—Mourat bey. — Chevaux arabes & égyptiens.—Anes.—Mulets. — Caravanes de Nubie. —Esclaves noirs.

Ce serait se faire une fausse idée du Caire, en Arabe *masr* que de se la représenter comme nos grande villes d'Europe. Les maisons n'ont ni la forme ni l'élégance des nôtres ; des rues très-étroites & point pavées, sont sans alignement ; plus longue que large, cette ville couvre de sa population un espace d'environ trois lieues. Des Turcs, des Mameloucks, des Grecs, des Syriens, des Arabes, des Cophtes, des Babaresques, des Juifs & quelques Européens l'habitaient : on pouvait évaluer le nombre d'hommes qu'elle renfermait, à près de quatre cent mille ames. Nulle population n'était plus barbare que celle du Caire ; les étrangers persécutés, maltraités même sous les prétextes les plus frivoles, y vivaient dans des craintes perpétuelles. Malheur à l'européen qui se serait montré dans les rues, couvert de l'habillement de son pays, il eut été infaillible-

Afrique.

ment maſſacré ou aſſommé. Mais ce n'était pas aſſez d'être vêtus de longs habits en uſage en Orient, il fallait encore que quelque partie du vêtement fut un ſigne diſtinctif, ou pour mieux dire, le ſignal du mépris & de la proſcription. Dans les ſorties rares que faiſaient nos négocians, hors de leur *contrée*, montés ſur des ânes, la frayeur les ſuivait en croupe: c'était un étrange gouvernement que celui dont l'Egypte était opprimée. Avec des formes ariſtocratiques & même républicaines, il était le plus arbitraire, le plus deſpotique, le plus cruel. Vingt-quatre Beys le compoſaient, le ſecond Bey qui après Ali avait tenté de ſe rendre tout-à-fait indépendant, & qui y avait réuſſi autant qu'il était poſſible de le faire, ſans avoir aſſuré des liaiſons avec d'autres nations, ni pris aucune des meſures que commandaient de nouvelles diſpoſitions, a été Mourat. Depuis 1776 à quelques interruptions près, il n'a pas quitté le pouvoir ſuprême, & c'eſt lui que les Français ont trouvé regnant en Egypte. J'ai viſité un camp de Mourat, des tentes immenſes étaient deſtinées à loger lui & ſes principaux officiers, elles étaient diviſées en pluſieurs ſalles; l'on y marchait ſur les plus beaux tapis, & elles étaient garnies en-dedans des étoffes en or & en argent les plus riches que puſſent

fournir les manufactures de Lyon. Rien n'égalait la magnificence de sa cavalerie; l'or, l'argent, & de riches broderies sur le maroquin, brillaient d'un éclat éblouissant aux rayons d'un soleil ardent, & les housses des selles entourées d'une large bordure en or, étaient de ces jolis velours en miniature, ouvrage délicats & charmans sortis des fabriques de Lyon. Je suis allé, dit Sonini, dans le palais de Mourat, il me recevait avec une espèce d'honnêteté, me faisait asseoir près de lui, me donnait à fumer dans sa propre pipe, qu'il tirait de sa bouche pour me la présenter, il me faisait cent questions plus sottes l'une que l'autre, & qui attestaient sa profonde ignorance. Il voulait absolument que je restasse à son service, en la double qualité d'ingénieur & de médecin. Il m'offrait une vaste maison au Caire, des gens de toute espèce pour me servir, des provisions journalières bien au-delà de mes besoins, & un traitement considérable. Ses offres auraient pu séduire quiconque n'aurait pas connu l'humeur fantasque de ces hommes sans principes, qui un jour vous accablent de bienfaits, & l'autre vous jettent brusquement dans les fers, ou vous font perdre la vie. Afrique.

L'on avait vu en France des chevaux arabes, des barbes & même des chevaux turcs &

Afrique.

persans ; mais on n'y connoissait pas les chevaux d'Egypte. L'on n'y en amenait point & ils y étaient en mauvaise réputation. Ils proviennent comme les barbes des chevaux arabes, ils en diffèrent assez pour constituer une race distincte ; mais ils sont des plus beaux qui existent. Si les chevaux arabes sont les premiers du monde, ceux de l'Egypte peuvent prétendre au second rang ; la même ardeur les distingue, leurs allures sont aussi vives, mais en même-temps plus douces pour le cavalier. Le cheval arabe possède éminemment les qualités les plus utiles à l'homme ; une force à toute épreuve, une vitesse prodigieuse, une sobriété inconcevable ; le cheval égyptien n'a ces mêmes qualités qu'à un degré inférieur ; mais il compense ce qui lui manque à cet égard, par la noblesse des mouvemens, par la fierté de la démarche & par des beautés de détail dont l'ensemble attache & fixe les regards. Le cheval arabe rendra toujours des services plus essentiels, mais le cheval égyptien flattera davantage la vanité. S'il était possible de l'acclimater en France, il emporterait sans doute le prix, dans un pays où l'on préfère souvent la beauté à la force, les graces à la solidité. Il était également estimé par les habitans de l'Egypte & par les Turcs, qui le comparaient au joli animal, qui,

ſous le nom de gazelle, eſt chez les Orientaux, le type de la viteſſe & de la perfection, comme de la beauté des yeux. On ne permet à cette race diſtinguée de chevaux que deux allures; le pas qu'ils ont grand, & le galop le plus alongé; le trot eſt regardé comme une allure ignoble, & les chevaux ne le connaiſſent pas. Ils ſont habitués à s'arrêter court, s'il le faut, en pleine courſe & au millieu du galop le plus précipité: une pareille coutume ſuffirait pour ruiner en peu de temps les jambes de ces animaux, s'ils les avaient moins bonnes.

Afrique.

Une cavalerie toute formée de chevaux entiers paraît une choſe extraordinaire, telle était pourtant celle de l'Egypte. Les Arabes préfèrent les jumens, parce que l'expérience leur a enſeigné qu'elles ſont plus robuſtes, qu'elles réſiſtent mieux à la fatigue & aux privations & qu'elles ſont plus douces. Les étalons ſont au contraire des animaux de choix pour les Turcs & les Mamelouks.

Si les chevaux de l'Egypte ſont diſtingués par leur beauté & leurs qualités précieuſes, les ânes du même pays ne ſont pas moins remarquables. Quelle différence entre ces animaux chetifs & diſgraciés, dans les pays ſeptentrionaux, & les ânes de l'Arabie & de l'Egypte, leſquels ainſi que les chevaux des mêmes contrées,

Afrique.
ſont les premiers de l'univers; on y en voit de grande taille, & ce ſont les plus eſtimés & les plus chers, puiſqu'ils ſe vendent quelquefois à un plus grand prix que les chevaux mêmes. Au reſte, quelque ſoit leur taille, leur tête eſt bien poſée, leurs yeux ſont vifs, & leur corps eſt étoffé. Ils ont de l'élégance dans les attitudes, des graces dans les mouvemens, de la nobleſſe & preſque de la fierté dans le maintien; leur pas eſt aſſuré, leur démarche eſt légère, & leurs allures ſont preſtes, vives & douces. Ils font enfin une monture fort agréable; non-ſeulement, on ne faiſait point de difficultés d'aller ſur des ânes en Egypte, mais ils étaient la ſeule monture qui fût permiſe dans la capitale aux chrétiens de toutes les nations. Les négocians mahométans, les habitans les plus opulens s'en ſervaient également; & dans ce pays, où les voitures étaient inconnues, les dames du plus haut rang, les femmes mêmes des Beys n'avoient point d'autres équipages.

Les ânes de l'Egypte ont au moins autant de vigueur que de beauté. Ils fourniſſent aiſément aux longues routes: plus durs que les chevaux, & moins difficiles ſur le choix & ſur la qualité de la nourriture, on les préfère pour les longs voyages à travers le déſert. La

plupart des pélerins musulmans s'en servent dans la route longue & difficile de la Mecque; & les chefs des caravanes de Nubie, qui sont soixante jours à franchir d'immenses solitudes, sont montés sur des ânes qui ne paroissent pas fatigués à leur arrivée en Egypte. La corne de leurs pieds est conservée par des fers minces & légers; on se tient plus vers la croupe de l'animal que vers son cou. Sur les places & dans les principales rues du Caire, l'on en trouvait à louer de tout sellés & bridés. On les panse & on les lave régulièrement; aussi leur poil est-il poli, doux & lustré. Leur nourriture y est la même que celle des chevaux, c'est-à-dire, qu'elle consiste ordinairement en paille hachée, en orge & en petites fèves. Les plus beaux ânes qui se voient au Caire, viennent de la haute Egypte & de la Nubie; d'après les brillantes qualités des ânes de l'Égypte, il ne paraîtra pas surprenant qu'ils y aient été un objet de luxe. L'opulence s'attachait à en nourrir de plus haut prix. C'était pour les Européens domiciliés au Caire, un dédomagement de la privation de monter à cheval à laquelle ils étaient condamnés. Avec les races les plus distinguées, parmi les chevaux & les ânes, l'Egypte doit naturellement posséder les plus beaux mulets. Il y avoit au Caire tel de ces

Afrique.

animaux dont la valeur était fort au dessus de celle du cheval le plus brillant; ils étaient dans cette capitale de l'Egypte, la monture du clergé mahométan, & des gens attachés au fisc. On les équipe de la même manière que les ânes; leur allure est un amble très-alongé. On préfère les mules aux mulets, parce que l'on prétend qu'elles sont plus dociles, & qu'elles résistent mieux à la fatigue. C'est par le même motif que les Arabes se servent plus volontiers de jumens que d'étalons.

La ville du Caire était l'entrepôt du commerce de presque toutes les parties du monde. L'Afrique y envoie de plusieurs points de son intérieur, son or, son ivoire, ses gommes & ses esclaves. Cette dernière sorte de marchandise animée est amenée au Caire par les caravanes de Nubie. Il en vient ordinairement deux par année, & l'on peut évaluer à quinze cents ou deux mille le nombre des hommes noirs qu'elles étalent annuellement sur le marché du Caire. Dans cette quantité, il y a communément plus de négresses que de nègres. Lorsque j'étais au Caire, dit Sonini, leur prix variait de 2 à 300 francs suivant l'abondance de ces pacotilles humaines; mais le plus bel homme, comme la plus belle femme, ne coûtait pas au-delà de 100 écus.

Au Caire ces malheureux noirs sont entassés dans un vaste bâtiment qui leur est particulièrement affecté ; c'est le long d'une petite rue qui l'avoisine, qu'ils sont exposés en vente par leurs compatriotes, & que chacun est libre d'aller les examiner, les toucher, les faire marcher & tourner en tous sens comme s'il s'agissait d'animaux. Ils ne restaient pas tous en Égypte ; d'autre marchands en achetaient quelques-uns pour conduire à Constantinople. Les jeunes Nubiens sont particulièrement estimés dans la capitale de l'empire Ottoman, où des hommes qui ne croient pas à la vertu mutilent leurs semblables pour s'assurer de la fidélité des femmes. Afrique.

Cependant dans la Turquie entière, mais principalement en Égypte, l'humanité n'a point à gémir sur le sort des noirs qu'on y amène. Leur condition cesse d'être malheureuse dès qu'ils passent entre les mains des riches habitans de l'Egypte. L'esclave nubien cesse d'être esclave dès que l'égyptien l'a acheté, & toute trace de servitude disparoît. Il est un serviteur distingué, un compagnon que l'on adopte & que l'on chérit. Plusieurs augmentaient les maisons militaires des Beys & parvenaient aux charges & aux dignités, de même que les Mameloucks blancs, au nom-

Afrique.

bre desquels ils étaient reçus & élevés. J'en ai vu quelques-uns parvenir au rang de *Caschef*, c'est-à-dire, aux secondes places du gouvernement des Mameloucks. Ceux qui passent dans les maisons des particuliers ne sont pas moins heureux, ils y reçoivent le bon traitement & les égards que l'on n'y a pas pour les domestiques. Les femmes sont dans les *harems* les compagnes, les confidentes de l'épouse; elles sont traitées avec affection, & souvent elles partagent les faveurs du musulman, qui en tenant toutes les femmes indistinctement enfermées, fait de ces retraites de la beauté & de la foiblesse, de véritables lieux d'esclavage.

Sonini n'était que momentanément au Caire, & de plus il y fut fort empêché dans ses observations; je n'ai fait, dit-il, que des courses rares dans la ville du Caire. La première fois que j'y arrivai c'était un moment de trouble. Les portes du quartier des Francs furent presque toujours fermées. Je ne fus guère plus libre pendant le second séjour que je fus obligé d'y faire. La retraite du consul de France, avait laissé nos négocians abandonnés à eux-mêmes; & leur position commandait au voyageur beaucoup de discrétion sur une curiosité, qui aurait pu, disaient-ils, les compromettre en se montrant un peu trop. La même circonspection qui

l'y retenait comme reclus, l'empêchât également de visiter à l'aise les monumens que l'antiquité a laissés dans les environs, mais ils sont suffisament connus, plusieurs voyageurs les ayant décrits. Afrique.

On ajoutera seulement qu'une partie de son séjour au Caire y fut employée à observer plusieurs poissons du Nil; & c'est ici le cas de prévenir, que les observations de ce genre, tant sur les poissons du fleuve, que diverses navigations dans la haute & la basse Egyte, l'ont mis à portée de faire, que sur ceux des lacs & de la mer; mais encore sur les oiseaux, les animaux & les plantes que ces contrées ont pu lui fournir, sont répandues dans son ouvrage avec abondance & intérêt; & qu'en général la partie de l'histoire naturelle y tient une place remarquable.

Afrique.

me déterminèrent à prendre la route de la Haute-Egypte, quoiqu'elle ne fut pas absolument libre. Un parti de Mamelouks attachés à Ismaël-Bey vaincu par Mourad, s'y était retiré, & pouvait y occasionner des troubles.

J'obtins de Mourat-Bey des ordres, adressés à tous les commandans de la Haute-Egypte, pour qu'ils eussent à me prêter assistance & protection. Il y joignit une lettre à Ismaïn-Abou-Ali, prince arabe, très-puissant, le même dont les secours avaient réintégré Mourad dans la place de Scheik-el-Belled. Il écrivait à son ami, qu'ayant appris que sa santé se dérangeait, il lui adressait un médecin habile dont il serait satisfait, & qu'il lui recommandait comme une personne chère. Je fus donc transformé en médecin, & en médecin de princes; c'est à cette qualité que j'ai dû l'avantage d'échapper aux dangers qui m'attendaient dans la Haute-Egypte.

L'on me procura aussi des lettres du supérieur des missionnaires dits de la propagande, & qui ont quatre hospices dans l'Egypte supérieure. Je ne trouvai que des moines aussi méprisables que ceux du désert de Nitrie. Un médecin français venu d'Alep au Caire, me céda un chrétien maronite qu'il avait amené d'Alep, & qui parlait sept langues avec beaucoup d'aisance, quoique sans principes. Le

caractère

caractère inconstant de ce Syrien l'avait porté à désirer de me suivre. Je m'imaginais que son acquisition me serait d'une grande utilité; & je n'ai trouvé en lui qu'un scélérat aussi bête que dangereux. Afrique.

J'avais fait prix avec le *reis* (patron) d'un petit *Kanja* pour me conduire dans la Haute-Egypte. Le bateau devait être à ma seule disposition; & je m'étais engagé de payer le *reis* & son équipage à raison de deux pataques moins un quart, c'est-à-dire d'environ neuf francs par jour.

Afin de mieux déguiser ma qualité d'européen, j'avais abandonné la *seste* à la druse, pour me coiffer d'un turban rouge, ensorte qu'avec les autres parties de mon habillement, je passais pour un Turc. Cette précaution m'avait été suggérée par Mourat-Bey lui-même. » Déguise-» toi avec soin, me disait-il avant mon départ, » arrange-toi de manière que les clairvoyans » ne puissent reconnaître en toi un *nazaréen*. » Tu le seras vis-à-vis de mes *Caschefs*, de » tous ceux qui ont l'autorité & qui doivent te » protéger; mais pour ces *chiens de Fellahs*, » parais un musulman; fais toi-même passer » dans l'occasion, pour un de mes officiers; c'est » le seul moyen d'échapper à leur méchanceté » & à leur barbarie. »

Afrique.

Le jour de départ était fixé; mais arrivé à Boulac, les vents se trouvant contraires, je me rendis aux bains qui y sont fort beaux. L'on sait que ces bains d'Orient, & que j'ai vu bien mal imiter à Paris, sont de vastes bâtimens où l'on se baigne sans eau & où des vapeurs chaudes & humides mouillent le corps, & mêlées avec la sueur qu'elles y excitent, elles ruissèlent à grosses gouttes de tous les membres. L'on s'étend sur le marbre échauffé & glissant d'humidité: un serviteur dont la main est enfermée dans un sachet quarré de gros camelot, vous frotte assez rudement, il détache & roule sur la peau de petites masses impregnées de sueur. Il vous avertit, par des coups légers du plat de sa main, de vous tourner sur un côté, sur l'autre, sur le dos, sur le ventre. Il presse, il semble pétrir mollement toutes les parties du corps, il donne un mouvement brusque aux membres l'un après l'autre & il fait craquer les jointures & même les muscles de la poitrine. Après qu'il vous a bien nettoyé & qu'il a bien assoupli vos membres, le même homme vous conduit près d'un bassin où coule de l'eau chaude; après vous avoir couvert d'une couche épaisse de savon, il vous jette à grands flots de l'eau qui en tombant le long du corps, enlève l'écume du savon. De tous les usages de ces bains, celui-là m'était le

Afrique.

plus incommode. La quantité d'eau versée sur ma figure, me gênait la respiration au point de me suffoquer; j'étais presque toujours réduit à demander grace à mon impitoyable verseur d'eau. L'on vous reconduit ensuite dans la première salle où vous aviez déposé vos habits, & là, couché & enveloppé de linges secs que l'on change dès qu'ils sont imbibés de l'humidité du corps, des jeunes garçons en pressent légèrement toutes les parties afin de les sécher parfaitement & par dégrés. Ils passent aussi sur la plante des pieds un morceau de pierre ponce. Pendant ces opérations, qui ne peuvent être faites plus délicatement, l'on se repose délicieusement & l'on ne peut se défendre d'une sorte de langueur voluptueuse. La plus parfaite tranquillité, la décence la plus austère régnaient dans l'enceinte des bains. Quoique plusieurs personnes y fussent réunies l'on n'y parlait point dans la salle autour de laquelle les lits de repos sont rangés, & où l'on quitte & l'on reprend ses habits. Chacun dans le calme, en silence & dans le recueillement de la volupté, goûte les sensations douces & vraiment indéfinissables que des pressions délicates lui font éprouver.

Les femmes ont des jours & des heures marquées pour prendre les bains. Alors aucun homme n'en approche. L'eau de rose n'y est

Afrique. point épargnée, & la fumée des parfums se mêle aux vapeurs humides. Mais ce n'est pas seulement un motif de santé, ou le désir de la propreté, qui les engage à se rendre aux bains : elles y trouvent encore des parties de plaisir. Le calme silencieux cesse d'y régner ; des jeunes & belles captives s'y livrent à la joie, à des aimables folies qui, s'il faut en croire la critique, ne sont pas toujours innocentes.

L'on ajoutera ici, que l'inobservation du silence dans les bains n'est pas particulière aux seules Egyptiennes, les femmes (dit l'anglais Dallaway en parlant des bains de Turquie,) ne subissent pas l'opération en silence, elles ont une espèce de cri de joie appelé *Ziraleet*, qui consiste à répéter rapidement le mot lillah ! lillah ! lillah ! qu'on entend jusques dans la rue, en passant auprès des bains.

Vis-à-vis de Boulac sur la rive occidentale, est le petit village d'*Embabé*, renommé par l'excellente qualité du beurre que l'on y fait. C'est le seul endroit de l'Egypte où le beurre puisse se manger frais ; par-tout ailleurs il ne vaut rien.

Les plaines fertiles qui ceignent *Embabé* du côté de l'occident produisent une variété de lapins dont il se fait une grande consommation & qui y sont connus dans la basse Egypte sous le nom d'*Embabea*. Les chrétiens orientaux, peu jaloux

d'imiter leurs tyrans dans l'abstinence des liqueurs fortes, mangent des lapins pour s'exciter à boire de l'eau-de-vie, dont ils font souvent des excès. Afrique.

Le vent du midi s'étant calmé, nous partîmes de Boulac le 21 mars 1778. Nous nous arrêtâmes au vieux Caire, *Masr-el-Atik* des Arabes à une demi-lieu de Boulac. Cette ville qui marque l'emplacement de la Babylone d'Egypte, est le port des bateaux qui descendent du Saïd comne Boulac est celui du Delta. Au milieu des mosquées des Mahométans, les Juifs y possèdent une synagogue, & les catholiques un couvent & une église. Mais les moines cophtes s'y sont réservés une grotte ou chapelle basse, dans laquelle une tradition pieuse veut que la Vierge ait demeuré quelque temps avec l'enfant Jésus, lorsqu'ils furent obligés de se retirer en Egypte. L'on voit au vieux Caire les greniers de Joseph. Ils n'ont rien qui annonce une bâtisse ancienne & l'amour seul du merveilleux a pu en attribuer l'élévation au patriarche Joseph.

Un autre ouvrage des Arabes, mais qui est remarquable par sa belle construction & sa hardiesse, le seul qui mérite d'être vu dans l'ancienne ville du Caire, est l'aqueduc qui porte les eaux du Nil dans le château. Il est soutenu par trois cent cinquante arcades étroites & fort éle-

Afrique.

vées. L'eau y eſt conduite par quatre roues à chapelet que des bœufs font mouvoir.

En face de la ville eſt une île ſur le Nil, nommée *Roudda* ou *jardins*, ſur laquelle eſt bâti le *Mekkias* (*méſure.*)L'on penſe que le Nilomètre a été bâti par les Arabes. De l'autre côté de l'île de *Roudda* eſt le bourg de *Gizah* qui rappelle de grands ſouvenirs. Memphis étais dans ſes environs. Les pyramides n'en ſont qu'à deux ou trois lieues & elles portent indiſtinctement le nom de *pyramides* de *Memphis* ou de *Gizah*.

Partis le même ſoir du vieux Caire, nous nous arrêtâmes à huit lieues environ, devant le petit village de *Scheick-Itmann*. L'aſpect en eſt agréable; des boſquets de dattiers l'environnent; des oiſeaux nombreux, tels que les lavandières, les milans, les tourterelles, les hirondelles, animaient ſon voiſinage.

A un grand quart de lieue avant d'arriver à *Scheick-Itmann*, ſur le bord oriental du fleuve, eſt *Toura* qui a retenu quelque choſe de ſon ancien nom *Troja*. Sur le même côté, & vis-à-vis de Scheick-Itmann, paraît un village appellé *Mazara* (une preſſe): de chaque côté, & de diſtance en diſtance on voit des monaſtères Cophtes. Depuis le vieux Caire, la rive orientale eſt bordée par la même chaîne de montagnes qui commence au Caire même : l'on

y voit de grandes cavités formées par les pierres que l'on en a tirées. Il eſt probable que c'est de-là que l'on a extrait anciennement les pierres néceſſaires à la conſtruction de la ville de Memphis & des pyramides. Afrique.

Le 22, vers midi, nous continuâmes à remonter le Nil ; je découvris bientôt dans les terres les pyramides de Sakkara, ainſi que le bourg de ce nom, célèbre par les momies d'hommes & d'animaux qui ſont conſervées dans ſes vaſtes Catacombes. A ſix heures du ſoir, nous nous arrêtâmes devant *Kafr-Iaïat*, village en terre, comme ceux que je viens de nommer. J'eus le plaiſir de voir, dans la plaine de Sakkara, des trombes de ſables élevées juſqu'aux nues, & conſervant dans toute leur hauteur, l'à-plomb d'un cylindre parfait : ce n'était plus ici les plaines baſſes du Delta, que des arroſemens faciles humectent pour la fertilité. Les eaux du fleuve coulaient dans leur lit naturel, entre des bords eſcarpés ; afin d'arroſer leurs terres, les habitans ſont obligés de pratiquer des machines à puiſer l'eau : ce ſont des eſpèces de levier à baſcule, & auxquels ſont attachés des ſeaux de cuir. Un homme fait mouvoir un de ces leviers, & verſe l'eau dans les auges ou les rigoles qui la conduiſent aux plantations.

Afrique.

Le 23, après avoir fait cinq lieues, nous nous arrêtâmes à *Riha*, village de la rive orientale, & vis-à-vis duquel eſt à l'orient *Atfieh* autrefois *Aphroditopolis*, ville conſacrée à Vénus. Le 24, à *Komrigé*, à l'occident du fleuve; nous n'avions fait, pendant cette journée entière, qu'environ trois lieues, ayant été obligés de tirer le *Kanja* à la cordelle, le vent étant contraire. Dans cet eſpace, la rive orientale du fleuve n'eſt qu'une plage de ſable inféconde & dépeuplée; celle de l'occident, au contraire, offre des campagnes embellies par la culture & la fertilité; j'y remarquai de grands terrains chargés de Carthame, (en Arabe *Asfour*), dont la fleur, néceſſaire pour la teinture des draps, eſt déſignée dans le commerce du levant ſous le nom de *safranum*.

Le 26, nous fûmes à *Bouſch*, où nous éprouvâmes un de ces coups de vent du midi, ſi fameux dans ces contrées, & en même temps ſi dangereux. Le thermomètre avait monté à vingt-huit dégrés. La ſueur coulait de tous les pores, & le ſable que le vent entraînait avec lui ſe collait ſur nos viſage & y formait un maſque. Notre occupation était de nous rafraîchir à tout inſtant les yeux avec l'eau du fleuve, afin de les débarraſſer du ſable qui s'y attachait & de les tenir ouverts. L'air était

obscurci par une brume épaisse de poussière fine & aussi rouge que la flamme : elle s'introduisait par-tout. Nos *caffas*, nos coffres les mieux fermés, n'en était pas à l'abri; & si nous voulions manger, notre bouche s'en remplissait autant que d'alimens. Afrique.

Le 27, nous fûmes à *Benisouef*, village à l'occident du Nil. De tous les lieux situés le long du Nil depuis le Caire, c'est-à-dire, dans l'espace de plus de trente lieues, celui-ci est le plus grand comme le moins misérable. Une fabrique de tapis grossiers le rend commerçant; les campagnes qui l'environnent sont fertiles & riantes. Le 28, nous fûmes à *Bébé;* le 29, à *Scheick-zaïar*, sur le bord occidental; le 30, à *Senou-Seni*, village bâti sur le même côté, & le 31, à *Miniet*. C'est une petite ville assez jolie, si on la compare aux autres lieux du même pays. L'on y fabrique de ces vases de terre nommés *Bardacks*, dans lesquels l'eau acquiert une fraîcheur nécessaire, sous un climat brûlant où l'on a souvent besoin de se désaltérer.

Des colonnes de granit brisées & renversées, d'autres debout, & des décombres amoncelés indiquent que *Miniet* a remplacé une ville plus ancienne. Les uns prétendent que c'était l'emplacement d'*Hermopolis*, d'autres, de *Cynopolis*,

Afrique.

où le chien était adoré. Partis de *Miniet*, le trois avril, nous arrivâmes le 4 à *Scheick-Abadé*, jadis *Antinoë*, aujourd'hui repaire de brigands, à l'orient du Nil. Antinoë avait remplacé l'ancienne ville égyptienne d'Abidus, dans laquelle une divinité qui portait le nom de *Besa* rendait des oracles & dont la célébrité se soutint longtemps. L'ancienne ville d'*Abidus* & celle d'Antinoë sont également bouleversées. Les fragmens qui restent de cette dernière offrent les contours gracieux & les formes élégantes de la belle architecture des Romains. Ce qui me parut le plus remarquable fut un arc de triomphe, ou une porte magnifique qu'accompagnent des colonnes cannelées. La façade a cinquante pieds de long. Sur le revers de la montagne, l'on distingue une grande quantité d'ouvertures pratiquées dans le rocher; ces espèces de grottes étaient sans doute des catacombes.

Le 5, nous mouillâmes en face de *Mellavoni*, petite ville d'assez belle apparence, à une demi-lieue du bord occidental du Nil, & à trois lieues de *Scheick-Abadé*, & nous arrivâmes le même soir à *Manfelout*, distant d'environ dix lieues de *Mellavoni*.

La ville de *Manfelout* est assez considérable & plus belle que celle de Miniet. Son commerce consiste en grains de toute espèce & en

toiles que l'on y fabrique en quantité. En face de Manfelout, ſur le bord oriental du Nil, eſt un grand monaſtère de Cophtes, nommé le *Couvent de la Poulie*. Afrique.

Le 6, nous nous rendîmes à *Siout*, diſtant de *Manfelout* d'un peu plus de cinq lieues. C'eſt une des plus grandes villes de l'Egypte Supérieure; elle eſt bâtie à un quart de lieue au couchant du Nil; un canal y conduit les eaux du fleuve; on le traverſe ſur un aſſez beau pont gothique, à trois arches & en pierre de taille. C'eſt l'ancienne *Lycopolis* où l'on honorait, non le loup, il n'y en a point en Egypte, mais le *Jackal*. Je n'avais pas lieu d'être content de l'équipage de mon bateau, je congédiai le *Reis*. Je me préſentai au *Caſchef*, commandant, nommé *Daoud*, avec les lettres de Mourad-Bey. J'en reçus un très-bon accueil. Le revers des montagnes dont le pied eſt à un quart de lieue de la ville, paraît comme criblé de trous de différentes formes; quelques-unes de ces entrées ſont en voûte, les autres ſont en carré long : elles ſont d'un beau travail. La plupart des cavités forment des ſalles très-ſpacieuſes & hautes d'environ trente pieds. Quelques-unes ont leur intérieur couvert de figures & de caractères hiéroglyphiques; l'on y diſtingue encore des reſtes de peinture ſur

Afrique.

les plafonds, & dans les creux des figures. Ces ſalles reçoivent la lumière par des ſoupiraux ménagés dans le rocher; elles ont auſſi des puits profonds creuſés en carré.

Ces excavations ſi nombreuſes dans la plupart des montagnes de la Thébaïde, ont paru des choſes fort extraordinaires aux voyageurs un peu anciens. Rien ne paraît néanmoins plus ſimple à concevoir que leur deſtination. L'humidité des arroſemens néceſſaires dans les plaines d'autant plus précieuſes dans la Haute-Egypte pour l'agriculture qu'elles y ſont rétrécies, les travaux de la culture, ſont des moyens de trouble & de corruption, que le ſyſtême religieux des Egyptiens pour les morts faiſait un devoir d'éviter. Les montagnes ſèches & arides, dont les plaines ſont fermées, offraient la certitude de la conſervation & du repos. L'on obſerve encore que c'eſt dans le voiſinage des grandes villes que le revers des montagnes eſt percé de nombreuſes ouvertures; il eſt donc hors de doute que ce ſont autant de carrières ouvertes pour ſervir de lieux de ſépulture aux habitans de l'ancienne Egypte, & que les beaux ſouterrains de Siout ont été les catacombes des Lycopolitains.

J'ai retrouvé à Siout les mêmes eſpèces

d'oiseaux qui se sont établies dans les autres villes d'Egypte; c'est-à-dire, des milans, des éperviers, des perenoptères, des tourterelles, des moineaux & des huppes.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XIV.

Pratique de la médecine en Egypte.— Ophtalmie dont l'auteur est attaqué. --- Disposition d'un voyage à Sennaar. --- Incident qui le fait manquer. --- Route de la caravane de Nubie. --- Singes. --- Perruches. --- Nubiens. --- Cophtes. ---- Pastèques. -- Chanvre. --- Sa propriété enivrante.

MA renommée en médecine avait acquis beaucoup d'éclat; de tous côtés l'on venait me consulter & les grands m'appelaient dans leurs maisons. Je savais qu'à l'exceptipn des maladies dont les symptômes sont évidens à l'extérieur, les Arabes & les Egyptiens ne reconnaissent que trois sources, ou plutôt que trois sortes de maladies; la bile, *saffra;* le sang, *dem*, & le froid, *berd.* Il est inutile d'entrer avec eux dans d'autres explications & surtout de vouloir raisonner. Il suffit de tâter le pouls en silence, comme ils vous l'offrent, & après quelques réflexions muettes, de prononcer l'un des trois mots caractéristiques de leurs maux. J'étais tellement exercé à ces

formes de la médecine égyptienne, qu'il m'arrivait très-rarement d'être un mauvais devin.

Une des méthodes curatives les plus en vogue chez les médecins en Égypte, est la brûlure sur les parties malades. Cette sorte de cautérisation est la base de la médecine des peuples de l'orient. Elle était connue des Grecs anciens, & leurs médecins la pratiquaient & la nommaient *brûlure arabique*, mais ils en usaient avec beaucoup de précautions. Les Egyptiens au contraire s'en servent en toute occasion, & sans aucun égard aux parties où on l'applique.

Pendant que je m'occupais, assez malgré moi, de la santé des autres, je fus attaqué d'une ophtalmie violente, que les Grecs ont appelée *chemoisie*. Le globe d'un de mes yeux sortait de son orbite; une fièvre ardente me dévorait; le sommeil ne pouvait plus fermer mes paupières gonflées; la saignée, ni les cataplasmes, ni les rafraîchissans ne me soulageaient point. Je me fis apporter plusieurs têtes de pavots; je les fis bouillir dans de l'eau que je bus à l'entrée de la nuit. Je tombai dans un profond sommeil, qui me dura quinze heures. Je me réveillai sans sentir de douleurs, l'œil rentré dans l'orbite entièrement nettoyé, enfin complètement guéri.

Afrique.

Le voyage d'Abiſſinie ne ſortait pas de ma penſée. Je trouvais à *Siout* l'occaſion la plus favorable pour l'entreprendre. Une caravane de nègres était prête à en partir pour retourner à *Sennaar*, capitale de la Nubie, d'où je comptais paſſer dans le pays des Abiſſins. Mes diſpoſitions étaient faites; tous mes arrangemens étaient pris avec le chef noir de la caravane ; enfin j'allais partir pour ce long voyage, lorſque je découvris un complot que ce chef avait fait de concert avec mon Syrien pour me faire périr avec mes compagnons. Cet incident me força à y renoncer pour toujours.

La route que devait tenir Sonini, & qui eſt celle de la caravane de *Sennaar*, était en partant de *Siout* le rendez-vous de la caravane & de ceux qui la compoſent, d'entrer par le ſud-eſt dans le déſert de la Lybie, de paſſer par *El-Wah*, qui eſt la grande Oaſis des anciens, & de-là, traverſer l'immenſe déſert de Sélima.

Outre l'or & les autres marchandiſes qu'apportent en Egypte la caravane, les Nubiens, dit-il, apportaient encore des animaux, comme des ſinges & des perruches, qui font l'amuſement des perſonnes riches du Caire. Il n'y a vu que trois eſpèces de ſinges; le papiou (le cynocéphale

cynocéphale des anciens), le macaque & l'aigrette. L'espèce des perruches est celle à *collier couleur de rose*. Les Nubiens de *Dongola* & de *Sennaar* sont bien faits & de grande taille. Leur peau est d'un beau noir luisant : ils portent, comme les Turcs & les Arabes, la barbe & les moustaches. Le chef de la caravane que Sonini vit à *Siout*, aussi bel homme qu'il était scélérat, portait au menton une barbe longue & épaisse. Ces mêmes nègres suivent la religion de Mahomet. Ceux des Nubiens qui s'adonnent au commerce parlent l'arabe ; mais ils ont un idiôme entr'eux. Afrique.

Il arriva durant mon séjour à Siout, continue Sonini, le 15 avril, une chose que l'on regardait comme extraordinaire. C'était de la pluie, si rare dans la partie méridionale de l'Egypte, que l'on peut dire, presque sans se tromper, qu'il n'y pleut jamais.

La plus grande partie de la population de *Siout* & de *Manfélout*, est composée de Cophtes. La plupart sont occupés à fabriquer des toiles bleues, dont ils font un assez grand commerce. Etant les seuls qui dans cette partie de l'Egypte, sussent lire & écrire, ils étaient les intendans, les regisseurs, les secrétaires des hommes riches ou puissans, & ils savaient tout aussi-bien qu'ailleurs, tirer parti de la con-

ſiance & de l'incapacité de ceux dont ils régiſ-
Afrique. ſaient les propriétés. Pluſieurs acquéraient de grandes richeſſes ; mais ils avaient le bon eſprit de n'en uſer qu'avec modération, & ſeulement dans leur intérieur, ils connaiſſaient trop bien le péril que l'on courait en montrant les dehors de l'opulence aux yeux des deſpotes qui, habitués à regarder la fortune d'autrui comme ſi elle leur appartenait, ſe jouaient cruellement des biens & de la vie des hommes.

Les campagnes dont *Siout* eſt environné, ſont remarquables par leur abondance ; les plantes céréales en uſage dans ces contrées s'y font admirer par une végétation prompte & par un rapport ſurprenant. Des vergers y donnent des fruits de toute eſpèce. Les paſtèques y ſont beaucoup meilleures qu'au Caire. Le chanvre ſe cultive dans les plaines des mêmes contrées, mais l'on n'en tire pas du fil comme en Europe, quoiqu'il put vraiſemblablement en fournir. Cette plante leur tient lieu de liqueurs enivrantes ; la préparation de ce chanvre ſe fait en pilant les fruits avec leur capſules membraneuſes ; l'on met cuire la pâte qui en réſulte, avec du miel, du poivre, & de la muſcade, & l'on avale de cette confiture gros comme une noix. Ils ſe procurent avec cela une

ſorte d'ivreſſe douce, un état de rêverie qui procure de la gaîté & des ſonges agréables. Les Arabes nomment *keif*, cet abandon voluptueux, cette ſorte de ſtupeur délicieuſe. Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XV.

Tomich.---Aboutigé.--Tahta.--Malade.--Cophtes catholiques.---Perſécutions qu'ils éprouvent.-- Doum-Saïdi, eſpèce de Palmier de la Thébaide. --Diverſes eſpèces de lèpres.--Achmimm.---Recolets italiens. ---De la Propagande. --- Leur malhonnêteté.---Curé catholique.--Panopolis. ---Figure Antique.---Campagnes d'Achmimm. --Courtiſanes.--Girgé.--- Bardir Farſchout.--- Moines de Fraſchout.---Sahet. ---Crocodile.-- Hou Dioſpolis parva.--Kaſreſſaïad.--Tentyris. --- Dindera.

Après un aſſez long ſéjour à *Siout*, n'y ayant pas dans le port de bateaux prêts à remonter le Nil. Je louai deux chameaux & ſix ânes pour me rendre à *Achmimm*. Partis le 23 mai nous fûmes le même jour à *Tomeih*, & le 24 à *Tahta*, bourg à environ douze lieues de *Siout*. L'on trouve ſur la route, *Aboutigé*, l'ancienne *Abotis*. Je fus à *Tahta*, je ne dirai pas plus adroit que les miſſionaires Italiens d'*Achmimm*, qui avaient été appelés comme médecins, mais plus heureux qu'eux, pour guérir d'une éréſipelle très-vive un Cophte intendant

& secrétaire du *Caschef.* Les attentions les plus délicates me furent prodiguées tout le temps que je restai chez lui ; la veille de mon départ, il m'envoya des rouleaux de sequins, je remis l'or entre les mains de celui qui me l'apportait, & le priai d'offrir à *Mallum Marcous* une très-belle lunette d'aproche, comme un gage de ma gratitude pour l'accueil que j'avais reçu.

Afrique.

Dans le nombre des Cophtes, habitans de *Tahta*, plusieurs étaient catholiques ; l'on sait que les Cophtes composent une de ces sectes que l'église romaine condamne comme hérétiques ; un de leur curé égyptien qui avait passé quinze ans à Rome, me raconta que les Egyptiens attachés à l'église latine, étaient cruellement contrariés & tourmentés par ceux de leurs nombreux compatriotes qui suivaient l'hérésie dont ils étaient entachés.

C'est dans les campagnes de *Tahta* que paraissent les premiers pieds de l'espèce de palmier à éventail, particulière à la partie supérieure de l'Egypte, & qu'on appelle *doum Saïdi.* Je retrouvai là la dégoutante & horrible *lèpre des* jointures, connue dans les colonies de l'Amérique, sous le nom de *mal-rouge* & que les Arabes appellent *madsjourdan.* Quelle que soit la nature de la lèpre, elle ne passe point en Egypte pour une maladie contagieuse, quoique

Afrique.

la mal-rouge soit regardé comme tel en Amérique : mais les Egyptiens non plus que les autres orientaux, ne connaissent point de préservatif contre cette maladie, ni de remède pour la guérir.

En partant de *Tahta* le premier juin, nous fûmes à *Souhaje*, d'où le lendemain, traversant le Nil, nous nous rendîmes à *Achmimm*, ville bâtie à une bonne demi-lieue du fleuve sur la rive orientale; je fus au couvent des moines Italiens de la *Propagande*, mais en ayant reçu un mauvais accueil, j'envoyai chercher un logement en ville : au reste ils n'étaient que trois dans la maison. Ce que je vis de leur habitation m'en donna une grande idée. Spacieuse autant que bien bâtie, elle pouvait passer pour un palais, en la comparant aux maisons du pays. Les Cophtes catholiques sont en grand nombre à *Achmimm*; il me parut que les moines ne jouissaient pas d'une grande considération parmi eux. Un de ces Cophtes qui vint me visiter me parla avec mépris des Francisquains. Les catholiques avaient de même qu'à *Tahta*, un curé de leur nation qui avait passé dix années à Rome; mais moins adroit que les missionnaires qui lui suscitaient des persécutions, il était dans la misère.

Panopolis & *Chemmis* sont la même ville sous

deux noms, dont l'un est grec, l'autre Egyptien, & le nom Egyptien subsiste encore aujourd'hui dans celui d'*Achmimm*. Des vestiges de l'ancienne ville se voyaient encore à l'orient & près de l'enceinte de la nouvelle. J'y observai une masse énorme d'une seule pierre; sur un des côtés une inscription grecque était presque effacée, & je ne pus y distinguer que le mot *Tiberio*. Afrique.

A côté de ce morceau l'on en voit un autre moins considérable; les femmes du pays y ont pratiqué une cavité à laquelle répond une petite rigole: c'est-là que par des irrigations secrètes & naturelles, elles prétendent appeller la fécondité.

Les terrains cultivés aux environs d'Achmimm, sont en grande réputation de fertilité; ils produisent le plus beau blé de l'Egypte, des cannes à sucre & du coton qui sert d'aliment à une manufacture de grosses toiles. Les dattiers & les palmiers de la Thébaïde s'y trouvent en grand nombre, des pommiers y donnent des fruits plus gros & moins mauvais, qu'à Tahta, nommés en arabe *Tefha*.

La ville d'*Achmimm* renferme comme toutes celles de l'Egypte, une foule de prêtresses adonnées au culte d'une dégoûtante volupté. Il est faux que les courtisannes en Egypte y aient

Afrique.

été comme on l'a dit, léguées à la prostitution par des hommes charitables, & que destinées aux plaisirs des voyageurs, ceux-ci ne soient pas obligés de les payer. Les misérables que l'on voit dans les places publiques des villes d'Egypte, font métier, ainsi que nos couveuses d'Europe, de vendre l'apparence du plaisir. L'on n'y voit que des malheureuses, laides pour la plupart, mal vêtues, rebutantes par l'excès de leur effronterie; & je ne dois pas omettre que les réunions de filles publiques en Egypte, loin d'être un établissement légal n'y sont que tolérées.

Le 9 juin je partis d'*Achmimm*, & passant sur la rive occidentale du Nil, je repris par terre le chemin de *Fraschout*. Nous fîmes le tour de la ville de *Girgé*, capitale de la Haute-Egypte, & nous arrivâmes à *Rardis*, d'où partant le 10, nous fûmes le même jour à *Farschout*. Une autre colonie de récolets italiens y était fixée; j'avais pour eux la même recommandation que pour ceux d'*Achmimm*. Après avoir deversé l'oprobre sur ceux-ci, je me plais à rendre justice à la conduite honnête & décente de ceux de *Farschout*. On me conseilla d'abandonner la voie de terre que j'avais adoptée, parce qu'elle était infestée de brigands en grand nombre m'étant embarqué, nous passâmes de-

vant *Sahet*. A quelque diſtance au-deſſus ſe préſenta le premier crocodile que j'ai vu en Egypte. Il était immobile au milieu du fleuve; ſa tête ſeule paraiſſait au-deſſus de l'eau; un petit village, devant lequel nous nous arrêtâmes, indique, ſous le nom barbare de *Hou*, l'emplacement de la petite *dioſpolis*. De là nous remontâmes juſqu'à *Kaſr Eſſaïad*, village ſur la rive orientale du Nil; nous vîmes deſcendre une flotille de radeaux formés de vaſes de terre que l'on conduiſait au Caire, nous remîmes à la voile & arrivâmes à *Dendera* dans la ſoirée du 17. Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XVI.

Tentyris.—Haine des Tentyrites pour les Crocodiles. — Dendera.— Forêt de Palmiers.— Charbon qu'on en tire.— Temple de Dendera. —Fleur-de-lys.—Village sur le sommet du temple.—Alerte dans le bateau.

TENTYRIS ou *Tentyra* fut autrefois une ville célèbre de l'Egypte ; Isis & Vénus y avaient un temple ; mais ce qui la rendait particulièrement remarquable, était la haine que ses habitans avaient vouée au crocodile & la guerre continuelle qu'ils leur faisaient. Le *Tentyrite* poursuivait dans l'eau le crocodile, l'atteignait, sautait sur son dos, lui passait dans la gueule un bâton sur lequel, comme avec un mors, il l'amenait sur le rivage, où il le mettait à mort. Près des ruines de *Tentyris* est le village de *Dendera*, dont le nom rappelle quelque chose de son antique origine. Une forêt de palmiers & d'arbres fruitiers, dont les anciens ont parlé, existe encore dans ses environs & fournit la plus grande partie du charbon que l'on consomme en Egypte. Un prince Arabe avec la qualité d'*émir* gouverne en souverain à *Denderà* & le pays qui l'environne. J'en

reçus l'accueil le plus gracieux ; il était fort mal logé, & distingué seulement par son turban de ses sujets mal vêtus : mais c'est l'homme le plus sensé que j'ai rencontré en Egypte. Afrique.

Au milieu des ruines de *Tentyris* s'élevait encore un temple entier & bien conservé : c'est l'un des édifices les plus imposans que l'antiquité ait cherché à marquer du sceau de l'immortalité, que les Egyptiens ont eu constamment en vue dans les ouvrages prodigieux qu'ils ont exécutés. Il fut consacré à *Isis*, adorée en Egypte sous la forme d'une chatte.

Le temple est bâti en carré long & de pierres blanches, tirées des rochers calcaires dont les montagnes voisines sont composées ; la façade a cent trente-deux pieds & quelques pouces de longueur. Au milieu de la corniche, un peu au-dessous du cordon est un globe soutenu par les queues de deux poissons. D'énormes colonnes qui ont vingt-un pieds de circonférence, supportent un grand vestibule. Leurs chapiteaux d'une seule pièce, représentent des espèces de têtes ou de larges faces opposées l'une à l'autre, & placées sur une draperie ; elles sont surmontées d'un bloc en carré, dont les fronteaux qui débordent les figures ont quelques ressemblances avec les panneaux. Le fond du péristyle est de cent quinze pieds trois pouces, & sa

largeur de ſoixante pieds onze pouces. Les deux côtés de l'édifice ont deux cent cinquante quatre pieds neuf pouces & demi de longueur ; enfin le fond a cent dix pieds onze pouces ; le ſommet du temple eſt applati, & fermé de très-grandes pierres qui poſent d'une colonne à l'autre, ou d'un mur à une colonne, ou ſur deux murailles de ſéparation. Pluſieurs de ces maſſes ont dix-huit pieds de long & ſix de large.

Afrique.

L'intérieur de l'édifice eſt diviſé en pluſieurs ſalles, dont les murailles ſont couvertes d'hiéroglyphes & de figures ſymboliques. Les murs extérieurs en ſont également chargés, & la vie d'un deſſinateur ſuffirait à peine pour en tracer la repréſentation. Je me ſuis contenté de faire deſſiner les principales de ces figures, dont l'enſemble formait ſans doute l'hiſtoire de l'édifice, & celle du temps auquel il a été conſacré. Ce ſont pour la plupart des repréſentations fort extraordinaires, qui ne ſe trouvent pas ſur les autres monumens de l'ancienne Egypte ; j'y ai vu la fleur de lis.

L'on ne ſe ſerait guère attendu, dit Sonini, à trouver dans un monument de la plus haute antiquité & dans le fond de l'Egypte, une ſorte de ſceptre ſurmonté du ſigne que les rois de France avaient adoptés pour leurs armoiries. La fleur de lis, telle qu'elle a été l'emblême de

la monarchie françaiſe, eſt bien caractériſée ſur la figure égyptienne. Dans le nombre infini d'hiéroglyphes que j'ai obſervés en Egypte, je n'ai rencontré ce bâton à fleur de lis qu'une ſeule fois à *Dendera*, quoique ſaillant & très-apparent; aucun voyageur n'y avait fait attention; aucun auteur n'a parlé de ce ſigne égyptien, mais quelque ſingulier qu'il ſoit, comme je l'ai obſervé fort attentivement & à pluſieurs repriſes, & qu'il a été deſſiné ſous mes yeux, je puis atteſter, & la réalité de ſon exiſtence à *Dendera*, & l'exactitude de la figure 3 de la planche XXXV qui le repréſente. Toutes les figures repréſentées dans les planches du voyage de Sonini ſont, dit-il, creuſées au ciſeau, mais ſans art & ſans proportion, ſur les murailles ou ſur les colonnes du temple; & elles ont de cinq à ſix pieds de hauteur.

Afrique.

Le plafond d'une partie du temple eſt peint à freſque de la couleur reſplendiſſante de bleu d'azur, dont la voûte du firmament brille dans les beaux jours; les figures en relief dont ce fond eſt parſemé, ont été peintes en beau jaune, & ces peintures au bout de pluſieurs milliers d'années, ont encore un éclat dont nos couleurs les plus fraîches n'approchent pas: elles ſont encore auſſi vives que ſi elles venaient d'être appliquées.

Les décombres amoncelés derrière le tem-

Afrique. ple, & le sable qui s'y arrête, ont mis le sol au niveau de la couverture de l'édifice, & l'on y monte aisément par le derrière, quoique la façade soit encore élevée de soixante-dix pieds au dessus du terrein. Les habitans de ce canton profitant de cette disposition, avaient bâti un village sur le sommet, mais lorsque j'étais à *Dendera*, il était abandonné & renversé. Toutes celles des figures du temple qui se sont trouvées à portée sont dégradées, mais les *Fellahs* n'ont pas été les seuls qui se soient attachées à mutiler l'un des plus beaux & des plus intéressans ouvrages de l'antiquité, *l'Emir*, avec lequel j'avais de fréquentes conversations, me parlait avec douleur des désordres commis par les Mameloucks, lorsqu'il avait le malheur de les voir passer dans son petit état. Il vint un jour me faire visite dans mon bateau qui me servait de logement, & pour répondre à ses procédés honnêtes & généreux, je lui présentai un fusil de chasse & une petite provision de poudre à feu; dès qu'il fut de retour chez lui, il m'envoya des moutons & d'autres provisions pour mon voyage.

La veille de notre départ de *Dendera* le 20 juin, & pendant la nuit nous fûmes attaqué par des voleurs, mais une décharge de fusils nous débarrassa bientôt d'une visite trop importune.

CHAPITRE XVII.

Abnoub.---Ballas.--- Neguadé.---Tremblement de terre.--Ismaïn Abou-Ali.---Son portrait.--Projet de rajeunissement.--- Perfidie des moines de Neguadé.--Les adieux de l'auteur à Ismaïn.---Kous.---Café Mokka.---Incident qui force l'auteur à renoncer au voyage de la mer rouge.--- Jardins de Kous.--- Selamé.--- Ruines de Thèbes à l'orient du Nil.--- Gournai, partie occidentale de la ville de Thèbes.

A quatre ou cinq lieues au midi de *Dendera* & sur le bord oriental du Nil, est *Abnoud*, gros village qui appartenait au *scheick* arabe *Ismain-Abou-Ali.* C'était le commencement de ses domaines. Trois lieues au dessous, & sur la rive opposée, *Ballas* est un village commerçant, à raison de la grande quantité de pots de terre qu'on y fabrique. Leur forme en pointe & incommode est celle des amphores, dans lesquelles les Romains conservaient leur vin. *Neguadé* à l'occident du Nil, à trois lieues de *Ballas*, est un village un peu plus gros que les autres ; sa population n'est presque composée que de cophtes, parmi lesquels il y en a de

Afrique. catholiques. Ils ont des manufactures de toiles bleues ou rayées. Un évêque cophte y réside. Les catholiques y ont aussi un curé & deux recolets logés somptueusement. Le 24 nous fûmes à *Luxour*, village de la rive orientale, à neuf lieues de *Néguadé* & bâti sur les ruines de *Thèbes*. L'on m'y apprit que le prince Arabe, *Ismaïn Abou-Ali* qui faisait la visite de ses possessions, se trouvait alors campé vis-à-vis *Luxour*, je me hâtais de traverser le fleuve, afin de voir un homme dont la puissance & le crédit étaient en si grande réputation.

C'était un vieillard, petit, très-laid, & tout perclus; je le trouvai sous sa tente enveloppé d'une méchante mandille de laine toute déchirée, & fort sale; mais si son physique était souffrant & désagréable, sa tête était saine, & son esprit montrait beaucoup de vivacité; il écoutait avec attention en même temps qu'il dictait à ses secrétaires; il donnait des ordres, & il rendait des décisions avec une présence d'esprit & une justesse admirables.

Aussitôt qu'il eut fait la lecture de la lettre de Mourat Bey, il se récria sur l'attention de son ami, qui lui envoyait un médecin d'un *savoir extraordinaire*, qui allait enfin le guérir de ses maux, & ils étaient nombreux; mais celui dont il paraissait le plus affecté, était son état de

de faiblesse & d'impuissance, pour des jouissances auxquelles il ne pouvait se décider à renoncer. Cette tâche me fut indiquée comme très-pressante à remplir; le reste serait venu après. Il était aussi dans l'usage de prendre & de fumer du *haschisch*, préparation enivrante du chanvre d'Egypte; mais l'habitude lui faisait désirer de changer de méthode, & il me chargea de lui fournir quelqu'autre ingrédient qui produisit un effet semblable, en exceptant toutefois le vin & les liqueurs, pour lesquels il avait une répugnance invincible.

Afrique.

Dès ce moment, j'étais le médecin d'*Ismaïn*, je ne devais pas songer à le quitter, & je devais le suivre dans son voyage. L'on me servit un grand dîner, pendant lequel je ne manquai ni de spectateurs, ni de flatteurs, & j'avais bien occasion de jouer l'homme important & à protection. Mais je résolus de fuir des fonctions délicates & que je n'étais pas en état de remplir; cherchai dès-lors quelque moyen de détourner de moi le dangereux honneur d'être médecin de cour arabe.

Mais tandis que je me tourmentais l'imagination pour trouver quelqu'expédient; le supérieur de *Néguadé*, qui m'avait reçu chez lui avec les démonstrations de l'amitié, & qui faisait les fonctions de médecin auprès d'*Is-*

Afrique.

maïn - Abou - Ali, ayant appris l'accueil que j'avais reçu du prince, se tourmentait de son côté, afin d'ôter à l'arabe toute envie de me garder près de lui. Le prince s'était raproché de *Néguadé*, où j'avais été, d'après son consentement, sous prétexte du besoin de quelque repos, mais dans l'espérance d'y trouver quelque moyen d'échapper à l'honneur qui me poursuivait. Le supérieur se rendit auprès de lui en secret, & après avoir commencé par des plaintes sur une confiance qui paraissait s'affoiblir, il ajouta, (ce que j'ai su par un Arabe, auquel j'avais rendu quelque service comme médecin.) « Outre que cet étranger » est d'un pays où les hommes sont impies, ap» prends que tu serais bien trompé, si en le rete» nant, tu pensais avoir un médecin ; il ne le fut » jamais ; c'est un soldat déguisé, & la médecine » n'est qu'un masque dont il se couvre, afin » d'avoir plus de facilité de visiter & de mieux » connaître le pays que tu gouvernes avec » tant de gloire & de dignité. Les remèdes » qu'il te donnerait, distribués par une main » ignorante, pourraient t'empoisonner, au lieu » de te guérir. Tu sais que, ton médecin depuis » dix années, je t'ai souvent soulagé par mes » médicamens, &c. » Si ce discours eut été tenu à un Bey c'était fait de moi, ma mort

eût été certaine. Le moine infâme ſavait bien à quoi il m'expeſait ; mais il devenait officieux, à mon égard, par ſa délation même, & je me réjouiſſais de bon cœur du ſervice qu'il m'avait rendu. J'allai trouver le prince dans ſa tente, il me reçut avec diſtinction, en préſence du recolet même, qu'il laiſſa debout, tandis qu'il me fit aſſeoir à ſes côtés, comme une marque du mépris que lui inſpirait un vil délateur ; mais il ne me parla plus de ſon projet de me faire reſter. Je me comportai comme s'il n'en eut jamais été queſtion, & je me bornai à lui demander des marques de protection & de bienveillance, en me facilitant les voyages que je me propoſais de faire dans les principaux endroits de la Thébaïde, qui me reſtaient à viſiter ; il fit expédier à l'inſtant des lettres de recommandation, & il pouſſa l'attention juſquà donner l'ordre à tous ſes prépoſés de me défrayer à ſes dépens dans tous les lieux de ſa domination où je me préſenterais. Prévoyance généreuſe, preuve de la grandeur d'ame de l'Arabe, & de laquelle je ne fis point uſage. Nous nous ſéparâmes très-ſatiſfaits l'un de l'autre.

Afrique.

Je me hâtai de quitter le couvent de *Néguadé*, ſéjour d'une hypocriſie traitreſſe, non ſans avoir fait ſentir au ſupérieur que l'atrocité de ſa conduite m'était connue, & je paſſai à

Afrique.

le plus estimé par les gens aisés. L'on me servit pour la première fois dans un dîner, à *Kous*, du *tahiné*. C'est ainsi que les Egyptiens appellent le marc de l'huile de sésame, auquel on ajoute du miel & du jus de citron. Ce ragoût est fort en vogue, & certes il ne le mérite guère; l'huile de sésame est fort estimée, mais elle est inférieure à celle d'olive, Outre leurs propriétés économiques, le sésame & ses préparations sont encore en usage chez les Egyptiens comme remèdes & comme cosmétiques. Les femmes prétendent que rien n'est plus propre à leur procurer cet embonpoint que toutes recherchent, à leur nettoyer la peau & à lui donner de la fraîcheur & de l'éclat, à entretenir la beauté de leurs cheveux, enfin à augmenter la quantité de leur lait lorsqu'elles deviennent mères.

Nous partîmes de *Kous* le 17 juillet, accompagnés de quatre arabes, & suivîmes le Nil, à cheval, du côté de l'orient. Nous nous arrêtâmes à *Nouzarié*, & arrivâmes bientôt à *Karnak*, misérable village dont les chaumières serviraient à réhausser l'éclat des superbes ruines qui les entourent, s'il y avait dans le monde rien de comparable aux restes de Thèbes, ville célèbre de l'antiquité qui fut chantée par Homère. Une lieue plus loin est *Luxor*, autre

village bâti à l'extrémité méridionale de l'emplacement que cette ville fameuse occupait de ce côté du fleuve. Il aurait fallu plus de temps que je n'en ai eu & plus de sûreté qu'il n'en régnait sur ce sol couvert de ruines & de brigandages, pour examiner en détail des débris que l'immortalité a arrachés aux chocs des siècles & aux fureurs de la barbarie. Il ne serait pas moins difficile de peindre les sensations que produisirent en moi la vue d'objets aussi grands & aussi majestueux. Ce n'était pas une simple admiration, mais une extase qui suspendait l'usage de toutes mes facultés. Je demeurai long-temps immobile de ravissement, & je me sentis plus d'une fois prêt à me prosterner, en signe de respect, devant des monumens dont l'élévation paraissait au-dessus du génie & des forces de l'homme.

Afrique.

Des obélisques, des statues colossales, d'autres gigantesques, des avenues formées par des sphinx, & que l'on suit encore, quoique la plupart des statues soient mutilées ou cachées sous les sables; des portiques d'une élévation prodigieuse, parmi lesquels il en existe un de cent soixante-dix pieds de hauteur sur deux cents de large; des colonnades immenses, dont les colonnes ont plus de vingt pieds, & quelques-unes jusqu'à trente & un pieds de circonfé-

Afrique.

rence ; des couleurs étonnantes encore par leur éclat ; le granit & le marbre prodigués dans les conſtructions ; des pierres monſtrueuſes par leurs dimenſions, ſoutenues par des chapiteaux & formant la couverture de ces magnifiques bâtimens, enfin des milliers de colonnes renverſées occupent un terrain d'une vaſte étendue.

Que les édifices ſi vantés de la Grèce & de Rome viennent s'abaiſſer devant les temples & les palais de la Thèbes d'Egypte ! Ses ruines orgueilleuſes ſont encore plus impoſantes que leurs ornemens faſtueux, & ſes débris giganteſques ſont plus auguſtes que leur parfaite conſervation. La gloire des conſtructions les plus renommées s'efface devant les prodiges de l'architecture égyptienne ; & pour les peindre dignement, il faudrait le génie de ceux qui les ont conçus & exécutés.

L'Arabe qui commandait à Luxor me reçut fort bien. Nous montâmes à cheval le 18, & nous fîmes, ſous ſon eſcorte, le tour des ruines de l'ancienne réſidence des rois d'Egypte. Ce qu'elle renfermait de ſuperbe & la grandeur de ſon enceinte, ſurpaſſent l'imagination. Mais de nouveaux événemens vinrent m'arracher à des ruines dont je me propoſais d'examiner les parties les plus remarquables & de faire pren-

dre des desseins. L'Egypte supérieure allait encore devenir le théâtre d'une guerre entre les Mamelouks. Des Beys du parti vaincu d'Ismaël, avaient trouvé le moyen de gagner la Thébaïde depuis la mer Rouge, & de s'y faire assez de partisans pour causer de l'inquiétude à Mourad-Bey. Celui-ci envoyait une armée. J'étais entre deux bandes de combattans également indisciplinés & intraitables; les tribus d'Arabes réveillaient d'anciennes querelles; les villages se battaient contre les villages; l'étranger était sans appui, parce qu'il n'y avait plus d'autorité; je ne pouvais songer non plus à monter vers les cataractes. Je pris donc, bien malgré moi, le seul parti qui me restât, celui de redescendre le Nil, la férocité des habitans s'adoucissant un peu, ainsi que la couleur bazanée, à mesure que l'on revient vers le nord.

Afrique.

Le *Scheick* arabe de Luxor m'engagea à ne point retarder mon départ; mais je voulais aller encore, sur la rive occidentale, à *Gournei*, afin d'y voir la partie de l'ancienne ville de Thèbes, qui était de ce côté. Ce point de la Thébaïde passait pour le plus difficile à aborder, à cause de la multitude de voleurs qui en formaient la population. Le Scheick m'accompagna jusqu'au bateau qui me porta, le

Afrique.

matin du 29, devant *Gournei*, à l'oueſt du Nil. J'étais à cent trente-cinq ou à cent quarante lieues du Caire, lorſque je ceſſai de marcher vers le ſud. La partie occidentale de la ville antique de Thèbes ne le cède pas en magnificence à celle qui en était ſéparée par le Nil, mais les monumens y ſont moins bien conſervés, & les débris y ſont entaſſés dans le plus grand déſordre. Quelques morceaux ſubſiſtent encore, comme des témoins inébranlables de l'étonnante ſolidité des édifices qui y furent elevés. L'on y voit encore des pans de murs d'un ancien temple tout chargés d'hiéroglyphes; un ſuperbe portique, des ſtatues coloſſales parmi leſquelles l'on diſtingue des fragmens de la ſtatue de Memnon qui rendait des ſons au lever du ſoleil, & qui paſſait dans l'antiquité pour une merveille. Ce ne fut qu'avec précipitation que je pus jeter des regards d'admiration ſur ces importans débris, dont je n'aperçus la plus grande partie que de loin. J'y fis pourtant une aſſez ample collection de fragmens d'antiquités que j'achetai des *Fellahs*; j'aurais bien déſiré de viſiter des grottes ſpacieuſes taillées dans le roc, à une lieue à l'oueſt de Gournei, tombeaux des anciens monarques de Thèbes; mais je ne trouvai perſonne qui conſentît à m'y conduire.

S'il n'était pas prudent de voyager à *Gournei*, il n'était pas aisé d'en sortir. Ses habitans étaient en guerre avec ceux du village de *Kamoulé*, village à moitié de chemin de *Neguadé*, où je devais aller : ils y avaient massacré un homme depuis peu. Le *Scheick* arabe lui-même craignit d'entreprendre de nous conduire à *Neguadé*; enfin un homme se présenta, & se chargea de nous diriger. Il nous fit quitter la plaine, afin d'éviter le voisinage de *Kamoulé*, & dans six heures de marche, nous arrivâmes à *Neguadé*, d'où nous passâmes à *Kous*.

Afrique.

CHAPITRE XVIII.

De quelques particularités relatives à la haute Egypte sur le sol, les plantes, les animaux, les hommes, les maladies & les moines.

Il n'y a point de pays dans le monde où la terre soit plus productive qu'en Egypte. Des auteurs anciens & modernes ont porté son rapport en froment jusqu'à trois cents pour un, d'autres seulement à dix pour un. Les uns ont été au-delà, les autres sont restés au-dessous de la réalité. J'ai pris & comparé, à cet égard, dit Sonini, les renseignemens les plus précis; il en résulte, qu'année commune, la récolte du blé rapporte vingt-cinq à trente pour un, c'est-à-dire, que chaque mesure semée donne une récolte de vingt-cinq à trente mesures. Dans les années extraordinaires que les circonstances favorisent, le terre ensemencée en blé donne un produit de cinquante pour un.

Cette fertilité incomparable est encore plus brillante au midi qu'au nord de l'Egypte. La Thébaïde qui tient à la zône torride semblait par l'ardeur du soleil dont elle est échauffée,

par les maſſes de rochers qui l'enferment & qui y repouſſent & concentrent la chaleur, par l'élévation de ſon terrein, plus difficile à inonder, devoir être étrangère à la verdure & à la richeſſe des moiſſons : elle eſt néanmoins d'une bien plus grande fécondité que le ſol humide du Delta. Ses produits en tous genres ſont plus ſurprenans. Les arbres fruitiers l'ombragent en plus grand nombre & forment, en quelque ſorte, des forêts peu épaiſſes, qui y entretiennent la fraîcheur & à l'ombre deſquelles on peut également ſe repoſer en voyageant.

Le palmier à éventail, ou *doum ſaïdi*, y eſt une propriété productive & une eſpèce particulière à la Haute-Egypte. Plus agreſte que le dattier, & n'aimant pas à être ſi rapproché des habitations, il ſe plaît davantage dans les campagnes qu'il ombrage & qu'il embellit ; ſes fruits ſont un des moyens de ſubſiſtance pour la portion miſérable de ſes habitans.

Sur les plaines ſèches & preſque ſtériles de ces mêmes parties de l'Egypte ſupérieure, croît communément l'acacia véritable, celui qui produit la gomme arabique. Son port rabougri, ſes feuilles rares & étroites, lui donnent l'aſpect de nos arbres pendant l'hiver; mais ſous cet aſpect approchant de la mort, il laiſſe échapper

Afrique.

de son tronc & de ses branches, seulement dans la haute Egypte, cette substance utile à la formation de laquelle une grande chaleur est nécessaire. En effet, quoique l'Acacia réussisse dans d'autres parties plus septentrionales de l'Egypte, il n'y produit point de gomme. Dans la Thébaïde au contraire, où la température est brûlante, je l'ai vu entièrement couvert, dit Sonini, des larmes figées & durcies de ce feu mucilagineux. Entre des mains plus habiles, que celles des cultivateurs Egyptiens, l'Acacia peut devenir un moyen puissant de rendre à la culture les terrains de la haute Egypte, que la stérilité à envahis, & dont le sol, propre à la végétation, est recouvert par des couches d'un sable usurpateur. Des forêts d'Acacia rappelleraient bientôt la végétation & les hommes sur un sol que diverses circonstances semblaient avoir voué pour toujours à une aride dépopulation.

Les pastèques ou melons d'eau, d'un usage si général & si fréquent en Egypte, y sont une des cultures les plus suivies & les plus abondantes dans la partie supérieure, & ils y sont beaucoup meilleurs que dans la partie inférieure, & même qu'au Caire. On les plante dans le sable, sur le bord du fleuve, & c'est dans cette situation, où une chaleur

brûlante s'unit à la fraîcheur de l'eau dont les tiges sont arrosées, que ces fruits acquièrent la pulpe fraîche & parfumée, qui sous un un ciel de feu, les fait rechercher comme un aliment aussi sain qu'agréable.

On peut dire en général, en comparant la fertilité des terrains qu'arrose le Nil, que nulle part la végétation n'a plus de force & d'activité que sur le sol de la Haute-Egypte.

ANIMAUX.

Au dessus du Caire, on ne voit plus les mêmes béliers ni les mêmes brebis, que dans la Basse-Egypte : la race en est plus forte & plus grande. Les chèvres ne sont pas non plus les mêmes dans la longueur de l'Egypte. Au nord la chèvre à poil raz, la *chèvre mambrine* est la seule que les Egyptiens nourrissent; les chèvres du Saïd ont le poil long, bien fourni & presque aussi doux que la soie. Ce dernier caractère & quelques autres rapports de forme les rapprochent beaucoup de la chèvre à poil soyeux d'Angora.

Les Cophtes observent aussi bien que les Musulmans l'abstinence de la chair du cochon : il n'est rien de plus rare que cet animal dans le Saïd, où il n'y a point, comme dans les villes de l'Egypte-inferieure, de Grecs qui se permettent d'en élever clandestinement, ni d'autres

Afrique.

européens que ſept à huit miſſionnaires épars. Les moines de *Neguadé* en nourriſſaient un que les ſtupides Egyptiens prenaient pour une bête fort curieuſe.

Les crocodiles relégués dans la partie la plus méridionale de l'Egypte y ſont fort nombreux, très-agiles dans l'eau, quoique ne montant jamais contre les barques, dans leſquelles, quelque peu élevées qu'elles ſoient, on eſt en sûreté contre leurs attaques, ils n'avancent que lentement à terre, & à moins que leur couleur de limon & la couche de boue dont ils ſe couvrent en marchant ſur les bords vaſeux du Nil, ne les déguiſe aſſez, pour qu'on ne les aperçoive pas, & pour être ſurpris, ils ſont peu dangereux hors de l'élément dans lequel ils ont plus de force & plus de liberté. C'eſt ſur les rives fangeuſes du Nil qu'ils dépoſent leurs œufs ; c'eſt là auſſi qu'ils s'accouplent. La femelle qui, dans l'accouplement, eſt renverſée ſur le dos a beaucoup de peine à ſe relever ; l'on dit même qu'elle ne peut changer ſa ſituation ni ſe retourner ſans le ſecours du mâle. Croira-t-on que dans la Haute-Egypte, dit Sonini, il ſe trouve des hommes qui, entraînés par l'excès d'une dépravation & d'une brutalité ſans exemple, profitent de cette poſition forcée de la femelle du crocodile, mettent en fuite le mâle, & le remplacent dans

dans de monstrueux ébats. Le crocodile est très-fécond. L'on m'apporta à *Kous* dit Sonini, sept jeunes crocodiles, sortis des œufs depuis deux jours & pris d'une ponte de cinquante; ils avaient onze pouces de longueur, & déjà des dents fort aigues. Sa taille est déméfurée; j'ai vu, dit-il, à l'hospice de *Neguadé*, la dépouille d'un crocodile de trente pieds de long sur quatre de large, & l'on m'a assuré qu'il s'en trouvait dans le Nil, qui avait jusqu'à cinquante pieds de longueur. Afrique.

L'hyène en arabe, *dabba* est commune dans les montagnes & les bois de la Haute-Egypte. Elle ne s'associe pas comme le *jackal*; ses courses sont également nocturnes: aussi carnacière, mais plus hardie que l'ignoble jackal, parce qu'elle a plus de force, elle ne craint pas de se jetter quelque fois sur les hommes. Les antres des montagnes hautes & tranchées, qui bordent le Nil à l'orient & à l'occident, offrent des repaires inaccessibles, & propres seulement aux animaux voraces; mais l'hyène est presque la seule entre les quadrupèdes de proie qui habite ces horribles solitudes.

Les quadrupèdes à peau tigrée n'y paroissent pas souvent, & le lion, en arabe, *sabbé*, dont l'espèce diminue par-tout, est aussi très rare dans le voisinage de l'Egypte. Ces animaux ne

Afrique.

sont pas les seuls dont la race se soit éclaircie successivement.

Les hyppopotames, si communs anciennement dans la partie du Nil qui baigne l'Égypte, & regardés comme le simbole de Tiphon, loin de venir aujourd'hui jusqu'à la hauteur du vieux Caire, ne descendent pas même au dessous des cataractes du Nil, & ont fini par ne plus reparaître en Egypte ; au point que le nom paraît s'en être perdu avec la race. Les habitans du Saïd semblent même n'en avoir pas d'idée, la dernière époque de leur apparition est de 1658. Cet éloignement presque subit, ne peut avoir pour cause, ni le plus grand nombre d'hommes, ni l'industrie plus active des habitans, car personne n'ignore que ce pays fut jadis plus peuplé & incomparablement mieux habité qu'il ne l'est de nos jours. En y réfléchissant, dit Sonini, je n'ai aperçu, dans l'abandon que les hyppopotames ont fait de la partie du Nil dont l'Egypte est arrosée, que l'effet tout naturel de l'usage des armes à feu, usage généralement répandu dans ce pays depuis un certain nombre d'années. Il n'y avait point de village un peu considérable dont le commandant n'eut deux ou trois petites pièces de campagne, que l'on tirait sans motif, plusieurs fois le jour. Des armées ou plutôt des bandes de Mamelouks, étaient pres-

que continuellement en campagne ; le fleuve se couvrait souvent de flotilles de leurs bateaux armés en guerre, ils traînaient à leur suite une petite artillerie qui leur eût été inutile, s'ils ne l'eussent fait jouer à chaque instant, pour le seul plaisir de faire du bruit. Un pareil fracas, des explosions fréquentes, auront suffi pour écarter au lion des animaux que les voyageurs s'accordent à représenter, généralement parlant, comme fort timides, & pour les réléguer en Abissinie, où l'on ne connaît pas ces machines bruyantes. L'ours a totalement disparu de l'Egypte, si toutes fois il y en a jamais eu ; l'antiquité dit qu'il était en vénération à *Paprémis* où il avait sa sépulture, mais Herodote dit que cet animal est rare en Egypte, Pline qu'il n'y en a point, & sans des témoignages anciens & positifs, on pourait penser que les voyageurs ont pu prendre de loin des hyènes pour des ours. Sonini, d'après la nature du pays, & celle de l'animal, pense qu'il n'a jamais existé d'ours en Egypte. La connaissance de la véritable position de *Paprémis* ne dissiperait pas mes doutes, dit-il, s'il pouvait m'en rester, car en supposant qu'elle ne fut point éloignée du nonce nitriotique ou du désert de saint Macaire, ainsi que M. Paw le conjecture, la même difficulté subsiste toujours. En effet dans le nombre des animaux que j'ai

Afrique.

Afrique.

rencontré dans ce désert, l'ours ne s'est point présenté à mes regards. Les Bédouins habitués à fréquenter cette partie des solitudes de la Lybie, m'ont assuré qu'ils n'avaient jamais vu cet animal, & les moines Cophtes, m'ont confirmé, sur ce point, le témoignage des Bédouins. Il faut pourtant convenir, ajoute-t-il, qu'une foule d'autorités ne laisse guère de doute sur l'existance des ours en Afrique.

Des campagnes qu'enrichissent les plus belles moissons ne peuvent manquer d'attirer les oiseaux granivores; les pigeons, les tourtelles, les moineaux sont fort abondants dans l'Egypte supérieure; l'alouette huppée, fixée sur cette terre féconde, ne l'abandonne jamais malgré la chaleur qui paraît l'incommoder. Une multitude d'insectes aîlés y sert en même temps de pâture aux hirondelles, qui ne quittent pas non plus un climat aussi favorable à leurs habitudes & à leur subsistance.

Les insectes qui y sont les plus nombreux & les plus incommodes sont les mouches; les hommes & les animaux en sont cruellement tourmentés. Les habitations sont remplies d'une énorme quantité de punaises dont les morsures sont cruelles. Cependant les Egyptiens, couverts de ces vilains insectes, dorment profondément: leur peau dure & épaisse, les rend

insensibles. Un insecte plus dégoûtant encore, dit Sonini, nous dévora pendant tout le cours de notre voyage dans la Haute-Egypte. Les habitans, ceux même les plus aisés & qui paraissent les plus propres, ont, malgré les bains & les fréquentes ablutions religieuses, le corps couvert de poux : le Bey, le *Caschef* n'en sont pas exempts. Lorsqu'ils se sentent mordus par quelqu'un de ces insectes, ils le saisissent délicatement, & le posent sans lui faire de mal, sur le sopha même, où il ne tarde pas à monter sur une autre personne. Quand mes compagnons s'occupaient à s'en débarrasser, ils appeloient plaisamment leur recherche, *faire l'exercice à la turque.*

Les scorpions, y deviennent fort grands, l'on m'a assuré, dit Sonini, que leur piqûre occasionnait des vives douleurs, des défaillances, des convulsions & quelquefois la mort. Un soir, à *Tahta* sur la terasse d'une maison voisine de celle que j'habitais, j'entendis des cris lamentables, qui se prolongèrent pendant plus d'une heure. J'appris que la douleur les arrachait à une femme qui venait d'être piquée par un scorpion. Il s'agissait d'une femme, & cela suffisait pour que je ne pusse obtenir d'autres détails sur les suites de cette piqûre.

Afrique.

HOMMES.

Il n'eſt guère poſſible de tracer les habitudes d'un peuple avili, & dont la barbarie s'eſt emparée, ſans que les idées ſi déshonorantes pour l'humanité de crimes & de brigandages, ne viennent ſe mêler au tableau, & en occuper la plus grande partie. Les vices des Egyptiens actuels ont déjà été plus d'une fois mis en ſcène dans cet ouvrage; il ſuffira d'ajouter que les hommes de la Thébaide, plus groſſiers encore que ceux de l'Egypte inférieure, préſentent un enſemble plus odieux. Je parlerai de quelques coutumes particulières à cette contrée.

A meſure que l'on remonte le Nil, c'eſt-à-dire, que l'on avance vers la ligne équinoxiale, la peau des hommes ſe colore; ou plutôt ſe rembrunit. Dans les cantons les plus méridionaux, les femmes égyptiennes ont le teint baſané & la peau epaiſſe. A l'exception des femmes étrangères ou riches qui ont vécu au Caire, & qui ont conſervé les habillemens de la ville, toutes n'ont d'autre vêtement qu'une ample & longue chemiſe ou tunique de toile bleue à manches d'une largeur extraordinaire, à grandes ouvertures ſur les côtés, & telle qu'en portent les femmes à Roſette. Cette méthode de s'habiller à demi, & de manière à ce que l'air circule

sur le corps même, & en rafraîchisse toutes les parties, est très-convenable dans un pays où des habits serrés ou épais rendraient la chaleur insuportable. Mais les moines européens ont trouvé de l'indécence dans un costume qui n'en faisait soupçonner à personne, & ils ont forcé les femmes catholiques, à quitter leur robe large & aisée pour se serrer dans une chemise étroite & chaude; comme si une pareille défense n'eût pas été plutôt une véritable indiscrétion, dans un pays où le seul nom de chrétien est un crime, & où toute distinction qui pouvait le rappeler, devenait un motif de persécution. Afrique.

Ils ont aussi interdit l'opération, qu'en donnant aux filles égyptiennes une excroissance surabondante, la nature a rendu nécessaire. Il suffisait que le retranchement de cette partie, pour le moins inutile, eût quelque rapport à la circoncision, pour que la stupidité monacale y aperçut une pratique du judaïsme ou du mahométisme, & lança contre elle les foudres de l'église.

Les femmes de la Thébaïde qui ont embrassé la religion catholique, sont encore distinguées des mahométanes par la privation d'une parure généralement adoptée dans ces cantons. Cette mode que les moines ont aussi fait rejetter, & dont on ne doit pas leur savoir mauvais gré,

Afrique.

consiste à porter aux narines percées un ou plusieurs anneaux d'or ou d'argent qui ne laissent pas de charger l'aile du nez, & de faire un effet assez déplaisant. Mais ils ne se sont point inquiétés de détruire chez leurs prosélytes, les usages mis en vogue par les sectateurs de Mahomet. Un voile épais couvre aussi le visage des femmes catholiques, & elles sont comme les Turques, séparées & recluses dans leurs maisons. J'ai été quelquefois conduit, en ma qualité de médecin, dit Sonini, au milieu de réunions de ces femmes, par un prêtre de leur nation ou par un moine européen : elles ne parlaient qu'au travers d'un masque; pour toucher le pouls, on me présentait un pognet & une main bien enveloppés, & l'on ne laissait que la place pour appliquer mes doigts sur l'artère. S'agissait-il de saigner? l'on prétendait ne me laisser voir que le pli du bras, & j'étais obligé de me fâcher pour que l'avant-bras fût libre.

Il n'est pas ordinaire de rencontrer la jalousie sans amour. Les femmes de la haute Egypte, qui n'aiment ni ne sont aimées, sont néanmoins quelquefois atteintes d'une fureur jalouse, lorsqu'elles s'aperçoivent que leurs maris ont quelque prédilection pour d'autres femmes, prédilection assez commune, & pour

laquelle le phyſique eſt tout, & le cœur jamais rien. L'on voit journellement des exemples cruels de leur vengeance. Leurs coups ſont médités dans le ſilence, & elles ſavourent froidement & à longs traits, l'affreux plaiſir d'arracher lentement la vie à un malheureux. Elles trouvent en elles-mêmes le poiſon qui convient à leurs vues. L'évacuation périodique dont la nature s'eſt ſervie pour leur conſerver l'exiſtence & la ſanté, devient pour elles un moyen de faire périr les autres; mêlée avec quelque aliment, une portion de cette évacuation, eſt un poiſon qui jète bientôt celui qui l'avale dans la langueur & dans la comſomption, & le conduit au tombeau. Les femmes obſervent, dit-on, de préparer ces horribles repas, à certaines phaſes de la lune, pendant leſquelles, ils doivent, ſelon elles, produire des effets plus aſſurés; ce venin en a de terribles. Les ſymptômes ſont à-peu-près les mêmes que dans le ſcorbut. Le corps ſe deſsèche; tous les membres ſont d'une faibleſſe exceſſive; les gencives tombent en pourriture; les dents s'ébranlent, la barbe & les cheveux diſparaiſſent. Enfin, après avoir traîné une vie languiſſante & douloureuſe pendant une année, & quelquefois davantage, la malheureuſe victime expire au milieu des ſouffrances. On ne connaît point

Afrique.

Afrique.

de remède contre tant de maux; on prétend même que rien n'eſt capable de les ſoulager.

MALADIES.

J'ai obſervé, dit Sonini, qu'il n'était pas aiſé de purger les robuſtes habitans de l'Egypte. Leur eſtomac, habitué à digérer du pain mal-cuit, des végétaux âcres & crus, & d'autres nourritures groſſières & mal ſaines, n'eſt point ému par les remèdes purgatifs. J'ai vu que huit grains de fort bon tartre émétique ne produiſit d'autre effet que quelque légères nauſées. Il m'eſt arrivé de donner quelquefois en tremblant des médecines, qui ne faiſaient pas plus d'impreſſions aux malades, que s'ils euſſent bu un verre d'eau. Les moines de la propagande qui ne ſe maintenaient dans ces contrés, que par l'exercice de la médecine, employaient avec ſuccès, pour les hommes un purgatif dont ils auraient pu uſer pour les chevaux, & qu'ils compoſaient avec l'aloès, la coloquinte, & la gomme gutte. Ils en formaient des pilules, dont ils faiſaient avaler une dragme.

Les feuilles du ſéne, plante indigène à l'extrémité méridionale de l'Egypte, s'y donnent à grande doſe, ſans inconvénient & preſque ſans effet. Peut-être le ſéné frais n'a-t-il pas la même vertu purgative, que lorſqu'il eſt deſſéché.

Les fièvres intermittentes sont peu communes en Egypte. Quand elles se manifestent, ce n'est pour l'ordinaire, que pendant cinq ou six jours, au bout desquels elles cessent, si non elles deviennent fièvres malignes. Le nom arabe de la fièvre est *chone*. Les mauvais alimens dont la plupart des habitans se nourissent, engendrent une grande quantité de vers dans les intestins; les Egyptiens du Saïd les appellent *feïsousé*. Il est peu d'hommes qui dans la même contrée ne soient sujets aux hémorrhoïdes; quand elles sont gonflées & douloureuses, on les fait ouvrir avec un rasoir. Ce sont les barbiers qui se chargent de cette opération.

Afrique.

Les maladies vénériennes sont très-communes en Egypte, elles se sont propagées jusques dans les cantons les plus reculés. Les médecins y en distinguent de plusieurs espèces, suivant la différence des symptômes, & ils leur donnent des noms bizarres, dont l'explication n'est pas facile à donner. La dénomination générique est *ambareck*, (la bénite.) Tantôt c'est le *mal des chèvres*; tantôt le *mal des chameaux*. Cette dernière espece est regardée comme la plus dangereuse, & la plus difficile à guérir. Rien de moins compliqué que le traitement de ces maladies, il consiste, pour l'ordinaire, à manger beaucoup de viande, à boire force eau-

Afrique.

de-vie, & à se frotter d'huile & de soufre. D'autres mettent en usage une méthode aussi simple mais plus dégoûtante ; c'est de boire l'eau dans laquelle les femmes se lavent après leurs couches. Les moines les guérissaient fort bien ; ils n'employaient pas le mercure dans le traitement, mais seulement des sudorifiques ; & loin de mettre les malades au régime, ils leur recommandaient au contraire de prendre beaucoup d'alimens. Au Caire & dans les autres villes de la Basse-Egypte, le traitement a quelque chose de plus méthodique : l'on prend pendant quarante jours de la décoction de salsepareille ; le régime consiste à ne manger pendant le même espace de temps que du pain sans levain & du miel. Après cela, on doit boire beaucoup d'eau-de-vie. Les Arabes ont une méthode de guérison qui leur est particulière ; ils font un trou dans le sable, & ils s'y enfoncent jusqu'au cou : ils demeurent ainsi sans manger, exposés à la plus grande chaleur pendant la journée entière ; le soir seulement ils prennent un peu de nourriture : ils répètent ces brûlantes stations pendant vingt ou trente jours de suite.

MOINES.

Le nom de *francs* sous lequel on désigne en

orient tous les européens, de quelque pays qu'ils soient, honoré chez les Turcs, méprisé dans les villes de l'Egypte inférieure, était en horreur parmi les habitans du Saïd. Cet aversion est l'ouvrage des Cophtes, en plus grand nombre dans cette contrée que dans les parties plus septentrionales. Ils souffraient impatiemment que quelques missionnaires vinssent exprès d'Italie pour prêcher contr'eux, les traiter ouvertement d'hérétiques & de *chiens*, & les damner sans miséricorde.

Afrique.

Une pareille intolérance, ces pieuses injures, étaient extrêmement préjudiciables au commerce & à l'acroissement des connaissances: en effet, des moyens de cette nature interceptaient des communications déjà si embarrassées, & fermaient le passage aux Européens qui n'étaient pas missionnaires; car comme le peuple n'était pas doué d'assez de discernement pour les distinguer de tout autre européen, il s'imaginait que nous n'allions en Egypte que pour outrager les Cophtes, & les représenter sous les couleurs les plus défavorables. Nombreux, puisqu'ils constituent la véritable race Egyptienne, & puissans à raison de la confiance des grands, dont ils régissaient les affaires, ces aborigènes, si différens de leurs ancêtres, se servaient à leur tour de leur crédit pour

Afrique.

faire considérer tous les *Francs* comme des hommes dangereux & méprisables : de-là naissaient en plus grande partie les obstacles ; que le voyageur en Egypte avait sans cesse à vaincre : en sorte que ces établissemens de missionnaires devenaient nuisibles aux progrès des sciences, en fermant les voies aux hommes courageux qui se dévouaient à travers les dangers, à l'accroissement des connaissances humaines, & auxquels du reste les moines n'étaient d'aucun secours.

Avilissant le nom de *Francs* par une vie orgueilleusement mendiante, & onéreuse au petit nombre d'Egyptiens catholiques, il ne se soutenaient dans ces contrées que par l'exercice de la médecine. Leur plus grand soin était d'éloigner d'eux leurs concitoyens dont ils redoutaient les regards, & ils ne négligeaient rien pour s'en défaire. Il n'est point de voyageur européen, qui n'ait eu à se plaindre de ces hypocrites, que l'éloignement & leur habitude du pays rendaient plus à craindre.

CHAPITRE XIX.

Kenné.--Koft. --- Sahet.---Bellianè. --- Girgé. --- Moines Italiens. --- Menshié. --- Souhaje. --- Tahta.---Kau-el-Kebir. --- Famich. --- Combat entre les Arabes.---Aboutigé.---Courtisanes.--- Manfelout.--Aga Turc.---Prêtres Musulmans. Miniet.---Bebé.-Rihadaïr.--Ettin.---Coup-d'œil sur l'expédition de l'Egypte par les Français. --- Boulac. --- Rosette. --- Départ d'Alexandrie.

Je partis le soir même de *Kous* pour *Kenné*, où j'arrivai dans la nuit du 23 juillet. *Kenné*, bourg assez peu considérable, est de même que *Kous* à l'orient, mais plus loin du Nil, & l'un des rendez-vous des caravanes qui vont à *Cosseir*: son nom n'a pas changé. Les anciens l'appelaient *Cenac* & *Cænopolis*; un canal par lequel les eaux du Nil communiquaient avec celles du golfe arabique, en avait fait une ville très-commerçante. Il ne reste aucun vestige de ce canal; il ne reste plus de son ancienne industrie, qu'une misérable fabrique de poterie.

Entre *Kous* & *Kenné*, l'on rencontre *Koft*, village bâti dans les terres, près l'emplacement

Afrique.

de l'ancienne ville de *Cophtos*, que le commerce de la mer rouge rendait aussi très-florissante. Plusieurs auteurs y font aboutir le canal de la mer rouge, comblé de nos jours, tandis que d'autres le placent près de Kenné: ce dernier endroit est à l'opposite de *Dendera*.

Continuant à descendre le Nil, dont les eaux s'épaississaient & se gonflaient tous les jours; nous nous arrêtâmes, le 25, à *Heishie*, village du bord occidental du fleuve; de-là nous allâmes à Kellé, autre village du même côté, & nous gagnâmes à une demi-lieue de là *Sahet*, port de *Bassjoura* & de *Farschout*. Ayant appris les troubles qui desolaient ce canton, & que nous ne pouvions rester davant *Saher* sans être exposés a y être massacrés; je renvoyai dire au *Scheick-el-Belled* que j'étais un *Caschef*, & que je lui ordonnais de veiller à ma sûreté de laquelle il répondait. Il vint passer la nuit entière près de mon bateau; mais je partis à la pointe du jour, de peur que l'on ne découvrit que le prétendu *Caschef* n'avait pas de barbe. Le 27, nous fûmes passer la nuit à *Belliané*, village considérable à l'occident du Nil, & nous nous rendîmes le 28 à *Girgé*. Il y avait encore un hospice de moines de la propagande, pour lesquels j'avais aussi une lettre du Caire; j'y fus, & j'en sortis bien résolu de

de ne jamais rentrer dans aucun de ces séjours de la sottise & de l'impertinence.

Afrique.

Après le Caire, la ville de Girgé, qui en est éloignée de cent lieues, bâtie le long du Nil; est la plus grande de l'Egypte, elle est la capitale du Saïd. Un bey y résidait; les Cophtes y avaient un évêque; sa construction est moderne & irrégulière, & l'étranger n'y trouve rien qui mérite de l'arrêter.

Nous en partîmes le 29 au matin; le vent du nord qui soufflait depuis deux jours avec une impétuosité constante, soulevait des vagues étonnantes, & que je ne me ferais pas attendu à rencontrer sur un fleuve; nous eûmes beaucoup de peine à arriver à *Menshié*, bourg dont les marchés sont toujours bien garnis, parce que les bateaux qui remontent de l'Egypte, ont coutume d'y faire leurs provisions: c'est l'ancienne *Ptolemaïs Hermii*. Le 30 j'arrivai à *Souhaje*, & le 31 à Tahta; y ayant trouvé une barque chargée en blé pour l'approvisionnement du Caire, j'en partis le 6 août.

A deux lieues environ de *Tahta*, à l'orient du Nil, le village de *Kan-el-Ebir* (*Kan* le grand pour le distinguer d'un autre plus petit à l'opposite), offre à la vue & aux regrets des voyageurs, les restes d'une colonnade antique, bien conservée: c'est l'ancienne ville d'*Antæ*

Afrique.

copolis (ville d'Antée), & selon d'autres *Diospolis minor* (la petite Diospolis). On voit de grands débris d'une jetée, qui font présumer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'anciennement il y avait, en cet endroit, un pont sur le Nil.

A la hauteur de *Tomich*, nous fûmes les témoins d'un combat qui eut lieu entre deux partis d'Arabes, à quelque distance du Nil : quoique le feu de la mousqueterie durât assez long-temps, il ne fut pas meurtrier. Nous vîmes un village en feu, qu'on appelait *Koumel-Arabi*, nous nous arrêtâmes à *Aboutigé*.

Dans un café où je passai une partie de la journée, nous eûmes, selon l'usage, des poètes & des danseuses, dévouées en même temps au culte de Vénus ; elles forment une corporation sous la surveillance d'un officier de la police, auquel chacune d'elles est obligée de payer dix medins tous les vendredis. Cet homme dont le nom arabe répond à celui de *commandant des prostituées*, exerce sur ces femmes une autorité absolue ; il les protège ou les punit, selon les circonstances. Quoique celles que je vis à *Aboutigé* ne fussent pas laides, elles inspiraient le dégoût par les maux dont elles étaient rongées, & dont quelques-unes portaient des traces jusques sur le visage.

D'Aboutigé je fus à *Siout*, entre ces deux endroits l'on rencontre un canal que le Nil remplissait déjà de ses eaux, & de *Siout*, je me rendis le 11 août à *Manfelout*. Un aga turc nommé *Omar-aga*, représentant la vaine autorité du pacha du Caire y résidait; une maladie de langueur l'accablait, il voulut m'avoir pour médecin; il n'en manquait pourtant pas, & ce n'était pas assez pour lui de consulter tous les charlatans de l'Egypte; il avait encore toute la journée à ses côtés des prêtres qui lisaient des chapitres de l'alcoran, ou qui récitaient des prières; il me prenait souvent envie de rire, en voyant l'étonnement qu'ils manifestaient en me regardant; leurs regards me suivaient, & restaient invariablement fixés sur moi: toutes mes démarches, tous mes mouvemens, leur paraissaient extrêmement étranges, & ils ne pouvaient concevoir que je dusse agir de la même manière que les vrais croyans. « Voyez, » se disaient-ils entr'eux, comme il marche, » comme il remue les mains, comme il mange, » &c. &c. Oh, qu'il est plaisant! »

Afrique.

Un bateau chargé de blé & de buffles partait pour le Caire; je m'embarquai dans ce bâtiment le 27 août. Il prit terre à *Miniet*. Au-dessous de *Miniet*, en continuant le 31 à descendre le Nil, le fleuve commençait à répan-

dre ses eaux protectrices de la fertilité. Les ca- Afrique naux se remplissaient successivement ; la partie de l'Egypte où je me trouvais, est alors le plus beau pays de la nature, celui où l'œil embrasse les sites les plus pittoresques, & les contrastes les plus piquans. Nous passâmes devant *Feshné*, bourg de la rive occidentale. Le premier septembre, un calme nous retint devant *Bebé*; nous laissâmes *Benisouet* sans nous y arrêter : ici les eaux du Nil s'étendaient au loin, & formaient une grande nappe d'eau, au-dessus de laquelle des habitations & des pièces de terrain en culture paraissaient surnager. Nous passâmes devant *Bousch* & *Meimoum*. *Niha* fut notre dernière station avant que d'arriver au Caire. L'inondation allait à l'occident jusqu'au pied de la très-grande pyramide que l'on aperçoit à quelques lieues de *Riha*; le 4 nous nous arrêtâmes le soir à une demi-lieue du vieux Caire, devant un monastère cophte, nommé *Daïr-ettin* (monastère des figues). C'est-là que les bateaux qui descendent du Saïd, se débarrassent des passagers & du bétail, pour ne paraître dans les ports du Caire qu'avec leur seul chargement.

Sonini termine son voyage en énonçant son opinion sur l'expédition des Français en Egypte, & sur le projet d'en faire une colonie

française, motivée sur sa proximité de la métropole, la fécondité de son territoire, la facilité de sa culture, sa position unique qui la rend l'entrepôt du commerce des nations les plus riches, son voisinage des contrées les plus fécondes en productions précieuses, enfin des moyens prompts de communication, son opinion est affirmative. Je regarde, dit-il, ce projet comme une pensée sublime, comme une conception heureuse; & son exécution comme un de ces actes rares qui illustrent les nations, & qui portent en soi le caractère imposant de l'immortalité. Afrique.

Une chaleur excessive, particulièrement dans la partie la plus méridionale de l'Egypte, les ouragans du sud, roulant des nuages de poussière & de flamme, paraîtront peut-être des inconvéniens assez graves pour détourner d'eux l'envie d'habiter la nouvelle colonie; mais des nuits fraîches soulagent de la brûlante température des jours, & les coups de vent du midi qui ne sont pas à la vérité sans dangers, ne s'élèvent que rarement. Il n'est point d'anciennes colonies qui ne présentent de plus grands désagrémens; mais il n'en est point qui réunisse des avantages plus nombreux; le climat n'y est point mal sain; avec quelques précautions l'on a l'espoir d'y passer une longue vie, qui

Afrique.

pourrait être exempte de maladies, si les maux d'yeux n'y paraissaient pour ainsi dire inévitables.

Dans la Basse-Egypte, la température a moins d'âpreté ; des pluies, des eaux répandues en plus grande abondance, y entretiennent plus de fraîcheur sur des plaines immenses & humides, que des montagnes arides ne resserrent ni ne déssèchent par une réverbération brûlante. Les mœurs comme le climat y sont aussi moins rudes, & le voyageur y était exposé à beaucoup moins de périls.

Laissant le Caire sur la droite, je me rendis à *Boulac*, d'où partant le 9 septembre à huit heures du soir, nous arrivâmes à Rosette le 7 à six heures du matin.

Après m'y être reposé quelques temps je me rendis à Alexandrie, où je repris mes vêtemens ordinaires, auxquels je fus long-temps à m'accoutumer de nouveau. Un bâtiment se disposait à aller à Smyrne, j'en profitai pour me rendre dans la Grèce & dans la Turquie. Ce bâtiment fit voile du port neuf d'Alexandrie, le 17 octobre 1778, & j'eus bientôt perdu de vue les plages unies & découvertes d'une contrée où les prodiges de l'art semblaient le disputer au merveilles de la nature.

Fin du trente-unième volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Fin de la table des chapitres.

